Supp. 60,084/C Vol. 3.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE DE BUFFON.

Histoire des Minéraux.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE DE BUFFON.

HISTOIRE DES QUADRUPÈDES.

12.011

HISTOIRE NATURELLE,

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

Par M. le Comte DE BUFFON, *Intendant du Jardin & du Cabinet du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.*

QUADRUPÈDES, Tome Troisième.

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

BIBL. DU MUSEUM

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXXIV.

311223

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

Le Cochon d'Inde............. Page 1
Le Hérisson........................ 5
La Musaraigne........................ 10
La Musaraigne d'eau.................... 13
La Taupe........................... 16
Taupe du cap de Bonne-espérance............ 22
Taupe de Pensilvanie.................... 23
La Chauve-souris...................... 24
Le Loir............................ 33
Le Lérot........................... 40
Le Muscardin........................ 42
Le Surmulot......................... 45
La Marmotte......................... 49
Le Monax ou *Marmotte du Canada*......... 57
La Marmotte de Kamtschatka............... 59
La Marmotte du cap de Bonne-espérance...... Ibid.
L'Ours............................. 64
Addition à l'article de l'Ours............... 79

Le Castor 84
Addition à l'article du Castor 110
Le Raton 111
Addition à l'article du Raton 114
Le Coati 117
L'Agouti 122
Addition à l'article de l'Agouti 126
Le Lion 128
Les Tigres 154
Animaux de l'ancien Continent 158
Animaux du nouveau Monde 187
Animaux communs aux deux Continens 201
Le Tigre 234
La Panthère, l'Once & le Léopard 249
Le Jaguar 272
Addition à l'article des Jaguars 278
Jaguar de la nouvelle Espagne . . . . Ibid.
Jaguar de la Guiane 279
Le Couguar 283
Addition à l'article du Couguar 286
Couguar de Pensilvanie . . . . Ibid.
Couguar noir 288
Le Lynx ou *Loup-cervier* 292
Addition à l'article du Lynx 304

Le Caracal. 308
Addition à l'article du Caracal. 311
L'Hyæne 314
Addition à l'article de l'Hyæne 326
La Civette & le Zibet 328
Addition à l'article de la Civette 345
La Genette. 347
Addition à l'article de la Genette. 348
Le Loup noir 352
L'Ondatra & le Desman 354
Le Polatouche. 367
Addition à l'article du Polatouche. 373
Le Petit-gris 376
Le Palmiste, le Barbaresque & le Suisse. 383
Le Coquallin. 389
L'Ours blanc. 391
Addition à l'article de l'Ours blanc 398
Addition à l'article de la Taupe. 401
La Taupe rouge d'Amérique. 403
La grande Taupe d'Afrique. 404
Addition à l'article de la Taupe du cap de Bonne-espérance 405
La Taupe du Canada. 408
La grande Taupe du Cap. 410
Du Raton-crabier. 413

HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE.

LE COCHON D'INDE.*

Ce petit animal, originaire des climats chauds du Bresil & de la Guinée, ne laisse pas de vivre & de produire

* Le Cochon d'Inde; au Bresil, *Cavia cobaya;* en Allemand, *Indianisch künele, Indisch seüle, meer-ferckel, meer-schwein;* en Anglois, *güiny pig;* en Suédois, *marswin;* en Polonois, *swinka zamorska.*

Cavia cobaya. Pison, *Hist. Nat. pag. 102.*

Cuniculus Indus. Gesner, *Icon. animal. quadrup. pag. 106.*

Mus, seu cuniculus Americanus & Guineensis, porcelli pilis & voce,

dans le climat tempéré, & même dans les pays froids, en le ſoignant & le mettant à l'abri de l'intempérie des ſaiſons. On élève des cochons d'Inde en France, & quoiqu'ils multiplient prodigieuſement, ils n'y ſont pas en grand nombre, parce que les ſoins qu'ils demandent ne ſont pas compenſés par le profit qu'on en tire. Leur peau n'a preſque aucune valeur, & leur chair, quoique mangeable, n'eſt pas aſſez bonne pour être recherchée: elle ſeroit meilleure, ſi on les élevoit dans des eſpèces de garennes où ils auroient de l'air, de l'eſpace & des herbes à choiſir. Ceux qu'on garde dans les maiſons ont à peu-près le même mauvais goût que les lapins clapiers, & ceux qui ont paſſé l'été dans un jardin ont toujours un goût fade, mais moins déſagréable.

Ces animaux ſont d'un tempérament ſi précoce & ſi chaud, qu'ils ſe recherchent & s'accouplent cinq ou ſix ſemaines après leur naiſſance; ils ne prennent cependant leur accroiſſement entier qu'en huit ou neuf mois, mais il eſt vrai que c'eſt en groſſeur apparente & en graiſſe qu'ils augmentent le plus, & que le développement des parties

---

Cavia cobaya Braſilienſibus dictus, Margravii. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 223.*

Mus caudâ abruptâ, palmis tetradactylis, plantis tridactylis. Linnæus.

Cavia cobaya Braſilienſibus; quibuſdam mus Pharaonis, tatu piloſus, porcellus, mus Indicus. Klein, *de quadrup. pag. 49.*

Lapin des Indes. *Cuniculus ecaudatus, auritus, albus aut rufus, aut ex utroque variegatus.... Cuniculus Indicus.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 147.*

ſolides eſt fait avant l'âge de cinq ou ſix mois. Les femelles ne portent que trois ſemaines, & nous en avons vu mettre bas à deux mois d'âge. Ces premières portées ne ſont pas ſi nombreuſes que les ſuivantes, elles ſont de quatre ou cinq ; la ſeconde portée eſt de cinq ou ſix, & les autres de ſept ou huit, & même de dix ou onze. La mère n'allaite ſes petits que pendant douze ou quinze jours, elle les chaſſe dès qu'elle reprend le mâle, c'eſt au plus tard trois ſemaines après qu'elle a mis bas; & s'ils s'obſtinent à demeurer auprès d'elle, leur père les maltraite & les tue. Ainſi ces animaux produiſent au moins tous les deux mois, & ceux qui viennent de naître produiſant de même, l'on eſt étonné de leur prompte & prodigieuſe multiplication. Avec une ſeule couple, on pourroit en avoir un millier dans un an; mais ils ſe détruiſent auſſi vîte qu'ils pullulent, le froid & l'humidité les font mourir, ils ſe laiſſent manger par les chats ſans ſe défendre ; les mères même ne s'irritent pas contre eux: n'ayant pas le temps de s'attacher à leurs petits, elles ne font aucun effort pour les ſauver. Les mâles ſe ſoucient encore moins des petits, & ſe laiſſent manger eux-mêmes ſans réſiſtance; ils n'ont de ſentiment bien diſtinct que celui de l'amour, ils ſont alors ſuſceptibles de colère, ils ſe battent cruellement, ils ſe tuent même quelquefois entre eux lorſqu'il s'agit de ſe ſatisfaire & d'avoir la femelle. Ils paſſent leur vie à dormir, jouir & manger; leur ſommeil eſt court, mais fréquent;

ils mangent à toute heure du jour & de la nuit, & cherchent à jouir aussi souvent qu'ils mangent; ils ne boivent jamais, cependant ils urinent à tout moment. Ils se nourrissent de toutes sortes d'herbes, & sur-tout de persil; ils le préfèrent même au son, à la farine, au pain; ils aiment aussi beaucoup les pommes & les autres fruits. Ils mangent précipitamment, à peu-près comme les lapins, peu à la fois, mais très-souvent. Ils ont un grognement semblable à celui d'un petit cochon de lait; ils ont aussi une espèce de gazouillement qui marque leurs plaisirs lorsqu'ils sont auprès de leur femelle, & un cri fort aigu lorsqu'ils ressentent de la douleur. Ils sont délicats, frilleux, & l'on a de la peine à leur faire passer l'hiver; il faut les tenir dans un endroit sain, sec & chaud. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se rassemblent & se serrent les uns contre les autres, & il arrive souvent que saisis par le froid ils meurent tous ensemble. Ils sont naturellement doux & privés, ils ne font aucun mal, mais ils sont également incapables de bien, ils ne s'attachent point: doux par tempérament, dociles par foiblesse, presque insensibles à tout, ils ont l'air d'automates montés pour la propagation, faits seulement pour figurer une espèce.

De Seve delin.

C. Baquoy Sculp.

LE COCHON D'INDE.

LE HÉRISSON.*

Πολλ' οἶδ' ἀλώπηξ, ἀλλ' ἐχῖνος ἓν μέγα: le Renard sait beaucoup de choses; le Hérisson n'en sait qu'une grande, disoient proverbialement les Anciens *(a)*. Il sait se défendre sans combattre, & blesser sans attaquer: n'ayant que peu de force & nulle agilité pour fuir, il a reçu de la Nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule & de présenter de tous côtés des armes défensives, poignantes & qui rebutent ses ennemis; plus ils le tourmentent, plus il se hérisse & se resserre. Il se défend encore par l'effet même de la peur, il lâche son urine,

* Le Hérisson; en Grec, Ἐχῖνος; en Latin, *echinus*, *herinaceus*, *erinaceus*, *echinus terrestris*; en Italien, *erinaceo*, *riccio*, *aizzo*; en Espagnol, *erizo*; en Portugais, *ourizo*, *orico cachero*; en Allemand, *igel*; en Anglois, *urchin*, *heyde-hog*; en Suédois, *igelkott*; en Danois, *pind swin*; en Polonois, *jez*, *ziennay*; en Hollandois, *yseren vereken*; en ancien François, *eurchon*.

Echinus terrestris. Gesner, *Hist. quadrup. pag. 368.*

Herinaceus. Gesner, *Icon. animal. quadrup. pag. 106.*

Echinus sive erinaceus terrestris. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 231.*

Erinaceus spinosus, auriculatus, echinus terrestris. Linnæus.

Acanthion vulgaris nostras, herinaceus, echinus. Klein, *de quadrup. pag. 66.*

Erinaceus auriculis erectis.... Erinaceus. Brisson, *Regn. animal. pag. 181.*

(a) Zenodotus, Plutarchus & alii ex Archilocho.

dont l'odeur & l'humidité ſe répandant ſur tout ſon corps, achèvent de les dégoûter. Auſſi la plupart des chiens ſe contentent de l'aboyer & ne ſe ſoucient pas de le ſaiſir; cependant il y en a quelques-uns qui trouvent moyen, comme le renard, d'en venir à bout en ſe piquant les pieds & ſe mettant la gueule en ſang; mais il ne craint ni la fouine, ni la marte, ni le putois, ni le furet, ni la belette, ni les oiſeaux de proie. La femelle & le mâle ſont également couverts d'épines depuis la tête juſqu'à la queue, & il n'y a que le deſſous du corps qui ſoit garni de poil; ainſi ces mêmes armes qui leur ſont ſi utiles contre les autres, leur deviennent très-incommodes lorſqu'ils veulent s'unir: ils ne peuvent s'accoupler à la manière des autres quadrupèdes, il faut qu'ils ſoient face à face, debout ou couchés. C'eſt au printemps qu'ils ſe cherchent, & ils produiſent au commencement de l'été. On m'a ſouvent apporté la mère & les petits au mois de Juin; il y en a ordinairement trois ou quatre, & quelquefois cinq; ils ſont blancs dans ce premier temps, & l'on voit ſeulement ſur leur peau la naiſſance des épines. J'ai voulu en élever quelques-uns, on a mis plus d'une fois la mère & les petits dans un tonneau avec une abondante proviſion; mais au lieu de les alaiter, elle les a dévorés les uns après les autres. Ce n'étoit pas par le beſoin de nourriture, car elle mangeoit de la viande, du pain, du ſon, des fruits, & l'on n'auroit pas imaginé qu'un animal auſſi lent, auſſi pareſſeux,

auquel il ne manquoit rien que la liberté, fût de si mauvaise humeur & si fâché d'être en prison; il a même de la malice, & de la même sorte que celle du singe. Un hérisson qui s'étoit glissé dans la cuisine découvrit une petite marmite, en tira la viande & y fit ses ordures. J'ai gardé des mâles & des femelles ensemble dans une chambre, ils ont vécu, mais ils ne se sont point accouplés. J'en ai lâché plusieurs dans mes jardins, ils n'y font pas grand mal, & à peine s'aperçoit-on qu'ils y habitent; ils vivent de fruits tombés; ils fouillent la terre avec le nez à une petite profondeur; ils mangent les hannetons, les scarabées, les grillons, les vers & quelques racines; ils sont aussi très-avides de viande, & la mangent cuite ou crue. A la campagne, on les trouvent fréquemment, dans les bois, sous les troncs des vieux arbres, & aussi dans les fentes de rochers, & surtout dans les monceaux de pierre qu'on amasse dans les champs & dans les vignes. Je ne crois pas qu'ils montent sur les arbres, comme le disent les Naturalistes *(b)*, ni qu'ils se servent de leurs épines pour emporter des fruits ou des grains de raisin; c'est avec la gueule qu'ils prennent ce qu'ils veulent saisir, & quoiqu'il y en ait un grand nombre dans nos forêts, nous n'en avons jamais vu sur les arbres; ils se tiennent toujours au pied

---

(b) Arbores ascendit, poma & pyra decutit, in istis sese volutat ut spinis hæreant. Sperling. Zoologia. *Lipsiæ, 1661, pag. 281.*

dans un creux ou ſous la mouſſe; ils ne bougent pas tant qu'il eſt jour, mais ils courent, ou plutôt ils marchent pendant toute la nuit: ils approchent rarement des habitations, ils préfèrent les lieux élevés & ſecs, quoiqu'ils ſe trouvent auſſi quelquefois dans les prés. On les prend à la main, ils ne fuient pas, ils ne ſe défendent ni des pieds ni des dents, mais ils ſe mettent en boule dès qu'on les touche, & pour les faire étendre il faut les plonger dans l'eau. Ils dorment pendant l'hiver, ainſi les proviſions qu'on dit qu'ils font pendant l'été leur ſeroient bien inutiles. Ils ne mangent pas beaucoup, & peuvent ſe paſſer aſſez long-temps de nourriture. Ils ont le ſang froid à peu-près comme les autres animaux qui dorment en hiver. Leur chair n'eſt pas bonne à manger, & leur peau, dont on ne fait maintenant aucun uſage, ſervoit autrefois de vergette & de frottoir pour ſerancer le chanvre.

Il en eſt des deux eſpèces de hériſſon, l'un à groin de cochon, & l'autre à muſeau de chien, dont parlent quelques Auteurs, comme des deux eſpèces de blaireau; nous n'en connoiſſons qu'une ſeule, & qui n'a même aucune variété dans ces climats; elle eſt aſſez généralement répandue, on en trouve par-tout en Europe, à l'exception des pays les plus froids, comme la Lapponie, la Norwège, &c. Il y a, dit Flacourt *(c)*, des hériſſons à Madagaſcar comme en France, & on les appelle *Sora*.

(c) Voyez le Voyage de Flacourt. *Paris, 1661, page 152.*

Le

De Sève del. M. R. veuve Tardieu Sc.

LE HÉRISSON *vû de côté et en pelote.*

Le hériſſon de Siam dont parle le P. Tachard *(d)*, nous paroît être un autre animal, & le hériſſon d'Amérique *(e)*, le hériſſon de Sibérie *(f)*, ſont les eſpèces les plus voiſines du hériſſon commun ; enfin le hériſſon de Malacca *(g)* ſemble plus approcher de l'eſpèce du porc-épic que de celle du hériſſon.

(d) *Voyez* le ſecond Voyage du P. Tachard. *Paris, 1689, page 272.*

(e) *Echinus indicus albus.* Ray, Synopſ. anim. quadr. p. 232. *Echinus Americanus albus.* Albert Seba, vol. I, pag. 78. *Acanthion echinatus, erinaceus Americanus albus Surinamenſis.* Klein, de quadrup. pag. 66.

(f) *Erinaceus Sibericus.* Albert Seba, vol. I, pag. 66.

(g) *Porcus aculeatus ſeu hiſtrix Malaccenſis.* Albert Seba, vol. I, pag. 81. *Acanthion aculeis longiſſimis. Hiſtrix genuina. Porcus aculeatus Malaccenſis.* Klein, de quadrup. pag. 66. *Hiſtrix pedibus pentadactylis, caudâ truncatâ.* Linnæus. *Erinaceus auriculis pendulis.....* Briſſon, Regn. anim. pag. 183.

LA MUSARAIGNE. *

La Muſaraigne ſemble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui ſe trouve entre le rat & la taupe, qui ſe reſſemblant par leur petiteſſe, diffèrent beaucoup par la forme, & ſont en tout d'eſpèces très-éloignées. La muſaraigne, plus petite encore que la ſouris, reſſemble à la taupe par le muſeau, ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires; par les yeux qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, ſont cachés de même, & ſont beaucoup plus petits que ceux de la ſouris; par le

* La Muſaraigne; en Grec, Μυγαλή; en Latin, *mus araneus, mus cœcus;* en Italien, *toporagno,* en Eſpagnol, *murganho;* en Allemand, *müger, ſpigmus, ziſmus, ſpitzmaus, haſelmaus;* en Anglois, *shrew, shrew-mouſe, hardy shrew;* en Suédois, *nabbmus;* en Polonois, *keret;* en Siléſie, *biſem-mus;* chez les Griſons, *muſarring;* en Suiſſe, *mütrer;* en Savoie, *muſet, muſette;* en ancien François, *muſerain, muzeraigne, muſet, muſetre, ſery, ſri.*

Muſaraneus. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 747.*

Mus mochias (parce qu'il ſent le muſc lorſqu'il eſt deſſéché). Geſner, *Icon. animal. quadrup. pag. 116.*

Muſaraneus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 239.*

Sorex muſaraneus. Linnæus.

Muſaraneus, roſtro productiore; mus venenoſus. Klein, *de quadrup. pag. 58.*

Muſaraneus ſupra ex fuſco rufus, infra albicans..... Muſaraneus. Briſſon, *Regn. animal. pag. 178.*

nombre des doigts, dont elle a cinq à tous les pieds, par la queue, par les jambes, ſur-tout celles de derrière qu'elle a plus courtes que la ſouris; par les oreilles, & enfin par les dents. Ce très-petit animal a une odeur forte qui lui eſt particulière, & qui répugne aux chats; ils chaſſent, ils tuent la muſaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la ſouris. C'eſt apparemment cette mauvaiſe odeur & cette répugnance des chats qui a fondé le préjugé du venin de cet animal & de ſa morſure dangereuſe pour le bétail, & ſur-tout pour les chevaux; cependant il n'eſt ni venimeux, ni même capable de mordre, car il n'a pas l'ouverture de la gueule aſſez grande pour pouvoir ſaiſir la double épaiſſeur de la peau d'un autre animal, ce qui cependant eſt abſolument néceſſaire pour mordre; & la maladie des chevaux que le vulgaire attribue à la dent de la muſaraigne, eſt une enflure, une eſpèce d'anthrax, qui vient d'une cauſe interne, & qui n'a nul rapport avec la morſure, ou ſi l'on veut la piqûre de ce petit animal. Il habite aſſez communément, ſur-tout pendant l'hiver, dans les greniers à foin, dans les écuries, dans les granges, dans les cours à fumier; il mange du grain, des inſectes & des chairs pourries: on le trouve auſſi fréquemment à la campagne, dans les bois, où il vit de graines; & il ſe cache ſous la mouſſe, ſous les feuilles, ſous les troncs d'arbres, & quelquefois dans les trous abandonnés par les taupes, ou dans d'autres trous plus

petits qu'il ſe pratique lui-même, en fouillant avec les ongles & le muſeau. La muſaraigne produit en grand nombre, autant, dit-on, que la ſouris, quoique moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu que la ſouris, mais elle n'eſt pas auſſi agile à beaucoup près: on la prend aiſément, parce qu'elle voit & court mal. La couleur ordinaire de la muſaraigne eſt d'un brun mêlé de roux, mais il y en a auſſi de cendrées, de preſque noires, & toutes ſont plus ou moins blanchâtres ſous le ventre. Elles ſont très-communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve en Amérique. L'animal du Breſil dont Marcgrave *(a)* parle ſous le nom de *muſaraigne*, qui a, dit-il, le muſeau très-pointu & trois bandes noires ſur le dos, eſt plus gros, & paroît être d'une autre eſpèce que notre muſaraigne.

(a) Vid. Marcgravii, *Hiſt. Braſil. pag.* 229.

LA MUSARAIGNE D'EAU. *

COMME cet animal, quoique naturel à ce climat, n'étoit connu d'aucun Naturaliſte, & que c'eſt M. Daubenton qui le premier en a fait la découverte, nous donnerons ici par extrait la deſcription très-exacte qu'il en a faite. J'aurai ſouvent occaſion d'en uſer de même dans la ſuite de cet Ouvrage, attendu la diligence infinie avec laquelle il recherche les animaux, & les découvertes qu'il a faites de pluſieurs eſpèces auparavant inconnues, ou confondues avec celles que l'on connoiſſoit. Tout ce que je puis aſſurer au ſujet de la muſaraigne d'eau, c'eſt qu'on la prend à la ſource des fontaines, au lever & au coucher du ſoleil; que dans le jour elle reſte cachée dans des fentes de rochers ou dans des trous ſous terre, le long des petits ruiſſeaux; qu'elle met bas au printemps, & qu'ordinairement elle produit neuf petits.

Je trouvai, dit M. Daubenton, il y a deux ou trois ans cette Muſaraigne qui n'avoit pas encore été obſervée par les Naturaliſtes, comme elle eſt amphibie, je l'ai appelée *Muſaraigne d'eau*, pour la diſtinguer de la muſaraigne anciennement connue.

La muſaraigne d'eau eſt plus grande que la muſaraigne; elle a le muſeau un peu plus gros, la queue & les jambes plus longues & plus garnies de poil. Les couleurs de la muſaraigne d'eau, ſont auſſi différentes de celle de la muſaraigne, car la partie ſupérieure du corps, depuis le bout du muſeau juſqu'à la queue, eſt d'une couleur noirâtre mêlée d'une teinte de brun; & la partie

inférieure a des teintes de fauve, de gris & de cendré, parce que l'extrémité des poils eſt fauve ou griſe, & le reſte de couleur cendrée juſqu'à la racine; la queue a une couleur griſe, elle eſt preſque nue, à l'exception du côté inférieur, qui a d'un bout à l'autre, un poil court & blanchâtre; les doigts ont auſſi ſur les côtés des poils qui ne ſont pas ſur ceux de la muſaraigne....

La muſaraigne d'eau qui a ſervi de ſujet pour cette deſcription, avoit trois pouces de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus, elle peſoit quatre gros & cinq grains.....

Les muſaraignes n'ont point de ſcrotum, & l'orifice du prépuce eſt placé au-devant de l'anus: il n'y a au dehors qu'une ſeule ouverture; en la dilatant on voit une cloiſon, dont le bord n'eſt pas auſſi élevé que ceux de l'ouverture extérieure: cette cloiſon ſépare l'anus de l'orifice du prépuce.

Le gland eſt large, plat & de figure fort irrégulière; il a des feuillets, un de chaque côté, qui s'étendent ſur une portion de ſa face inférieure, & le ſuppoſant dirigé en avant, il eſt terminé par un petit tubercule blanc & cartilagineux..... La verge étoit aplatie en-deſſus & en-deſſous......

Dans une muſaraigne d'eau femelle, il y avoit dix mamelles ſur le ventre, cinq de chaque côté; les deux premières étoient à côté de la vulve, & les dernières près des cartilages des fauſſes côtes: les mamelons étoient apparens, parce que cette femelle étoit pleine, mais il n'eſt pas poſſible de les diſtinguer dans un autre temps.

La vulve & l'anus ne ſont ſéparés que par une cloiſon, qui n'eſt apparente à l'extérieur que lorſqu'on dilate ces ouvertures: la vulve reſſemble à l'orifice du prépuce du mâle: on ne la reconnoît que parce que l'on ne peut pas faire ſortir de verge, & que l'on n'y en trouve point.....

La muſaraigne a quelques rapports avec le hériſſon par la figure & par la poſition des dents, en ce qu'aucunes ne ſont à propre-

De Seve del. Fme Le villain Sc.

1. LA MUSARAIGNE. 2. LA MUSARAIGNE D'EAU.

grandeur de nature.

ment parler, ni inciſives ni canines, que les racines de la plupart ſont inclinées en arrière, & que les deux premières dents de chaque mâchoire ſont plus longues que les autres..... Outre ces quatre longues dents, il y en a ſept autres de chaque côté de la mâchoire ſupérieure; & cinq de chaque côté de l'inférieure, ce qui fait en tout vingt-huit dents: les quatre de devant avoient l'extrémité de couleur rouge très-foncée.....

La queue de cette muſaraigne d'eau étoit à proportion plus longue que celle de l'autre muſaraigne.

LA TAUPE.*

LA Taupe ſans être aveugle, a les yeux ſi petits, ſi couverts, qu'elle ne peut faire grand uſage du ſens de la vue : en dédommagement, la Nature lui a donné avec magnificence l'uſage du ſixième ſens, un appareil remarquable de *(a)* réſervoirs & de vaiſſeaux, une quantité prodigieuſe de liqueur ſéminale, des teſticules énormes, le membre génital exceſſivement long; tout cela ſecrètement caché à l'intérieur, & par conſéquent plus actif & plus chaud. La taupe à cet égard

* La Taupe; en Grec, Ἀσπάλαξ; en Latin, *talpa;* en Italien, *talpa;* en Eſpagnol, *topo;* en Allemand, *mulwerf, maulwurf;* en Anglois, *mole, moldward, want;* en Suédois, *mullvad;* en Polonois, *kret.*

Σπάλαξ, *Galeni.*

Talpa. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag.* 931. *Icon. animal. quadrup. pag.* 116.

Talpa. Ray, *Synopſ. animal. quadr. pag.* 236.

Talpa caudata. Linnæus.

Talpa noſtras nigra communiter. Klein, *de quadr. pag.* 60.

Talpa caudata nigricans, pedibus anticis & poſticis pentadactylis....

Talpa vulgaris. Briſſon, *Regn. animal. pag.* 280.

(a) Teſtes maximos, paraſtatas ampliſſimas, novum corpus ſeminale ab his diverſum ac ſeparatum.... penem etiam facilè omnium, ni fallor, animalium longiſſimum, ex quibus colligere eſt maximam præ reliquis omnibus animalibus voluptatem in coitu, hoc abjectum & vile animalculum percipere, ut habeant quod ipſi invideant qui in hoc ſupremas vitæ ſuæ delicias collocant. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag.* 239.

eſt de

eſt de tous les animaux le plus avantageuſement doué, le mieux pourvu d'organes, & par conſéquent de ſenſations qui y ſont relatives: elle a de plus le toucher délicat; ſon poil eſt doux comme la ſoie; elle a l'ouïe très-fine, & de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, & preſque ſemblables aux mains de l'homme; beaucoup de force pour le volume de ſon corps, le cuir ferme, un embonpoint conſtant, un attachement vif & réciproque du mâle & de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre ſociété, les douces habitudes du repos & de la ſolitude, l'art de ſe mettre en ſûreté, de ſe faire en un inſtant un aſyle, un domicile, la facilité de l'étendre & d'y trouver ſans en ſortir une abondante ſubſiſtance. Voilà ſa nature, ſes mœurs & ſes talens, ſans doute préférables à des qualités plus brillantes & plus incompatibles avec le bonheur, que l'obſcurité la plus profonde.

Elle ferme l'entrée de ſa retraite, n'en ſort preſque jamais qu'elle n'y ſoit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorſque l'eau la remplit ou lorſque le pied du Jardinier en affaiſſe le dôme; elle ſe pratique une voûte en rond dans les prairies, & aſſez ordinairement un boyau long dans les jardins, parce qu'il y a plus de facilité à diviſer & à ſoulever une terre meuble & cultivée qu'un gazon ferme & tiſſu de racines; elle ne demeure ni dans la fange ni dans les terreins durs, trop compactes ou trop pierreux; il lui faut une terre douce, fournie de

racines eſculentes, & ſur-tout bien peuplée d'inſectes & de vers, dont elle fait ſa principale nourriture.

Comme les taupes ne ſortent que rarement de leur domicile ſouterrain, elles ont peu d'ennemis, & échappent aiſément aux animaux carnaſſiers; leur plus grand fléau eſt le débordement des rivières; on les voit, dans les inondations fuir en nombre à la nage, & faire tous leurs efforts pour gagner les terres plus élevées; mais la plupart périſſent auſſi-bien que leurs petits qui reſtent dans les trous; ſans cela, les grands talens qu'elles ont pour la multiplication nous deviendroient trop incommodes. Elles s'accouplent vers la fin de l'hiver; elles ne portent pas long-temps, car on trouve déjà beaucoup de petits au mois de mai; il y en a ordinairement quatre ou cinq dans chaque portée, & il eſt aſſez aiſé de diſtinguer, parmi les mottes qu'elles élèvent, celles ſous leſquelles elles mettent bas; ces mottes ſont faites avec beaucoup d'art, & ſont ordinairement plus groſſes & plus élevées que les autres. Je crois que ces animaux produiſent plus d'une fois par an, mais je ne puis l'aſſurer; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on trouve des petits depuis le mois d'avril juſqu'au mois d'août: peut-être auſſi que les unes s'accouplent plus tard que les autres.

Le domicile où elles font leurs petits mériteroit une deſcription particulière. Il eſt fait avec une intelligence ſingulière; elles commencent par pouſſer, par élever la terre & former une voûte aſſez élevée; elles laiſſent des

cloiſons, des eſpèces de piliers de diſtance en diſtance; elles preſſent & battent la terre, la mêlent avec des racines & des herbes, & la rendent ſi dure & ſi ſolide par-deſſous, que l'eau ne peut pénétrer la voûte à cauſe de ſa convexité & de ſa ſolidité; elles élèvent enſuite un tertre par-deſſous, au ſommet duquel elles apportent de l'herbe & des feuilles pour faire un lit à leurs petits; dans cette ſituation ils ſe trouvent au-deſſus du niveau du terrein, & par conſéquent à l'abri des inondations ordinaires, & en même temps à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre ſur lequel ils repoſent. Ce tertre eſt percé tout autour de pluſieurs trous en pente, qui deſcendent plus bas & s'étendent de tous côtés, comme autant de routes ſouterraines par où la mère taupe peut ſortir & aller chercher la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits: ces ſentiers ſouterrains ſont fermes & battus, s'étendent à douze ou quinze pas, & partent tous du domicile comme des rayons d'un centre. On y trouve, auſſi-bien que ſous la voûte, des débris d'oignons de colchique, qui ſont apparemment la première nourriture qu'elle donne à ſes petits. On voit bien par cette diſpoſition qu'elle ne ſort jamais qu'à une diſtance conſidérable de ſon domicile, & que la manière la plus ſimple & la plus ſûre de la prendre avec ſes petits, eſt de faire autour une tranchée qui l'environne en entier & qui coupe toutes les communications, mais comme la taupe fuit au moindre bruit & qu'elle tâche d'emmener

ſes petits, il faut trois ou quatre hommes qui, travaillant enſemble avec la bêche, enlèvent la motte toute entière ou faſſent une tranchée preſque dans un moment, & qui enſuite les ſaiſiſſent ou les attendent aux iſſues.

Quelques auteurs *(a)* ont dit mal-à-propos que la taupe & le blaireau dormoient ſans manger pendant l'hiver entier. Le blaireau, comme nous l'avons dit *(b)*, ſort de ſon trou en hiver comme en été, pour chercher ſa ſubſiſtance, & il eſt aiſé de s'en aſſurer par les traces qu'il laiſſe ſur la neige. La taupe dort ſi peu pendant tout l'hiver, qu'elle pouſſe la terre comme en été, & que les gens de la campagne diſent, comme par proverbe: *les taupes pouſſent, le dégel n'eſt pas loin.* Elles cherchent à la vérité les endroits les plus chauds: les Jardiniers en prennent ſouvent autour de leurs couches aux mois de décembre, de janvier & de février.

La taupe ne ſe trouve guère que dans les pays cultivés; il n'y en a point dans les déſerts arides ni dans les climats froids, où la terre eſt gelée pendant la plus grande partie de l'année. L'animal qu'on a appelé *taupe de Sibérie (c)*, qui a le poil vert & or, eſt d'une eſpèce différente de nos taupes *(d)*, qui ne ſont en abondance que

---

(a) *Urſus*, meles, *erinaceus*, Talpa, *veſpertilio per hyemem dormiunt abſtemii*, Linnæi, *Fauna Suecica. Stockolmiæ*, *1746*, *pag. 8.*

(b) *Voyez* l'article du blaireau, *page 229* du ſecond volume des Quadrupèdes.

(c) *Vid.* Albert Seba. *Amſtelædami*, *1734*, *vol. I*, *pag. 5.*

(d) Pontoppidam aſſure que la taupe ne ſe trouve en Norwège

De Sève del. Baron Sc.

LA TAUPE.

depuis la Suède *(e)* jusqu'en Barbarie *(f)*; car le silence des Voyageurs nous fait présumer qu'elles ne se trouvent point dans les climats plus chauds. Celles d'Amérique sont aussi différentes : la taupe de Virginie *(g)* est cependant assez semblable à la nôtre, à l'exception de la couleur du poil, qui est mêlée de pourpre foncé ; mais la taupe rouge d'Amérique *(h)* est un autre animal. Il y a seulement deux ou trois variétés dans l'espèce commune de nos taupes ; on en trouve de plus ou moins brunes & de plus ou moins noires ; nous en avons vu de toutes blanches, & Séba fait mention *(i)* & donne la figure d'une taupe tachée de noir & de blanc, qui se trouve en Ost-frise, & qui est un peu plus grosse que la taupe ordinaire.

---

que dans la partie orientale du pays, & que le reste du royaume est tellement rempli de rochers, qu'elle ne peut s'y établir.

(e) Vid. Linnæi, *Fauna Suecica; Stockolmiæ, 1746, pag. 7.*

(f) Voyez les Voyages du Docteur Shaw. *Amsterdam, 1743, tome I, page 322.*

(g) Voyez Albert Seba, *vol. I, page 5.*

(h) Ibid.

(i) Cette taupe a été trouvée en Ost-frise, dans le grand chemin. Elle est un peu plus longue que les taupes ordinaires, dont au reste elle ne diffère que par sa peau, qui est toute marbrée sur le dos & sous le ventre de taches blanches & noires, dans lesquelles pourtant on distingue comme un mélange de poils gris aussi fins que de la soie. Le museau de cet animal est long & hérissé d'un long poil ; les yeux sont si petits, que l'on a de la peine à découvrir l'ouverture des paupières. *Albert Seba, vol. I, page 68.*

ADDITION.

TAUPE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Nous donnons ici *(planche V)* la figure d'une taupe qui ſe trouve au cap de Bonne-eſpérance, & dont la peau bourrée nous a été donnée par M. Sonnerat, Correſpondant du Cabinet. Cette taupe reſſemble aſſez à la taupe ordinaire par la forme du corps, par les yeux qu'elle a très-petits, par les oreilles qui ne ſont point apparentes, & par la queue qu'il faut chercher dans le poil, & qui eſt à peu-près de la même longueur que celle de notre taupe ; mais elle en diffère par la tête qu'elle a plus groſſe, & par le muſeau qui reſſemble à celui du cochon d'inde; les pieds de devant ſont auſſi différens; le poil du corps n'eſt pas noir, mais d'un brun minime avec un peu de fauve à l'extrémité de chaque poil; la queue eſt couverte de grands poils d'un jaune blanchâtre; & en général le poil de cette taupe du Cap, eſt plus long que celui de la taupe d'Europe: ainſi l'on doit conclure de toutes ces différences, que c'eſt une eſpèce particulière, & qui quoique voiſine de celle de la taupe, ne peut pas être regardée comme une ſimple variété.

LA PETITE TAUPE DU CAP.

TAUPE DE PENSILVANIE.

IL y a, dit M. Kalm, en Penſilvanie, une eſpèce de taupe qui ſe nourrit principalement de racines : cet animal ſe creuſe dans les champs de petites allées ſouterraines, qui ſe prolongent en formant des détours & des ſinuoſités . . . . . Il a dans les pattes plus de force & de roideur que beaucoup d'autres animaux, à proportion de leur grandeur . . . . Pour creuſer la terre, il ſe ſert de ſes pieds comme d'avirons. M. Kalm en mit un dans ſon mouchoir, il s'aperçut qu'en moins d'une minute, il avoit fait quantité de petits trous qui avoient l'air d'avoir été percés avec un poinçon . . . . . Il étoit très-méchant, & dès que l'on mettoit ou qu'il trouvoit quelque choſe ſur ſon paſſage, il y faiſoit tout de ſuite, en mordant, de grands trous. Je lui préſentai, dit M. Kalm, mon écritoire qui étoit d'acier, il commença d'abord à la mordre, mais il fut bientôt rebuté par la dureté du métal, & ne voulut mordre après aucune des choſes qu'on lui préſentoit. Cet animal n'élève pas la terre en dôme comme les taupes d'Europe, il ſe fait ſeulement de petites allées ſous terre *(a)*.

Ces indications ne ſont pas ſuffiſantes pour donner une connoiſſance exacte de cet animal, ni même pour décider s'il eſt vraiment du genre des taupes.

(a) Voyage de Kalm, *tome II, page 333*. Gottingen, 1757.

LA CHAUVE-SOURIS. *

QUOIQUE tout ſoit également parfait en ſoi, puiſque tout eſt ſorti des mains du Créateur, il eſt cependant, relativement à nous, des êtres accomplis, & d'autres qui ſemblent être imparfaits ou difformes. Les premiers ſont ceux dont la figure nous paroît agréable & complète, parce que toutes les parties ſont bien enſemble, que le corps & les membres ſont proportionnés, les mouvemens aſſortis, toutes les fonctions faciles & naturelles. Les autres, qui nous paroiſſent hideux, ſont ceux dont les qualités nous ſont nuiſibles, ceux dont la nature s'éloigne de la nature commune, & dont la forme eſt trop différente des formes ordinaires deſquelles nous avons reçu les premières ſenſations, & tiré les idées qui nous ſervent de modèles

---

* La Chauve-Souris; en Grec, Νυκτερὶς; en Latin, *veſpertilio;* en Italien, *nottola, notula, barbaſtello, vilpiſtrello, pipiſtrello, ſporte-gliono;* en Allemand, *flaedermuſſ;* en Anglois, *bat, flittermouſe;* en Suédois, *laderlapp;* en Polonois, *nietoperſz.*

Veſpertilio. Geſner, *Hiſt. Avi. pag. 766. Icon. Avi. pag. 17.*

Verſpertilio. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 243.*

Veſpertilio caudatus, ore naſoque ſimplici. Linnæus.

Veſpertilio vulgaris. Klein, *de quadrup. pag. 61.*

La grande chauve-ſouris de notre pays. *Veſpertilio murini coloris, pedibus omnibus pentadactylis, auriculis ſimplicibus... Veſpertilio major.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 224.*

pour

pour juger. Une tête humaine sur un cou de cheval, le corps couvert de plumes, & terminé par une queue de poisson, n'offrent un tableau d'une énorme difformité que parce qu'on y réunit ce que la Nature a de plus éloigné. Un animal qui, comme la chauve-souris, est à demi-quadrupède, à demi-volatile, & qui n'est en tout ni l'un ni l'autre, est, pour ainsi dire, un être monstre, en ce que réunissant les attributs de deux genres si différens, il ne ressemble à aucun des modèles que nous offrent les grandes classes de la Nature. Il n'est qu'imparfaitement quadrupède, & il est encore plus imparfaitement oiseau. Un quadrupède doit avoir quatre pieds, un oiseau a des plumes & des ailes ; dans la chauve-souris les pieds de devant ne sont ni des pieds ni des ailes, quoiqu'elle s'en serve pour voler, & qu'elle puisse aussi s'en servir pour se traîner, ce sont en effet des extrémités difformes, dont les os sont monstrueusement alongés, & réunis par une membrane qui n'est couverte ni de plumes, ni même de poils, comme le reste du corps : ce sont des espèces d'ailerons, ou, si l'on veut, des pattes ailées, où l'on ne voit que l'ongle d'un pouce court, & dont les quatre autres doigts très-longs ne peuvent agir qu'ensemble, & n'ont point de mouvemens propres, ni de fonctions séparées : ce sont des espèces de mains dix fois plus grandes que les pieds, & en tout quatre fois plus longues que le corps entier de l'animal : ce sont, en un mot, des parties qui

ont plutôt l'air d'un caprice que d'une production régulière. Cette membrane couvre les bras, forme les ailes ou les mains de l'animal, se réunit à la peau de son corps, & enveloppe en même temps ses jambes, & même sa queue qui, par cette jonction bizarre, devient, pour ainsi dire, l'un de ses doigts. Ajoutez à ces disparates & à ces disproportions du corps & des membres, les difformités de la tête, qui souvent sont encore plus grandes; car dans quelques espèces, le nez est à peine visible, les yeux sont enfoncés tout près de la conque de l'oreille, & se confondent avec les joues; dans d'autres, les oreilles sont aussi longues que le corps, ou bien la face est tortillée en forme de fer-à-cheval, & le nez recouvert par une espèce de crête. La plupart ont la tête surmontée par quatre oreillons, tous ont les yeux petits, obscurs & couverts, le nez ou plutôt les naseaux informes, la gueule fendue de l'une à l'autre oreille; toutes aussi cherchent à se cacher, fuient la lumière, n'habitent que les lieux ténébreux, n'en sortent que la nuit, y rentrent au point du jour pour demeurer collées contre les murs; leur mouvement dans l'air est moins un vol qu'une espèce de voltigement incertain, qu'elles semblent n'exécuter que par effort & d'une manière gauche; elles s'élèvent de terre avec peine, elles ne volent jamais à une grande hauteur, elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter, ralentir, ou même diriger leur vol; il n'est ni très-rapide ni bien direct, il se fait

par des vibrations brufques dans une direction oblique & tortueufe; elles ne laiffent pas de faifir en paffant les moucherons, les coufins, & fur-tout les papillons phalènes qui ne volent que la nuit; elles les avalent, pour ainfi dire, tout entiers, & l'on voit dans leurs excrémens les débris des ailes & des autres parties sèches qui ne peuvent fe digérer. Étant un jour defcendu dans les grottes d'Arcy pour en examiner les ftalactites, je fus furpris de trouver fur un terrein tout couvert d'albâtre, & dans un lieu fi ténébreux & fi profond, une efpèce de terre qui étoit d'une toute autre nature; c'étoit un tas épais & large de plufieurs pieds d'une matière noirâtre, prefqu'entièrement compofée de portions d'ailes & de pattes de mouches & de papillons, comme fi ces infectes fe fuffent raffemblés en nombre immenfe, & réunis dans ce lieu pour y périr & pourrir enfemble. Ce n'étoit cependant autre chofe que de la fiente de chauve-fouris, amoncelée probablement pendant plufieurs années dans l'endroit de ces voûtes fouterraines, qu'elles habitoient de préférence; car dans toute l'étendue de ces grottes, qui eft de plus d'un demi-quart de lieue, je ne vis aucun autre amas d'une pareille matière; & je jugeai qne les chauve-fouris avoient fixé dans cet endroit leur demeure commune, parce qu'il y parvenoit encore une très-foible lumière par l'ouverture de la grotte, & qu'elles n'alloient pas plus avant pour ne pas s'enfoncer dans une obfcurité trop profonde.

Les chauve-ſouris ſont de vrais quadrupèdes, elles n'ont rien de commun que le vol avec les oiſeaux; mais comme l'action de voler ſuppoſe une très-grande force dans la partie ſupérieure du corps & dans les membres antérieurs, elles ont les muſcles pectoraux beaucoup plus forts & plus charnus qu'aucun des quadrupèdes, & l'on peut dire que par-là elles reſſemblent encore aux oiſeaux; elles en diffèrent par tout le reſte de la conformation, tant extérieure qu'intérieure; les poumons, le cœur, les organes de la génération, tous les autres viſcères ſont ſemblables à ceux des quadrupèdes, à l'exception de la verge qui eſt pendante & détachée, ce qui eſt particulier à l'homme, aux ſinges & aux chauve-ſouris; elles produiſent, comme les quadrupèdes, leurs petits vivans; enfin elles ont, comme eux, des dents & des mamelles: l'on aſſure qu'elles ne portent que deux petits, qu'elles les alaitent & les tranſportent même en volant. C'eſt en été qu'elles s'accouplent & qu'elles mettent bas, car elles ſont engourdies pendant l'hiver: les unes ſe recouvrent de leurs ailes comme d'un manteau, s'accrochent à la voûte de leur ſouterrain par les pieds de derrière, & demeurent ainſi ſuſpendues; les autres ſe collent contre les murs ou ſe recèlent dans des trous; elles ſont toujours en nombre pour ſe défendre du froid: toutes paſſent l'hiver ſans bouger, ſans manger, ne ſe réveillent qu'au printemps, & ſe recèlent de nouveau vers la fin de l'automne. Elles ſupportent plus

aiſément la diète que le froid, elles peuvent paſſer pluſieurs jours ſans manger, & cependant elles ſont du nombre des animaux carnaſſiers; car lorſqu'elles peuvent entrer dans une office, elles s'attachent aux quartiers de lard qui y ſont ſuſpendus, & elles mangent auſſi de la viande crue ou cuite, fraîche ou corrompue.

Les Naturaliſtes qui nous ont précédés ne connoiſſoient que deux eſpèces de chauve-ſouris. M. Daubenton en a trouvé cinq autres qui ſont, auſſi-bien que les deux premières eſpèces, naturelles à notre climat; elles y ſont même auſſi communes, auſſi abondantes, & il eſt aſſez étonnant qu'aucun Obſervateur ne les eût remarquées. Ces ſept eſpèces ſont très-diſtinctes, très-différentes les unes des autres, & n'habitent même jamais enſemble dans le même lieu.

La première, qui étoit connue, eſt la chauve-ſouris commune ou la chauve-ſouris proprement dite, dont j'ai donné ci-devant les dénominations.

La ſeconde eſt la chauve-ſouris à grandes oreilles, que nous nommerons l'*oreillar*, qui a auſſi été reconnue par les Naturaliſtes & indiquée par les Nomenclateurs *(a)*.

(a) Veſpertilio. Aldrovand. *Avi. pag. 571.*

Veſpertilio auriculis quaternis. Jonſt. *Avi. pag. 34.*

Veſpertilio vulgaris, auriculis duplicibus. Klein, *de quadrup. pag. 61.*

La petite chauve-ſouris de notre pays. *Veſpertilio murini coloris, pedibus omnibus pentadactylis, auriculis duplicibus. . . Veſpertilio minor.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 226.*

L'oreillar eſt peut-être plus commun que la chauve-ſouris; il eſt bien plus petit de corps; il a auſſi les ailes beaucoup plus courtes, le muſeau moins gros & plus pointu, les oreilles d'une grandeur demeſurée.

La troiſième eſpèce, que nous appellerons la *noctule*, du mot Italien *notula*, n'étoit pas connue; cependant elle eſt très-commune en France, & on la rencontre même plus fréquemment que les deux eſpèces précédentes. On la trouve ſous les toits, ſous les gouttières de plomb des châteaux, des égliſes, & auſſi dans les vieux arbres creux; elle eſt preſque auſſi groſſe que la chauve-ſouris; elle a les oreilles courtes & larges, le poil rouſſâtre, la voix aigre, perçante, & aſſez ſemblable au ſon d'un timbre de fer.

Nous nommerons *ſérotine* la quatrième eſpèce, qui n'étoit nullement connue; elle eſt plus petite que la chauve-ſouris & que la noctule; elle eſt à peu-près de la grandeur de l'oreillar, mais elle en diffère par les oreilles qu'elle a courtes & pointues, & par la couleur du poil; elle a les ailes plus noires & le poil d'un brun plus foncé.

Nous appellerons la cinquième eſpèce, qui n'étoit pas connue, la *pipiſtrelle*, du mot Italien *pipiſtrello*, qui ſignifie auſſi chauve-ſouris. La pipiſtrelle n'eſt pas à beaucoup près auſſi groſſe que la chauve-ſouris ou la noctule, ni même que la ſérotine ou l'oreillar; de toutes les chauve-ſouris c'eſt la plus petite & la moins laide, quoiqu'elle ait la lèvre ſupérieure fort renflée, les yeux très-petits, très-enfoncés, & le front très-couvert de poil.

Deseve, del. L. Le Grand Sculp.

LA CHAUVE-SOURIS *avec les ailes étendues et ployez, grandeur de nature*

De Seve del.   M.R. veuve Tardieu Sc.

1. LE PETIT FER-A-CHEVAL. 2. L'OREILLAR.

grandeur de nature

De Seve del. Sme Le villain Sculp

1. LA PIPISTRELLE 2. LA BARBASTELLE.

grandeur de nature.

De Seve del. Fme Le villain Sculp.

1. LE GRAND FER-A-CHEVAL. 2. *Suspendu par les pieds.*
grandeur de nature.

La ſixième eſpèce, qui n'étoit pas connue, ſera nommée *barbaſtelle*, du mot Italien *barbaſtella*, qui ſignifie encore chauve-ſouris. Cet animal eſt à peu-près de la groſſeur de l'oreillar; il a les oreilles auſſi larges, mais bien moins longues: le nom de *barbaſtelle* lui convient d'autant mieux qu'il paroît avoir une groſſe mouſtache, ce qui cependant n'eſt qu'une apparence occaſionnée par le renflement des joues qui forment un bourrelet au deſſus des lèvres; il a le muſeau très-court, le nez fort aplati & les yeux preſque dans les oreilles.

Enfin nous nommerons *fer-à-cheval* une ſeptième eſpèce qui n'étoit nullement connue; elle eſt très-frappante par la ſingulière difformité de ſa face, dont le trait le plus apparent & le plus marqué eſt un bourrelet en forme de fer-à-cheval autour du nez & ſur la lèvre ſupérieure; on la trouve très-communément en France dans les murs & dans les caveaux des vieux châteaux abandonnés. Il y en a de petites & de groſſes, mais qui ſont au reſte ſi ſemblables par la forme, que nous les avons jugées de la même eſpèce; ſeulement, comme nous en avons beaucoup vu ſans en trouver de grandeur moyenne entre les groſſes & les petites, nous ne décidons pas ſi l'âge ſeul produit cette différence, ou ſi c'eſt une variété conſtante dans la même eſpèce.

LE LOIR.*

NOUS connoiſſons trois eſpèces de Loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver, le Loir, le Lérot & le Muſcardin; le loir eſt le plus gros des trois, le muſcardin eſt le plus petit. Pluſieurs auteurs ont confondu l'une de ces eſpèces avec les deux autres, quoiqu'elles ſoient toutes trois très-diſtinctes, & par conſéquent très-aiſées à reconnoître & à diſtinguer. Le loir eſt à peu-près de la grandeur de l'écureuil, il a, comme lui, la queue couverte de longs poils; le lérot n'eſt pas ſi gros que le rat, il a la queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils longs à l'extrémité; le muſcardin n'eſt pas plus gros que la ſouris, il a la queue couverte de poils plus longs que le lérot, mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité. Le lérot diffère des

* Le Loir; en Grec, Μυωξὸς, ſelon Geſner; Ἐλειός, ſelon les Grammairiens; en Latin, *glis;* en Italien, *galero, gliero, ghiro;* en Eſpagnol, *liron;* en Allemand, *ſcebens-chlafer,* ſelon Klein; & *greul* en quelques endroits d'Allemagne, ſelon Geſner; en Polonois, *ſczurek;* en Suiſſe, *rell, rell muſc;* en vieux François, *liron, rat-liron, rat-veule.*

Glis. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 550. Icon. quadrup. pag. 109.*

Glis. Aldrovande, *Hiſt. quadrup. digit. pag. 409.*

Glis ſupra obſcurè cinereus, infra ex albo cinereſcens. Briſſon, *Regn. animal. pag. 160.*

des deux autres par les marques noires qu'il a près des yeux, & le muſcardin par la couleur blonde de ſon poil ſur le dos. Tous trois ſont blancs ou blanchâtres ſous la gorge & le ventre ; mais le lérot eſt d'un aſſez beau blanc, le loir n'eſt que blanchâtre, & le muſcardin eſt plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures.

C'eſt improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver ; leur état n'eſt point celui d'un ſommeil naturel, c'eſt une torpeur, un engourdiſſement des membres & des ſens, & cet engourdiſſement eſt produit par le refroidiſſement du ſang. Ces animaux ont ſi peu de chaleur intérieure, qu'elle n'excède guère celle de la température de l'air. Lorſque la chaleur de l'air eſt, au thermomètre, de dix degrés au-deſſus de la congélation, celle de ces animaux n'eſt auſſi que de dix degrés. Nous avons plongé la boule d'un petit thermomètre dans le corps de pluſieurs lérots vivans ; la chaleur de l'intérieur de leur corps étoit à peu-près égale à la température de l'air ; quelquefois même le thermomètre plongé, &, pour ainſi dire, appliqué ſur le cœur, a baiſſé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. Or l'on ſait que la chaleur de l'homme, & de la plupart des animaux qui ont de la chair & du ſang, excède en tout temps trente degrés ; il n'eſt donc pas étonnant que ces animaux, qui ont ſi peu de chaleur en comparaiſon des autres, tombent dans l'engourdiſſement

dès que cette petite quantité de chaleur intérieure cesse d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, & cela arrive lorsque le thermomètre n'est plus qu'à dix ou onze degrés au-dessus de la congélation. C'est-là la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux; cause que l'on ignoroit, & qui cependant s'étend généralement sur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver, car nous l'avons reconnue dans les loirs, dans les hérissons, dans les chauve-souris; & quoique nous n'ayons pas eu occasion, de l'éprouver sur la marmotte, je suis persuadé qu'elle a le sang froid, comme les autres, puisqu'elle est comme eux sujette à l'engourdissement pendant l'hiver.

Cet engourdissement dure autant que la cause qui le produit, & cesse avec le froid; quelques degrés de chaleur au-dessus de dix ou onze suffisent pour ranimer ces animaux, & si on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdissent point du tout; ils vont & viennent, ils mangent & dorment seulement de temps en temps, comme tous les autres animaux. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se serrent & se mettent en boule pour offrir moins de surface à l'air & se conserver un peu de chaleur: c'est ainsi qu'on les trouve en hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs exposés au midi; ils y gissent en boule, & sans aucun mouvement, sur de la mousse & des feuilles: on les prend, on les tient, on les roule sans qu'ils remuent, sans qu'ils

s'étendent; rien ne peut les faire ſortir de leur engourdiſſement qu'une chaleur douce & graduée; ils meurent lorſqu'on les met tout-à-coup près du feu; il faut, pour les dégourdir, les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils ſoient ſans aucun mouvement, qu'ils aient les yeux fermés, & qu'ils paroiſſent privés de tout uſage des ſens, ils ſentent cependant la douleur lorſqu'elle eſt très-vive; une bleſſure, une brûlure leur fait faire un mouvement de contraction & un petit cri ſourd qu'ils répètent même pluſieurs fois: la ſenſibilité intérieure ſubſiſte donc auſſi-bien que l'action du cœur & des poumons. Cependant il eſt à préſumer que ces mouvemens vitaux ne s'exercent pas dans cet état de torpeur avec la même force, & n'agiſſent pas avec la même puiſſance que dans l'état ordinaire; la circulation ne ſe fait probablement que dans les plus gros vaiſſeaux, la reſpiration eſt foible & lente, les ſecrétions ſont très-peu abondantes, les déjections nulles, la tranſpiration eſt preſque nulle auſſi, puiſqu'ils paſſent pluſieurs mois ſans manger, ce qui ne pourroit être, ſi dans ce temps de diète ils perdoient de leur ſubſtance autant, à proportion, que dans les autres temps où ils la réparent en prenant de la nourriture. Ils en perdent cependant, puiſque dans les hivers trop longs ils meurent dans leurs trous: peut-être auſſi n'eſt-ce pas la durée, mais la rigueur du froid qui les fait périr; car lorſqu'on les expoſe à une forte gelée, ils meurent en peu de temps.

Ce qui me feroit croire que ce n'eſt pas la trop grande déperdition de ſubſtance qui les fait mourir dans les grands hivers, c'eſt qu'en automne ils ſont exceſſivement gras, & qu'ils le ſont encore lorſqu'ils ſe raniment au printemps; cette abondance de graiſſe eſt une nourriture intérieure qui ſuffit pour les entretenir & pour ſuppléer à ce qu'ils perdent par la tranſpiration.

Au reſte, comme le froid eſt la ſeule cauſe de leur engourdiſſement, & qu'ils ne tombent dans cet état que quand la température de l'air eſt au-deſſous de dix ou onze degrés, il arrive ſouvent qu'ils ſe raniment même pendant l'hiver; car il y a des heures, des jours, & même des ſuites de jours, dans cette ſaiſon, où la liqueur du thermomètre ſe ſoutient à douze, treize, quatorze, &c. degrés, & pendant ce temps doux les loirs ſortent de leurs trous pour chercher à vivre, ou plutôt ils mangent les proviſions qu'ils ont ramaſſées pendant l'automne, & qu'ils y ont tranſportées. Ariſtote a dit *(a)*, & tous les Naturaliſtes ont dit après Ariſtote, que les loirs paſſent tout l'hiver ſans manger, & que dans ce temps même de diète ils deviennent extrêmement gras, que le ſommeil ſeul les nourrit plus que les alimens ne nourriſſent les autres animaux. Le fait non-ſeulement n'eſt pas vrai, mais la ſuppoſition même du fait n'eſt pas poſſible. Le loir engourdi pendant quatre

---

(a) Hiſt. animal. *lib. VIII, cap. 17.*

ou cinq mois ne pourroit s'engraiſſer que de l'air qu'il reſpire: accordons ſi l'on veut (& c'eſt beaucoup trop accorder) qu'une partie de cet air ſe tourne en nourriture, en réſultera-t-il une augmentation ſi conſidérable! cette nourriture ſi légère pourra-t-elle même ſuffire à la déperdition continuelle qui ſe fait par la tranſpiration! Ce qui a pu faire tomber Ariſtote dans cette erreur, c'eſt qu'en Grèce, où les hivers ſont tempérés, les loirs ne dorment pas continuellement, & que prenant de la nourriture, peut-être abondamment, toutes les fois que la chaleur les ranime, il les aura trouvés très-gras, quoiqu'engourdis. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ils ſont gras en tout temps, & plus gras en automne qu'en été: leur chair eſt aſſez ſemblable à celle du cochon d'Inde. Les loirs faiſoient partie de la bonne chère chez les Romains; ils en élevoient en quantité. Varron donne la manière de faire des garennes de loirs, & Apicius celle d'en faire des ragoûts; cet uſage n'a point été ſuivi, ſoit qu'on ait eu du dégoût pour ces animaux, parce qu'ils reſſemblent aux rats, ſoit qu'en effet leur chair ne ſoit pas de bien bon goût. J'ai ouï dire à des payſans qui en avoient mangé, qu'elle n'étoit guère meilleure que celle du rat d'eau. Au reſte, il n'y a que le loir qui ſoit mangeable; le lérot a la chair mauvaiſe & d'une odeur déſagréable.

Le loir reſſemble aſſez à l'écureuil par les habitudes naturelles; il habite comme lui les forêts, il grimpe

ſur les arbres, ſaute de branche en branche, moins légèrement à la vérité que l'écureuil qui a les jambes plus longues, le ventre bien moins gros, & qui eſt auſſi maigre que le loir eſt gras : cependant ils vivent tous deux des mêmes alimens; de la faine, des noiſettes, de la châtaigne, d'autres fruits ſauvages, ſont leur nourriture ordinaire. Le loir mange auſſi de petits oiſeaux qu'il prend dans les nids : il ne fait point de bauge au-deſſus des arbres comme l'écureuil, mais il ſe fait un lit de mouſſe dans le tronc de ceux qui ſont creux; il ſe gîte auſſi dans les fentes des rochers élevés, & toujours dans des lieux ſecs; il craint l'humidité, boit peu, & deſcend rarement à terre; il diffère encore de l'écureuil, en ce que celui-ci s'apprivoiſe & que l'autre demeure toujours ſauvage. Les loirs s'accouplent ſur la fin du printemps, ils font leurs petits en été, les portées ſont ordinairement de quatre ou de cinq; ils croiſſent vîte, & l'on aſſure qu'ils ne vivent que ſix ans. En Italie, où l'on eſt encore dans l'uſage de les manger, on fait des foſſes dans les bois, que l'on tapiſſe de mouſſe, qu'on recouvre de paille, & où l'on jette de la faine; on choiſit un lieu ſec à l'abri d'un rocher expoſé au midi, les loirs s'y rendent en nombre, & on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne, c'eſt le temps où ils ſont les meilleurs à manger. Ces petits animaux ſont courageux, & défendent leur vie juſqu'à la dernière extrémité; ils ont les dents de devant très-

Desève del. L. Legrand Sculp.

LE LOIR.

longues & très-fortes, auſſi mordent-ils violemment : ils ne craignent ni la belette ni les petits oiſeaux de proie, ils échappent au renard qui ne peut les ſuivre au-deſſus des arbres, leurs plus grands ennemis ſont les chats ſauvages & les martes.

Cette eſpèce n'eſt pas extrêmement répandue, on ne la trouve point dans les climats très-froids, comme la Lapponie, la Suède, du moins les Naturaliſtes du nord n'en parlent point : l'eſpèce de loir qu'ils indiquent eſt le muſcardin, la plus petite des trois. Je préſume auſſi qu'on ne les trouve pas dans les climats très-chauds, puiſque les Voyageurs n'en font aucune mention : il n'y a que peu ou point de loirs dans les pays découverts, comme l'Angleterre, il leur faut un climat tempéré & un pays couvert de bois ; on en trouve en Eſpagne, en France, en Grèce, en Italie, en Allemagne, en Suiſſe, où ils habitent dans les forêts ſur les collines, & non pas au-deſſus des hautes montagnes comme les marmottes, qui, quoique ſujettes à s'engourdir par le froid, ſemblent chercher la neige & les frimats.

LE LÉROT.*

LE Loir demeure dans les forêts & semble fuir nos habitations; le Lérot au contraire habite nos jardins, & se trouve quelquefois dans nos maisons; l'espèce en est aussi plus nombreuse, plus généralement répandue, & il y a peu de jardins qui n'en soient infestés. Ils se nichent dans les trous des murailles, ils courent sur les arbres en espalier, choisissent les meilleurs fruits & les entament tous dans le temps qu'ils commencent à mûrir, ils semblent aimer les pêches de préférence, & si l'on veut en conserver, il faut avoir grand soin de détruire les lérots; ils grimpent aussi sur les poiriers, les abricotiers, les pruniers; & si les fruits doux leur manquent,

* Le Lérot; ce nom vient probablement de loirot, petit Loir. Le lérot est en effet plus petit que le loir. On appelle aussi le lérot *rat blanc;* & comme il est plus commun que le loir, & que le nom de loir est plus connu que celui de lérot, on donne souvent le nom de loir au lérot. En Bourgogne, on appelle le lérot *voisieu* ou *vonsieu;* en Latin, *sorex Plinii*, selon Gesner; en Allemand, *hasel-muss; grauwert* à Dantzic, selon Klein; en Anglois, *the greater dormouse or sleeper*, selon Ray; en Flamand, *slaep-rate*, selon Gesner; en Polonois, *myszorzechewa, koszatka*, selon Rzaczynski.

Mus avellanarum major. Hist. quadrup. pag. 735. Icon. quadrup. pag. 115.

Mus avellanarum major. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 219.*

Loir, *Hist. de l'Acad. Roy. des Sciences, tome III, part. III, p. 40.*

Glis supra obscurè cinereus, infra ex albo cinerascens, maculâ ad oculos nigrâ. Brisson, *Regn. animal. pag. 161.*

ils

De Seve del.   C. Baquoy Sculp.

LE LEROT.

ils mangent des amandes, des noiſettes, des noix, & même des graines légumineuſes, ils en tranſportent en grande quantité dans leurs retraites qu'ils pratiquent en terre, ſur-tout dans les jardins ſoignés, car dans les anciens vergers on les trouve ſouvent dans de vieux arbres creux ; ils ſe font un lit d'herbes, de mouſſe & de feuilles. Le froid les engourdit, & la chaleur les ranime ; on en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu, tous engourdis, tous reſſerrés en boule au milieu de leurs proviſions de noix & de noiſettes.

Ils s'accouplent au printemps, produiſent en été, & font cinq ou ſix petits qui croiſſent promptement, mais qui cependant ne produiſent eux-mêmes que dans l'année ſuivante. Leur chair n'eſt pas mangeable comme celle du loir, ils ont même la mauvaiſe odeur du rat domeſtique, au lieu que le loir ne ſent rien ; ils ne deviennent pas auſſi gras, & manquent des feuillets graiſſeux qui ſe trouvent dans le loir, & qui enveloppent la maſſe entière des inteſtins. On trouve des lérots dans tous les climats tempérés de l'Europe, & même en Pologne, en Pruſſe, mais il ne paroît pas qu'il y en ait en Suède ni dans les pays ſeptentrionaux.

LE MUSCARDIN.*

LE Muſcardin eſt le moins laid de tous les rats; il a les yeux brillans, la queue touffue & le poil d'une couleur diſtinguée; il eſt plus blond que roux; il n'habite jamais dans les maiſons, rarement dans les jardins, & ſe trouve, comme le loir, plus ſouvent dans les bois, où il ſe retire dans les vieux arbres creux. L'eſpèce n'en eſt pas, à beaucoup près, auſſi nombreuſe que celle du lérot: on trouve le muſcardin preſque toujours ſeul dans ſon trou, & nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer quelques-uns; cependant il paroît qu'il eſt aſſez commun en Italie, que même il ſe trouve dans les climats du nord, puiſque M. Linnæus l'a compris dans la liſte *(a)* qu'il a donnée des animaux de Suède; & en même temps il ſemble qu'il ne ſe trouve point en Angleterre, car M. Ray *(b)*, qui l'avoit vu en Italie,

* Muſcardin, de ſon nom en Italien *moſcardino*, on l'appelle auſſi *ratdor* ou *ratdort* en Bourgogne; en Anglois, *dormous, or ſleeper.*

Mus avellanarum minor. Aldrov. *Hiſt. quadrup. digit. pag. 440.*

Mus avellanarum minor. Raii, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 220.*

Mus caudâ longâ, piloſâ, corpore rufo, gulâ albicante. Linnæus.

Glis ſupra rufus, infra albicans. Le croque-noix. Briſſon, *Regn. animal. pag. 162.*

(a) Vid. Linnæi, *Faum. Suec. pag. 11.*

(b) Vid. Raii, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 220.*

dit que le petit *rat dormeur* qui ſe trouve en Angleterre, n'eſt pas roux ſur le dos comme celui d'Italie, & qu'il pourroit bien être d'une autre eſpèce. En France il eſt le même qu'en Italie, & nous avons trouvé qu'Aldrovande *(c)* l'avoit bien indiqué; mais cet auteur ajoute qu'il y en a deux eſpèces en Italie, l'une rare dont l'animal a l'odeur du muſc, l'autre plus commune dont l'animal n'a point d'odeur, & qu'à Bologne on les appelle tous deux muſcardins à cauſe de leur reſſemblance, tant par la figure que par la groſſeur. Nous ne connoiſſons que l'une de ces eſpèces & c'eſt la ſeconde, car notre muſcardin n'a point d'odeur ni bonne, ni mauvaiſe. Il manque, comme le lérot, de feuillets graiſſeux qui enveloppent les inteſtins dans le loir; auſſi ne vient-il pas ſi gras, & quoiqu'il n'ait point de mauvaiſe odeur, il n'eſt pas bon à manger.

Le muſcardin s'engourdit par le froid & ſe met en boule comme le loir & le lérot, il ſe ranime comme eux dans les temps doux, & fait auſſi proviſion de noiſettes & d'autres fruits ſecs. Il fait ſon nid ſur les arbres, comme l'écureuil, mais il le place ordinairement plus bas, entre les branches d'un noiſetier, dans un buiſſon, &c. Le nid eſt fait d'herbes entrelacées, il a environ ſix pouces de diamètre, & n'eſt ouvert que par le haut. Bien des gens de la campagne m'ont aſſuré qu'ils avoient

---

(c) Vid. Aldrov. *Hiſt. quadrup. digit. pag. 440.*

trouvé de ces nids dans des bois taillis, dans des haies, qu'ils ſont environnés de feuilles & de mouſſe, & que dans chaque nid il y avoit trois ou quatre petits. Ils abandonnent le nid dès qu'ils ſont grands, & cherchent à ſe gîter dans le creux ou ſous le tronc des vieux arbres, & c'eſt-là qu'ils repoſent, qu'ils font leur proviſion, & qu'ils s'engourdiſſent.

De Seve del. Louis le Grand sculp.

LE MUSCARDIN

LE SURMULOT. *

Nous donnons le nom de *Surmulot* à une nouvelle eſpèce de mulot, qui n'eſt connue que depuis quelques années. Aucun Naturaliſte n'a parlé de cet animal, à l'exception de M. Briſſon qui, le comprenant dans le genre des rats, l'a appelé *rat de bois.* Mais comme il diffère autant du rat que le mulot ou la ſouris, qui ont leurs noms propres, il doit avoir auſſi un nom particulier, *ſurmulot,* comme qui diroit gros, grand mulot, auquel en effet il reſſemble plus qu'au rat par la couleur & par les habitudes naturelles. Le ſurmulot eſt plus fort & plus méchant que le rat, il a le poil roux, la queue extrêmement longue & ſans poil, l'épine du dos arquée comme l'écureuil, & le corps beaucoup plus épais, des mouſtaches comme le chat. Ce n'eſt que depuis environ trente ans que cette eſpèce s'eſt répandue dans les environs de Paris; l'on ne ſait d'où ces animaux ſont venus, mais ils ont prodigieuſement multiplié, & l'on n'en ſera pas étonné, lorſqu'on ſaura qu'ils produiſent ordinairement douze ou quinze petits, ſouvent ſeize, dix-ſept, dix-huit, & même juſqu'à dix-neuf. Les endroits où ils ont paru pour la première fois, & où ils ſe ſont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, ſont Chantilly,

* Rat des bois. *Mus caudâ longiſſimâ, ſupra dilutè fulvus, infra albicans. . . . Mus ſylveſtris.* Briſſon, *Regn. animal. pag.* 170.

Marly-la-ville & Verſailles. M. le Roy, Inſpecteur du Parc, a eu la bonté de nous en envoyer en grande quantité, vivans & morts, il nous a même communiqué les remarques qu'il a faites ſur cette nouvelle eſpèce. Les mâles ſont plus gros, plus hardis & plus méchans que les femelles; lorſqu'on les pourſuit & qu'on veut les ſaiſir, ils ſe retournent & mordent le bâton ou la main qui les frappe; leur morſure eſt non-ſeulement cruelle, mais dangereuſe, elle eſt promptement ſuivie d'une enflure aſſez conſidérable, & la plaie, quoique petite, eſt long-temps à ſe fermer. Ils produiſent trois fois par an, ainſi deux individus de cette eſpèce en font tout au moins trois douzaines en un an: les mères préparent un lit à leurs petits. Comme il y en avoit quelques-unes de pleines dans le nombre de celles qu'on nous avoit envoyé vivantes, & que nous les gardions dans des cages, nous avons vu les femelles, deux ou trois jours avant de mettre bas, ronger la planche de leur cage, en faire de petits copeaux en quantité, les diſpoſer, les étendre, & enſuite les faire ſervir de lit à leurs petits.

Les ſurmulots ont quelques qualités naturelles qui ſemblent les rapprocher des rats d'eau; quoiqu'ils s'établiſſent par-tout, ils paroiſſent préférer le bord des eaux; les chiens les chaſſent comme ils chaſſent les rats d'eau, c'eſt-à-dire, avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorſqu'ils ſe ſentent pourſuivis, & qu'ils ont le choix de

ſe jeter à l'eau ou de ſe fourrer dans un buiſſon d'épines, à égale diſtance, ils choiſiſſent l'eau, y entrent ſans crainte, & nagent avec une merveilleuſe facilité. Cela arrive ſur-tout lorſqu'ils ne peuvent regagner leurs terriers, car ils ſe creuſent, comme les mulots, des retraites ſous terre, ou bien ils ſe gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les ſurmulots dans leurs terriers, ils les pourſuivent comme des lapins, & ſemblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux paſſent l'été dans la campagne, & quoiqu'ils ſe nourriſſent principalement de fruits & de grain, ils ne laiſſent pas auſſi d'être très-carnaſſiers; ils mangent les lapereaux, les perdreaux, la jeune volaille, & quand ils entrent dans un poulailler, ils font comme le putois, ils en égorgent beaucoup plus qu'ils ne peuvent en manger. Vers le mois de novembre, les mères, les petits & tous les jeunes ſurmulots quittent la campagne & vont en troupe dans les granges où ils font un dégât infini, ils hachent la paille, conſomment beaucoup de grain, & infectent le tout de leur ordure. Les vieux mâles reſtent à la campagne, chacun d'eux habite ſeul dans ſon trou: ils y font, comme les mulots, proviſion pendant l'automne de gland, de faine, &c. ils le rempliſſent juſqu'au bord, & demeurent eux-mêmes au fond du trou. Ils ne s'y engourdiſſent pas comme les loirs; ils en ſortent en hiver, ſur-tout dans les beaux

jours. Ceux qui vivent dans les granges en chaſſent les ſouris & les rats : l'on a même remarqué, depuis que les ſurmulots ſe ſont ſi fort multipliés aux environs de Paris, que les rats y ſont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois.

*LA MARMOTTE.**

De Seve del. C. Baron Sculp.

LE SURMULOT.

LA MARMOTTE.*

DE tous les Auteurs modernes qui ont écrit ſur l'Hiſtoire Naturelle, Geſner eſt celui qui, pour le détail, a le plus avancé la ſcience ; il joignoit à une grande érudition un ſens droit & des vues ſaines : Aldrovande n'eſt guère que ſon commentateur, & les Naturaliſtes de moindre nom ne ſont que ſes copiſtes. Nous n'héſiterons pas à emprunter de lui des faits au ſujet des marmottes, animaux de ſon pays *(a)*, qu'il connoiſſoit mieux que nous, quoique nous en ayons

* La Marmotte; en Latin, *mus alpinus*, Plinii; en Italien, *murmont, marmota, marmontana*, & en quelques endroits d'Italie, *varoſa*, ſelon Geſner; en Allemagne & en Suiſſe, *murmelthier, murmentle, miſtbellerle*, ſelon Geſner; chez les Griſons, *montanella*, ſelon Geſner; en Polonois, *bobak, ſwiſſcz*, ſelon Rzaczynski; en vieux François, *marmontain, marmotaine, marmotan.*

Mus alpinus, Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 743 ; Icon. animal. quadrup. pag. 108.*

Mus alpinus. Plinii, *marmota italis.* Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 221.*

Mus caudâ elongatâ, nudâ, corpore rufo ; marmota. Linnæus.

Glis, marmota italis ; mus alpinus, Plinii. Klein, *de quadrup. pag. 56.*

Glis, pilis è fuſco & flavicante mixtis veſtitus. Marmota alpina. Briſſon, *Regn. animal. pag. 165.*

(a) Geſner étoit Suiſſe, & c'eſt un des hommes qui font le plus d'honneur à la Nation.

nourri comme lui quelques-unes à la maiſon. Ce que nous avons obſervé ſe trouvant d'accord avec ce qu'il en dit, nous ne doutons pas que ce qu'il a obſervé de plus ne ſoit également vrai.

La marmotte, priſe jeune, s'apprivoiſe plus qu'aucun animal ſauvage, & preſque autant que nos animaux domeſtiques; elle apprend aiſément à ſaiſir un bâton, à geſticuler, à danſer, à obéir en tout à la voix de ſon maître; elle eſt, comme le chat, antipathique avec le chien : lorſqu'elle commence à être familière dans la maiſon, & qu'elle ſe croit appuyée par ſon maître, elle attaque & mord en ſa préſence les chiens les plus redoutables. Quoiqu'elle ne ſoit pas tout-à-fait auſſi grande qu'un lièvre, elle eſt bien plus trapue, & joint beaucoup de force à beaucoup de ſoupleſſe : elle a les quatre dents du devant des mâchoires aſſez longues & aſſez fortes pour bleſſer cruellement; cependant elle n'attaque que les chiens, & ne fait mal à perſonne à moins qu'on ne l'irrite. Si l'on n'y prend pas garde, elle ronge les meubles, les étoffes, & perce même le bois lorſqu'elle eſt renfermée. Comme elle a les cuiſſes très-courtes, & les doigts des pieds faits à peu-près comme ceux de l'ours, elle ſe tient ſouvent aſſiſe, & marche comme lui aiſément ſur ſes pieds de derrière; elle porte à ſa gueule ce qu'elle ſaiſit avec ceux de devant, & mange debout comme l'écureuil; elle court aſſez vîte en montant, mais aſſez lentement en plaine; elle grimpe

ſur les arbres, elle monte entre deux parois de rochers, entre deux murailles voiſines, & c'eſt des marmottes, dit-on, que les Savoyards ont appris à grimper pour ramonner les cheminées. Elles mangent de tout ce qu'on leur donne, de la viande, du pain, des fruits, des racines, des herbes potagères, des choux, des hannetons, des ſauterelles, &c. mais elles ſont plus avides de lait & de beurre que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on renferme le lait, & elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'eſt-à-dire, en faiſant comme le chat, une eſpèce de murmure de contentement. Au reſte, le lait eſt la ſeule liqueur qui leur plaiſe; elles ne boivent que très-rarement de l'eau, & refuſent le vin.

La marmotte tient un peu de l'ours & un peu du rat pour la forme du corps; ce n'eſt cependant pas l'*arcto-mys* ou le *rat-ours* des Anciens, comme l'ont cru quelques Auteurs, & entr'autres Perrault. Elle a le nez, les lèvres & la forme de la tête comme le lièvre, le poil & les ongles du blaireau, les dents du caſtor, la mouſtache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte & les oreilles tronquées. La couleur de ſon poil ſur le dos eſt d'un roux brun, plus ou moins foncé; ce poil eſt aſſez rude, mais celui du ventre eſt rouſſâtre, doux & touffu: elle a la voix & le murmure d'un petit chien lorſqu'elle joue ou quand on la

careſſe ; mais lorſqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un ſifflet ſi perçant & ſi aigu, qu'il bleſſe le tympan. Elle aime la propreté, & ſe met à l'écart, comme le chat, pour faire ſes beſoins ; mais elle a, comme le rat, ſur-tout en été, une odeur forte qui la rend très-déſagréable ; en automne elle eſt très-graſſe, outre un très-grand épiploon, elle a, comme le loir, deux feuillets graiſſeux fort épais ; cependant elle n'eſt pas également graſſe ſur toutes les parties du corps ; le dos & les reins ſont plus chargés que le reſte, d'une graiſſe ferme & ſolide, aſſez ſemblable à la chair des tétines du bœuf. Auſſi la marmotte ſeroit aſſez bonne à manger ſi elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut maſquer que par des aſſaiſonnemens très-forts.

Cet animal, qui ſe plaît dans la région de la neige & des glaces, qu'on ne trouve que ſur les plus hautes montagnes, eſt cependant ſujet plus qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'eſt ordinairement à la fin de ſeptembre ou au commencement d'octobre qu'elle ſe recèle dans ſa retraite pour n'en ſortir qu'au commencement d'avril : cette retraite eſt faite avec précaution, & meublée avec art, elle eſt d'abord d'une grande capacité, moins large que longue, & très-profonde, au moyen de quoi elle peut contenir une ou pluſieurs marmottes ſans que l'air s'y corrompe : leurs pieds & leurs ongles paroiſſent être faits pour fouiller la terre, & elles la creuſent en effet avec une merveilleuſe célérité ; elles

jettent au-dehors, derrière elles, les déblais de leur excavation : ce n'eſt pas un trou, un boyau droit ou tortueux, c'eſt une eſpèce de galerie faite en forme d'Y grec, dont les deux branches ont chacune une ouverture, & aboutiſſent toutes deux à un cul-de-ſac qui eſt le lieu du ſéjour. Comme le tout eſt pratiqué ſur le penchant de la montagne, il n'y a que le cul-de-ſac qui ſoit de niveau; la branche inférieure de l'y grec eſt en pente au-deſſous du cul-de-ſac, & c'eſt dans cette partie, la plus baſſe du domicile, qu'elles font leurs excrémens, dont l'humidité s'écoule aiſément au dehors; la branche ſupérieure de l'y grec eſt auſſi un peu en pente, & plus élevée que tout le reſte; c'eſt par-là qu'elles entrent & qu'elles ſortent. Le lieu du ſéjour eſt non-ſeulement jonché, mais tapiſſé fort épais de mouſſe & de foin, elles en font ample proviſion pendant l'été; on aſſure même que cela ſe fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramaſſent, & que tour-à-tour elles ſervent de voitures pour les tranſporter au gîte; l'une, dit-on, ſe couche ſur le dos, ſe laiſſe charger de foin, étend ſes pattes en haut pour ſervir de ridelles, & enſuite ſe laiſſe traîner par les autres, qui la tirent par la queue, & prennent garde en même temps que la voiture ne verſe. C'eſt, à ce qu'on prétend par ce frottement trop ſouvent réitéré, qu'elles ont preſque toutes le poil rongé ſur le dos. On pour-

roit cependant en donner une autre raiſon ; c'eſt qu'habitant ſous la terre, & s'occupant ſans ceſſe à la creuſer, cela ſeul ſuffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'elles demeurent enſemble & qu'elles travaillent en commun à leur habitation ; elles y paſſent les trois quarts de leur vie, elles s'y retirent pendant l'orage, pendant la pluie, ou dès qu'il y a quelque danger ; elles n'en ſortent même que dans les plus beaux jours, & ne s'en éloignent guère ; l'une fait le guet, aſſiſe ſur une roche élevée, tandis que les autres s'amuſent à jouer ſur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du ſoin ; & lorſque celle qui fait ſentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, &c. elle avertit les autres par un coup de ſifflet, & ne rentre elle-même que la dernière.

Elles ne font pas de proviſions pour l'hiver, il ſemble qu'elles devinent qu'elles ſeroient inutiles ; mais lorſqu'elles ſentent les premières approches de la ſaiſon qui doit les engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile, & elles le font avec tant de ſoin & de ſolidité, qu'il eſt plus aiſé d'ouvrir la terre par-tout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles ſont alors très-graſſes ; il y en a qui pèſent juſqu'à vingt livres ; elles le ſont encore trois mois après, mais peu-à-peu leur embonpoint diminue, & elles ſont maigres ſur la fin de l'hiver. Lorſqu'on découvre leur retraite, on les trouve reſſerrées en boule & fourrées dans le

ſoin, on les emporte tout engourdies, on peut même les tuer ſans qu'elles paroiſſent le ſentir; on choiſit les plus graſſes pour les manger, & les plus jeunes pour les apprivoiſer. Une chaleur graduée les ranime comme les loirs, & celles qu'on nourrit à la maiſon, en les tenant dans des lieux chauds, ne s'engourdiſſent pas, & ſont même auſſi vives que dans les autres temps. Nous ne répèterons pas, au ſujet de l'engourdiſſement de la marmotte, ce que nous avons dit à l'article du loir; le refroidiſſement du ſang en eſt la ſeule cauſe, & l'on avoit obſervé avant nous, que dans cet état de torpeur la circulation étoit très-lente auſſi-bien que toutes les ſécrétions, & que leur ſang n'étant pas renouvelé par un chyle nouveau, étoit ſans aucune ſéroſité. Voyez *les Tranſactions philoſophiques, n.° 397.* Au reſte, il n'eſt pas ſûr qu'elles ſoient toujours & conſtamment engourdies pendant ſept ou huit mois, comme preſque tous les Auteurs le prétendent. Leurs terriers ſont profonds, elles y demeurent en nombre, il doit donc s'y conſerver de la chaleur dans les premiers temps, & elles y peuvent manger de l'herbe qu'elles y ont amaſſée. M. Altmann dit même, dans ſon Traité ſur les animaux de Suiſſe, que les Chaſſeurs laiſſent les marmottes trois ſemaines ou un mois dans leur caveau avant que d'aller troubler leur repos; qu'ils ont ſoin de ne point creuſer lorſqu'il fait un temps doux, ou qu'il ſouffle un vent chaud; que ſans ces précautions les marmottes

ſe réveillent, & creuſent plus avant; mais qu'en ouvrant leurs retraites dans le temps des grands froids, on les trouve tellement aſſoupies qu'on les emporte facilement. On peut donc dire qu'à tous égards elles ſont comme les loirs, & que ſi elles ſont engourdies plus long-temps, c'eſt qu'elles habitent un climat où l'hiver eſt plus long.

Ces animaux ne produiſent qu'une fois l'an; les portées ordinaires ne ſont que de trois ou quatre petits; leur accroiſſement eſt prompt, & la durée de leur vie n'eſt que de neuf ou dix ans; auſſi l'eſpèce n'en eſt ni nombreuſe, ni bien répandue. Les Grecs ne la connoiſſoient pas, ou du moins ils n'en ont fait aucune mention. Chez les Latins, Pline eſt le premier qui l'ait indiquée ſous le nom de *mus Alpinus*, rat des Alpes: & en effet, quoiqu'il y ait dans les Alpes pluſieurs autres eſpèces de rats, aucune n'eſt plus remarquable que la marmotte, aucune n'habite comme elle les ſommets des plus hautes montagnes; les autres ſe tiennent dans les vallons ou bien ſur la croupe des collines & des premières montagnes, mais il n'y en a point qui montent auſſi haut que la marmotte; d'ailleurs elle ne deſcend jamais des hauteurs, & paroît être particulièrement attachée à la chaîne des Alpes, où elle ſemble choiſir l'expoſition du midi & du levant de préférence à celle du nord ou du couchant. Cependant il s'en trouve dans les Apennins, dans les Pyrénées & dans les

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LA MARMOTTE.

les plus hautes montagnes de l'Allemagne. Le *bobak* de Pologne *(b)*, auquel M. Briſſon *(c)*, & d'après lui M.[rs] Arnault de Nobleville & Salerne *(d)*, ont donné le nom de *marmotte*, diffère de cet animal, non-ſeulement par les couleurs du poil, mais auſſi par le nombre des doigts, car il a cinq doigts aux pieds de devant; l'ongle du pouce paroît au dehors de la peau, & l'on trouve au dedans les deux phalanges de ce cinquième doigt qui manque en entier dans la marmotte. Ainſi le *bobak* ou marmotte de Pologne, le *monax* ou marmotte de Canada, le *cavia* ou marmotte de Bahama, & le *cricet* ou marmotte de Straſbourg ſont tous les quatre des eſpèces différentes de la marmotte des Alpes.

ADDITION.

LE MONAX ou *MARMOTTE DE CANADA.*

NOUS donnons ici la figure *(planche XV)* de l'animal que nous venons d'indiquer ſous le nom de *Monax* ou *Marmotte de Canada.* Le deſſin nous en a été envoyé par M. Colinſon, mais ſans aucune deſcription. Cette eſpèce

(b) *Vid. Auctuarium, Hiſt. Nat. Poloniæ, auth.* Rzaczynski, *p. 327.*

(c) Briſſon, *Regn. animal. pag. 165.*

(d) Hiſtoire Naturelle des animaux, par M.[rs] Arnault de Nobleville & Salerne; *Paris, 1756.* Ouvrage utile, & où les faits ſont raſſemblés avec autant de ſoin que de diſcernement.

de marmotte me paroît différer des autres marmottes, en ce qu'elle n'a que quatre doigts aux pieds de devant, tandis que la marmotte des Alpes & le bobak ou marmotte de Pologne en ont cinq, comme aux pieds de derrière; il y a aussi quelques différences dans la forme de la tête qui est beaucoup moins couverte de poil; la queue est plus longue & moins fournie dans le monax que dans notre marmotte; en sorte qu'on doit regarder cet animal du Canada, comme une espèce voisine, plutôt que comme une simple variété de la marmotte des Alpes. Je présume qu'on peut rapporter à cette espèce, l'animal dont parle le baron de la Hontan *(e)*, & qu'il nomme *siffleur;* il dit qu'il se trouve dans les pays septentrionaux du Canada, qu'il approche du lièvre pour la grosseur, mais qu'il est plus court de corps; que la peau en est fort estimée, & qu'on ne recherche cet animal que pour cela, parce que la chair n'en est pas bonne à manger; il ajoute que les Canadiens appellent ces animaux *siffleurs*, parce qu'ils sifflent en effet à l'entrée de leurs tanières lorsque le temps est beau; il dit avoir entendu lui-même ce sifflet à diverses reprises. On sait que nos marmottes des Alpes sifflent de même & d'un ton très-aigu.

(e) Voyage du baron de la Hontan, *tome I, page 95.*

De Seve del. Maq. Th. Rousselet Sculp.

LE MONAX ou MARMOTTE *du Canada*.

LA MARMOTTE DE KAMTSCHATKA.

Les Voyageurs Ruſſes, ont trouvé dans les terres du Kamtſchatka, un animal qu'ils ont appelé *Marmotte*, mais dont ils ne donnent qu'une très-légère indication; ils diſent ſeulement que ſa peau reſſemble de loin, par ſes bigarures, au plumage varié d'un bel oiſeau; que cet animal ſe ſert, comme l'écureuil, de ſes pattes de devant pour porter à ſa bouche, & qu'il ſe nourrit de racines, de baies & de noix de cèdre *(f)*. Je dois obſerver que cette expreſſion noix de cèdre, préſente une fauſſe idée, car le vrai cèdre porte des cônes, & les autres arbres qu'on a déſignés par le même nom de *cèdre*, portent des baies.

LA MARMOTTE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

C'est à M. Allamand, ſavant Naturaliſte & Profeſſeur à Leyde, que nous devons la première connoiſſance de cet animal; M. Pallas l'a indiqué ſous le nom de *Cavia Capenſis*, & enſuite M. Voſmaër ſous la dénomination de *marmotte bâtarde d'Afrique;* tous deux en donnent la même figure tirée ſur la même planche, dont M. Allamand nous avoit envoyé une gravure. Voici ce qu'il marquoit à ce ſujet à M. Daubenton.

(f) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIX, page 253.*

Je vous envoie la figure d'une eſpèce de cabiai (je ne ſais par quel autre nom le déſigner), que j'ai reçu du cap de Bonne-eſpérance ; il n'eſt pas tout-à-fait auſſi-bien repréſenté que je le deſirois ; mais comme j'ai cet animal empaillé dans mon cabinet, je vous l'enverrai par la première occaſion ſi vous ſouhaitez de le voir.

Nous n'avons pas profité de cette offre très-obligeante de M. Allamand, parce que nous avons été informés peu de temps après qu'il étoit arrivé en Hollande un ou deux de ces animaux vivans, & que nous eſpérions que quelque Naturaliſte en feroit une bonne deſcription ; en effet, M.rs Pallas & Voſmaër ont tous deux décrit cet animal, & je vais donner ici l'extrait de leurs obſervations.

Cet animal, dit M. Voſmaër, eſt connu au cap de Bonne-eſpérance ſous le nom de *blaireau des rochers ;* vraiſemblablement parce qu'il fait ſon ſéjour entre les rochers & dans la terre, comme le blaireau, auquel néanmoins il ne reſſemble point ; il reſſemble plus à la marmotte, & cependant il en diffère..... C'eſt Kolbe qui le premier a parlé de cet animal, & a dit qu'il reſſemble mieux à une marmotte qu'à un blaireau.

Nous adopterons donc la dénomination de marmotte du Cap, parce que l'animal dont il eſt ici queſtion, eſt très-différent du cavia ou cabiai ; 1.° par le climat, le cavia ou cabiai étant de l'Amérique méridionale, tandis que celui-ci ne ſe trouve qu'en Afrique ; 2.° parce que le nom de cavia eſt un mot Braſilien, qui ne doit point être tranſporté en Afrique, puiſqu'il appartient au cavia qui eſt le vrai cabiai, & au cavia-cobaïa qui eſt le cochon-d'inde ; 3.° enfin, parce que le cabiai eſt un animal qui

n'habite que le bord des eaux, qui a des membranes entre les doigts des pieds, tandis que la marmotte du Cap n'habite que les rochers & les terres les plus sèches qu'elle peut creuser avec ses ongles *(Voyez sa figure, planche XVI)*.

Le premier animal de cette espèce, dit M. Vosmaër, qui ait paru en Europe, a été envoyé à M. le Prince d'Orange, par M. Tulbagh, & on en conserve la dépouille dans le Cabinet de ce Prince. La couleur de ce premier animal diffère beaucoup de celle d'un autre qui est arrivé depuis; il étoit aussi fort jeune & très-petit; celui que je vais décrire étoit un mâle, & il m'a été envoyé par M. Berg-meyer, d'Amsterdam.... Le genre de vie de ces animaux, suivant les informations qui m'en ont été données, est fort triste, dormant souvent pendant la journée; leur mouvement est lent & s'exécute par bonds; mais dans leur état de nature, peut-être est-il aussi vif que celui des lapins; ils poussent fréquemment des cris de courte durée, mais aigus & perçans.

Je remarquerai en passant, que ce caractère rapproche encore cet animal de la marmotte, car on sait que nos marmottes des Alpes font souvent entendre un sifflet fort aigu.

On nourrissoit, en Hollande, cette marmotte du Cap, continue M. Vosmaër, avec du pain & diverses sortes d'herbes potagères; il est fort vraisemblable que ces animaux ne portent pas long-temps leurs petits, qu'ils mettent bas souvent & en grand nombre; la forme de leurs pieds paroît aussi dénoter qu'ils sont propres à fouiller la terre; cet animal étoit mort à Amsterdam, je le donnai à M. Pallas pour le disséquer.

Il ressemble beaucoup pour la taille au lapin commun, mais il est plus gros & plus ramassé; le ventre est sur-tout fort gros;

les yeux ſont beaux & médiocrement grands; les paupières ont en deſſous & en deſſus quelques petits poils courts & noirs, mais longs, qui ſortent à peu-près du coin de la paupière antérieure, & retournent en arrière vers la tête; il y a de pareilles mouſtaches ſur la lèvre ſupérieure vers le milieu du muſeau.

Le nez eſt ſans poil, noir, & comme diviſé par une fine couture qui deſcend juſque ſur la lèvre; les narines paroiſſent comme un cordon au milieu; ſous le muſeau, vers le goſier & ſur les joues, on voit quelques longs poils noirs plus ou moins longs & tous plus roides que l'autre poil; des poils de même eſpèce ſont ſemés de diſtance en diſtance ſur tout le corps. . . . le palais de la bouche a huit canelures ou ſillons profonds; la langue eſt fort épaiſſe, paſſablement longue, garnie de petits mamelons, & ovale à ſon extrémité; la mâchoire ſupérieure a deux dents fort longues, ſaillantes au-devant du muſeau & écartées l'une de l'autre, elles ont la forme d'un triangle alongé & aplati; les dents de la mâchoire inférieure ſont poſées au-devant du muſeau, elles ſont coupantes, fort ſerrées & au nombre de quatre; elles ſont aſſez longues, plates & larges. . . . les dents molaires ſont aſſez groſſes, quatre en haut & quatre en bas de chaque côté; on en pourroit compter une cinquième plus petite que les autres. . . . Cet animal a les jambes de devant fort courtes & cachées à moitié ſous la peau du corps; les pieds ſont nus & ne préſentent qu'une peau noire; ceux de devant ont quatre doigts, dont trois apparens & celui du milieu le plus long, le quatrième qui eſt au côté extérieur, eſt beaucoup plus court que les autres, & comme adhérent au troiſième; le bout de ces doigts eſt armé d'ongles courts & ronds, attachés à la peau, de la même façon que nos ongles; les pieds de derrière ont trois doigts, dont il n'y a que celui du milieu qui ait un ongle courbe, le doigt extérieur eſt un peu plus court que les autres; l'animal ſaute ſur ſes pieds de derrière comme un lapin. . . . il n'y a pas le moindre indice de queue;

l'anus ſe montre fort long, & le prépuce en bourlet rond découvre un peu la verge; la couleur du poil eſt le gris ou le brun-fauve, comme le poil du lièvre ou des lapins de garenne, il eſt plus foncé ſur la tête & ſur le dos, & il eſt blanchâtre ſur la poitrine & le ventre; il y a auſſi une bande blanchâtre ſur le cou tout près les épaules; cette bande ne fait point un collier, mais ſe termine à la hauteur des jambes de devant, & en général le poil eſt doux & laineux.

Nous ne donnerons pas ici la deſcription des parties intérieures de cet animal, on la trouvera dans l'Ouvrage de M. Pallas, qui a pour titre, *Spicilegia Zoologica.* Cet habile Naturaliſte l'a faite avec beaucoup de ſoin, & il faudroit la copier en entier pour ne rien perdre de ſes obſervations.

L'OURS. *

IL n'y a aucun animal, du moins de ceux qui ſont aſſez généralement connus, ſur lequel les Auteurs d'Hiſtoire Naturelle aient autant varié que ſur l'Ours : leurs incertitudes, & même leurs contradictions ſur la nature & les mœurs de cet animal, m'ont paru venir de ce qu'ils n'en ont pas diſtingué les eſpèces, & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre. D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours de mer, appelé communément *ours blanc, ours de la mer glaciale;* ce ſont deux animaux très-différens, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles : enſuite il faut diſtinguer deux eſpèces dans les ours terreſtres, les bruns & les noirs *(a)*, leſquels

* L'ours ; en Grec, Ἄρκτος; en Latin, *urſus;* en Italien, *orſo;* en Eſpagnol, *oſſo;* en Allemand, *baer;* en Anglois, *bear;* en Suédois, *bioern;* en Polonois, *vewer, niedzwiedz.*

Urſus. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 941. Icon. quadrup. pag. 65.*

Urſus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 171.*

Urſus caudâ abruptâ. Urſus vulgò. Linnæus.

Urſus. Klein, *de quadrup. pag. 82.*

Urſus niger, caudâ unicolore...... Urſus. Briſſon, *Regn. animal. pag. 258.*

(a) Nota, que nous comprenons ici ſous la dénomination d'ours bruns, ceux qui ſont bruns, fauves, roux, rougeâtres; & par celle d'ours noirs, ceux qui ſont noirâtres, auſſi-bien que tout-à-fait noirs.

lesquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent pas être regardés comme des variétés d'une seule & même espèce, mais doivent être considérés comme deux espèces distinctes & séparées. De plus, il y a encore des ours de terre qui sont blancs, & qui, quoique ressemblans par la couleur aux ours de mer, en diffèrent par tout le reste autant que les autres ours. On trouve ces ours blancs terrestres dans la grande Tartarie *(b)*, en Moscovie, en Lithuanie & dans les autres provinces du Nord. Ce n'est pas la rigueur du climat qui les fait blanchir pendant l'hiver, comme les hermines ou les lièvres, ces ours naissent blancs & demeurent blancs en tout temps; il faudroit donc encore les regarder comme une quatrième espèce, s'il ne se trouvoit aussi des ours à poil mêlé de brun & de blanc, ce qui désigne une race intermédiaire entre cet ours blanc terrestre & l'ours brun ou noir; par conséquent l'ours blanc terrestre n'est qu'une variété de l'une ou de l'autre de ces espèces.

On trouve dans les Alpes l'ours brun assez communément, & rarement l'ours noir, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le brun est féroce & carnassier, le noir n'est que farouche, & refuse constamment de manger de la chair. Nous ne pouvons pas en donner

(b) Voyez Relation de la grande Tartarie; *Amsterdam, 1737, in-12, page 8.*

un témoignage plus net & plus récent que celui de M. du Pratz. Voici ce qu'il en dit dans ſon hiſtoire de la Louiſiane *(c)*. L'ours paroît l'hiver dans la Louiſiane *(d)*, parce que les neiges qui couvrent les terres du Nord, l'empêchant de trouver ſa nourriture, le chaſſent des pays ſeptentrionaux; il vit de fruits, entre autres de glands & de racines, & ſes mets les plus délicieux ſont le miel & le lait: lorſqu'il en rencontre, il ſe laiſſeroit plutôt tuer que de quitter priſe. Malgré la prévention où l'on eſt que l'ours eſt carnaſſier, je prétends, avec tous ceux de cette province & des pays circonvoiſins, qu'il ne l'eſt nullement. Il n'eſt jamais arrivé que ces animaux aient dévoré des hommes, malgré leur multitude & la faim extrême qu'ils ſouffrent quelquefois, puiſque même dans ce cas ils ne mangent point la viande de boucherie qu'ils rencontrent. Dans le temps que je demeurois aux Natchés, il y eut un hiver ſi rude dans les terres du Nord, que ces animaux deſcendirent en grande quantité; ils étoient ſi communs qu'ils s'affamoient les uns les autres, & étoient très-maigres; la grande faim les faiſoit ſortir des bois qui bordent le fleuve; on les voyoit courir la nuit dans les habitations, & entrer dans les cours qui n'étoient pas bien fermées; ils y trouvoient des viandes expoſées au frais; ils n'y touchoient point, & mangeoient ſeulement les grains qu'ils pouvoient rencontrer. C'étoit aſſurément dans une pareille occaſion, & dans un beſoin auſſi preſſant, qu'ils auroient dû manifeſter leur fureur carnaſſière, ſi peu qu'ils euſſent été de cette nature. Ils n'ont jamais tué d'animaux pour les dévorer, & pour peu qu'ils fuſſent carnaſſiers, ils n'abandonneroient pas les pays couverts de neige, où ils trouveroient

(c) *Voyez* l'Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz; *Paris, 1758, in-12, tome II, pages 77 & ſuivantes.*

(d) Obſervez qu'il s'agit ici de l'ours noir, & non de l'ours brun.

des hommes & des animaux à discrétion, pour aller au loin chercher des fruits & des racines, nourriture que les bêtes carnassières refusent de manger. M. du Pratz ajoute dans une note, que depuis qu'il a écrit cet article, il a appris avec certitude que dans les montagnes de Savoie il y a deux sortes d'ours, les uns noirs, comme ceux de la Louisiane, qui ne sont point carnassiers, les autres rouges, qui sont aussi carnassiers que les loups. Le baron de la Hontan dit (*tome I de ses Voyages, page 86*), que les ours du Canada sont extrêmement noirs, & peu dangereux ; qu'ils n'attaquent jamais les hommes, à moins qu'on ne tire dessus & qu'on ne les blesse. Et il dit aussi (*tome II, page 40*), que les ours rougeâtres sont méchans, qu'ils viennent effrontément attaquer les chasseurs, au lieu que les noirs s'enfuient.

Wormius a écrit (*e*) qu'on connoît trois ours en Norwège : le premier (*Bressdiur*) très-grand, qui n'est pas tout-à-fait noir, mais brun, & qui n'est pas si nuisible que les autres, ne vivant que d'herbes & de feuilles d'arbres ; le second (*Ildgiersdiur*) plus petit, plus noir, carnassier, & attaquant souvent les chevaux & les autres animaux, sur-tout en automne ; le troisième (*Myrebiorn*) qui est le plus petit de tous, & qui ne laisse pas d'être nuisible ; il se nourrit, dit-il, de fourmis, & se plaît à renverser les fourmillières. On a remarqué (ajoute-t-il sans preuve) que ces trois espèces se mêlent, & pro-

(*e*) *Vid. Mus. Worm. pag. 318.*

duiſent enſemble des eſpèces intermédiaires; que ceux qui ſont carnaſſiers attaquent les troupeaux, foulent toutes les bêtes comme le loup, & n'en dévorent qu'une ou deux; que quoique carnaſſiers, ils mangent des fruits ſauvages, & que quand il y a une grande quantité de ſorbes, ils ſont plus à craindre que jamais, parce que ce fruit acerbe leur agace ſi fort les dents, qu'il n'y a que le ſang & la graiſſe qui puiſſent leur ôter cet agacement qui les empêche de manger. Mais la plupart de ces faits rapportés par Wormius me paroiſſent fort équivoques, car il n'y a point d'exemple que des animaux dont les appétits ſont conſtamment différens, comme dans les deux premières eſpèces, dont les uns ne mangent que de l'herbe & des feuilles, & les autres de la chair & du ſang, ſe mêlent enſemble & produiſent une eſpèce intermédiaire; d'ailleurs ce ſont ici les ours noirs qui ſont carnaſſiers, & les bruns qui ſont frugivores, ce qui eſt abſolument contraire à la vérité. De plus, le P. Rzaczynski Polonois *(f)*, & M. Klein de Dantzic *(g)*, qui ont parlé des ours de leur pays, n'en admettent que deux eſpèces, les noirs & les bruns ou roux, & parmi ces derniers, des grands & des petits, ils diſent que les ours noirs ſont les plus rares; que les bruns ſont au contraire fort communs; que ce ſont les ours noirs qui ſont les plus grands & qui mangent les fourmis, & enfin que les

(f) *Auctuar. Hiſt. Nat. pag. 32.*

(g) *De quadrup. pag. 82.*

grands ours bruns ou roux ſont les plus nuiſibles & les plus carnaſſiers. Ces témoignages, auſſi-bien que ceux de M. du Pratz & du baron de la Hontan, ſont, comme l'on voit, tout-à-fait oppoſés à celui de Wormius que je viens de citer. En effet, il paroît certain que les ours rouges, roux ou bruns, qui ſe trouvent non-ſeulement en Savoie, mais dans les hautes montagnes, dans les vaſtes forêts, & dans preſque tous les déſerts de la terre, dévorent les animaux vivans, & mangent même les voiries les plus infectes. Les ours noirs n'habitent guère que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions du midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains en faiſoient venir de Libye *(h)* pour ſervir à leurs ſpectacles; il s'en trouve à la Chine *(i)*, au Japon *(k)*, en Arabie, en Égypte & juſque dans l'île de Java *(l)*. Ariſtote *(m)* parle auſſi des ours blancs terreſtres, & regarde cette différence de couleur comme accidentelle, & provenant, dit-il, d'un défaut dans la génération. Il y a

---

(h) Herodot. Solin. Crinit. & *alii. Quod freno Libyci domantur urſi*, dit Martial.

(i) Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevoſt, *tome III, page 492*. Hiſtoire Naturelle du Japon, par Kœmpfer, *tome I, page 109*.

(k) Strabo, *Lib. 16*. Profp. Alpin. *pag. 233*.

(l) Voyage autour du monde de le Gentil; *Paris, 1725, tome III, page 85*.

(m) Ariſtot. *de admir. cap. 140*. Idem. *De gen. animal. lib. V, c. 6*.

donc des ours dans tous les pays déſerts, eſcarpés, ou couverts : mais on n'en trouve point dans les royaumes bien peuplés, ni dans les terres découvertes & cultivées ; il n'y en a point en France, non plus qu'en Angleterre, ſi ce n'eſt peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours eſt non-ſeulement ſauvage, mais ſolitaire ; il fuit par inſtinct toute ſociété, il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès, il ne ſe trouve à ſon aiſe que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille Nature ; une caverne antique dans des rochers inacceſſibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaiſſe forêt, lui ſervent de domicile ; il s'y retire ſeul, y paſſe une partie de l'hiver ſans proviſions, ſans en ſortir pendant pluſieurs ſemaines. Cependant il n'eſt point engourdi ni privé de ſentiment comme le loir ou la marmotte ; mais comme il eſt naturellement gras, & qu'il l'eſt exceſſivement ſur la fin de l'automne, temps auquel il ſe receſle, cette abondance de graiſſe lui fait ſupporter l'abſtinence, & il ne ſort de ſa bauge que lorſqu'il ſe ſent affamé. On prétend que c'eſt au bout d'environ quarante jours *(n)* que les mâles ſortent de leurs retraites, mais que les femelles y reſtent quatre mois, parce qu'elles y font leurs petits. J'ai peine à croire qu'elles puiſſent non-ſeulement ſubſiſter, mais encore nourrir

(n) Ariſtot. *Hiſt. animal. lib. VIII, cap. 17.*

leurs petits, ſans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un auſſi long eſpace de temps. On convient qu'elles ſont exceſſivement graſſes lorſqu'elles ſont pleines, que d'ailleurs étant vêtues d'un poil très-épais, dormant la plus grande partie du temps, & ne ſe donnant aucun mouvement, elles doivent perdre très-peu par la tranſpiration; mais s'il eſt vrai que les mâles ſortent au bout de quarante jours, preſſés par le beſoin de prendre de la nourriture, il n'eſt pas naturel d'imaginer que les femelles ne ſoient pas encore plus preſſées du même beſoin après qu'elles ont mis bas; & lorſqu'alaitant leurs petits, elles ſe trouvent doublement épuiſées; à moins que l'on ne veuille ſuppoſer qu'elles en dévorent quelques-uns avec les enveloppes, & tout le reſte du produit ſuperflu de leur accouchement, ce qui ne me paroît pas vraiſemblable, malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reſte, nous ne parlons ici que de l'eſpèce des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet les ourſons nouveaux-nés, lorſqu'ils les trouvent dans leurs nids, mais les femelles au contraire ſemblent les aimer juſqu'à la fureur; elles ſont, lorſqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuſes que les mâles; elles combattent & s'expoſent à tout pour ſauver leurs petits, qui ne ſont point informes en naiſſant, comme l'ont dit les Anciens, & qui, lorſqu'ils ſont nés, croiſſent à peu-près auſſi vîte que les autres animaux; ils ſont

parfaitement formés dans le ſein de leur mère *(o)*, & ſi les fœtus ou les jeunes ourſons ont paru informes au premier coup-d'œil, c'eſt que l'ours adulte l'eſt lui-même par la maſſe, la groſſeur & la diſproportion du corps & des membres; & l'on ſait que dans toutes les eſpèces, le fœtus ou le petit nouveau-né eſt plus diſproportionné que l'animal adulte.

Les ours ſe recherchent en automne; la femelle eſt, dit-on, plus ardente que le mâle : on prétend qu'elle ſe couche ſur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embraſſe étroitement, qu'elle le retient long-temps, &c. mais il eſt plus certain qu'ils s'accouplent à la manière des quadrupèdes. L'on a vu des ours captifs s'accoupler, & produire; ſeulement on n'a pas obſervé combien dure le temps de la geſtation. Ariſtote dit qu'il n'eſt que de trente jours *(p)*; comme perſonne n'a contredit ce fait, & que nous n'avons pu le vérifier, nous ne pouvons auſſi ni le nier, ni l'aſſurer, nous remarquerons ſeulement qu'il nous paroît douteux : 1.° parce que l'ours eſt un gros animal, & que plus les animaux ſont gros, plus il faut de temps pour les former dans le ſein de la mère : 2.° parce que les jeunes ours croiſſent aſſez lentement, ils ſuivent leur mère, & ont beſoin de

(o) *In Muſeo Illuſt. Senatûs Bononienſis urſulum a cæſo matris utero extractum, & omnibus ſuis partibus formatum, in vaſe vitreo adhuc ſervamus.* Aldrov. *De quadrup. digit. pag. 120.*

(p) Ariſtot. *Hiſt. animal. lib. VI, cap. 30.*

de ſes ſecours pendant un an ou deux : 3.° parce que l'ours ne produit qu'en petit nombre, un, deux, trois, quatre, & jamais plus de cinq; propriété commune avec tous les gros animaux, qui ne produiſent pas beaucoup de petits, & qui les portent long-temps : 4.° parce que l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, & que le temps de la geſtation & celui de l'accroiſſement ſont ordinairement proportionnés à la durée de la vie. A ne raiſonner que ſur ces analogies, qui me paroiſſent aſſez fondées, je croirois donc que le temps de la geſtation dans l'ours eſt au moins de quelques mois : quoi qu'il en ſoit, il paroît que la mère a le plus grand ſoin de ſes petits, elle leur prépare un lit de mouſſe & d'herbes dans le fond de ſa caverne, & les alaite juſqu'à ce qu'ils puiſſent ſortir avec elle : elle met bas en hiver, & ſes petits commencent à la ſuivre au printemps. Le mâle & la femelle n'habitent point enſemble, ils ont chacun leur retraite ſéparée, & même fort éloignée : lorſqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour ſe gîter, ils caſſent & ramaſſent du bois pour ſe faire une loge qu'ils recouvrent d'herbes & de feuilles, au point de la rendre impénétrable à l'eau.

La voix de l'ours eſt un grondement, un gros murmure, ſouvent mêlé d'un frémiſſement de dents qu'il fait ſur-tout entendre lorſqu'on l'irrite; il eſt très-ſuſceptible de colère, & ſa colère tient toujours de la fureur, & ſouvent du caprice : quoiqu'il paroiſſe doux pour ſon

maître, & même obéiſſant lorſqu'il eſt apprivoiſé; il faut toujours s'en défier, & le traiter avec circonſpection, ſur-tout ne le pas frapper au bout du nez ni le toucher aux parties de la génération. On lui apprend à ſe tenir debout, à geſticuler, à danſer; il ſemble même écouter le ſon des inſtrumens, & ſuivre groſſièrement la meſure; mais pour lui donner cette eſpèce d'éducation, il faut le prendre jeune, & le contraindre pendant toute ſa vie; l'ours qui a de l'âge ne s'apprivoiſe ni ne ſe contraint plus; il eſt naturellement intrépide, ou tout au moins indifférent au danger. L'ours ſauvage ne ſe détourne pas de ſon chemin, ne fuit pas à l'aſpect de l'homme: cependant on prétend que par un coup de ſifflet on le ſurprend *(q)*, on l'étonne au point qu'il s'arrête & ſe lève ſur les pieds de derrière. C'eſt le temps qu'il faut prendre pour le tirer, & tâcher de le tuer; car s'il n'eſt que bleſſé, il vient de furie ſe jeter ſur le tireur, & l'embraſſant des pattes de devant, il l'étoufferoit s'il n'étoit ſecouru *(r)*.

On chaſſe & on prend les ours de pluſieurs façons, en Suède, en Norwège, en Pologne, &c. La manière, dit-on, la moins dangereuſe de les prendre *(ſ)* eſt de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie ſur le miel qu'ils

(q) Voyages de Regnard, *tome I, pages 37 & 38.*

(r) Idem, ibid. Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, *tome II, page 81.*

(ſ) Voyages de Regnard, *tome I, page 53.*

aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louiſiane & en Canada, où les ours noirs ſont très-communs, & où ils ne nichent pas dans des cavernes, mais dans de vieux arbres morts ſur pied, & dont le cœur eſt pourri, on les prend en mettant le feu dans leurs maiſons *(t)*: comme ils montent très-aiſément ſur les arbres, ils s'établiſſent rarement à rez de terre, & quelquefois ils ſont nichés à trente & quarante pieds de hauteur. Si c'eſt une mère avec ſes petits, elle deſcend la première, on la tue avant qu'elle ſoit à terre, les petits deſcendent enſuite, on les prend en leur paſſant une corde au cou, & on les emmène pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourſon eſt délicate & bonne; celle de l'ours eſt mangeable, mais comme elle eſt mêlée d'une graiſſe huileuſe, il n'y a guère que les pieds, dont la ſubſtance eſt plus ferme, qu'on puiſſe regarder comme une viande délicate.

La chaſſe de l'ours, ſans être fort dangereuſe, eſt très-utile lorſqu'on la fait avec quelque ſuccès; la peau eſt de toutes les fourrures groſſières celle qui a le plus de prix, & la quantité d'huile que l'on tire d'un ſeul ours eſt fort conſidérable. On met d'abord la chair & la graiſſe cuire enſemble dans une chaudière, la graiſſe ſe ſépare; enſuite, dit M. du Pratz *(u)*, on la purifie en y jetant, lorſqu'elle

(t) Mémoires ſur la Louiſiane, par M. Dumont. *Paris, 1753, pages 75 & ſuiv.* Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, *tome II, page 87.*

(u) Tome II, pages 89 & 90.

eſt fondue & très-chaude, du ſel en bonne quantité & de l'eau par aſperſion : il ſe fait une détonation, & il s'en élève une fumée épaiſſe qui emporte avec elle la mauvaiſe odeur de la graiſſe : la fumée étant paſſée, & la graiſſe étant encore plus que tiède, on la verſe dans un pot où on la laiſſe repoſer huit ou dix jours ; au bout de ce temps ou voit nager deſſus une huile claire, qu'on enlève avec une cuiller ; cette huile eſt auſſi bonne que la meilleure huile d'olive, & ſert aux mêmes uſages. Au-deſſous on trouve un ſain-doux auſſi blanc, mais un peu plus mou que le ſain-doux de porc ; il ſert aux beſoins de la cuiſine, & il ne lui reſte aucun goût déſagréable, ni aucune mauvaiſe odeur. M. Dumont, dans ſes *Mémoires ſur la Louiſiane*, s'accorde avec M. du Pratz, & il dit de plus, que d'un ſeul ours on tire quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile ou graiſſe ; que les Sauvages en traitent beaucoup avec les François ; qu'elle eſt très-belle, très-ſaine & très-bonne ; qu'elle ne ſe fige guère que par un grand froid, que quand cela arrive, elle eſt toute en grumeaux, & d'une blancheur à éblouir ; qu'on la mange alors ſur le pain en guiſe de beurre. Nos Épiciers-droguiſtes ne tiennent point d'huile d'ours, mais il ſont venir de Savoie, de Suiſſe ou de Canada de la graiſſe ou axonge qui n'eſt pas purifiée. L'Auteur du Dictionnaire du Commerce dit même que pour que la graiſſe d'ours ſoit bonne, il faut qu'elle ſoit griſâtre, gluante, & de mauvaiſe odeur, & que celle qui eſt trop blanche eſt ſophiſtiquée & mêlée de ſuif. On ſe ſert de cette graiſſe comme de topique pour les hernies, les rhumatiſmes, &c. & beaucoup de gens aſſurent en avoir reſſenti de bons effets.

La quantité de graiſſe dont l'ours eſt chargé le rend très-léger à la nage, auſſi traverſe-t-il ſans fatigue des fleuves & des lacs. Les ours de la Louiſiane, dit M. Dumont, qui ſont d'un très-beau noir *(x)*, traverſent le fleuve malgré ſa grande largeur; ils ſont très-friands du fruit des plaqueminiers; ils montent ſur ces arbres, ſe mettent à califourchon ſur une branche, s'y tiennent avec une de leurs pattes, & ſe ſervent de l'autre pour plier les autres branches & approcher d'eux les plaquemines; ils ſortent auſſi très-ſouvent des bois pour venir dans les habitations manger les patates & le mahis. En automne, lorſqu'ils ſe ſont bien engraiſſés, ils n'ont preſque pas la force de marcher *(y)*, ou du moins ils ne peuvent courir auſſi vîte qu'un homme *(z)*. Ils ont quelquefois de dix doigts d'épaiſſeur de graiſſe aux côtés & aux cuiſſes *(a)*; le deſſous de leurs pieds eſt gros & enflé; lorſqu'on le coupe, il en ſort un ſuc blanc & laiteux: cette partie paroît compoſée de petites glandes qui ſont comme des mamelons, & c'eſt ce qui fait que pendant l'hiver, dans leurs retraites, ils ſucent continuellement leurs pattes.

L'ours a les ſens de la vue, de l'ouie & du toucher très-bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit, relativement

---

(x) Mémoires ſur la Louiſiane, *page 76.*

(y) Voyage du baron de la Hontan, *page 86.*

(z) Hiſtoire de la Louiſiane, par M. du Pratz, *page 83.*

(a) Extrait d'un Ouvrage Danois, cité par M.rs Arnault de Nobleville & Salerne. *Hiſtoire Nat. des animaux; Paris, 1757, tome VI, page 374.*

au volume de ſon corps, les oreilles courtes, la peau épaiſſe & le poil fort touffu : il a l'odorat excellent, & peut-être plus exquis qu'aucun autre animal, car la ſurface intérieure de cet organe ſe trouve extrêmement étendue : on y compte quatre rangs de plans de lames oſſeuſes *(b)*, ſéparés les uns des autres par trois plans perpendiculaires, ce qui multiplie prodigieuſement les ſurfaces propres à recevoir les impreſſions des odeurs. Il a les jambes & les bras charnus comme l'homme, l'os du talon court & formant une partie de la plante du pied, cinq orteils oppoſés au talon dans les pieds de derrière, les os du carpe égaux dans les pieds de devant ; mais le pouce n'eſt pas ſéparé, & le plus gros doigt eſt en dehors de cette eſpèce de main, au lieu que dans celle de l'homme il eſt en dedans ; ſes doigts ſont gros, courts & ſerrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds ; les ongles ſont noirs, & d'une ſubſtance homogène fort dure. Il frappe avec ſes poings, comme l'homme avec les ſiens, mais ces reſſemblances groſſières avec l'homme, ne le rendent que plus difforme, & ne lui donnent aucune ſupériorité ſur les autres animaux.

(b) Étienne Laurentinus, *Éphém. d'Allem. Décur. I, Ann. IX & X, pag. 403*, cité par M.[rs] Arnault de Nobleville & Salerne. *Hiſt. Nat. des animaux, tome VI, page 366.*

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

L'OURS BRUN,
des Alpes.

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

L'OURS BLANC,

terrestre.

ADDITION.

M. DE MUSLY, Major d'Artillerie, au ſervice des États-généraux, a bien voulu me donner quelques notices ſur des ours élevés en domeſticité, dont voici l'extrait :

A Berne, où l'on nourrit de ces animaux, dit M. de Muſly, on les loge dans de grandes foſſes carrées, où ils peuvent ſe promener, ces foſſes ſont ouvertes par-deſſus & maçonnées de pierres de taille, tant au fond qu'aux quatre côtés; leurs loges ſont maçonnées ſous terre au rez-de-chauſſée de la foſſe, & ſont partagées en deux par des murailles, & on peut fermer les ouvertures, tant extérieures qu'intérieures par des grilles de fer qu'on y laiſſe tomber comme à une porte de ville. Au milieu de ces foſſes il y a des trous dans ces groſſes pierres, où l'on peut dreſſer debout de grands arbres; il y a de plus une auge dans chaque foſſe qui eſt toujours pleine d'eau de fontaine.

Il y a trente-un ans qu'on a tranſporté de Savoie ici, deux ours bruns fort jeunes, dont la femelle vit encore; le mâle eut les reins caſſés, il y a deux mois, en tombant du haut d'un arbre qui eſt dans la foſſe. Ils ont commencé d'engendrer à l'âge de cinq ans, & depuis ce temps ils ſont entrés en chaleur tous les ans au mois de juin, & la femelle a toujours mis bas au commencement de janvier; la première fois elle n'a produit qu'un petit, & dans la ſuite tantôt un, tantôt deux, tantôt trois, mais jamais plus, & les trois dernières années elle n'a fait qu'un petit chaque fois; l'homme qui en a ſoin, croit qu'elle porte actuellement (17 octobre 1771). Les petits en venant au monde, ſont d'une aſſez jolie figure, couleur fauve avec du blanc autour du cou, & n'ont point l'air d'un ours; la mère en a un ſoin extrême, ils ont les yeux fermés pendant quatre ſemaines; ils n'ont d'abord

guère plus de huit pouces de longueur, & trois mois après ils ont déjà quatorze ou quinze pouces, depuis le bout du museau jusqu'à la racine de la queue, & du poil de près d'un pouce; ils sont alors d'une figure presque ronde, & le museau paroît être fort pointu à proportion du reste, de façon qu'on ne les reconnoît plus; ensuite ils deviennent plus fluets; pendant qu'ils sont adultes, le blanc s'efface peu-à peu, & de fauves ils deviennent bruns.

Lorsque le mâle & la femelle sont accouplés, le mâle commence par des mouvemens fort prompts, pendant environ un quart de minute, ensuite il se repose deux fois aussi long-temps sur la femelle & sans s'en dégager, puis il recommence de la même manière jusqu'à trois ou quatre reprises, & l'accouplement étant consommé, le mâle va se baigner dans l'auge jusqu'au cou. Les ours se battent quelquefois assez rudement avec un murmure horrible; mais dans le temps des amours, la femelle a ordinairement le dessus, parce qu'alors le mâle la ménage. Les fosses qui étoient autrefois dans la ville ont été comblées, & on en a fait d'autres entre les remparts & la vieille enceinte: Ces deux ours ayant été séparés pendant quelques heures, pour les transporter l'un après l'autre dans les nouvelles fosses, lorsqu'ils se sont retrouvés ensemble, ils se sont dressés debout pour s'embrasser avec transport. Après la mort du mâle, la femelle a paru fort affligée, & n'a pas voulu prendre de nourriture qu'au bout de plusieurs jours; mais à moins que ces animaux ne soient élevés & nourris ensemble dès leur tendre jeunesse, ils ne peuvent se supporter, & lorsqu'ils y ont été habitués, celui qui survit ne peut plus en souffrir d'autres.

Les arbres que l'on met dans les fosses tous les ans au mois de mai, sont des mélèzes verts, sur lesquels les ours se plaisent à grimper; néanmoins ils en cassent quelquefois les branches, surtout

tout lorsque ces arbres sont nouvellement plantés. On les nourrit avec du pain de seigle que l'on coupe en gros morceaux, & que l'on trempe dans l'eau chaude ; ils mangent aussi de toutes sortes de fruits, & quand les paysans en apportent au marché qui ne sont pas mûrs, les Archers les jettent aux ours par ordre de police ; cependant on a remarqué qu'il y a des ours qui préfèrent les légumes aux fruits des arbres ; quand la femelle est sur le point de mettre bas, on lui donne force paille dans sa loge, dont elle se fait un rempart, après qu'on l'a séparée du mâle, de peur qu'il ne mange les petits ; & quand elle a mis bas, on lui donne une meilleure nourriture qu'à l'ordinaire ; on ne trouve jamais rien de l'enveloppe, ce qui fait juger qu'elle l'avale ; on lui laisse les petits pendant dix semaines, & après les avoir séparés, on les nourrit pendant quelque temps avec du lait & des biscuits.

L'ours en question que l'on croyoit pleine, fut munie de paille comme à l'ordinaire dans le temps que l'on croyoit qu'elle alloit mettre bas ; elle s'en fit un lit où elle resta pendant trois semaines sans avoir rien produit. Elle a mis bas à trente-un ans, au mois de janvier 1771, pour la dernière fois ; au mois de juin suivant elle s'est encore accouplée, mais au mois de janvier 1772, à trente-deux ans, elle n'a plus rien fait. Il seroit à souhaiter qu'on la laissât vivre jusqu'au terme que la Nature lui a fixé, afin de le connoître.

Il y a des ours bruns au Mont-jura, sur les frontières de notre Canton, de la Franche-comté & du pays de Gex ; quand ils descendent dans la plaine, si c'est en automne, ils vont dans les bois de châtaigners où ils font un grand dégât. Dans ce pays-ci les ours passent pour avoir le sens de la vue foible, mais ceux de l'ouie, du toucher & de l'odorat très-bons *(a)*.

(a) Extrait de deux lettres écrites par M. de Mussy, Major d'Artillerie au service de Hollande, à M. de Buffon ; l'une datée à Berne le 17 octobre 1771 ; & l'autre datée à la Haie le 3 juin 1772.

En Norwège, les ours ſont plus communs dans les provinces de Berguen & de Dronthein, que dans le reſte de cette contrée. On en diſtingue deux races, dont la ſeconde eſt conſidérablement plus petite que la première; les couleurs de ces ours varient beaucoup; les uns ſont d'un brun foncé, les autres d'un brun clair, & même il y en a de gris & de tout blancs. Ils ſe retirent au commencement d'Octobre dans des tanières ou des huttes qu'ils ſe préparent eux-mêmes, & où ils diſpoſent une eſpèce de lit de feuilles & de mouſſe. Comme ces animaux ſont à craindre, ſur-tout quand ils ſont bleſſés, les Chaſſeurs vont ordinairement en nombre, au moins de trois ou quatre, & comme l'Ours tue aiſément les grands chiens, on n'en mène que des petits qui lui paſſent aiſément ſous le ventre, & le ſaiſiſſent par les parties de la génération. Lorſqu'il ſe trouve excédé, il s'appuie le dos contre un rocher ou contre un arbre, ramaſſe du gazon & des pierres qu'il jette à ſes ennemis, & c'eſt ordinairement dans cette ſituation qu'il reçoit le coup de la mort *(b)*.

Nous avons vu à la ménagerie de Chantilly, un ours de l'Amérique, il étoit d'un très-beau noir & le poil étoit doux, droit & long comme celui du grand ſapajou,

---

(b) Hiſt. Nat. de Norwège, par Pontoppidam. *Journal étranger; juin 1756.*

que nous avons appelé le *coaita.* Nous n'avons remarqué d'autres différences dans la forme de cet ours d'Amérique, comparé à celui d'Europe, que celle de la tête qui est un peu plus alongée, parce que le bout du museau est moins plat que celui de nos ours.

On trouve dans le journal de l'expédition de M. Bartram, une notice d'un ours d'Amérique, tué près de la rivière Saint-Johnes, à l'Est de la Floride.

Cet ours, dit la relation, ne pesoit que quatre cents livres, quoique le corps eût sept pieds de longueur, depuis l'extrémité du nez jusqu'à la queue; les pieds de devant n'avoient que cinq pouces de large; la graisse étoit épaisse de quatre pouces; on l'a fait fondre & on en a tiré soixante pintes de graisse, mesure de Paris *(c)*.

(c) Lettre de M. Colinson à M. de Buffon. *Londres, 6 février 1767.*

LE CASTOR.*

AUTANT l'homme s'eſt élevé au-deſſus de l'état de nature, autant les animaux ſe ſont abaiſſés au-deſſous; ſoumis & réduits en ſervitude, ou traités comme rébelles & diſperſés par la force, leurs ſociétés ſe ſont évanouies, leur induſtrie eſt devenue ſtérile, leurs foibles arts ont diſparu, chaque eſpèce a perdu ſes qualités générales, & tous n'ont conſervé que leurs propriétés individuelles; perfectionnées dans les uns par l'exemple, l'imitation, l'éducation, & dans les autres par la crainte & par la néceſſité où ils ſont de veiller continuellement à leur ſûreté. Quelles vues, quels deſſeins, quels projets peuvent avoir des eſclaves ſans ame, ou des relégués ſans puiſſance! ramper ou fuir, & toujours exiſter d'une manière ſolitaire, ne rien édifier, ne rien produire, ne rien tranſmettre, & toujours languir dans la calamité, déchoir, ſe perpétuer

---

* Le Caſtor ou le Bièvre; en Grec, Κάστωρ; en Italien, *bivaro, bevero;* en Eſpagnol, *bevaro;* en Allemand, *biber;* en Anglois, *beaver;* en Suédois, *baeffwer;* en Polonois, *bobr.*

Caſtor. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 309. Icon. quadrup. pag. 84.*

Caſtor ſive fiber. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 209.*

Caſtor caudâ ovatâ planâ, fiber. Linnæus.

Caſtor, fiber. Klein, *de quadrup. pag. 91.*

Caſtor caſtanei coloris, caudâ horiſontaliter planâ. Caſtor ſive fiber. Briſſon, *Regn. animal. pag. 133.*

ſans ſe multiplier, perdre en un mot par la durée autant & plus qu'ils n'avoient acquis par le temps.

Auſſi ne reſte-t-il quelques veſtiges de leur merveilleuſe induſtrie, que dans ces contrées éloignées & deſertes, ignorées de l'homme pendant une longue ſuite de ſiècles, où chaque eſpèce pouvoit manifeſter en liberté ſes talens naturels & les perfectionner dans le repos en ſe réuniſſant en ſociété durable. Les caſtors ſont peut-être le ſeul exemple qui ſubſiſte comme un ancien monument de cette eſpèce d'intelligence des brutes, qui, quoique infiniment inférieure par ſon principe à celle de l'homme, ſuppoſe cependant des projets communs & des vues relatives; projets qui ayant pour baſe la ſociété, & pour objet une digue à conſtruire, une bourgade à élever; une eſpèce de république à fonder, ſuppoſent auſſi une manière quelconque de s'entendre & d'agir de concert.

Les caſtors, dira-t-on, ſont parmi les quadrupèdes, ce que les abeilles ſont parmi les inſectes. Quelle difference! Il y a dans la Nature, telle qu'elle nous eſt parvenue, trois eſpèces de ſociétés qu'on doit conſidérer avant de les comparer; la ſociété libre de l'homme, de laquelle, après Dieu, il tient toute ſa puiſſance; la ſociété gênée des animaux, toujours fugitive devant celle de l'homme; & enfin la ſociété forcée de quelques petites bêtes, qui naiſſant toutes en même temps dans le même lieu, ſont contraintes d'y demeurer enſemble. Un individu, pris ſolitairement & au ſortir des mains

de la Nature, n'eſt qu'un être ſtérile, dont l'induſtrie ſe borne au ſimple uſage des ſens ; l'homme lui-même, dans l'état de pure nature, dénué de lumières & de tous les ſecours de la ſociété, ne produit rien, n'édifie rien. Toute ſociété, au contraire, devient néceſſairement féconde, quelque fortuite, quelque aveugle qu'elle puiſſe être, pourvu qu'elle ſoit compoſée d'êtres de même nature; par la ſeule néceſſité de ſe chercher ou de s'éviter, il s'y formera des mouvemens communs, dont le réſultat ſera ſouvent un ouvrage qui aura l'air d'avoir été conçu, conduit & exécuté avec intelligence. Ainſi l'ouvrage des abeilles, qui, dans un lieu donné, tel qu'une ruche ou le creux d'un vieux arbre, bâtiſſent chacune leur cellule; l'ouvrage des mouches de Cayenne, qui non-ſeulement font auſſi leurs cellules, mais conſtruiſent même la ruche qui doit les contenir, ſont des travaux purement mécaniques qui ne ſuppoſent aucune intelligence, aucun projet concerté, aucune vue générale; des travaux qui n'étant que le produit d'une néceſſité phyſique, un réſultat de mouvemens communs *(a)*, s'exercent toujours de la même façon, dans tous les temps & dans tous les lieux, par une multitude qui ne s'eſt point aſſemblée par choix, mais qui ſe trouve réunie par force de nature. Ce n'eſt donc pas la ſociété, c'eſt le nombre

---

(a) Voyez les preuves que j'en ai données, dans le Diſcours ſur la nature des animaux.

ſeul qui opère ici ; c'eſt une puiſſance aveugle, qu'on ne peut comparer à la lumière qui dirige toute ſociété ; je ne parle point de cette lumière pure, de ce rayon divin, qui n'a été départi qu'à l'homme ſeul ; les caſtors en ſont aſſurément privés, comme tous les autres animaux ; mais leur ſociété n'étant point une réunion forcée, ſe faiſant au contraire par une eſpèce de choix, & ſuppoſant au moins un concours général & des vues communes dans ceux qui la compoſent, ſuppoſe au moins auſſi une lueur d'intelligence qui, quoique très-différente de celle de l'homme par le principe, produit cependant des effets aſſez ſemblables pour qu'on puiſſe les comparer, non pas dans la ſociété plénière & puiſſante, telle qu'elle exiſte parmi les peuples anciennement policés, mais dans la ſociété naiſſante chez des hommes ſauvages, laquelle ſeule peut, avec équité, être comparée à celle des animaux.

Voyons donc le produit de l'une & l'autre de ces ſociétés ; voyons juſqu'où s'étend l'art du caſtor, & où ſe borne celui du ſauvage. Rompre une branche pour s'en faire un bâton, ſe bâtir une hutte, la couvrir de feuillages pour ſe mettre à l'abri, amaſſer de la mouſſe ou du foin pour ſe faire un lit, ſont des actes communs à l'animal & au ſauvage ; les ours font des huttes, les ſinges ont des bâtons, pluſieurs autres animaux ſe pratiquent un domicile propre, commode, impénétrable à l'eau. Frotter une pierre pour la rendre

tranchante & s'en faire une hache, s'en ſervir pour couper, pour écorcer du bois, pour aiguiſer des flèches, pour creuſer un vaſe, écorcher un animal pour ſe revêtir de ſa peau, en prendre les nerfs pour faire une corde d'arc, attacher ces mêmes nerfs à une épine dure, & ſe ſervir de tous deux comme de fil & d'aiguille, ſont des actes purement individuels que l'homme en ſolitude peut tous exécuter ſans être aidé des autres, des actes qui dépendent de ſa ſeule conformation, puiſqu'ils ne ſuppoſent que l'uſage de la main ; mais couper & tranſporter un gros arbre, élever un carbet, conſtruire une pyrogue, ſont au contraire des opérations qui ſuppoſent néceſſairement un travail commun & des vues concertées. Ces ouvrages ſont auſſi les ſeuls réſultats de la ſociété naiſſante chez des nations ſauvages, comme les ouvrages des caſtors ſont les fruits de la ſociété perfectionnée parmi ces animaux : car il faut obſerver qu'ils ne ſongent point à bâtir, à moins qu'ils n'habitent un pays libre & qu'ils n'y ſoient parfaitement tranquilles. Il y a des caſtors en Languedoc, dans les iſles du Rhône, il y en a en plus grand nombre dans les provinces du nord de l'Europe; mais comme toutes ces contrées ſont habitées ou du moins fort fréquentées par les hommes, les caſtors y ſont, comme tous les autres animaux diſperſés, ſolitaires, fugitifs, ou cachés dans un terrier; on ne les a jamais vus ſe réunir, ſe raſſembler, ni rien entreprendre, ni rien conſtruire;

au lieu

au lieu que dans ces terres désertes, où l'homme en société n'a pénétré que bien tard, & où l'on ne voyoit auparavant que quelques vestiges de l'homme sauvage, on a par-tout trouvé les castors réunis, formant des sociétés, & l'on n'a pu s'empêcher d'admirer leurs ouvrages. Nous tâcherons de ne citer que des témoins judicieux, irréprochables, & nous ne donnerons pour certains que les faits sur lesquels ils s'accordent: moins portés peut-être que quelques-uns d'entre eux à l'admiration, nous nous permettrons le doute, & même la critique, sur tout ce qui nous paroîtra trop difficile à croire.

Tous conviennent que le castor, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paroît au contraire être au-dessous de quelques-uns d'entre eux par les qualités purement individuelles; & nous sommes en état de confirmer ce fait, ayant encore actuellement un jeune castor vivant, qui nous a été envoyé de Canada *(b)*, & que nous gardons depuis près d'un an. C'est un animal assez doux, assez tranquille, assez familier, un peu triste, même un peu plaintif, sans passions violentes, sans appétits véhémens, ne se donnant que peu de mouvement, ne faisant d'efforts pour quoi que ce soit, cependant occupé sérieusement du desir de sa liberté, rongeant de temps

(b) Ce castor, qui a été pris jeune, m'a été envoyé au commencement de l'année 1758, par M. de Montbelliard, Capitaine dans Royal-Artillerie.

en temps les portes de ſa priſon, mais ſans fureur, ſans précipitation, & dans la ſeule vue d'y faire une ouvertnre pour en ſortir; au reſte aſſez indifférent, ne s'attachant pas volontiers *(c)*, ne cherchant point à nuire, & aſſez peu à plaire. Il paroît inférieur au chien, par les qualités relatives qui pourroient l'approcher de l'homme; il ne ſemble fait ni pour ſervir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre eſpèce que la ſienne: ſon ſens, renfermé dans lui-même, ne ſe manifeſte en entier qu'avec ſes ſemblables ; ſeul, il a peu d'induſtrie perſonnelle; encore moins de ruſes, pas même aſſez de défiance pour éviter des piéges groſſiers : loin d'attaquer les autres animaux, il ne ſait pas même ſe bien défendre; il prèfère la fuite au combat, quoiqu'il morde cruellement & avec acharnement lorſqu'il ſe trouve ſaiſi par la main du chaſſeur. Si l'on conſidère donc cet animal dans l'état de nature, ou plutôt dans ſon état de ſolitude & de diſperſion, il ne paroîtra pas, pour les qualités intérieures, au-deſſus des autres animaux; il n'a pas plus d'eſprit que le chien, de ſens que l'éléphant, de fineſſe que le renard, &c. il eſt plutôt remarquable par des ſingularités de conformation extérieures, que par la ſupériorité apparente de ſes qualités intérieures. Il eſt le ſeul parmi les quadrupèdes

(c) M. Klein a cependant écrit qu'il en avoit nourri un pendant pluſieurs années, qui le ſuivoit & l'alloit chercher comme les chiens vont chercher leurs maîtres.

qui ait la queue plate, ovale, & couverte d'écailles, de laquelle il ſe ſert comme d'un gouvernail pour ſe diriger dans l'eau; le ſeul qui ait des nageoires aux pieds de derrière, & en même temps les doigs ſéparés dans ceux du devant, qu'il emploie comme des mains pour porter à ſa bouche; le ſeul qui reſſemblant aux animaux terreſtres par les parties antérieures de ſon corps, paroiſſe en même temps tenir des animaux aquatiques par les parties poſtérieures: il fait la nuance des quadrupèdes aux poiſſons, comme la chauve-ſouris fait celle des quadrupèdes aux oiſeaux. Mais ces ſingularités ſeroient plutôt des défauts que des perfections, ſi l'animal ne ſavoit tirer de cette conformation, qui nous paroît bizarre, des avantages uniques, & qui le rendent ſupérieur à tous les autres.

Les caſtors commencent par s'aſſembler au mois de juin ou de juillet pour ſe réunir en ſociété, ils arrivent en nombre & de pluſieurs côtés, & forment bientôt une troupe de deux ou trois cents: le lieu du rendez-vous eſt ordinairement le lieu de l'établiſſement, & c'eſt toujours au bord des eaux. Si ce ſont des eaux plates, & qui ſe ſoutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils ſe diſpenſent d'y conſtruire une digue; mais dans les eaux courantes, & qui ſont ſujettes à hauſſer ou baiſſer, comme ſur les ruiſſeaux, les rivières, ils établiſſent une chauſſée, & par cette retenue ils forment une eſpèce d'étang ou de pièce d'eau, qui ſe ſou-

tient toujours à la même hauteur ; la chaussée traverse la rivière comme une écluse, & va d'un bord à l'autre ; elle a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base. Cette construction paroît énorme pour des animaux de cette taille, & suppose en effet un travail immense *(d)*; mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit, étonne encore plus que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est ordinairement peu profond ; s'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction : cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme ; ils le scient, ils le rongent au pied, & sans autre instrument que leurs quatre dents incisives ils le coupent en assez peu de temps, & le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est-à-dire, en travers sur la rivière ; ensuite ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau & le faire porter partout également. Ces opérations se font en commun ; plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre, plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu ; d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière, &

(d) Les plus grands castors pèsent cinquante ou soixante livres, & n'ont guère que trois pieds de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue.

coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuiſſe ; ils les dépècent & les ſcient à une certaine hauteur pour en faire des pieux : ils amènent ces pièces de bois d'abord par terre juſqu'au bord de la rivière, & enſuite par eau juſqu'au lieu de leur conſtruction ; ils en font une eſpèce de pilotis ſerré, qu'ils enfoncent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Cette opération ſuppoſe bien des difficultés vaincues ; car pour dreſſer ces pieux & les mettre dans une ſituation à peu-près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la rivière, ou contre l'arbre qui la traverſe, que d'autres plongent en même temps juſques au fond de l'eau pour y creuſer avec les pieds de devant un trou, dans lequel ils font entrer la pointe du pieu, afin qu'il puiſſe ſe tenir debout. A meſure que les uns plantent ainſi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds & battent avec leur queue ; ils la portent dans leur gueule & avec les pieds de devant, & ils en tranſportent une ſi grande quantité, qu'ils en rempliſſent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis eſt compoſé de pluſieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur, & tous plantés les uns contre les autres ; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, il eſt rempli & maçonné par-tout : les pieux ſont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau ; tout l'ouvrage eſt au contraire en talus du côté qui en ſoutient

la charge, en ſorte que la chauſſée qui a dix ou douze pieds de largeur à ſa baſe, ſe réduit à deux ou trois pieds d'épaiſſeur au ſommet; elle a donc non-ſeulement toute l'étendue, toute la ſolidité néceſſaire, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de paſſer, en ſoutenir le poids, & en rompre les efforts. Au haut de la chauſſée, c'eſt-à-dire, dans la partie où elle a le moins d'épaiſſeur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui ſont autant de décharges de ſuperficie qu'ils élargiſſent ou rétréciſſent ſelon que la rivière vient à hauſſer ou baiſſer; & lorſque par des inondations trop grandes ou trop ſubites il ſe fait quelques brèches à leur digue, ils ſavent les réparer, & travaillent de nouveau dès que les eaux ſont baiſſées.

Il ſeroit ſuperflu, après cette expoſition de leurs travaux pour un ouvrage public, de donner encore le détail de leurs conſtructions particulières, ſi dans une hiſtoire l'on ne devoit pas compte de tous les faits, & ſi ce premier grand ouvrage n'étoit pas fait dans la vue de rendre plus commodes leurs petites habitations: ce ſont des cabanes, ou plutôt des eſpèces de maiſonnettes bâties dans l'eau ſur un pilotis plein tout près du bord de leur étang avec deux iſſues, l'une pour aller à terre, l'autre pour ſe jeter à l'eau. La forme de cet édifice eſt preſque toujours ovale ou ronde; il y en a de plus grands & de plus petits, depuis quatre ou cinq juſqu'à huit où dix pieds de diamètre; il s'en trouve auſſi

quelquefois qui ſont à deux ou trois étages ; les murailles ont juſqu'à deux pieds d'épaiſſeur, elles ſont élevées à plomb ſur le pilotis plein, qui ſert en même temps de fondement & de plancher à la maiſon. Lorſqu'elle n'a qu'un étage, les murailles ne s'élèvent droites qu'à quelques pieds de hauteur, au-deſſus de laquelle elles prennent la courbure d'une voûte en anſe de panier, cette voûte termine l'édifice & lui ſert de couvert ; il eſt maçonné avec ſolidité, & enduit avec propreté en dehors & en dedans ; il eſt impénétrable à l'eau des pluies, & réſiſte aux vents les plus impétueux ; les parois en ſont revêtues d'une eſpèce de ſtuc ſi bien gâché & ſi proprement appliqué, qu'il ſemble que la main de l'homme y ait paſſé, auſſi la queue leur ſert-elle de truelle pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds. Ils mettent en œuvre différentes eſpèces de matériaux, des bois, des pierres & des terres ſablonneuſes qui ne ſont point ſujettes à ſe délayer par l'eau : les bois qu'ils emploient ſont preſque tous légers & tendres ; ce ſont des aulnes, des peupliers, des ſaules, qui naturellement croiſſent au bord des eaux & qui ſont plus faciles à écorcer, à couper, à voiturer, que des arbres dont le bois ſeroit plus peſant & plus dur. Lorſqu'ils attaquent un arbre, ils ne l'abandonnent pas qu'il ne ſoit abattu, dépecé, tranſporté ; ils le coupent toujours à un pied ou un pied & demi de hauteur de terre ; ils travaillent aſſis, & outre l'avantage de cette ſituation

commode, ils ont le plaiſir de ronger continuellement de l'écorce & du bois dont le goût leur eſt fort agréable, car ils préfèrent l'écorce fraîche & le bois tendre à la plupart des alimens ordinaires; ils en font ample proviſion pour ſe nourrir pendant l'hiver *(e)*; ils n'aiment pas le bois ſec. C'eſt dans l'eau & près de leurs habitations qu'ils établiſſent leur magaſin; chaque cabane a le ſien proportionné au nombre de ſes habitans, qui tous y ont un droit commun, & ne vont jamais piller leurs voiſins. On a vu des bourgades compoſées de vingt ou de vingt-cinq cabanes; ces grands établiſſemens ſont rares, & cette eſpèce de république eſt ordinairement moins nombreuſe, elle n'eſt le plus ſouvent compoſée que de dix ou douze tribus, dont chacune a ſon quartier, ſon magaſin, ſon habitation ſéparée; ils ne ſouffrent pas que des étrangers viennent s'établir dans leurs enceintes. Les plus petites cabanes contiennent deux, quatre, ſix, & les plus grandes dix-huit, vingt, & même, dit-on, juſqu'à trente caſtors, preſque toujours en nombre pair, autant de femelles que de mâles; ainſi, en comptant

---

(e) La proviſion pour huit ou dix caſtors eſt de vingt-cinq ou trente pieds en quarré, ſur huit ou dix pieds de profondeur; ils n'en apportent dans leurs cabanes que quand ils ſont coupés menus, & tout prêts à manger; ils aiment mieux le bois frais que le bois flotté, & vont de temps en temps pendant l'hiver en manger dans le bois. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1704. Mémoire de M. Sarraſin.*

même

même au rabais, on peut dire que leur ſociété eſt ſouvent compoſée de cent cinquante ou deux cents ouvriers aſſociés, qui tous ont travaillé d'abord en corps pour élever le grand ouvrage public, & enſuite par compagnie pour édifier des habitations particulières. Quelque nombreuſe que ſoit cette ſociété, la paix s'y maintient ſans altération ; le travail commun a reſſerré leur union ; les commodités qu'ils ſe ſont procurées, l'abondance des vivres qu'ils amaſſent & conſomment enſemble, ſervent à l'entretenir, des appétits modérés, des goûts ſimples, de l'averſion pour la chair & le ſang, leur ôtent juſqu'à l'idée de rapine & de guerre ; ils jouiſſent de tous les biens que l'homme ne ſait que deſirer. Amis entr'eux, s'ils ont quelques ennemis au dehors, ils ſavent les éviter, ils s'avertiſſent en frappant avec leur queue ſur l'eau un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes des habitations ; chacun prend ſon parti, ou de plonger dans le lac, ou de ſe receler dans leurs murs qui ne craignent que le feu du ciel ou le fer de l'homme, & qu'aucun animal n'oſe entreprendre d'ouvrir ou renverſer. Ces aſyles ſont non-ſeulement très-ſûrs, mais encore très-propres & très-commodes, le plancher eſt jonché de verdure ; des rameaux de buis & de ſapin leur ſervent de tapis, ſur lequel ils ne ſont ni ne ſouffrent jamais aucune ordure : la fenêtre qui regarde ſur l'eau leur ſert de balcon pour ſe tenir au frais & prendre le bain pendant la plus grande partie du jour : ils s'y tiennent

debout, la tête & les parties antérieures du corps élevées, & toutes les parties poſtérieures plongées dans l'eau ; cette fenêtre eſt percée avec précaution, l'ouverture en eſt aſſez élevée pour ne pouvoir jamais être fermée par les glaces qui, dans le climat de nos caſtors, ont quelquefois deux ou trois pieds d'épaiſſeur; ils en abaiſſent alors la tablette, coupent en pente les pieux ſur leſquels elle étoit appuyée, & ſe font une iſſue juſqu'à l'eau ſous la glace. Cet élément liquide leur eſt ſi néceſſaire, ou plutôt leur fait tant de plaiſir, qu'ils ſemblent ne pouvoir s'en paſſer ; ils vont quelquefois aſſez loin ſous la glace, c'eſt alors qu'on les prend aiſément en attaquant d'un côté la cabane, & les attendant en même temps à un trou qu'on pratique dans la glace à quelque diſtance, & où ils ſont obligés d'arriver pour reſpirer. L'habitude qu'ils ont de tenir continuellement la queue & toutes les parties poſtérieures du corps dans l'eau, paroît avoir changé la nature de leur chair ; celle des parties antérieures juſqu'aux reins a la qualité, le goût, la conſiſtance de la chair des animaux de la terre & de l'air; celle des cuiſſes & de la queue a l'odeur, la ſaveur & toutes les qualités de celle du poiſſon ; cette queue longue d'un pied, épaiſſe d'un pouce, & large de cinq ou ſix, eſt même une extrémité, une vraie portion de poiſſon attachée au corps d'un quadrupède ; elle eſt entièrement recouverte d'écailles & d'une peau toute ſemblable à celle des gros poiſſons ; on peut enlever

ces écailles en les raclant au couteau, & lorſqu'elles ſont tombées, l'on voit encore leur empreinte ſur la peau, comme dans tous nos poiſſons.

C'eſt au commencement de l'été que les caſtors ſe raſſemblent; ils emploient les mois de juillet & d'août à conſtruire leur digue & leurs cabanes: ils font leur proviſion d'écorce & de bois dans le mois de ſeptembre, enſuite ils jouiſſent de leurs travaux, ils goûtent les douceurs domeſtiques: c'eſt le temps du repos, c'eſt mieux, c'eſt la ſaiſon des amours. Se connoiſſant, prévenus l'un pour l'autre par l'habitude, par les plaiſirs & les peines d'un travail commun, chaque couple ne ſe forme point au haſard, ne ſe joint pas par pure neceſſité de nature; mais s'unit par choix & s'aſſortit par goût; ils paſſent enſemble l'automne & l'hiver; contens l'un de l'autre, ils ne ſe quittent guère: à l'aiſe dans leur domicile, ils n'en ſortent que pour faire des promenades agréables & utiles, ils en rapportent des écorces fraîches qu'ils préfèrent à celles qui ſont sèches ou trop imbibées d'eau. Les femelles portent, dit-on, quatre mois; elles mettent bas ſur la fin de l'hiver, & produiſent ordinairement deux ou trois petits; les mâles les quittent à peu-près dans ce temps, ils vont à la campagne jouir des douceurs & des fruits du printemps; ils reviennent de temps en temps à la cabane, mais ils n'y ſéjournent plus; les mères y demeurent occupées à alaiter, à ſoigner, à élever leurs petits qui ſont en

état de les ſuivre au bout de quelques ſemaines ; elles vont à leur tour ſe promener, ſe rétablir à l'air, manger du poiſſon, des écreviſſes, des écorces nouvelles & paſſent ainſi l'été ſur les eaux, dans les bois. Ils ne ſe raſſemblent qu'en automne, à moins que les inondations n'aient renverſé leur digue ou détruit leurs cabanes, car alors ils ſe réuniſſent de bonne heure pour en réparer les brèches.

Il y a des lieux qu'ils habitent de préférence, où l'on a vu qu'après avoir détruit pluſieurs fois leurs travaux, ils venoient tous les étés pour les réédifier, juſqu'à ce qu'enfin fatigués de cette perſécution & affoiblis par la perte de pluſieurs d'entr'eux, ils ont pris le parti de changer de demeure & de ſe retirer au loin dans les ſolitudes les plus profondes. C'eſt principalement en hiver que les chaſſeurs les cherchent, parce que leur fourrure n'eſt parfaitement bonne que dans cette ſaiſon ; & lorſqu'après avoir ruiné leurs établiſſemens il arrive qu'ils en prennent en grand nombre, la ſociété trop réduite ne ſe rétablit point, le petit nombre de ceux qui ont échappé à la mort ou à la captivité ſe diſperſe, ils deviennent fuyards, leur génie flétri par la crainte ne s'épanouit plus, ils s'enfouiſſent eux & tous leurs talens dans un terrier, où rabaiſſés à la condition des autres animaux, ils mènent une vie timide, ne s'occupent plus que des beſoins preſſans, n'exercent que leurs facultés individuelles, & perdent ſans retour les qualités ſociales que nous venons d'admirer.

Quelque admirables en effet, quelque merveilleuſes que puiſſent paroître les choſes que nous venons d'expoſer au ſujet de la ſociété & des travaux de nos caſtors; nous oſons dire qu'on ne peut douter de leur réalité. Toutes les relations faites en différens temps par un grand nombre de témoins oculaires *(f)* s'accordent ſur tous les faits que nous avons rapportés; & ſi notre récit diffère de celui de quelques-uns d'entr'eux, ce n'eſt que dans les points où ils nous ont paru enfler le merveilleux, aller au-delà du vrai, & quelquefois même de toute vraiſemblance. Car on ne s'eſt pas borné à dire

---

(f) Voyez ſur l'hiſtoire des caſtors, *Olaüs Magnus* dans ſa deſcription des pays ſeptentrionaux; les voyages du baron de la Hontan, *tome II, pages 155 & ſuiv.* le *Muſæum Wormianum, page 320;* l'hiſtoire de l'Amérique ſeptentrionale par Bacqueville de la Poterie; *Rouen, 1722, tome I, page 133;* Mémoire ſur le caſtor, par M. Sarraſin, inſéré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *année 1704;* la relation d'un voyage en Acadie, par Dierville; *Rouen, 1708, page 126 & ſuiv.* les nouvelles découvertes dans l'Amérique ſeptentrionale; *Paris, 1697, page 133;* l'Hiſtoire de la nouvelle France, par le P. Charlevoix; *Paris, 1744, tome II, page 98 & ſuiv.* le voyage de Robert Lade, traduit de l'Anglois, par M. l'Abbé Prevoſt, *tome II, page 226;* le grand voyage au pays des Hurons, par Sagard Theodat; *Paris, 1632, page 319 & ſuiv.* le voyage à la baie de Hudſon, par Ellis; *Paris, 1749, tome II, pages 61 & 62. Voyez* auſſi Geſner, Aldrovande, Jonſton, Klein, &c. à l'article du caſtor: le traité du caſtor par *Jean Marius; Paris, 1746:* l'Hiſtoire de la Virginie, traduite de l'Anglois; *Orléans, 1707, page 466:* l'Hiſtoire Naturelle du P. Rzaczynski, à l'article du caſtor, &c. &c.

que les caſtors avoient des mœurs ſociales & des talens évidens pour l'Architecture, mais on a aſſuré qu'on ne pouvoit leur refuſer des idées générales de police & de gouvernement; que leur ſociété étant une fois formée, ils ſavoient réduire en eſclavage les voyageurs, les étrangers; qu'ils s'en ſervoient pour porter leur terre, traîner leur bois; qu'ils traitoient de même les pareſſeux d'entre eux qui ne vouloient, & les vieux qui ne pouvoient pas travailler; qu'ils les renverſoient ſur le dos, les faiſoient ſervir de charrette pour voiturer leurs matériaux; que ces républicains ne s'aſſembloient jamais qu'en nombre impair, pour que dans leurs conſeils il y eût toujours une voix prépondérante; que la ſociété entière avoit un préſident; que chaque tribu avoit ſon intendant; qu'ils avoient des ſentinelles établies pour la garde publique; que quand ils étoient pourſuivis, ils ne manquoient pas de s'arracher les teſticules pour ſatisfaire à la cupidité des chaſſeurs; qu'ils ſe montroient ainſi mutilés pour trouver grâce à leurs yeux, &c. &c. *(g)*. Autant nous ſommes éloignés de croire à ces fables, ou de recevoir ces exagérations, autant il nous paroît difficile de ſe refuſer à admettre des faits conſtatés, confirmés, & moralement très-certains. On a mille fois vu, revu, détruit, renverſé leurs ouvrages; on les a meſurés,

---

(g) Voyez Ælien & tous les Anciens, à l'exception de Pline, qui nient ce fait avec raiſon. *Voyez* auſſi ſur les autres faits la plupart des Auteurs que nous avons cités dans la note précédente.

deſſinés, gravés; enfin, ce qui ne laiſſe aucun doute, ce qui eſt plus fort que tous les témoignages paſſés, c'eſt que nous en avons de récens & d'actuels: c'eſt qu'il en ſubſiſte encore de ces ouvrages ſinguliers qui, quoique moins communs que dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique ſeptentrionale, ſe trouvent cependant en aſſez grand nombre pour que tous les Miſſionnaires, tous les Voyageurs, même les plus nouveaux, qui ſe ſont avancés dans les terres du nord, aſſurent en avoir rencontré.

Tous s'accordent à dire, qu'outre les caſtors qui ſont en ſociété, on rencontre par-tout dans le même climat des caſtors ſolitaires, leſquels rejetés, diſent-ils, de la ſociété pour leurs défauts, ne participent à aucun de ſes avantages, n'ont ni maiſon, ni magaſin, & demeurent comme le blaireau dans un boyau ſous terre: on a même appelé ces caſtors ſolitaires, *caſtors terriers;* ils ſont aiſés à reconnoître, leur robe eſt ſale, le poil eſt rongé ſur le dos par le frottement de la terre: ils habitent comme les autres aſſez volontiers au bord des eaux, où quelques-uns même creuſent un foſſé de quelques pieds de profondeur, pour former un petit étang qui arrive juſqu'à l'ouverture de leur terrier qui s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant afin qu'ils aient la facilité de ſe retirer en haut à meſure que l'eau s'élève dans les inondations; mais il s'en trouve auſſi, de ces caſtors ſolitaires, qui habitent aſſez

loin des eaux dans les terres. Tous nos bièvres d'Europe ſont des caſtors terriers & ſolitaires, dont la fourrure n'eſt pas à beaucoup près auſſi belle que celle des caſtors qui vivent en ſociété. Tous diffèrent par la couleur, ſuivant le climat qu'ils habitent; dans les contrées du nord les plus reculées ils ſont tous noirs, & ce ſont les plus beaux; parmi ces caſtors noirs, il s'en trouve quelquefois de tout blancs, ou de blancs tachés de gris, & mêlés de roux ſur le chignon & ſur la croupe *(h)*. A meſure qu'on s'éloigne du nord, la couleur s'éclaircit & ſe mêle; ils ſont couleur de marron dans la partie ſeptentrionale du Canada, châtains vers la partie méridionale, & jaunes ou couleur de paille chez les Illinois *(i)*. On trouve des caſtors en Amérique depuis le trentième degré de latitude nord juſqu'au ſoixantième & au-delà; ils ſont très-communs vers le nord, & toujours en moindre nombre à meſure qu'on avance vers le midi; c'eſt la même choſe dans l'ancien continent; on n'en trouve en quantité que dans les contrées les plus ſeptentrionales, & ils ſont très-rares en France, en Eſpagne, en Italie, en Grèce & en Égypte. Les Anciens les connoiſſoient; il étoit défendu de les tuer dans la religion des Mages; ils étoient communs ſur les rives du Pont-Euxin;

(h) Caſtor albus caudâ horiſontaliter planâ. Briſſon, *Regn. animal. pages 94 & ſuivantes.*

(i) Hiſtoire de la nouvelle France par le P. Charlevoix; *Paris, 1744, tome II, pages 94 & ſuivantes.*

on

on a même appelé le caſtor *canis ponticus*, mais apparemment que ces animaux n'étoient pas aſſez tranquilles ſur les bords de cette mer, qui en effet ſont fréquentés par les hommes, de temps immémorial, puiſqu'aucun des Anciens ne parle de leur ſociété ni de leurs travaux. Ælien ſur-tout, qui marque un ſi grand foible pour le merveilleux, & qui, je crois, a écrit le premier que le caſtor ſe coupe les teſticules pour les laiſſer ramaſſer au chaſſeur *(k)*, n'auroit pas manqué de parler des merveilles de leur république, en exagérant leur génie & leurs talens pour l'Architecture. Pline lui-même, Pline dont l'eſprit fier, triſte & ſublime dépriſe toujours l'homme pour exalter la Nature, ſe ſeroit-il abſtenu de comparer les travaux de Romulus à ceux de nos caſtors! Il paroît donc certain qu'aucun des Anciens n'a connu leur induſtrie pour bâtir, & quoiqu'on ait trouvé dans les derniers ſiècles des caſtors cabanés en Norwège & dans les autres provinces les plus ſeptentrionales de l'Europe, & qu'il y ait apparence que les anciens caſtors bâtiſſoient auſſi-bien que les caſtors modernes, comme les Romains n'avoient pas pénétré juſque-là, il n'eſt pas ſurprenant que leurs Écrivains n'en faſſent aucune mention.

Pluſieurs Auteurs ont écrit que le caſtor étant un animal aquatique, il ne pouvoit vivre ſur terre & ſans

---

(k) Hiſt. animal. *lib. VI, cap. 34.*

eau : cette opinion n'eſt pas vraie, car le caſtor que nous avons vivant ayant été pris tout jeune en Canada, & ayant été toujours élevé dans la maiſon, ne connoiſſoit pas l'eau lorſqu'on nous l'a remis, il craignoit & refuſoit d'y entrer ; mais l'ayant une fois plongé & retenu d'abord par force dans un baſſin, il s'y trouva ſi bien au bout de quelques minutes, qu'il ne cherchoit point à en ſortir, & lorſqu'on le laiſſoit libre, il y retournoit très-ſouvent de lui-même ; il ſe vautroit auſſi dans la boue & ſur le pavé mouillé. Un jour il s'échappa, & deſcendit par un eſcalier de cave dans les voûtes des carrières qui ſont ſous le terrein du Jardin royal ; il s'enfuit aſſez loin, en nageant ſur les mares d'eau qui ſont au fond de ces carrières ; cependant, dès qu'il vit la lumière des flambeaux que nous y fimes apporter pour le chercher, il revint à ceux qui l'appeloient, & ſe laiſſa prendre aiſément. Il eſt familier ſans être careſſant ; il demande à manger à ceux qui ſont à table ; ſes inſtances ſont un petit cri plaintif & quelques geſtes de la main ; dès qu'on lui donne un morceau, il l'emporte, & ſe cache pour le manger à ſon aiſe ; il dort aſſez ſouvent, & ſe repoſe ſur le ventre ; il mange de tout, à l'exception de la viande qu'il refuſe conſtamment, cuite ou crue ; il ronge tout ce qu'il trouve, les étoffes, les meubles, le bois, & l'on a été obligé de doubler de fer-blanc le tonneau dans lequel il a été tranſporté.

Les caſtors habitent de préférence ſur les bords des

lacs, des rivières & des autres eaux douces ; cependant il s'en trouve au bord de la mer, mais c'eſt principalement ſur les mers ſeptentrionales, & ſur-tout dans les golfes méditerranés qui reçoivent de grands fleuves, & dont les eaux ſont peu ſalées. Ils ſont ennemis de la loutre : ils la chaſſent, & ne lui permettent pas de paroître ſur les eaux qu'ils fréquentent. La fourrure du caſtor eſt encore plus belle & plus fournie que celle de la loutre ; elle eſt compoſée de deux ſortes de poils ; l'un plus court, mais très-touffu, fin comme le duvet, impénétrable à l'eau, revêt immédiatement la peau ; l'autre plus long, plus ferme, plus luſtré, mais plus rare, recouvre ce premier vêtement, lui ſert, pour ainſi dire, de ſurtout, le défend des ordures, de la pouſſière, de la fange : ce ſecond poil n'a que peu de valeur, ce n'eſt que le premier que l'on emploie dans nos manufactures. Les fourrures les plus noires, ſont ordinairement les plus fournies, & par conſéquent les plus eſtimées : celles des caſtors terriers ſont fort inférieures à celles des caſtors cabanés. Les caſtors ſont ſujets à la mue pendant l'été, comme tous les autres quadrupèdes ; auſſi la fourrure de ceux qui ſont pris dans cette ſaiſon n'a que peu de valeur. La fourrure des caſtors blancs eſt eſtimée à cauſe de ſa rareté, & les parfaitement noirs, ſont preſque auſſi rares que les blancs.

Mais indépendamment de la fourrure qui eſt ce que

le caſtor fournit de plus précieux, il donne encore une matière dont on a fait un grand uſage en Médecine. Cette matière, que l'on a appelée *caſtoreum*, eſt contenue dans deux groſſes véſicules que les Anciens avoient priſes pour les teſticules de l'animal ; nous n'en donnerons pas la deſcription ni les uſages *(l)*, parce qu'on les trouve dans toutes les Pharmacopées *(m)*. Les Sauvages tirent, dit-on, de la queue du caſtor une huile, dont ils ſe ſervent comme de topique pour différens maux. La chair du caſtor, quoique graſſe & délicate, a toujours un goût amer aſſez déſagréable : on aſſure qu'il a les os exceſſivement durs, mais nous n'avons pas été à portée de vérifier ce fait, n'en ayant diſſéqué qu'un jeune : ſes dents ſont très-dures, & ſi tranchantes qu'elles ſervent de couteau aux Sauvages pour couper, creuſer & polir le bois. Ils s'habillent de peaux de caſtors, & les portent en hiver le poil contre la chair ; ce ſont ces fourrures imbibées de la ſueur des Sauvages que l'on appelle *caſtor gras*, dont on ne ſe ſert que pour les ouvrages les plus groſſiers.

(l) *Voyez* le Traité du caſtor, par *Marius* & *Francus* ; *Paris*, *1746*, *in-12*.

(m) On prétend que les caſtors ſont ſortir la liqueur de leurs véſicules en les preſſant avec le pied, qu'elle leur donne de l'appétit lorſqu'ils ſont dégoûtés, & que les Sauvages en frottent les piéges qu'ils leur tendent pour les y attirer. Ce qui paroît plus certain, c'eſt qu'il ſe ſert de cette liqueur pour ſe graiſſer le poil.

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE CASTOR

Le caſtor ſe ſert de ſes pieds de devant comme des mains, avec une adreſſe au moins égale à celle de l'écureuil; les doigts en ſont bien ſéparés, bien diviſés, au lieu que ceux des pieds de derrière ſont réunis entr'eux par une forte membrane; ils lui ſervent de nageoires, & s'élargiſſent comme ceux de l'oie, dont le caſtor a auſſi en partie la démarche ſur la terre. Il nage beaucoup mieux qu'il ne court; comme il a les jambes de devant bien plus courtes que celles de derrière, il marche toujours la tête baiſſée & le dos arqué. Il a les ſens très-bons, l'odorat très-fin, & même ſuſceptible; il paroît qu'il ne peut ſupporter ni la malpropreté, ni les mauvaiſes odeurs; lorſqu'on le retient trop long-temps en priſon, & qu'il ſe trouve forcé d'y faire ſes ordures, il les met près du ſeuil de la porte, & dès qu'elle eſt ouverte, il les pouſſe dehors. Cette habitude de propreté leur eſt naturelle, & notre jeune caſtor ne manquoit jamais de nétoyer ainſi ſa chambre. A l'âge d'un an, il a donné des ſignes de chaleur, ce qui paroît indiquer qu'il avoit pris dans cet eſpace de temps la plus grande partie de ſon accroiſſement; ainſi la durée de ſa vie ne peut être bien longue, & c'eſt peut-être trop que de l'étendre à quinze ou vingt ans. Ce caſtor étoit très-petit pour ſon âge, & l'on ne doit pas s'en étonner; ayant preſque dès ſa naiſſance toujours été contraint, élevé, pour ainſi dire, à ſec, ne connoiſſant pas l'eau juſqu'à l'âge de neuf mois, il n'a pu ni croître, ni ſe

développer comme les autres, qui jouiſſent de leur liberté & de cet élément qui paroît leur être preſque auſſi néceſſaire que l'uſage de la terre.

ADDITION.

Nous venons de dire que le caſtor étoit un animal commun aux deux continens ; mais nous ne croyons pas qu'il y en ait, comme le dit M. Kalm, en auſſi grand nombre en Sibérie qu'au Canada, d'autant plus qu'il attribue au caſtor ce qui n'appartient qu'à la loutre ; ſavoir de prendre du poiſſon & de le rapporter à ſon maître *(n)*. Il paroît donc que ce Voyageur a été trompé par le nom de *caſtor* qu'on donne à la loutre, en pluſieurs endroits de la Sibérie & au Kamtſchatka.

Mais on peut, ce me ſemble, rapporter au véritable caſtor le paragraphe ſuivant de M. Gmelin.

Nous vimes, dit-il, dans une petite ville de Sibérie, un caſtor qu'on élevoit dans la chambre, & qu'on manioit comme on vouloit ; on m'aſſura que cet animal faiſoit quelquefois des voyages à une diſtance très-conſidérable, & qu'il enlevoit aux autres caſtors leurs femelles qu'il ramenoit à la maiſon, & qu'après le temps de la chaleur paſſé, elles s'en retournoient ſeules & ſans qu'il les conduiſit *(o)*.

(n) Voyage de Kalm, *tome II, page 350.*

(o) Voyage de Kamtſchatka, *page 73.*

LE RATON.*

QUOIQUE plusieurs Auteurs aient indiqué sous le nom *de coati* l'animal dont il est ici question, nous avons cru devoir adopter le nom qu'on lui a donné en Angleterre, afin d'ôter toute équivoque, & de ne le pas confondre avec le vrai coati, dont nous donnerons la description dans l'article suivant, non plus qu'avec le *coati-mondi,* qui cependant ne nous paroît être qu'une variété de l'espèce du coati.

Le raton que nous avons eu vivant, & que nous avons gardé pendant plus d'un an, étoit de la grosseur & de la forme d'un petit blaireau; il a le corps court & épais, le poil doux, long, touffu, noirâtre par la pointe, & gris par-dessous; la tête comme le renard, mais les oreilles rondes & beaucoup plus courtes; les

---

* Le Raton, du mot Anglois *rattoon* ou *rackoon,* nom que l'on a donné dans cette langue à cet animal; *mapach* dans quelques endroits de l'Amérique.

Vulpi affinis Americana, rattoon seu racoon. Ray, *Synops. quadrup. pag. 179.*

Vulpes Americana mapach, dicta Anglicè rattoon. Charlet. *pag. 15.*

Raccoon. Sloane, Histoire de la Jamaïque, *tome II, page 329.*

Ursus caudâ elongatâ. Linnæus.

Coati Brasiliensium. Klein, *de quadrup. pag. 72.*

Ursus caudâ annulatim variegatâ.... Le coati. Brisson, *Regn. animal. pag. 261.*

yeux grands, d'un vert jaunâtre: un bandeau noir & tranſverſal au-deſſus des yeux; le muſeau effilé, le nez un peu retrouſſé, la lèvre inférieure moins avancée que la ſupérieure; les dents comme le chien, ſix inciſives & deux canines en haut & en bas; la queue touffue, longue au moins comme le corps, marquée par des anneaux alternativement noirs & blancs dans toute ſon étendue; les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, & cinq doigts à tous les pieds, armés d'ongles fermes & aigus; les pieds de derrière portant aſſez ſur le talon pour que l'animal puiſſe s'élever & ſoutenir ſon corps dans une ſituation inclinée en avant. Il ſe ſert de ſes pieds de devant pour porter à ſa gueule; mais comme ſes doigts ſont peu flexibles, il ne peut, pour ainſi dire, rien ſaiſir d'une ſeule main, il ſe ſert des deux à la fois, & les joints enſemble pour prendre ce qu'on lui donne. Quoiqu'il ſoit gros & trapu, il eſt cependant fort agile; ſes ongles pointus comme des épingles, lui donnent la facilité de grimper aiſément ſur les arbres; il monte légèrement juſqu'au deſſus de la tige, & court juſqu'à l'extrémité des branches; il va toujours par ſauts, il gambade plutôt qu'il ne marche, & ſes mouvemens, quoiqu'obliques, ſont tous prompts & lègers.

Cet animal eſt originaire des contrées méridionales de l'Amérique, on ne le trouve pas dans l'ancien continent, au moins les Voyageurs qui ont parlé des animaux de l'Afrique & des Indes orientales, n'en font aucune mention;

mention; il eſt au contraire très-commun dans le climat chaud de l'Amérique, & ſur-tout à la Jamaïque *(a)* où il habite dans les montagnes, & en deſcend pour manger des cannes de ſucre. On ne le trouve pas en Canada, ni dans les autres parties ſeptentrionales de ce continent, cependant il ne craint pas exceſſivement le froid; M. Klein *(b)* en a nourri un à Dantzick, & celui que nous avions a paſſé une nuit entière les pieds pris dans de la glace, ſans qu'il en ait été incommodé.

Il trempoit dans l'eau, ou plutôt il détrempoit tout ce qu'il vouloit manger; il jetoit ſon pain dans ſa terrine d'eau, & ne l'en retiroit que quand il le voyoit bien imbibé, à moins qu'il ne fût preſſé par la faim; car alors il prenoit la nourriture sèche, & telle qu'on la lui préſentoit: il furetoit par-tout, mangeoit auſſi de tout, de la chair crue ou cuite, du poiſſon, des œufs, des volailles vivantes, des grains, des racines, &c. il mangeoit auſſi de toutes ſortes d'inſectes; il ſe plaiſoit à chercher les araignées, & lorſqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers. Il aimoit le ſucre, le lait & les autres nourritures douces par-deſſus toute choſe, à l'exception des fruits, auxquels il préféroit la chair, & ſur-tout le poiſſon. Il ſe retiroit au loin pour faire ſes beſoins, au reſte il étoit

(a) *Voyez* l'Hiſtoire Naturelle de la Jamaïque, par Hans Sloane; *Londres, 1725, in-folio, tome II, page 329*, en Anglois.

(b) Klein, *de quadrup. page 62.*

familier, même careſſant, ſautant ſur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers & d'aſſez bonne grâce, leſte, agile, toujours en mouvement; il m'a paru tenir beaucoup de la nature du maki, & un peu des qualités du chien.

ADDITION.

M. Blanquart des Salines, m'a écrit de Calais le 29 octobre 1775, au ſujet de cet animal, dans les termes ſuivans:

Mon raton a toujours vécu enchaîné avant qu'il m'appartînt; dans cette captivité il ſe montroit aſſez doux, quoique peu careſſant, les perſonnes de la maiſon lui faiſoient toutes le même accueil, mais il les recevoit différemment; ce qui lui plaiſoit de la part de l'une, le révoltoit de la part d'une autre, ſans que jamais il prît le change.

(Nous avons obſervé la même choſe au ſujet du ſurikate). Sa chaîne s'eſt rompue quelquefois, & la liberté le rendoit inſolent; il s'emparoit d'un appartement & ne ſouffroit pas qu'on y abordât; ce n'étoit qu'avec peine qu'on raccommodoit ſes liens. Depuis ſon ſéjour chez moi, ſa ſervitude a été fréquemment ſuſpendue: ſans le perdre de vue je le laiſſe promener avec ſa chaîne, & chaque fois mille gentilleſſes m'expriment ſa reconnoiſſance; il n'en eſt pas ainſi quand il s'échappe de lui-même, alors il rôde quelquefois trois ou quatre jours de ſuite ſur les toits du voiſinage, & deſcend la nuit dans les cours, entre dans les poulaillers, étrangle la volaille, lui mange la tête & n'épargne pas ſur-tout les peintades. Sa chaîne ne le rendoit pas plus humain, mais ſeulement plus circonſpect; il employoit alors la ruſe, & familiariſoit les poules avec lui, leur permettoit de venir partager ſes repas, & ce n'étoit qu'après leur avoir inſpiré la plus

grande ſécurité qu'il en ſaiſiſſoit une & la mettoit en pièces. Quelques jeunes chats ont de ſa part éprouvé le même ſort...... Cet animal, quoique très-léger, n'a que des mouvemens obliques, & je doute qu'il puiſſe attraper d'autres animaux à la courſe: il ouvre merveilleuſement les huîtres, il ſuffit d'en briſer la charnière, ſes pattes ſont le reſte. Il doit avoir le tact excellent; dans toute ſa petite beſogne rarement ſe ſert-il de la vue ni de l'odorat; pour une huître, par exemple, il la fait paſſer ſous ſes pattes de derrière, puis ſans regarder, il cherche de ſes mains l'endroit le plus foible, il y enfonce ſes ongles, entr'ouvre les écailles, arrache le poiſſon par lambeaux, n'en laiſſe aucun veſtige, ſans que dans cette opération ſes yeux ni ſon nez qu'il tient éloignés lui ſoient d'aucun uſage.

Si le raton n'eſt pas fort reconnoiſſant des careſſes qu'il reçoit, il eſt ſingulièrement ſenſible aux mauvais traitemens; un Domeſtique de la maiſon l'avoit un jour frappé de quelques coups de fouet; vainement cet homme a-t-il cherché depuis à ſe reconcilier; ni les œufs, ni les ſauterelles marines (mets délicieux pour cet animal) n'ont jamais pu le calmer; à ſon approche il entre dans une ſorte de rage, les yeux étincelans, il s'élance contre lui, pouſſe des cris de douleur, tout ce qu'on lui préſente alors il le refuſe, juſqu'à ce que ſon ennemi diſparoiſſe. Les accens de la colère ſont chez lui ſinguliers; on ſe figureroit entendre tantôt le ſifflement du courli, tantôt l'abboiement enroué d'un vieux chien.

Si quelqu'un le frappe, s'il eſt attaqué par un animal qu'il croit plus fort que lui, il n'oppoſe aucune réſiſtance; ſemblable à un hériſſon, il cache & ſa tête & ſes pattes, forme de ſon corps une boule: aucune plainte ne lui échappe; dans cette poſition il ſouffriroit la mort.

J'ai remarqué qu'il ne laiſſoit jamais ni foin, ni paille dans ſa niche. Il préfère de coucher ſur le bois; quand on lui donne

de la litière, il l'écarte dans l'inſtant même: je ne me ſuis point aperçu qu'il fût ſenſible au froid; de trois hivers, il en a paſſé deux expoſé à toutes les rigueurs de l'air; je l'ai vu couvert de neige, n'ayant aucun abri & ſe portant très-bien..... Je ne penſe pas qu'il recherche beaucoup la chaleur; pendant les gelées dernières, je lui faiſois donner ſéparément de l'eau tiède & de l'eau preſque glacée pour détremper ſes alimens; celle-ci a conſtamment eu la préférence. Il lui étoit libre de paſſer la nuit dans l'écurie, & ſouvent il dormoit dans un coin de ma cour.

Le défaut de ſalive ou ſon peu d'abondance eſt, à ce que j'imagine, ce qui engage cet animal à laiſſer pénétrer d'eau ſa nourriture; il n'humecte point une viande fraîche & ſanglante; jamais il n'a mouillé une pêche, ni une grappe de raiſin; il plonge au contraire tout ce qui eſt ſec au fond de ſa terrine.

Les enfans ſont un des objets de ſa haine; leurs pleurs l'irritent, il fait tous ſes efforts pour s'élancer ſur eux; une petite chienne qu'il aime beaucoup, eſt ſévèrement corrigée par lui, quand elle s'aviſe d'aboyer avec aigreur. Je ne ſais pourquoi pluſieurs animaux déteſtent également les cris: en 1770, j'avois cinq ſouris blanches; je m'aviſai par haſard d'en faire crier une, les autres ſe jetèrent ſur elle, je continuai, elles l'étranglèrent.

Ce raton eſt une femelle qui entre en chaleur au commencement de l'été; le beſoin de trouver un mâle, dure plus de ſix ſemaines: pendant ce temps on ne ſauroit la fixer, tout lui déplaît, à peine ſe nourrit-elle; cent fois le jour, elle paſſe entre ſes cuiſſes, puis entre ſes pattes de devant, ſa queue touffue qu'elle ſaiſit par le bout avec ſes dents, & qu'elle agite ſans ceſſe pour frotter ſes parties naturelles. Durant cette criſe, elle eſt à tout moment ſur le dos, grognant & appelant ſon mâle; ce qui me feroit penſer qu'elle s'accouple dans cette attitude.

L'entier accroiſſement de cet animal ne s'eſt guère fait en moins de deux ans & demi.

De Seve delin. LE RATON. Moitte Sculp.

LE COATI*.

PLUSIEURS Auteurs ont appelé *coati-mondi* l'animal dont il eſt ici queſtion : nous l'avons eu vivant, & après l'avoir comparé au coati indiqué par Thevet, & décrit par Marcgrave, nous avons reconnu que c'étoit le même animal qu'ils ont appelé *coati* tout court, & il y a toute apparence que le *coati-mondi* n'eſt pas un animal d'une autre eſpèce, mais une ſimple variété de celle-ci ; car Marcgrave, après avoir donné la deſcription du coati, dit préciſément qu'il y a d'autres coati, qui ſont d'un brun noirâtre, que l'on appelle au Breſil *coati-mondi* pour les diſtinguer des autres : il n'admet donc d'autre différence entre le coati & le coati-mondi, que celle de la couleur du poil, & dès-lors on ne doit pas les conſidérer comme deux eſpèces diſtinctes, mais les regarder comme des variétés dans la même eſpèce.

Le coati eſt très-différent du raton que nous avons décrit dans l'article précédent ; il eſt de plus petite taille,

* Le Coati, *Cuati.* Singularités de la France antarctique, par André Thevet ; *Paris, 1558, pages 95 & 96.*

Coati Marcgrav. *Hiſt. Nat. Braſil. pag. 228.*

Coati-mondi. Hiſt. de l'Acad. tome III, partie II, page 17.

Vulpes minor, roſtro ſuperiori longiuſculo, caudâ annulatim ex nigro & rufo variegatâ. Barrère, *Hiſt. de la Fr. Éq. page 167.*

Urſus naſo producto & mobili, caudâ annulatim variegatâ. Le coati-mondi à queue annelée. Briſſon, *Regn. animal. pag. 263.*

il a le corps & le cou beaucoup plus alongés, la tête auſſi plus longue, ainſi que le muſeau, dont la mâchoire ſupérieure eſt terminée par une eſpèce de groin mobile, qui déborde d'un pouce ou d'un pouce & demi au-delà de l'extrémité de la mâchoire inférieure, ce groin retrouſſé en haut, joint au grand alongement des mâchoires, fait paroître le muſeau courbé & relevé en haut. Le coati a auſſi les yeux beaucoup plus petits que le raton, les oreilles encore plus courtes, le poil moins long, plus rude & moins peigné, les jambes plus courtes, les pieds plus longs & plus appuyés ſur le talon; il avoit, comme le raton, la queue annelée *(a)*, & cinq doigts à tous les pieds.

Quelques perſonnes penſent que le blaireau-cochon pourroit bien être le coati, & l'on a rapporté *(b)* à cet animal *le taxus ſuillus*, dont Aldrovande donne la figure; mais ſi l'on fait attention que le blaireau-cochon dont parlent les chaſſeurs eſt ſuppoſé ſe trouver en France, & même dans des climats plus froids de notre Europe, qu'au contraire le coati ne ſe trouve que dans les climats méridionaux de l'autre continent, on rejettera aiſément cette idée, qui d'ailleurs n'eſt nullement

(a) Il y a auſſi des *coati* dont la queue eſt d'une ſeule couleur; mais comme ils ne diffèrent des autres que par ce ſeul caractère, cette différence ne nous paroît pas ſuffire pour en faire deux eſpèces, & nous eſtimons que ce n'eſt qu'une variété dans la même eſpèce.

(b) Vid. Briſſon. *Regn. animal. pag. 263.*

fondée *(c)*; car la figure donnée par Aldrovande n'eſt autre choſe qu'un blaireau, auquel on a fait un groin de cochon. L'auteur ne dit pas qu'on ait deſſiné cet animal d'après nature, & il n'en donne aucune deſcription. Le muſeau très-alongé & le groin mobile en tous ſens, ſuffiſent pour faire diſtinguer le coati de tous les autres animaux; il a, comme l'ours, une grande facilité à ſe tenir debout ſur les pieds de derrière, qui portent en grande partie ſur le talon, lequel même eſt terminé par de groſſes calloſités qui ſemblent le prolonger au dehors, & augmenter l'étendue de l'aſſiette du pied.

Le coati eſt ſujet à manger ſa queue, qui, lorſqu'elle n'a pas été tronquée, eſt plus longue que ſon corps; il la tient ordinairement élevée, la fléchit en tous ſens, & la promène avec facilité. Ce goût ſingulier, & qui paroît contre nature, n'eſt cependant pas particulier au coati; les ſinges, les makis, & quelques autres animaux à queue longue, rongent le bout de leur queue, en mangent la chair & les vertèbres, & la raccourciſſent peu-à-peu d'un quart ou d'un tiers. On peut tirer de-là une induction générale, c'eſt que dans des parties très-alongées, & dont les extrémités ſont par conſéquent très-éloignées des ſens & du centre du ſentiment, ce même ſentiment eſt foible, & d'autant plus foible que

---

(c) Voyez ce que nous avons dit du blaireau-cochon, à l'article du *Blaireau.*

la diſtance eſt plus grande & la partie plus menue : car ſi l'extrémité de la queue de ces animaux étoit une partie fort ſenſible, la ſenſation de la douleur ſeroit plus forte que celle de cet appétit, & ils conſerveroient leur queue avec autant de ſoin que les autres parties de leur corps. Au reſte le coati eſt un animal de proie qui ſe nourrit de chair & de ſang, qui comme le renard ou la fouine, égorge les petits animaux, les volailles *(d)*, mange les œufs, cherche les nids des oiſeaux *(e)*; & c'eſt probablement par cette conformité de naturel, plutôt que par la reſſemblance

(d) Vid. Marcgrav. *Hiſt. Braſil. pag. 228.*

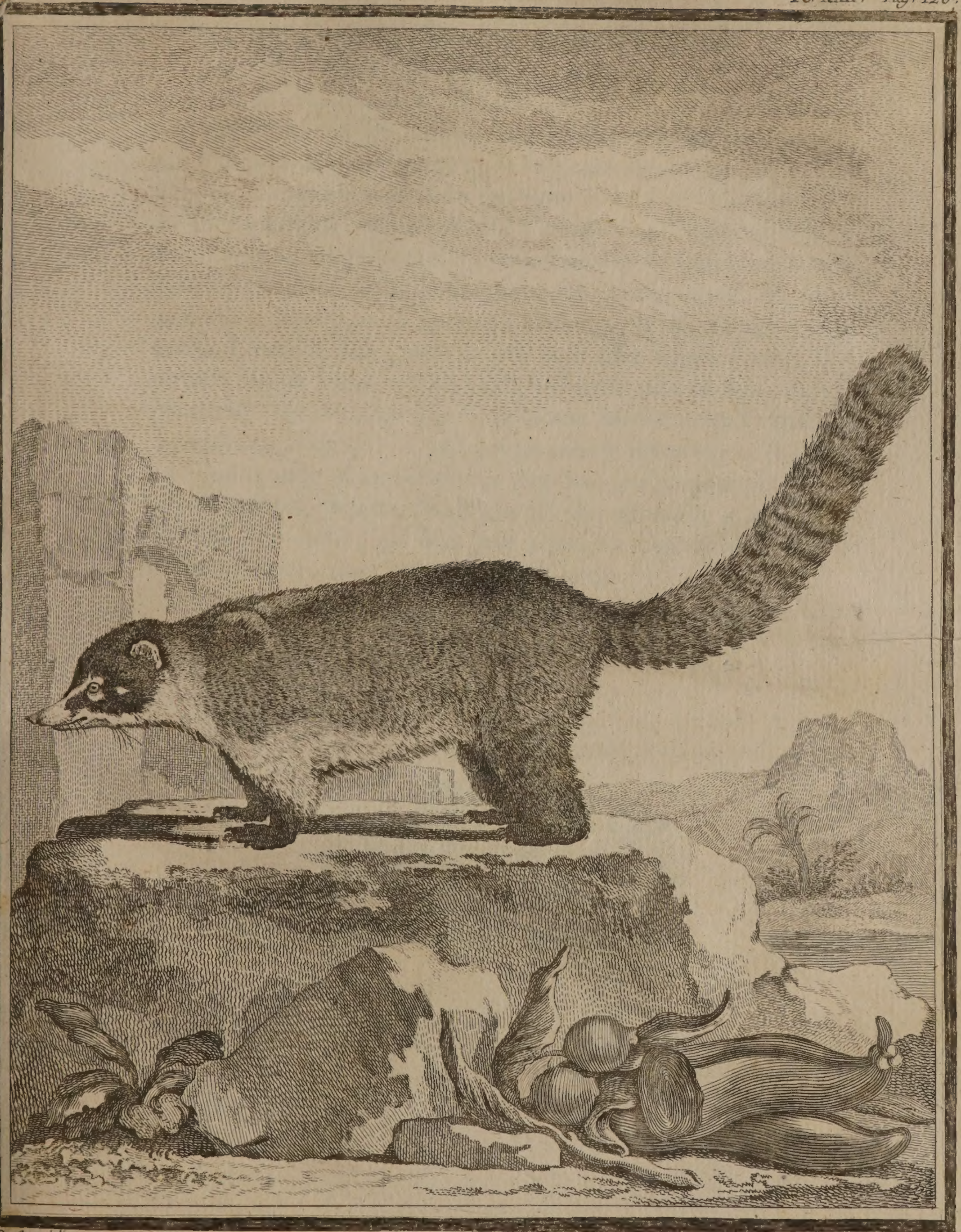
(e) Voyez les ſingularités de la France antarctique, par Thevet, *page 96.*

Nota. On trouve dans le ſeptième volume de l'Académie royale des Sciences de Suède, un Mémoire de M. *Linnæus* ſur le *coati-mondi.* Nous croyons devoir rapporter ici l'extrait que l'auteur de la *Bibliothèque raiſonnée* a fait de ce Mémoire, ſans prétendre garantir les faits qui y ſont rapportés.

« M. Linnæus donne dans un Mémoire, l'hiſtoire naturelle du » *coati-mondi.* Cet animal ſe trouve *également* dans l'Amérique méri- » dionale & dans la *ſeptentrionale.* Il approche de l'ours par la longueur » de ſes jambes de derrière ſa tête, penchée, ſon poil épais, & par ſes » pattes; mais il eſt petit & familier, & ſa queue eſt fort longue, & » rayée de différentes couleurs. M. le Prince ſucceſſeur de Suède avoit » fait préſent d'un de ces animaux à M. Linnæus, qui l'a *entretenu* aſſez » long-temps dans ſa maiſon *aux dépens des douceurs* qu'il pouvoit attra- » per, & quelquefois de *ceux* de ſa baſſe-cour, où le coati-mondi » *malgré le droit de l'hoſpitalité,* emportoit des *têtes à coups de dent, &* » *humoit* le ſang. Il eſt remarquable par ſon extrême opiniâtreté à ne » rien

De Seve del. P. F. Tardieu Sculp.

LE COATI NOIRATRE.



De Seve del. Lempereur Sculp.

LE COATI BRUN.

reſſemblance de la fouine, qu'on a regardé le coati comme une eſpèce de petit renard *(f)*.

---

rien faire contre ſon gré. Malgré ſa petiteſſe, il ſe défendoit avec « une force extraordinaire lorſqu'on le faiſoit marcher malgré lui, & ſe « *cramponnoit* contre les jambes des perſonnes dont il alloit familièrement « *ravager les poches* & *confiſquer* ce qu'il y trouvoit *à ſa bienſéance. Cette* « *opiniâtreté a ſon remède ;* le coati *craint* extrêmement les ſoies de cochon, « la *moindre broſſe* lui faiſoit quitter priſe. Un mâtin l'étrangla *un jour* « qu'il s'étoit ſauvé dans un jardin du voiſinage, & M. Linnæus en « donne l'*anatomie*. Son genre de vie étoit aſſez extraordinaire ; il « dormoit depuis minuit juſqu'à midi, veilloit le reſte du jour, & ſe « promenoit régulièrement depuis ſix heures du ſoir juſqu'à minuit, « quelque temps qu'il fît. C'eſt apparemment le temps que la Nature « a aſſigné à cette eſpèce d'*animaux* dans leur *patrie*, pour pourvoir « à leurs beſoins, & pour aller à la chaſſe des oiſeaux & *à la décou-* « *verte* de leurs œufs, qui font leur principale nourriture. » *Biblio-thèque raiſonnée, tome XLI, partie 1^re^, page 25.*

(f) Vulpes minor, &c. Barrère, *Hiſt. Nat. de la France équinoctiale*

L' AGOUTI. *

CET animal eſt de la groſſeur d'un lièvre, & a été regardé comme une eſpèce de lapin ou de gros rat par la plupart des auteurs de nomenclature en Hiſtoire Naturelle : cependant il ne leur reſſemble que par de très-petits caractères, & il en diffère eſſentiellement par les habitudes naturelles. Il a la rudeſſe de poil & le grognement du cochon, il a auſſi ſa gourmandiſe, il mange de tout avec voracité; & lorſqu'il eſt raſſaſié, rempli, il cache, comme le renard, en différens endroits ce qui lui reſte d'alimens pour le trouver au beſoin;

* L'Agouti, nom indien; au Breſil vulgairement *cotia*, ſelon Piſon & Marcgrave.

Acuti ou *Agouti.* Hiſtoire du nouveau Monde par *Jean de Laet; Leyde, 1640, in-folio, page 484.* Le peu que *de Laet* dit de cet animal, eſt tiré d'un auteur Portugais.

Aguti. Piſon, *Hiſt. Nat. du Breſil, page 102.*

Acuti, vel aguti Braſilienſibus. Marcgrave, *Hiſt. Nat. Braſil. page 224.*

Couti. Hiſtoire des Indes par Souchu de Rennefort; *Paris, 1688, page 203.*

Mus ſylveſtris Americanus, cuniculi magnitudine, porcelli pilis & voce. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 226.*

Cuniculus omnium vulgatiſſimus, aguti vulgò. Barrère, *Hiſt. de la France équinoctiale, page 153.*

Cavia, aguti, vel acuti Braſilienſibus. Klein, *de quadrup. pag. 50.*

Cuniculus caudatus, auritus, pilis ex rufo & fuſco mixtis, rigidis veſtitus. Briſſon, *Regn. animal. pag. 143.*

il ſe plaît à faire du dégât, à couper, à ronger tout ce qu'il trouve; lorſqu'on l'irrite, ſon poil ſe hériſſe ſur la croupe, & il frappe fortement la terre de ſes pieds de derrière; il mort cruellement *(a)*; il ne ſe creuſe pas un trou comme le lapin, ni ne ſe tient pas ſur terre à découvert comme le lièvre; il habite ordinairement dans le creux des arbres & dans les ſouches pourries. Les fruits, les patates, le manioc ſont la nourriture ordinaire de ceux qui fréquentent autour des habitations; les feuilles & les racines des plantes & des arbriſſeaux ſont les alimens des autres qui demeurent dans les bois & les Savanes. L'agouti ſe ſert, comme l'écureuil, de ſes pieds de devant pour ſaiſir & porter à ſa gueule; il court d'une très-grande vîteſſe en plaine & en montant; mais comme il a les jambes de devant plus courtes que celles de derrière, il feroit la culbute s'il ne ralentiſſoit ſa courſe en deſcendant. Il a la vue bonne & l'ouïe très-fine; lorſqu'on le pipe, il s'arrête pour écouter. La chair de ceux qui ſont gras & bien nourris n'eſt pas mauvaiſe à manger, quoiqu'elle ait un petit goût ſauvage & qu'elle ſoit un peu dure: on échaude l'agouti comme le cochon de lait, & on l'apprête de même.

(a) Cet animal eſt fort méchant; les Capucins d'Olinde au Breſil en élevoient un à qui ils avoient arraché les dents dans ſa jeuneſſe, & malgré cette précaution il étendoit ſon deſordre auſſi loin que le permettoit ſa chaîne. *Hiſtoire des Indes, par Souchu de Rennefort, page 203.*

On le chaſſe avec des chiens ; lorſqu'on peut le faire entrer dans des cannes de ſucre coupées, il eſt bientôt rendu, parce qu'il y a ordinairement dans ces terreins de la paille & des feuilles de canne d'un pied d'épaiſſeur, & qu'à chaque ſaut qu'il fait il enfonce dans cette litière, en ſorte qu'un homme peut ſouvent l'atteindre & le tuer avec un bâton. Ordinairement il s'enfuit d'abord très-vîte devant les chiens, & gagne enſuite ſa retraite où il ſe tapit & demeure obſtinément caché : le chaſſeur, pour l'obliger à en ſortir, la remplit de fumée, l'animal à demi ſuffoqué jette des cris douloureux & plaintifs, & ne paroît qu'à toute extrémité. Son cri, qu'il répète ſouvent lorſqu'on l'inquiète ou qu'on l'irrite, eſt ſemblable à celui d'un petit cochon. Pris jeune, il s'apprivoiſe aiſément, il reſte à la maiſon, en ſort ſeul & revient de lui-même. Ces animaux demeurent ordinairement dans les bois, dans les haies ; les femelles y cherchent un endroit fourré pour préparer un lit à leurs petits ; elles font ce lit avec des feuilles & du foin ; elles produiſent deux ou trois fois par an ; chaque portée n'eſt, dit-on *(b)*, que de deux ; elles tranſportent leurs petits comme les chattes, deux ou trois jours après leur naiſſance ; elles les portent dans des trous d'arbres, où elles ne les alaitent que pendant peu de temps : les

(b) Voyez l'Hiſtoire générale des iſles Antilles, par le P. du Tertre; *Paris, 1667, tome II, page 296.*

jeunes agoutis ſont bien-tôt en état de ſuivre leur mère, & de chercher à vivre. Ainſi le temps de l'accroiſſement de ces animaux eſt aſſez court, & par conſéquent leur vie n'eſt pas bien longue.

Il paroît que l'agouti eſt un animal particulier à l'Amérique; il ne ſe trouve pas dans l'ancien continent; il ſemble être originaire des parties méridionales de ce nouveau monde; on le trouve très-communément au Breſil, à la Guyane, à Saint-Domingue, & dans toutes les îles; il a beſoin d'un climat chaud pour ſubſiſter & ſe multiplier; il peut cependant vivre en France, pourvu qu'on le tienne à l'abri du froid dans un lieu ſec & chaud, ſur-tout pendant l'hiver; auſſi n'habite-t-il en Amérique que les contrées méridionales, & il ne s'eſt pas répandu dans les pays froids & tempérés. Aux iles, il n'y a qu'une eſpèce d'agouti, qui eſt celui que nous décrivons; mais à Cayenne, dans la terre-ferme de la Guyane *(c)* & au Breſil, on aſſure qu'il y en a deux eſpèces, & que cette ſeconde eſpèce, qu'on appelle *agouchi*, eſt conſtamment plus petite que la première. Celle dont nous parlons eſt certainement l'agouti; nous en ſommes aſſurés par le témoignage de gens qui ont demeuré long-temps à Cayenne, & qui connoiſſent également l'agouti & l'agouchi, que nous n'avons pas encore pu nous procurer. L'agouti que nous avons eu vivant, & dont

---

(c) Voyage de des Marchais, *tome III, page 23.*

nous donnons ici la deſcription & la figure, étoit gros comme un lapin ; ſon poil étoit rude & de couleur brune un peu mêlée de roux ; il avoit la lèvre ſupérieure fendue, comme le lièvre, la queue encore plus courte que le lapin, les oreilles auſſi courtes que larges, la mâchoire ſupérieure avancée au-delà de l'inférieure, le muſeau comme le loir, les dents comme la marmotte, le cou long, les jambes grêles, quatre doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derrière. Marcgrave, & preſque tous les Naturaliſtes après lui, ont dit que l'agouti avoit ſix doigts aux pieds de derrière : M. Briſſon eſt le ſeul qui n'ait pas copié cette erreur de Marcgrave ; ayant fait ſa deſcription ſur l'animal même, il n'a vu, comme nous, que trois doigts aux pieds de derrière.

ADDITION.

NOUS avons peu de choſe à ajouter à ce que nous venons de dire de l'agouti ; M. de la Borde nous écrit ſeulement, que c'eſt le quadrupède le plus commun de la Guyane, tous les bois en ſont pleins, ſoit ſur les hauteurs, ſoit dans les plaines & même dans les marécages.

Il eſt, dit-il, de la groſſeur d'un lièvre ; ſa peau eſt dure & propre à faire des empeignes de ſouliers qui durent très-long-temps ; il n'a point de graiſſe, ſa chair eſt auſſi blanche & preſque auſſi bonne que celle du lapin ; ayant le même goût & le même fumet ; vieux ou jeune, la chair en eſt toujours tendre ; mais ceux du bord de la mer ſont les meilleurs ; on les prend avec des

De Seve del. Barron Sculp.

L'AGOUTI.

trappes, on les tue à l'affût, on les chasse avec des chiens. Les Indiens & les Nègres qui savent les siffler, en tuent tant qu'ils veulent; quand ils sont poursuivis, ils se sauvent à l'eau ou bien ils se cachent comme les lapins, dans des trous qu'ils ont creusés ou dans des arbres creux. Ils mangent avec leurs pattes comme les écureuils; leur nourriture ordinaire & qu'ils cachent souvent en terre, pour la retrouver au besoin, sont des noyaux de maripa, de tourlouri, de corana, &c. & lorsqu'ils ont caché ces noyaux, ils les laissent quelquefois six mois dans la terre sans y toucher; ils peuplent autant que les lapins; ils font trois ou quatre petits & quelquefois cinq, dans toutes les saisons de l'année. Ils n'habitent pas en nombre dans le même trou, on les y trouve seuls ou bien la mère avec ses petits; ils s'apprivoisent aisément & mangent à peu-près de tout; devenus domestiques, ils ne vont pas courir loin & reviennent volontiers à la maison; cependant ils conservent un peu de leur humeur sauvage. En géneral ils restent dans leurs trous pendant la nuit, à moins qu'il ne fasse clair de lune, mais ils courent pendant la plus grande partie du jour; & il y a de certaines contrées, comme vers l'embouchure du fleuve des Amazones, où ces animaux sont si nombreux, qu'on les rencontre fréquemment par vingtaines.

LE LION*.

DANS l'eſpèce humaine, l'influence du climat ne ſe marque que par des variétés aſſez légères, parce que cette eſpèce eſt une, & qu'elle eſt très-diſtinctement ſéparée de toutes les autres eſpèces; l'homme, blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Aſie, & rouge en Amérique, n'eſt que le même homme teint de la couleur du climat; comme il eſt fait pour régner ſur la terre, que le globe entier eſt ſon domaine, il ſemble que ſa nature ſe ſoit prêtée à toutes les ſituations; ſous les feux du Midi, dans les glaces du Nord il vit, il multiplie, il ſe trouve par-tout ſi anciennement répandu, qu'il ne paroît affecter aucun climat particulier. Dans les animaux au contraire, l'influence du climat eſt plus forte & ſe marque par des caractères plus ſenſibles, parce que les eſpèces ſont diverſes, & que leur nature eſt infiniment moins perfectionnée, moins étendue que

* Le Lion; en Grec Λέων; en Latin, *leo;* en Italien, *leone;* en Eſpagnol, *leon;* en Allemand, *lew;* en Anglois, *lion;* en Suédois, *leyon.*

Leo, Geſner, *Hiſt. animal. quadrup. pag. 572. Icon. quadr. p. 66.*

Leo, Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 162.*

Felis caudâ elongatâ floccoſâ, thorace jubato. Linnæus.

Leo, Klein, *de quadrup. pag. 81.*

Felis caudâ in floccum deſinente..... Leo, Briſſon, *Regn. animal. pag. 267.*

celle

celle de l'homme. Non-seulement les variétés dans chaque espèce sont plus nombreuses & plus marquées que dans l'espèce humaine, mais les différences même des espèces semblent dépendre des différens climats ; les unes ne peuvent se propager que dans les pays chauds, les autres ne peuvent subsister que dans des climats froids. Le lion n'a jamais habité les régions du Nord ; le renne ne s'est jamais trouvé dans les contrées du Midi, & il n'y a peut-être aucun animal dont l'espèce soit comme celle de l'homme généralement répandue sur toute la surface de la terre ; chacun a son pays, sa patrie naturelle dans laquelle chacun est retenu par nécessité physique, chacun est fils de la terre qu'il habite, & c'est dans ce sens qu'on doit dire que tel ou tel animal est originaire de tel ou tel climat.

Dans les pays chauds, les animaux terrestres sont plus grands & plus forts que dans les pays froids ou tempérés, ils sont aussi plus hardis, plus féroces ; toutes leurs qualités naturelles semblent tenir de l'ardeur du climat. Le lion, né sous le soleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous : nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seroient à peine dignes d'être ses pourvoyeurs *(a)*. Les lions d'Amérique, s'ils méritent ce nom, sont, comme le climat, infiniment plus doux que ceux de l'Afrique ; & ce qui prouve évidemment que l'excès de férocité

(a) Il y a une espèce de Lynx qu'on appelle le *Pourvoyeur du Lion.*

vient de l'excès de la chaleur, c'eſt que dans le même pays, ceux qui habitent les hautes montagnes où l'air eſt plus tempéré, ſont d'un naturel différent de ceux qui demeurent dans les plaines où la chaleur eſt extrême. Les lions du mont Atlas *(b)*, dont la cime eſt quelquefois couverte de neige, n'ont ni la hardieſſe, ni la force, ni la férocité des lions du Biledulgerid ou du Zaara, dont les plaines ſont couvertes de ſables brûlans. C'eſt ſurtout dans ces déſerts ardens que ſe trouvent ces lions terribles, qui ſont l'effroi des Voyageurs & le fléau des provinces voiſines; heureuſement l'eſpèce n'en eſt pas très-nombreuſe, il paroît même qu'elle diminue tous les jours, car de l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. « Les Romains, dit M. Shaw *(c)*, tiroient de » la Libye, pour l'uſage des ſpectacles, cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui. » On a remarqué de même, qu'en Turquie, en Perſe & dans l'Inde, les lions ſont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement; & comme ce puiſſant & courageux animal fait ſa proie de tous les autres animaux, & n'eſt lui-même la proie d'aucun,

(b) *Voyez* l'Afrique d'Ogilby, *pages 15 & 16*; & l'Hiſt. générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevoſt, *tome V, page 86.*

(c) *Voyez* les voyages de M. Shaw; *à la Haye, 1743, tome I, page 315.*

on ne peut attribuer la diminution de quantité dans ſon eſpèce, qu'à l'augmentation du nombre dans celle de l'homme ; car il faut avouer que la force de ce Roi des animaux ne tient pas contre l'adreſſe d'un Hottentot ou d'un Nègre, qui ſouvent oſent l'attaquer tête à tête avec des armes aſſez légères. Le lion n'ayant d'autres ennemis que l'homme, & ſon eſpèce ſe trouvant aujourd'hui réduite à la cinquantième, ou, ſi l'on veut, à la dixième partie de ce qu'elle étoit autrefois ; il en réſulte que l'eſpèce humaine, au lieu d'avoir ſouffert une diminution conſidérable depuis le temps des Romains (comme bien des gens le prétendent), s'eſt au contraire augmentée, étendue, & plus nombreuſement répandue, même dans les contrées, comme la Libye, où la puiſſance de l'homme paroît avoir été plus grande dans ce temps, qui étoit à peu-près le ſiècle de Carthage, qu'elle ne l'eſt dans le ſiècle préſent de Tunis & d'Alger.

L'induſtrie de l'homme augmente avec le nombre, celle des animaux reſte toujours la même : toutes les eſpèces nuiſibles, comme celle du lion, paroiſſent être reléguées & réduites à un petit nombre, non-ſeulement parce que l'homme eſt par-tout devenu plus nombreux, mais auſſi parce qu'il eſt devenu plus habile & qu'il a ſu fabriquer des armes terribles auxquelles rien ne peut réſiſter : heureux s'il n'eût jamais combiné le fer & le feu que pour la deſtruction des lions ou des tigres !

Cette ſupériorité de nombre & d'induſtrie dans

l'homme, qui briſe la force du lion, en énerve auſſi le courage : cette qualité, quoique naturelle, s'exalte ou ſe tempère dans l'animal ſuivant l'uſage heureux ou malheureux qu'il a fait de ſa force. Dans les vaſtes déſerts du Zaara, dans ceux qui ſemblent ſéparer deux races d'hommes très-différentes, les Nègres & les Maures, entre le Sénégal & les extrémités de la Mauritanie, dans les terres inhabitées qui ſont au-deſſus du pays des Hottentots, & en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique & de l'Aſie, où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions ſont encore en aſſez grand nombre, & ſont tels que la Nature les produit : accoutumés à meſurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides & terribles ; ne connoiſſant pas la puiſſance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte ; n'ayant pas éprouvé la force de ſes armes, ils ſemblent les braver ; les bleſſures les irritent, mais ſans les effrayer ; ils ne ſont pas même déconcertés à l'aſpect du grand nombre ; un ſeul de ces lions du déſert attaque ſouvent une caravane entière, & lorſqu'après un combat opiniâtre & violent il ſe ſent affoibli, au lieu de fuir il continue de ſe battre en retraite, en faiſant toujours face & ſans jamais tourner le dos. Les lions au contraire qui habitent aux environs des villes & des bourgades de l'Inde & de la Barbarie *(d)*, ayant connu

---

(d) *Voyez* l'Afrique de Marmol, *tome II, page 213* ; & la Relation du voyage de Thévenot, *tome II, page 112*.

l'homme & la force de ſes armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à ſa voix menaçante, de n'oſer l'attaquer, de ne ſe jeter que ſur le menu bétail, & enfin de s'enfuir en ſe laiſſant pourſuivre par des femmes ou par des enfans *(e)*, qui leur font, à coups de bâton, quitter priſe & lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adouciſſement dans le naturel du lion, indique aſſez qu'il eſt ſuſceptible des impreſſions qu'on lui donne, & qu'il doit avoir aſſez de docilité pour s'apprivoiſer juſqu'à un certain point & pour recevoir une eſpèce d'éducation : auſſi l'Hiſtoire nous parle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre ou menés à la chaſſe, & qui, fidèles à leur maître, ne déployoient leur force & leur courage que contre ſes ennemis. Ce qu'il y a de très-ſûr, c'eſt que le lion pris jeune & élevé parmi les animaux domeſtiques, s'accoutume aiſément à vivre & même à jouer innocemment avec eux, qu'il eſt doux pour ſes maîtres & même careſſant, ſur-tout dans le premier âge, & que ſi ſa férocité naturelle reparoît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ſes mouvemens ſont très-impétueux & ſes appétits fort véhémens, on ne doit pas préſumer que les impreſſions de l'éducation puiſſent toujours les balancer ; auſſi y auroit-il quelque danger à lui laiſſer ſouffrir trop long-temps la faim, ou à le contrarier en le tourmentant

(e) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome I, pages 54 & ſuiv.*

hors de propos; non-ſeulement il s'irrite des mauvais traitemens, mais il en garde le ſouvenir & paroît en méditer la vengeance, comme il conſerve auſſi la mémoire & la reconnoiſſance des bienfaits. Je pourrois citer ici un grand nombre de faits particuliers, dans leſquels j'avoue que j'ai trouvé quelqu'exagération, mais qui cependant ſont aſſez fondés pour prouver au moins, par leur réunion, que ſa colère eſt noble, ſon courage magnanime, ſon naturel ſenſible. On l'a ſouvent vu dédaigner de petits ennemis, mépriſer leurs inſultes & leur pardonner des libertés offenſantes; on l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer ſans s'aigrir, prendre au contraire des habitudes douces, obéir à ſon maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort en les lui jetant pour proie, & comme s'il ſe fût attaché par cet acte généreux, leur continuer enſuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de ſa ſubſiſtance, ſe la laiſſer même quelquefois enlever toute entière, & ſouffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de ſon premier bienfait.

On pourroit dire auſſi que le lion n'eſt pas cruel, puiſqu'il ne l'eſt que par néceſſité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il conſomme, & que dès qu'il eſt repu il eſt en pleine paix, tandis que le tigre, le loup & tant d'autres animaux d'eſpèce inférieure, tels que le renard, la fouine, le putois, le furet, &c. donnent la mort pour le ſeul plaiſir de la donner, & que dans leurs maſſacres

nombreux, ils ſemblent plutôt vouloir aſſouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ſes grandes qualités intérieures; il a la figure impoſante, le regard aſſuré, la démarche fière, la voix terrible; ſa taille n'eſt point exceſſive comme celle de l'éléphant ou du rhinoceros; elle n'eſt ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramaſſée comme celle de l'hyæne ou de l'ours, ni trop alongée ni déformée par des inégalités comme celle du chameau; mais elle eſt au contraire ſi bien priſe & ſi bien proportionnée, que le corps du lion paroît être le modèle de la force jointe à l'agilité; auſſi ſolide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graiſſe, & ne contenant rien de ſurabondant, il eſt tout nerf & muſcle. Cette grande force muſculaire ſe marque au-dehors par les ſauts & les bonds prodigieux que le lion fait aiſément, par le mouvement bruſque de ſa queue, qui eſt aſſez fort pour terraſſer un homme, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de ſa face & ſur-tout celle de ſon front, ce qui ajoute beaucoup à la phyſionomie ou plutôt à l'expreſſion de la fureur, & enfin par la faculté qu'il a de remuer ſa crinière, laquelle non-ſeulement ſe heriſſe, mais ſe meut & s'agite en tout ſens, lorſqu'il eſt en colère.

A toutes ces nobles qualités individuelles, le lion joint auſſi la nobleſſe de l'eſpèce; j'entends par eſpèces nobles dans la Nature, celles qui ſont conſtantes, inva-

riables, & qu'on ne peut ſoupçonner de s'être dégradées: ces eſpèces ſont ordinairement iſolées & ſeules de leur genre; elles ſont diſtinguées par des caractères ſi tranchés, qu'on ne peut ni les méconnoître, ni les confondre avec aucune des autres. A commencer par l'homme, qui eſt l'être le plus noble de la création; l'eſpèce en eſt unique puiſque les hommes de toutes les races, de tous les climats, de toutes les couleurs, peuvent ſe mêler & produire enſemble, & qu'en même temps l'on ne doit pas dire qu'aucun animal appartienne à l'homme ni de près ni de loin par une parenté naturelle. Dans le cheval l'eſpèce n'eſt pas auſſi noble que l'individu, parce qu'elle a pour voiſine l'eſpèce de l'âne, laquelle paroît même lui appartenir d'aſſez près, puiſque ces deux animaux produiſent enſemble des individus, qu'à la vérité la Nature traite comme des bâtards indignes de faire race, incapables même de perpétuer l'une ou l'autre des deux eſpèces deſquelles ils ſont iſſus; mais qui, provenant du mélange des deux ne laiſſe pas de prouver leur grande affinité. Dans le chien l'eſpèce eſt peut-être encore moins noble, parce qu'elle paroît tenir de près à celles du loup, du renard & du chacal, qu'on peut regarder comme des branches dégénérées de la même famille. Et en deſcendant par degrés aux eſpèces inférieures, comme à celles des lapins, des belettes, des rats, &c. on trouvera que chacune de ces eſpèces en particulier ayant un grand nombre de branches collatérales,

collatérales, l'on ne peut plus reconnoître la souche commune ni la tige directe de chacune de ces familles devenues trop nombreuses. Enfin dans les insectes, qu'on doit regarder comme les espèces infimes de la Nature, chacune est accompagnée de tant d'espèces voisines, qu'il n'est plus possible de les considérer une à une, & qu'on est forcé d'en faire un bloc, c'est-à-dire un genre lorsqu'on veut les dénommer. C'est-là la véritable origine des méthodes, qu'on ne doit employer en effet que pour les dénombremens difficiles des plus petits objets de la Nature, & qui deviennent totalement inutiles & même ridicules lorsqu'il s'agit des êtres du premier rang; classer l'homme avec le singe, le lion avec le chat, dire que le lion est *un chat à crinière & à queue longue*; c'est dégrader, défigurer la Nature au lieu de la décrire ou de la dénommer.

L'espèce du lion est donc une des plus nobles, puisqu'elle est unique & qu'on ne peut la confondre avec celle du tigre, du léopard, de l'once, &c. & qu'au contraire ces espèces, qui semblent être les moins éloignées de celle du lion, sont assez peu distinctes entre elles pour avoir été confondues par les Voyageurs, & prises les unes pour les autres par les Nomenclateurs *(f)*.

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou

(f) Voyez dans ce Volume l'article des *Tigres*, où il est parlé des animaux auxquels on a donné mal-à-propos ce nom.

neuf pieds de longueur *(g)* depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ quatre pieds, ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds & demi de longueur sur trois pieds & demi de hauteur, & la queue longue d'environ trois pieds. La lionne est dans toutes les dimensions d'environ un quart plus petite que le lion.

Aristote *(h)* distingue deux espèces de lions, les uns grands, les autres plus petits ; « ceux-ci, dit-il, ont le » corps plus court à proportion, le poil plus crêpu, & ils sont moins courageux que les autres ; » il ajoute qu'en général tous les lions sont de la même couleur, c'est-à-dire de couleur fauve. Le premier de ces faits me paroît douteux ; car nous ne connoissons pas ces lions à poil crêpu, aucun Voyageur n'en a fait mention ; quelques relations, qui d'ailleurs ne me paroissent pas mériter une confiance entière, parlent seulement d'un tigre à poil frisé qui se trouve au cap de Bonne-espérance *(i)*; mais presque tous les témoignages paroissent

---

(g) Un lion fort jeune, disséqué par M.rs de l'Académie, avoit sept pieds & demi de long depuis l'extrémité du mufle jusqu'au commencement de la queue, & quatre pieds & demi de hauteur depuis le haut du dos jusqu'à terre. *Voyez* les Mémoires pour servir à l'histoire des animaux ; *Paris, 1676, page 6.*

(h) Vide Arist. hist. animal. cap. XLIV.

(i) Voy. les Mém. de Kolbe, dans lesquels il appelle cet animal *Loup-tigre.*

s'accorder ſur l'unité de la couleur du lion, qui eſt fauve ſur le dos, & blanchâtre ſur les côtés & ſous le ventre. Cependant Ælien & Oppien ont dit qu'en Éthiopie les lions étoient noirs comme les hommes, qu'il y en avoit aux Indes de tout blancs, & d'autres marqués ou rayés de différentes couleurs, rouges, noires & bleues; mais cela ne nous paroît confirmé par aucun témoignage qu'on puiſſe regarder comme authentique; car Marc-Paul, Vénitien, ne parle pas de ces lions rayés comme les ayant vus, & Geſner *(k)* remarque avec raiſon qu'il n'en fait mention que d'après Ælien. Il paroît au contraire qu'il y a très-peu ou point de variétés dans cette eſpèce, que les lions d'Afrique & les lions d'Aſie ſe reſſemblent en tout, & que ſi ceux des montagnes diffèrent de ceux des plaines, c'eſt moins par les couleurs de la robe que par la grandeur de la taille.

Le lion porte une crinière ou plutôt un long poil, qui couvre toutes les parties antérieures de ſon corps *(l)*, & qui devient toujours plus long à meſure qu'il avance en âge. La lionne n'a jamais ces longs poils, quelque vieille qu'elle ſoit. L'animal d'Amérique que les Européens ont appelé *Lion*, & que les naturels du Pérou appellent *Puma*, n'a point de crinière, il eſt auſſi beau-

---

(k) Vide Geſner, *Hiſt. animal. quadrup. pag. 574.*

(l) Cette crinière n'eſt pas du crin, mais du poil aſſez doux & liſſe, comme celui du reſte du corps.

coup plus petit, plus foible & plus poltron que le vrai lion. Il ne feroit pas impoffible que la douceur du climat de cette partie de l'Amérique méridionale, eût affez influé fur la nature du lion, pour le dépouiller de fa crinière, lui ôter fon courage & réduire fa taille; mais ce qui paroît impoffible, c'eft que cet animal, qui n'habite que les climats fitués entre les tropiques, & auquel la Nature paroît avoir fermé tous les chemins du Nord, ait paffé des parties méridionales de l'Afie ou de l'Afrique en Amérique, puifque ces continens font féparés vers le Midi par des mers immenfes, c'eft ce qui nous porte à croire que le puma n'eft point un lion, tirant fon origine des lions de l'ancien continent, & qui auroit enfuite dégénéré dans le climat du nouveau monde; mais que c'eft un animal particulier à l'Amérique, comme le font auffi la plupart des animaux de ce nouveau continent. Lorfque les Européens en firent la découverte, ils trouvèrent en effet que tout y étoit nouveau, les animaux quadrupèdes, les oifeaux, les poiffons, les infectes, les plantes, tout parut inconnu, tout fe trouva différent de ce qu'on avoit vu jufqu'alors. Il fallut cependant dénommer les principaux objets de cette nouvelle Nature; les noms du pays étoient pour la plupart barbares, très-difficiles à prononcer & encore plus à retenir: on emprunta donc des noms de nos langues d'Europe, & fur-tout de l'Efpagnole & de la Portugaife. Dans cette difette de dénominations, un petit rapport dans la forme

extérieure, une légère ressemblance de taille & de figure suffirent pour attribuer à ces objets inconnus les noms des choses connues; de-là les incertitudes, l'équivoque, la confusion qui s'est encore augmentée, parce qu'en même temps qu'on donnoit aux productions du nouveau monde les dénominations de celles de l'ancien continent, on y transportoit continuellement, & dans le même temps, les espèces d'animaux & de plantes qu'on n'y avoit pas trouvées. Pour se tirer de cette obscurité & pour ne pas tomber à tout instant dans l'erreur, il est donc nécessaire de distinguer soigneusement ce qui appartient en propre à l'un & à l'autre continent, & tâcher de ne s'en pas laisser imposer par les dénominations actuelles, lesquelles ont presque toutes été mal appliquées; nous ferons sentir toute la nécessité de cette distinction dans l'article suivant, & nous donnerons en même temps une énumération raisonnée des animaux originaires de l'Amérique & de ceux qui y ont été transportés de l'ancien continent. M. de la Condamine, dont le témoignage mérite toute confiance, dit expressément qu'il ne sait pas si l'animal que les Espagnols de l'Amérique appellent *Lion,* & les naturels du pays de Quito, *Puma,* mérite le nom de lion; il ajoute qu'il est beaucoup plus petit que le lion d'Afrique, & que le mâle n'a point de crinière *(m)*. Frésier dit aussi que les animaux qu'on appelle *Lions* au Pérou, sont bien

(m) *Voyez* le Voyage de l'Amérique méridionale, *pages 24 & suiv.*

différens des lions d'Afrique ; qu'ils fuyent les hommes, qu'ils ne sont à craindre que pour les troupeaux ; & il ajoute une chose très-remarquable, c'est que leur tête tient de celle du loup & de celle du tigre, & qu'il a la queue plus petite que l'un & l'autre *(n)*. On trouve dans des relations plus anciennes *(o)*, que les lions d'Amérique ne ressemblent point à ceux d'Afrique; qu'ils n'en ont ni la grandeur, ni la fierté, ni la couleur ; qu'ils ne sont ni rouges, ni fauves, mais gris ; qu'ils n'ont point de crinière ; ainsi ces animaux diffèrent du lion par la taille, par la couleur, par la forme de la tête, par la longueur de la queue, par le manque de crinière, & enfin par les habitudes naturelles ; caractères assez nombreux & assez essentiels pour faire cesser l'équivoque du nom, & pour que dans la suite l'on ne confonde plus le *Puma* dAmérique avec le vrai lion, le lion de l'Afrique ou de l'Asie.

Quoique ce noble animal ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister & vivre assez long-temps dans les pays tempérés, peut-être même avec beaucoup de soin pourroit-il y multiplier. Gesner rapporte qu'il naquit des lions dans la ménagerie de Florence ; Willugby dit qu'à Naples une lionne, enfermée

---

(n) *Voyez* le Voyage de Frésier à la mer du sud ; *Paris, 1716, page 132.*

(o) *Voyez* l'Histoire naturelle des Indes de Joseph Acosta, traduction de Robert Renaud ; *Paris, 1600, pages 44 & 190.*

avec un lion dans la même tanière, avoit produit cinq petits d'une ſeule portée : ces exemples ſont rares, mais s'ils ſont vrais, ils ſuffiſent pour prouver que les lions ne ſont pas abſolument étrangers au climat tempéré ; cependant il ne s'en trouve actuellement dans aucune des parties méridionales de l'Europe, & dès le temps d'Homère il n'y en avoit point dans le Péloponèſe, quoiqu'il y en eût alors, & même encore du temps d'Ariſtote, dans la Thrace, la Macédoine & la Theſſalie : il paroît donc que dans tous les temps ils ont conſtamment donné la préférence aux climats les plus chauds, qu'ils ſe ſont rarement habitués dans les pays tempérés, & qu'ils n'ont jamais habité dans les terres du Nord. Les Naturaliſtes que nous venons de citer, & qui ont parlé de ces lions nés à Florence & à Naples, ne nous ont rien appris ſur le temps de la geſtation de la lionne, ſur la grandeur des lionceaux lorſqu'ils viennent de naître, ſur les degrés de leur accroiſſement. Ælien *(p)* dit que la lionne porte deux mois, Philoſtrate & Edoward Wuot *(q)* diſent au contraire qu'elle porte ſix mois ; s'il falloit opter entre ces deux opinions, je ſerois de la dernière ; car le lion eſt un animal de grande taille, & nous ſavons qu'en général dans les gros animaux, la durée de la geſtation eſt plus longue qu'elle ne l'eſt dans les

---

(p) *Vide* Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. 575 & ſuiv.

(q) *Vide lib. de diff. animal.* cap. LXXX.

petits. Il en eſt de même de l'accroiſſement du corps ; les Anciens & les Modernes conviennent que les lions nouveaux nés ſont fort petits, de la grandeur à peu-près d'une belette *(r)*, c'eſt-à-dire de ſix ou ſept pouces de longueur ; il leur faut donc au moins quelques années pour grandir de huit ou neuf pieds : ils diſent auſſi que les lionceaux ne ſont en état de marcher que deux mois après leur naiſſance. Sans donner une entière confiance au rapport de ces faits, on peut préſumer avec aſſez de vraiſemblance que le lion, attendu la grandeur de ſa taille, eſt au moins trois ou quatre ans à croître, & qu'il doit vivre environ ſept fois trois ou quatre ans, c'eſt-à-dire à peu-près vingt-cinq ans. Le S.[r] de Saint-Martin, maître du Combat du Taureau à Paris, qui a bien voulu me communiquer les remarques qu'il avoit faites ſur les lions qu'il a nourris, m'a fait aſſurer qu'il en avoit gardé quelques-uns pendant ſeize ou dix-ſept ans, & il croit qu'ils ne vivent guère que vingt ou vingt-deux ans ; il en a gardé d'autres pendant douze ou quinze ans, & l'on ſent bien que dans ces lions captifs le manque d'exercice, la contrainte & l'ennui, ne peuvent qu'affoiblir leur ſanté & abréger leur vie.

Ariſtote aſſure, en deux endroits différens de ſon ouvrage *(ſ)* ſur la génération, que la lionne produit cinq

---

(r) Vide *lib. de diff. animal,* cap. LXXX.

(ſ) Vide *Ariſt. de generatione*, lib. III, cap. II & X.

ou ſix

ou ſix petits de la première portée, quatre ou cinq de la ſeconde, trois ou quatre de la troiſième, deux ou trois de la quatrième, un ou deux de la cinquième, & qu'après cette dernière portée, qui eſt toujours la moins nombreuſe de toutes, la lionne devient ſtérile. Je ne crois point cette aſſertion fondée, car dans tous les animaux les premières & les dernières portées ſont moins nombreuſes que les portées intermédiaires. Ce Philoſophe s'eſt encore trompé, & tous les Naturaliſtes tant anciens que modernes ſe ſont trompés d'après lui, lorſqu'ils ont dit que la lionne n'avoit que deux mamelles; il eſt très-ſûr qu'elle en a quatre, & il eſt aiſé de s'en aſſurer par la ſeule inſpection; il dit auſſi *(t)* que les lions, les ours, les renards, naiſſent informes, *preſque inarticulés,* & l'on ſait à n'en pas douter, qu'à leur naiſſance tous ces animaux ſont auſſi formés que les autres, & que tous leurs membres ſont diſtincts & développés; enfin il aſſure que les lions s'accouplent à rebours *(u),* tandis qu'il eſt de même démontré par la ſeule inſpection des parties du mâle & de leur direction, lorſqu'elles ſont dans l'état propre à l'accouplement, qu'il ſe fait à la manière ordinaire des autres quadrupèdes. J'ai cru devoir faire mention en détail de ces petites erreurs d'Ariſtote, parce

---

(t) Vide *Ariſt. de generatione*, lib. IV, cap. VI.

(u) Idem. *Hiſt. animal.* lib. V, cap II . . . Linnæus, *Syſt. Nat. ed. X, page 41. Leo retro mingit & coit.*

que l'autorité de ce grand homme a entraîné presque tous ceux qui ont écrit après lui sur l'Histoire Naturelle des animaux. Ce qu'il dit encore au sujet du cou du lion, qu'il prétend ne contenir qu'un seul os, rigide, inflexible & sans division de vertèbres, a été démenti par l'expérience, qui même nous a donné sur cela un fait très-général, c'est que dans tous les quadrupèdes, sans en excepter aucun, & même dans l'homme, le cou est composé de sept vertèbres, ni plus, ni moins, & ces mêmes sept vertèbres se trouvent dans le cou du lion, comme dans celui de tous les autres animaux quadrupèdes. Un autre fait encore, c'est qu'en général les animaux carnassiers ont le cou beaucoup plus court que les animaux frugivores, & sur-tout que les animaux ruminans; mais cette différence de longueur dans le cou des quadrupèdes, ne dépend que de la grandeur de chaque vertèbre & non pas de leur nombre, qui est toujours le même: on peut s'en assurer, en jetant les yeux sur l'immense collection des squelètes qui se trouve maintenant au Cabinet du Roi; on verra qu'à commencer par l'éléphant & à finir par la taupe, tous les animaux quadrupèdes ont sept vertèbres dans le cou, & qu'aucun n'en a ni plus ni moins. A l'égard de la solidité des os du lion, qu'Aristote dit être sans moëlle & sans cavité, de leur dureté qu'il compare à celle du caillou, de leur propriété de faire feu par le frottement; c'est une erreur qui n'auroit

pas dû être répétée par Kolbe *(x)*, ni même parvenir jusqu'à nous, puisque dans le siècle même d'Aristote, Épicure s'étoit moqué de cette assertion.

Les lions sont très-ardens en amour; lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles *(y)*, qui ne cessent de rugir autour d'elle & de se livrer des combats furieux, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paisible possesseur & s'éloigne avec elle. La lionne met bas au printemps *(z)* & ne produit qu'une fois tous les ans; ce qui indique encore qu'elle est occupée pendant plusieurs mois à soigner & allaiter ses petits, & que par conséquent le temps de leur premier accroissement, pendant lequel ils ont besoin des secours de la mère, est au moins de quelques mois.

Dans ces animaux toutes les passions, même les plus douces, sont excessives, & l'amour maternel est extrême. La lionne, naturellement moins forte, moins courageuse & plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits; elle se montre alors avec encore plus de hardiesse que le lion, elle ne connoît point le danger, elle se jette indifféremment sur les hommes & sur les animaux

---

(x) Voyez les Mémoires de Kolbe; *Amsterdam, 1741, tome III, pages 4 & 5.*

(y) Vide Gesner, *Hist. quadrup.* pag. 575 & suiv.

(z) Idem, ibidem.

qu'elle rencontre, elle les met à mort, ſe charge enſuite de ſa proie, la porte & la partage à ſes lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à ſucer le ſang & à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très-écartés & de difficile accès, & lorſqu'elle craint d'être découverte, elle cache ſes traces en retournant pluſieurs fois ſur ſes pas, ou bien elle les efface avec ſa queue; quelquefois même lorſque l'inquiétude eſt grande, elle tranſporte ailleurs ſes petits, & quand on veut les lui enlever, elle devient furieuſe & les défend juſqu'à la dernière extrémité.

On croit que le lion n'a pas l'odorat auſſi parfait ni les yeux auſſi bons que la plupart des autres animaux de proie; on a remarqué que la grande lumière du ſoleil paroît l'incommoder, qu'il marche rarement dans le milieu du jour, que c'eſt pendant la nuit qu'il fait toutes ſes courſes, que quand il voit des feux allumés autour des troupeaux, il n'en approche guère, &c. on a obſervé qu'il n'évente pas de loin l'odeur des autres animaux, qu'il ne les chaſſe qu'à vue & non pas en les ſuivant à la piſte, comme font les chiens & les loups dont l'odorat eſt plus fin. On a même donné le nom de *Guide* ou de *Pourvoyeur du Lion* à une eſpèce de lynx auquel on ſuppoſe la vûe perçante & l'odorat exquis, & on prétend que ce lynx accompagne ou précède toujours le lion pour lui indiquer ſa proie: nous connoiſſons cet animal, qui ſe trouve, comme le lion, en

Arabie, en Libye, &c. qui, comme lui, vit de proie, & le ſuit peut-être quelquefois pour profiter de ſes reſtes, car étant foible & de petite taille, il doit fuir le lion plutôt que le ſervir.

Le lion, lorſqu'il a faim, attaque de face tous les animaux qui ſe préſentent; mais comme il eſt très-redouté, & que tous cherchent à éviter ſa rencontre, il eſt ſouvent obligé de ſe cacher & de les attendre au paſſage; il ſe tapit ſur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les ſaiſit ſouvent du premier bond: dans les déſerts & les forêts, ſa nourriture la plus ordinaire ſont les gazelles & les ſinges, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorſqu'ils ſont à terre, car il ne grimpe pas ſur les arbres comme le tigre ou le puma *(a)*; il mange beaucoup à la fois & ſe remplit pour deux ou trois jours; il a les dents ſi fortes qu'il briſe aiſément les os, & il les avale avec la chair. On prétend qu'il ſupporte long-temps la faim; comme ſon tempérament eſt exceſſivement chaud, il ſupporte moins patiemment la ſoif, & boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau, il prend l'eau en lappant comme un chien; mais au lieu que la langue du chien ſe courbe en-deſſus pour lapper, celle du lion ſe courbe en-deſſous, ce qui fait qu'il eſt long-temps à boire & qu'il

(a) Vide Klein, *de quadrup. pag. 82.*

perd beaucoup d'eau; il lui faut environ quinze livres de chair crue chaque jour; il préfère la chair des animaux vivans, de ceux fur-tout qu'il vient d'égorger; il ne fe jette pas volontiers fur des cadavres infects, & il aime mieux chaffer une nouvelle proie que de retourner chercher les reftes de la première: mais quoique d'ordinaire il fe nourriffe de chair fraîche, fon haleine eft très-forte & fon urine a une odeur infupportable.

Le rugiffement du lion eft fi fort que quand il fe fait entendre, par échos, la nuit dans les déferts, il reffemble au bruit du tonnerre *(b)*; ce rugiffement eft fa voix ordinaire, car quand il eft en colère il a un autre cri, qui eft court & réitéré fubitement; au lieu que le rugiffement eft un cri prolongé, une efpèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémiffement plus aigu: il rugit cinq ou fix fois par jour, & plus fouvent lorfqu'il doit tomber de la pluie *(c)*. Le cri qu'il fait lorfqu'il eft en colère, eft encore plus terrible que le rugiffement; alors il fe bat les flancs de fa queue, il en bat la terre, il agite fa crinière, fait mouvoir la peau de fa face, remue fes gros fourcils, montre des dents menaçantes & tire une langue armée de pointes fi dures, qu'elle fuffit feule

---

(b) Voyez les Voyages de la Boullaye-le-Gouz, *page 320.*

(c) C'eft du fieur de Saint-Martin, maître du Combat du Taureau, qui a nourri plufieurs lions, que nous tenons ces derniers faits.

pour écorcher la peau & entamer la chair ſans le ſecours des dents ni des ongles, qui ſont après les dents ſes armes les plus cruelles. Il eſt beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires & les jambes de devant, que par les parties poſtérieures du corps; il voit la nuit, comme les chats; il ne dort pas long-temps & s'éveille aiſément; mais c'eſt mal-à-propos que l'on a prétendu qu'il dormoit les yeux ouverts.

La démarche ordinaire du lion eſt fière, grave & lente, quoique toujours oblique; ſa courſe ne ſe fait pas par des mouvemens égaux, mais par ſauts & par bonds, & ſes mouvemens ſont ſi bruſques qu'il ne peut s'arrêter à l'inſtant & qu'il paſſe preſque toujours ſon but; lorſqu'il ſaute ſur ſa proie il fait un bond de doûze ou quinze pieds, tombe deſſus, la ſaiſit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles & enſuite la dévore avec les dents. Tant qu'il eſt jeune & qu'il a de la légèreté il vit du produit de ſa chaſſe, & quitte rarement ſes déſerts & ſes forêts où il trouve aſſez d'animaux ſauvages pour ſubſiſter aiſément; mais lorſqu'il devient vieux, peſant & moins propre à l'exercice de la chaſſe, il s'approche des lieux fréquentés, & devient plus dangereux pour l'homme & pour les animaux domeſtiques; ſeulement on a remarqué que lorſqu'il voit des hommes & des animaux enſemble, c'eſt toujours ſur les animaux qu'il ſe jette & jamais ſur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent,

car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenser *(d)*, & il quitte sa proie pour se venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux ; il aime aussi beaucoup celle des jeunes éléphans, ils ne peuvent lui résister lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé & il en vient aisément à bout, à moins que la mère n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinoceros, le tigre & l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent résister au lion.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de grande taille & bien appuyés par des hommes à cheval, on le déloge, on le fait retirer; mais il faut que les chiens & même les chevaux soient aguerris auparavant, car presque tous les animaux frémissent & s'enfuient à la seule odeur du lion. Sa peau, quoique d'un tissu ferme & serré, ne résiste point à la bale, ni même au javelot; néanmoins on ne le tue presque jamais d'un seul coup: on le prend souvent par adresse, comme nous prenons les loups, en le faisant tomber dans une fosse profonde qu'on recouvre avec des matières légères, au-dessus desquelles on attache un animal vivant. Le lion devient

(d) Voyez l'Histoire générale des Voyages, *tome V, page 86.* M. l'Abbé Prevost qui, comme tout le monde sait, écrit avec autant de chaleur que d'élégance, y fait une très-belle description du lion, de ses qualités & de ses habitudes naturelles.

doux

De Sève del.

C. Baquoy Sculp.

LE LION.

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LA LIONNE.

doux dès qu'il est pris, & si l'on profite des premiers momens de sa surprise ou de sa honte, on peut l'attacher, le museler & le conduire où l'on veut.

La chair du lion est d'un goût désagréable & fort; cependant les Nègres & les Indiens ne la trouvent pas mauvaise & en mangent souvent ; la peau qui faisoit autrefois la tunique des héros, sert à ces peuples de manteau & de lit ; ils en gardent aussi la graisse, qui est d'une qualité fort pénétrante, & qui même est de quelque usage dans notre Médecine *(e)*.

(e) Voyez l'Histoire Naturelle des Animaux, par M.rs Arnaud de Nobleville & Salerne ; *Paris, 1727, tome V, part. 2, page 115.*

LES TIGRES.

COMME le nom de Tigre eſt un nom générique qu'on a donné à pluſieurs animaux d'eſpèces différentes, il faut commencer par les diſtinguer les uns des autres. Les léopards & les panthères que l'on a ſouvent confondus enſemble, ont tous deux été appelés *tigres* par la plupart des Voyageurs : l'once ou l'onça qui eſt une petite eſpèce de panthère qui s'apprivoiſe aiſément, & dont les Orientaux ſe ſervent pour la chaſſe, a été priſe pour la panthère, & déſignée comme elle par le nom de *tigre*. Le lynx ou loup-cervier, le pourvoyeur du lion que les Turcs appellent *karackoulah* & les Perſans *ſiyah-gush*, ont quelquefois auſſi reçu le nom de *panthère* ou d'*once*. Tous ces animaux ſont communs en Afrique & dans toutes les parties méridionales de l'Aſie; mais le vrai tigre, le ſeul qui doit porter ce nom, eſt un animal rare, peu connu des Anciens, & mal décrit par les Modernes. Ariſtote qui eſt en Hiſtoire Naturelle le guide des uns & des autres, n'en fait aucune mention : Pline *(a)* dit ſeulement que le tigre eſt un animal d'une vîteſſe terrible, *tremendæ velocitatis animal ;* & il donne à entendre que de ſon temps il étoit bien plus rare que la panthère, puiſqu'Auguſte fut le premier qui préſenta un tigre aux Romains pour la dédicace du théâtre de Marcellus, tandis que dès le

(a) Vide *Plin. Natural. Hiſt.* lib. VIII, cap. XVIII.

temps de Scaurus, cet Édile avoit envoyé cent cinquante panthères *(b)*, & qu'enſuite Pompée en avoit fait venir quatre cents dix, & Auguſte quatre cents vingt pour les ſpectacles de Rome; mais Pline ne nous donne aucune deſcription, ni même ne nous indique aucuns des caractères du tigre. Oppien *(c)* & Solin qui ont écrit après Pline, paroiſſent être les premiers qui aient dit que le tigre étoit marqué par des bandes longues, & la panthère par des taches rondes; c'eſt en effet l'un des caractères qui diſtingue le vrai tigre, non-ſeulement de la panthère, mais de pluſieurs autres animaux qu'on a depuis appelés *tigres*. Strabon *(d)* cite Mégaſthène au ſujet du vrai tigre, & il dit d'après lui, qu'il y a des tigres aux Indes qui ſont une fois plus gros que des lions: le tigre eſt donc un animal féroce, d'une vîteſſe terrible, dont le corps eſt marqué de bandes longues, & dont la taille ſurpaſſe celle du lion. Voilà les ſeules notions que les Anciens nous aient données d'un animal auſſi remarquable; les Modernes, comme Geſner & les autres Naturaliſtes qui ont parlé du tigre, n'ont preſque rien ajouté au peu qu'en ont dit les Anciens.

(b) Vide *Plin. Natural. Hiſt.* lib. VIII, cap. XVII.

(c) Vide *Oppian. lib. I, de Venatione ubi ait: Orynges alios decorari tæniis oblongis tigrium inſtar, alios vero rotundis ut panthera. — Tigres* (ait Solinus) *beſtias inſignes maculis notæ & pernicitas memorabiles reddiderunt, fulvo nitent, hoc fulvum nigricantibus ſegmentis inter-undatum.*

(d) Vide *Strab.* lib. XV.

Dans notre langue on a appelé *peaux de tigres* ou *peaux tigrées* toutes les peaux à poil court, qui se sont trouvées variées par des taches arrondies & séparées: les Voyageurs, partant de cette fausse dénomination, ont à leur tour appelé *tigres* tous les animaux de proie dont la peau étoit *tigrée*, c'est-à-dire, marquée de taches séparées. M.rs de l'Académie des Sciences ont suivi le torrent, & ont aussi appelé *tigres* les animaux à peau *tigrée* qu'ils ont disséqués, & qui cependant sont très-différens du vrai tigre.

La cause la plus générale des équivoques & des incertitudes qui se sont si fort multipliées en Histoire Naturelle, c'est, comme je l'ai indiqué dans l'article précédent, la nécessité où l'on s'est trouvé de donner des noms aux productions inconnues du nouveau Monde. Les animaux, quoique pour la plupart d'espèce & de nature très-différentes de ceux de l'ancien continent, ont reçu les mêmes noms, dès qu'on leur a trouvé quelque rapport ou quelque ressemblance avec ceux-ci. On s'étoit d'abord trompé en Europe, en appelant *tigres* tous les animaux à peau *tigrée* d'Asie & d'Afrique: cette erreur transportée en Amérique y a doublé; car ayant trouvé dans cette terre nouvelle des animaux dont la peau étoit marquée de taches arrondies & séparées, on leur a donné le nom de tigres, quoiqu'ils ne fussent ni de l'espèce du vrai tigre, ni même d'aucune de celle des animaux à peau *tigrée* de l'Asie ou de l'Afrique

auxquels on avoit déjà mal-à-propos donné ce même nom : & comme ces animaux à peau tigrée qui ſe ſont trouvés en Amérique ſont en aſſez grand nombre, & qu'on n'a pas laiſſé de leur donner à tous le nom commun de *tigre*, quoiqu'ils fuſſent très-différens du tigre & différens entre eux ; il ſe trouve qu'au lieu d'une ſeule eſpèce qui doit porter ce nom, il y en a neuf ou dix, & que par conſéquent l'hiſtoire de ces animaux eſt très-embarraſſée, très-difficile à faire, parce que les noms ont confondu les choſes, & qu'en faiſant mention de ces animaux l'on a ſouvent dit des uns ce qui devoit être dit des autres.

Pour prévenir la confuſion qui réſulte de ces dénominations mal appliquées à la plupart des animaux du nouveau Monde, & en particulier à ceux que l'on a fauſſement appelés *tigres*, j'ai penſé que le moyen le plus ſûr étoit de faire une énumération comparée des animaux quadrupèdes, dans laquelle je diſtingue, 1.° ceux qui ſont naturels & propres à l'ancien continent, c'eſt-à-dire à l'Europe, l'Afrique & l'Aſie, & qui ne ſe ſont point trouvés en Amérique lorſqu'on en fit la découverte ; 2.° ceux qui ſont naturels & propres au nouveau continent, & qui n'étoient point connus dans l'ancien ; 3.° ceux qui ſe trouvant également dans les deux continens, ſans avoir été tranſportés par les hommes, doivent être regardés comme communs & à l'un & à l'autre. Il a fallu pour cela recueillir & raſſembler ce qui ſe trouve épars au

ſujet des animaux, dans les Voyageurs & dans les premiers Hiſtoriens du nouveau Monde : c'eſt le précis de ces recherches que nous donnons ici avec quelque confiance, parce que nous les croyons utiles pour l'intelligence de toute l'Hiſtoire Naturelle, & en particulier de l'hiſtoire des Animaux.

ANIMAUX

DE L'ANCIEN CONTINENT.

LES plus grands animaux ſont ceux qui ſont les mieux connus, & ſur leſquels en général il y a le moins d'équivoque ou d'incertitude ; nous les ſuivrons donc dans cette énumération, en les indiquant à peu-près par ordre de grandeur.

Les éléphans appartiennent à l'ancien continent, & ne ſe trouvent pas dans le nouveau ; les plus grands ſont en Aſie, les plus petits en Afrique ; tous ſont originaires des climats les plus chauds, & quoiqu'ils puiſſent vivre dans les contrées tempérées, ils ne peuvent y multiplier ; ils ne multiplient pas même dans leur pays natal lorſqu'ils ont perdu leur liberté ; cependant l'eſpèce en eſt aſſez nombreuſe, quoiqu'entièrement confinée aux ſeuls climats méridionaux de l'ancien continent ; & non-ſeulement elle n'eſt point en Amérique, mais il ne s'y trouve même

aucun animal qu'on puiſſe lui comparer, ni pour la grandeur, ni pour la figure.

On peut dire la même choſe du rhinoceros, dont l'eſpèce eſt beaucoup moins nombreuſe que celle de l'éléphant; il ne ſe trouve que dans les déſerts de l'Afrique & dans les forêts de l'Aſie méridionale, & il n'y a en Amérique aucun animal qui lui reſſemble.

L'hippopotame habite les rivages des grands fleuves de l'Inde & de l'Afrique; l'eſpèce en eſt peut-être encore moins nombreuſe que celle du rhinoceros, & ne ſe trouve point en Amérique, ni même dans les climats tempérés de l'ancien continent.

Le chameau & le dromadaire dont les eſpèces, quoique très-voiſines, ſont différentes, & qui ſe trouvent ſi communément en Aſie, en Arabie & dans toutes les parties orientales de l'ancien continent, étoient auſſi inconnus aux Indes occidentales que l'éléphant, l'hippopotame & le rhinoceros. L'on a très-mal-à-propos donné le nom de chameau au lama *(a)* & au pacos *(b)* du Pérou, qui ſont d'une eſpèce ſi différente de celle du chameau, qu'on

---

(a) *Camelus dorſo levi, gibbo pectorali.* Linn. *Syſtem. natur. edit. X*, page 65. *Camelus pilis breviſſimis veſtitus..... Camelus Peruanus*, le Chameau du Pérou. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 56. — *Ovis Peruana.* Marcgrav. *Hiſt. Braſ.* pag. 243.

(b) *Camelus tophis nullis, corpore lanato.* Linn. *Syſtem. natur. edit. X*, pag. 66. — *Camelus pilis prolixis toto corpore veſtitus.* La Vigogne. Briſſon. *Regn. animal.* pag. 57. — *Ovis Peruana* pacos *dicta.* Marcgrav. *Hiſt. Braſ.* pag. 244.

a cru pouvoir leur donner auſſi le nom de *moutons;* en ſorte que les uns les ont appelés *chameaux*, & les autres *moutons* du Pérou, quoique le pacos n'ait rien de commun que la laine avec notre mouton, & que le lama ne reſſemble au chameau que par l'alongement du cou. Les Eſpagnols *(c)* tranſportèrent autrefois des vrais chameaux au Pérou; ils les avoient d'abord dépoſés aux iſles Canaries, d'où ils les tirèrent enſuite pour les paſſer en Amérique; mais il faut que le climat de ce nouveau Monde ne leur ſoit pas favorable, car quoiqu'ils aient produit dans cette terre étrangère, ils ne s'y ſont pas multipliés, & ils n'y ont jamais été qu'en très-petit nombre.

La giraffe *(c)* ou le *camelo-pardalis*, animal très-grand, très-gros & très-remarquable, tant par ſa forme ſingulière que par la hauteur de ſa taille, la longueur de ſon cou & celle de ſes jambes de devant, ne s'eſt point trouvé en Amérique; il habite en Afrique & ſur-tout en Éthiopie, & ne s'eſt jamais répandu au-delà des Tropiques dans les climats tempérés de l'ancien continent.

Nous avons vu dans l'article précédent, que le lion

(c) Voyez l'Hiſtoire naturelle des Indes de Joſeph Acoſta, traduite par Robert Renaud; *Paris, 1600, depuis la page 44 juſqu'à la page 208.* Voyez auſſi l'Hiſtoire des Incas; *Paris, 1744, tome II, page 266 & ſuiv.*

(d) Giraffa quam Arabes Zurnapa, *Græci & Latini* Camelo-pardalin *nominant. Bellon. obſ.* pag. 118.

n'exiſtoit

n'exiſtoit point en Amérique, & que le puma du Pérou eſt un animal d'une eſpèce différente. Nous verrons de même que le tigre & la panthère ne ſe trouvent que dans l'ancien continent, & que les animaux de l'Amérique méridionale auxquels on a donné ces noms ſont d'eſpèces différentes. Le vrai tigre, le ſeul qui doit conſerver ce nom, eſt un animal terrible & peut-être plus à craindre que le lion; ſa férocité n'eſt comparable à rien; mais on peut juger de ſa force par ſa taille; elle eſt ordinairement de quatre à cinq pieds de hauteur ſur neuf, dix & juſqu'à treize & quatorze pieds de longueur, ſans y comprendre la queue; ſa peau n'eſt pas *tigrée*, c'eſt-à-dire, parſemée de taches arrondies; il a ſeulement ſur un fond de poil fauve des bandes noires qui s'étendent tranſverſalement ſur tout le corps, & qui forment des anneaux ſur la queue dans toute ſa longueur; ces ſeuls caractères ſuffiſent pour le diſtinguer de tous les animaux de proie du nouveau monde, dont les plus grands ſont à peine de la taille de nos mâtins ou de nos levriers. Le léopard & la panthère de l'Afrique ou de l'Aſie n'approchent pas de la grandeur du tigre, & cependant ſont encore plus grands que les animaux de proie des parties méridionales de l'Amérique. Pline, dont on ne peut ici révoquer le témoignage en doute, puiſque les panthères étoient ſi communes qu'on les expoſoit tous les jours en grand nombre dans les ſpectacles de Rome; Pline, dis-je, en indique les caractères eſſentiels, en diſant

que leur poil eſt blanchâtre & que leur robe eſt variée par-tout *(e)* de taches noires, ſemblables à des yeux; il ajoute que la ſeule différence qu'il y ait entre le mâle & la femelle, c'eſt que la femelle a la robe plus blanche. Les animaux d'Amérique auxquels on a donné le nom de *tigres*, reſſemblent beaucoup plus à la panthère qu'au tigre; mais ils en diffèrent encore aſſez pour qu'on puiſſe reconnoître clairement qu'aucun d'eux n'eſt préciſément de l'eſpèce de la panthère. Le premier eſt le jaguar ou *jaguara* ou *janowara*, qui ſe trouve à la Guiane, au Breſil & dans les autres parties méridionales de l'Amérique. Ray avoit, avec quelque raiſon, nommé cet animal pard *(f)* ou lynx du Breſil; les Portugais l'ont appelé *once* ou *onça*, parce qu'ils avoient précédemment donné ce nom au lynx par corruption, & enſuite à la petite panthère des Indes; & les François, ſans fondement de relation, l'ont appelé *tigre (g)*, car il n'a rien de commun avec cet animal. Il diffère auſſi de la panthère par la grandeur du corps, par la poſition & la figure des taches, par la couleur & la longueur du poil qui eſt crêpé dans la

(e) Pantheris in candido breves macularum oculi varias . . . & pardos, qui mares ſunt appellant in eo omni genere creberrimo in Africâ Syriâque, quidam ab iis Pantheras candore ſolo diſcernunt, nec adhuc aliam differentiam inveni. Plin. *Hiſt. Nat.* lib. VIII, cap. XVII.

(f) Pardus an Lynx Braſilienſis, juguara *dicta.* Margravii. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 166.

(g) Gros Tigre de la Guiane. Deſmarchais, *tome III, page 299.* Le Tigre d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 270.

jeuneſſe, & qui eſt toujours moins liſſe que celui de la panthère ; il en diffère encore par le naturel & les mœurs, il eſt plus ſauvage & ne peut s'apprivoiſer, &c. Ces différences cependant n'empêchent pas que le jaguar du Breſil ne reſſemble plus à la panthère qu'à aucun autre animal de l'ancien continent. Le ſecond eſt celui que nous appellerons *couguar*, par contraction de ſon nom braſilien *cuguacu-ara (h)*, que l'on prononce *cougouacou-ara*, & que nos François ont encore mal-à-propos appelé *tigre rouge ;* il diffère en tout du vrai tigre & beaucoup de la panthère, ayant le poil d'une couleur rouſſe, uniforme & ſans taches ; ayant auſſi la tête d'une forme différente & le muſeau plus alongé que le tigre ou la panthère. Une troiſième eſpèce à laquelle on a encore donné le nom de *tigre*, & qui en eſt tout auſſi éloignée que les précédentes, c'eſt le *jaguarète (i)*, qui eſt à peu-près de la taille du jaguar & qui lui reſſemble auſſi par les habitudes naturelles, mais qui en diffère par quelques caractères extérieurs : on l'a appelé *tigre noir*, parce qu'il a le poil noir ſur tout le corps, avec des taches encore plus noires, qui ſont ſéparées & parſemées comme celles

---

(h) Cuguacu-ara. Piſon, *Hiſt. Nat. Ind.* pag. 104. — Le Tigre rouge. Barrère, *Hiſt. Fr. equin.* pag. 165. — Le Tigre rouge. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 272.

(i) Jaguarète. Piſon, *Hiſt. Nat. Ind.* pag. 103. — *Once*, eſpèce de Tigre. Deſmarchais, *tome III, page 300.* — Le Tigre noir. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 271.

du jaguar. Outre ces trois eſpèces, & peut-être une quatrième qui eſt plus petite que les autres, auxquelles on a donné le nom de *tigres*, il ſe trouve encore en Amérique un animal qu'on peut leur comparer & qui me paroît avoir été mieux dénommé; c'eſt le chat-pard, qui tient du chat & de la panthère, & qu'il eſt en effet plus aiſé d'indiquer par cette dénomination compoſée que par ſon nom mexicain *tlacooſclotl (k)*: il eſt plus petit que le jaguard, le jaguarète & le couguar, mais en même temps il eſt plus grand qu'un chat ſauvage, auquel il reſſemble par la figure; il a ſeulement la queue beaucoup plus courte & la robe ſemée de taches noires, longues ſur le dos & arrondies ſur le ventre. Le jaguar, le jaguarète, le couguar & le chat-pard ſont donc les animaux d'Amérique auxquels on a mal-à-propos donné le nom de *tigres*. Nous avons vu vivans le couguar & le chat-pard; nous nous ſommes donc aſſurés qu'ils ſont chacun d'une eſpèce différente entre eux, & encore plus différente de celle du tigre & de la panthère; & à l'égard du puma & du jaguar, il eſt évident par les deſcriptions de ceux qui les ont vus, que le puma n'eſt point un lion, ni le jaguar un tigre; ainſi nous pouvons prononcer ſans ſcrupule que le

(k) *Vide* Hernandez, *Hiſt. Mex.* pag. 512. — Chat-pard. *Hiſt. de l'Acad. des Sciences*, ou Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *tome III, part. 1, pag. 109.* — Chat-pard. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 273.

lion, le tigre & même la panthère ne se sont pas plus trouvés en Amérique que l'éléphant, le rhinoceros, l'hippopotame, la giraffe & le chameau. Toutes ces espèces ayant besoin d'un climat chaud pour se propager & n'ayant jamais habité dans les terres du Nord, n'ont pu communiquer ni parvenir en Amérique: ce fait général, dont il ne paroît pas qu'on se fût seulement douté, est trop important pour ne le pas appuyer de toutes les preuves qui peuvent achever de le constater : continuons donc notre énumération comparée des animaux de l'ancien continent avec ceux du nouveau.

Personne n'ignore que les chevaux, non-seulement causèrent de la surprise, mais même donnèrent de la frayeur aux Américains lorsqu'ils les virent pour la première fois: ils ont bien réussi dans presque tous les climats de ce nouveau continent, & ils y sont actuellement presque aussi communs que dans l'ancien *(l)*.

Il en est de même des ânes qui étoient également

(l) Tous les chevaux, dit Garcilasso, qui sont dans les Indes espagnoles, viennent des chevaux qui furent transportés d'Andalousie, d'abord dans l'isle de Cuba & dans celle de Saint-Domingue, ensuite à celle de Barlovento, où ils multiplièrent si fort, qu'il s'en répandit dans les terres inhabitées, où ils devinrent sauvages, & pullulèrent d'autant plus qu'il n'y avoit point d'animaux féroces dans ces isles qui pussent leur nuire, & parce qu'il y a de l'herbe verte toute l'année. *Histoire des Incas; Paris, 1744.* — Ce sont les François qui ont peuplé les îles Antilles de chevaux, les Espagnols n'y en avoient point laissé comme dans les autres isles & dans la terre-ferme du nouveau continent.

inconnus, & qui ont également réussi dans les climats chauds de ce nouveau continent; ils ont même produit des mulets, qui sont plus utiles que les lamas pour porter des fardeaux dans toutes les parties montagneuses du Chili, du Pérou, de la nouvelle Espagne, &c.

Le zèbre *(m)* est encore un animal de l'ancien continent, & qui n'a peut-être jamais été transporté ni vu dans le nouveau; il paroît affecter un climat particulier & ne se trouve guère que dans cette partie de l'Afrique qui s'étend depuis l'Équateur jusqu'au cap de Bonne-espérance.

Le bœuf ne s'est trouvé ni dans les isles ni dans la terre-ferme de l'Amérique méridionale: peu de temps après la découverte de ces nouvelles terres, les Espagnols y transportèrent d'Europe des taureaux & des vaches. En 1550 on laboura pour la première fois la terre avec des bœufs *(n)* dans la vallée de Cusco. Ces animaux multiplièrent prodigieusement dans ce continent, aussi-bien que dans les îles de Saint-Domingue, de Cuba, de

---

M. Aubert, second Gouverneur de la Guadeloupe, a commencé le premier pré dans cette isle, & y a fait apporter les premiers chevaux. *Histoire générale des Antilles*, par le Père du Tertre; *Paris, 1667, tome II, page 289.*

(m) Zebra, Ray, *Syn. quad. pag. 69.* — Edwards, *gleanings of natural. history;* London, *1758, pag. 26 & 29.* — Âne sauvage. Kolbe, *tome III, pag. 22.* — Le zèbre *ou* l'âne rayé. Brisson, *Regn. animal. pag. 101.*

(n) Voyez l'Histoire des Incas; *Paris, 1744, tome II, pages 266 & suivantes.*

Barlovento, &c. ils devinrent même ſauvages en pluſieurs endroits. L'eſpèce de bœuf qui s'eſt trouvée au Mexique, à la Louiſiane, &c. *(o)* & que nous avons appelé *bœuf ſauvage* ou *biſon,* n'eſt point iſſue de nos bœufs; le biſon exiſtoit en Amérique avant qu'on y eût tranſporté le bœuf d'Europe, & il diffère aſſez de celui-ci pour qu'on puiſſe le conſidérer comme faiſant une eſpèce à part; il porte une boſſe entre les épaules; ſon poil eſt plus doux que la laine, plus long ſur le devant du corps que ſur le derrière, & crêpé ſur le cou & le long de l'épine du dos; la couleur en eſt brune, obſcurément marquée de quelques taches blanchâtres. Le biſon a de plus les jambes courtes; elles ſont, comme la tête & la gorge, couvertes d'un long poil; le mâle a la queue longue avec une houpe de poil au bout, comme on le voit à la queue du lion. Quoique ces différences m'aient paru ſuffiſantes, ainſi qu'à tous les autres Naturaliſtes, pour faire du bœuf & du biſon *(p)* deux eſpèces différentes, cependant je ne prétends pas l'aſſurer affirmativement : comme le ſeul caractère qui différencie ou identifie les eſpèces, eſt la faculté de produire des individus qui ont eux-mêmes celle de produire leurs ſemblables, & que perſonne ne nous a appris ſi le biſon

---

(o) *Voyez* l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët; *Leyde, 1640, liv. X, chap. IV.*

(p) *Voyez* dans cette Hiſtoire Naturelle, l'article du *Bœuf.*

peut produire avec le bœuf, que probablement même on n'a jamais essayé de les mêler ensemble, nous ne sommes pas en état de prononcer sur ce fait. J'ai obligation à M. de la Nux, ancien Conseiller au Conseil royal de l'île de Bourbon & Correspondant de l'Académie des Sciences, de m'avoir appris, par sa Lettre *(q)* datée de l'île de Bourbon

---

(q) Extrait de la Lettre écrite par M. de la Nux, à M. de Buffon. Je ne dois pas négliger de vous donner à connoître que les *Bisons*, si la loupe ou bosse qu'ils ont sur le garot est le seul caractère qui les distingue des bœufs, ne sont point une espèce particulière & différente de ceux-ci, comme vous paroissez en être persuadé (au VIII^e^ vol. *in-12* de votre Hist. Nat. *page 134*). En cette Isle, où, depuis plus de trente ans, j'ai vu bœufs bretons, bœufs indiens, bisons, il est très-assuré que ce sont des animaux de même espèce, mais de races différentes, qui s'étant mêlées depuis ce temps, ont produit des individus qui en ont eux-mêmes produit d'autres, dont nos savanes sont actuellement couvertes. J'ai eu entr'autres une vache bretonne qui a été chez moi la souche de plusieurs générations, & je n'ai jamais eu de taureaux indiens ni bretons, mais seulement des bisons entiers. Les premiers bâtards du mélange des bisons avec les races bretonnes, ont leur loupe ou bosse fort petite; il y en a même qui n'en ont presque pas, seulement le dessus des omoplates est plus charnu que dans les bœufs bretons ou indiens; encore après plusieurs mélanges de trois races bâtardes, tout disparoît; & j'ai actuellement plusieurs jeunes bêtes qui n'ont pas la moindre apparence des bosses ou loupes très-diminuées que portent les mères qu'elles tettent. Nous nous servons ici des bœufs, de quelque race qu'ils soient, pour porter les grains & autres denrées; l'âpreté de nos montagnes ne permet ni la charrue, ni les charrois. Cet objet rend ici la race des bisons plus recommandable; & la plupart de nos anciens Colons voient avec grand regret la diminution

Bourbon du 9 octobre 1759, que le bison ou bœuf à bosse de l'île de Bourbon produit avec nos bœufs d'Europe; & j'avoue que je regardois ce bœuf à bosse des Indes plutôt comme un bison que comme un bœuf. Je ne puis trop remercier M. de la Nux de m'avoir fait part de cette observation, & il seroit bien à desirer qu'à son exemple les personnes habituées dans les pays lointains fissent de semblables expériences sur les animaux: il me

---

la diminution progressive des loupes ou bosses, ils font ce qu'ils peuvent pour conserver les souches les plus bossues; en effet dans les descentes assez roides, cette bosse retient la charge; malgré cela, j'ai l'expérience, & depuis bien des années, que la privation de la bosse ne rend pas nos bœufs moins propres à ce service. Il y a huit mois que je me suis défait d'un *bœuf portant* ou *bœuf de charge*, né chez moi très-métis, qui avoit servi pendant plus de quatre ans, & qui n'avoit pas la moindre apparence de bosse; j'ai encore sa mère qui a bosse & qui, âgée de dix-sept à dix-huit ans, donne encore des veaux bien étoffés. Ces bœufs de charge sont conduits & gouvernés par le nez qu'on perce entre les narines: on passe dans l'ouverture un fer courbé en croissant, un peu ouvert aux deux extrémités, auxquelles sont attachés deux anneaux; cette espèce de bridon est supporté par une têtière qui passe derrière les cornes & les oreilles. La corde ou longe de conduite, longue de quinze à seize pieds, est attachée à l'un des anneaux: ordinairement le bœuf devance le conducteur. J'oublois de vous observer que les bisons entiers ont toujours été trouvés ici plus foibles, non-seulement que les taureaux bretons, mais encore que les bâtards de la race bretonne; je sens bien qu'on voudroit savoir si cela est égal dans les individus provenus d'un taureau & d'une vache bisonne, & dans ceux provenus d'un bison. Je ne suis pas en état de répondre, &c.

ſemble qu'il ſeroit facile à nos habitans de la Louiſiane d'eſſayer de mêler le biſon d'Amérique avec la vache d'Europe, & le taureau d'Europe avec la biſonne; peut-être produiroient-ils enſemble, & alors on ſeroit aſſuré que le bœuf d'Europe, le bœuf boſſu de l'île de Bourbon, le taureau des Indes orientales & le biſon d'Amérique ne ſeroient tous qu'une ſeule & même eſpèce. On voit par les expériences de M. de la Nux, que la boſſe ne fait point un caractère eſſentiel, puiſqu'elle diſparoît après quelques générations; d'ailleurs j'ai reconnu moi-même par une autre obſervation, que cette boſſe ou loupe que l'on voit au chameau comme au biſon eſt un caractère qui, quoiqu'ordinaire, n'eſt pas conſtant, & doit être regardé comme une différence accidentelle dépendante peut-être de l'embonpoint du corps; car j'ai vu un chameau maigre & malade qui n'avoit pas même l'apparence de la boſſe. L'autre caractère du biſon d'Amérique, qui eſt d'avoir le poil plus long & bien plus doux que celui de notre bœuf, paroît encore n'être qu'une différence qui pourroit venir de l'influence du climat, comme on le voit dans nos chèvres, nos chats & nos lapins, lorſqu'on les compare aux chèvres, aux chats & aux lapins d'Angora, qui, quoique très-différens par le poil, ſont cependant de la même eſpèce: on pourroit donc imaginer avec quelque ſorte de vraiſemblance (ſur-tout ſi le biſon d'Amérique produiſoit avec nos vaches d'Europe), que notre bœuf auroit autrefois paſſé par les

terres du Nord contiguës à celles de l'Amérique ſeptentrionale, & qu'enſuite ayant deſcendu dans les régions tempérées de ce nouveau monde, il auroit pris avec le temps les impreſſions du climat, & de bœuf ſeroit devenu biſon. Mais juſqu'à ce que le fait eſſentiel, c'eſt-à-dire, la faculté de produire enſemble, en ſoit connu, nous nous croyons en droit de dire que notre bœuf eſt un animal appartenant à l'ancien continent, & qui n'exiſtoit pas dans le nouveau avant d'y avoir été tranſporté.

Il y avoit encore moins de brebis *(r)* que de bœufs en Amérique; elles y ont été tranſportées d'Europe, & elles ont réuſſi dans tous les climats chauds & tempérés de ce nouveau continent *(ſ)*: mais quoiqu'elles y ſoient aſſez prolifiques, elles y ſont communément plus maigres, & les moutons ont en général la chair moins ſucculente & moins tendre qu'en Europe: le climat du Breſil eſt apparemment celui qui leur convient le mieux, car c'eſt le ſeul du nouveau monde où ils deviennent exceſſivement gras *(t)*. L'on a tranſporté à la Jamaïque non-ſeulement des brebis d'Europe, mais auſſi des moutons *(u)* de

(r) *Voyez* l'Hiſtoire des Incas; *Paris, 1744, tome II, page 322.*

(ſ) *Voyez* l'Hiſtoire du Breſil, par Piſon & Marcgrave.

(t) *Voyez* l'Hiſtoire du nouveau monde, par Jean de Laët; *Leyde, 1640, liv. XV, chap. XV.*

(u) *Ovis Guineenſis ſeu Angolenſis.* Marcgravii, *lib. VI, cap. X.* Ray, *Synopſis,* pag. 75. *Voyez* l'Hiſtoire de la Jamaïque, par Hans Sloane; *Londres, 1707, vol. I, page 73 de l'Introduction.*

Guinée, qui y ont également réussi : ces deux espèces qui nous paroissent être différentes l'une de l'autre, appartiennent également & uniquement à l'ancien continent.

Il en est des chèvres comme des brebis, elles n'existoient point en Amérique, & celles qu'on y trouve aujourd'hui & qui y sont en grand nombre, viennent toutes des chèvres qui y ont été transportées d'Europe. Elles ne se sont pas autant multipliées au Bresil *(x)* que les brebis ; dans les premiers temps, lorsque les Espagnols les transportèrent au Pérou, elles y furent d'abord si rares qu'elles se vendoient jusqu'à cent dix ducats pièce *(y)*; mais elles s'y multiplièrent ensuite si prodigieusement qu'elles se donnoient presque pour rien, & que l'on n'estimoit que la peau ; elles y produisent trois, quatre & jusqu'à cinq chevreaux d'une seule portée, tandis qu'en Europe elles n'en portent qu'un ou deux. Les grandes & les petites isles de l'Amérique sont aussi peuplées de chèvres que les terres du continent; les Espagnols en ont porté jusque dans les isles de la mer du Sud; ils en avoient peuplé l'île de Juan-Fernandès *(z)*, où elles avoient extrêmement multiplié ; mais comme c'étoit un secours pour les Flibustiers, qui dans la suite coururent ces mers, les Espagnols résolurent de détruire les chèvres dans cette isle, & pour cela ils y lâchèrent des chiens

(x) *Voyez* l'Histoire du nouveau monde, *liv. XV, chap. XV.*

(y) *Voyez* l'Histoire des Incas, *tome II, page 322.*

(z) *Voyez* le Voyage autour du monde par Anson, *liv. II, pag. 101.*

qui, s'y étant multipliés à leur tour, détruisirent les chèvres dans toutes les parties accessibles de l'isle; & ces chiens y sont devenus si féroces, qu'actuellement ils attaquent les hommes.

Le sanglier, le cochon domestique, le cochon de Siam ou cochon de la Chine, qui tous trois ne sont qu'une seule & même espèce, & qui se multiplient si facilement & si nombreusement en Europe & en Asie, ne se sont point trouvés en Amérique: le tajacou *(a)*, qui a une ouverture sur le dos, est l'animal de ce continent qui en approche le plus; nous l'avons eu vivant, & nous avons inutilement essayé de le faire produire avec le cochon d'Europe; d'ailleurs il en diffère par un si grand nombre d'autres caractères, que nous sommes bien fondés à prononcer qu'il est d'une espèce différente. Les cochons transportés d'Europe en Amérique, y ont encore mieux réussi & plus multiplié que les brebis & les chèvres. Les premières truies, dit Garcilasso *(b)*, se vendirent au Pérou encore plus cher que les chèvres. La chair du bœuf & du mouton, dit Pison *(c)*, n'est pas si bonne au Bresil qu'en Europe; les cochons seuls y sont

---

(a) Tajacu. Pison, *Ind. pag. 98. — Tajacu, aper Mexicanus moschiferus.* Ray, *Synopf. quadrup. pag. 97.* — Le Sanglier du Mexique. Les François de la Guiane l'appellent *Cochon noir.* Brisson, *Regn. animal. page 111.*

(b) Voyez l'Histoire des Incas; *Paris, 1744, tome II, pages 266 & suivantes.*

(c) Vide Pison, *Hist. Nat. Brasil. cum app.* Marcgravii.

meilleurs & y multiplient beaucoup : ils ſont auſſi, ſelon Jean de Laët *(d)*, devenus meilleurs à Saint-Domingue qu'ils ne le ſont en Europe. En général on peut dire, que de tous les animaux domeſtiques qui ont été tranſportés d'Europe en Amérique, le cochon eſt celui qui a le mieux & le plus univerſellement réuſſi. En Canada comme au Breſil, c'eſt-à-dire, dans les climats très-froids & très-chauds de ce nouveau monde, il produit, il multiplie, & ſa chair eſt également bonne à manger. L'eſpèce de la chèvre au contraire ne s'eſt multipliée que dans les pays chauds ou tempérés, & n'a pu ſe maintenir en Canada; il faut faire venir de temps en temps d'Europe des boucs & des chèvres pour renouveler l'eſpèce, qui par cette raiſon y eſt très-peu nombreuſe. L'âne, qui multiplie au Breſil, au Pérou, &c. n'a pu multiplier en Canada; l'on n'y voit ni mulets, ni ânes, quoiqu'en différens temps l'on y ait tranſporté pluſieurs couples de ces derniers animaux auxquels le froid ſemble ôter cette force de tempérament, cette ardeur naturelle, qui dans ces climats les diſtingue ſi fort des autres animaux. Les chevaux ont à peu-près également multiplié dans les pays chauds & dans les pays froids du continent de l'Amérique; il paroît ſeulement *(e)* qu'ils ſont devenus

---

(d) *Voyez* l'Hiſtoire du nouveau monde, par Jean de Laët; *Leyde, 1640, chap. IV, page 5.*

(e) *Voyez* l'Hiſtoire de la Jamaïque, par Hans Sloane; *Londres, 1707 & 1725.*

plus petits ; mais cela leur eſt commun avec tous les autres animaux qui ont été tranſportés d'Europe en Amérique ; car les bœufs, les chèvres, les moutons, les cochons, les chiens, ſont plus petits en Canada qu'en France ; &, ce qui paroîtra peut-être beaucoup plus ſingulier, c'eſt que tous les animaux d'Amérique, même ceux qui ſont naturels au climat, ſont beaucoup plus petits en général que ceux de l'ancien contient. La Nature ſemble s'être ſervie dans ce nouveau monde d'une autre échelle de grandeur ; l'homme eſt le ſeul qu'elle ait meſuré avec le même module : mais avant de donner les faits ſur leſquels je fonde cette obſervation générale, il faut achever notre énumération.

Le cochon ne s'eſt donc point trouvé dans le nouveau monde, il y a été tranſporté ; & non-ſeulement il y a multiplié dans l'état de domeſticité, mais il eſt même devenu ſauvage *(f)* en pluſieurs endroits, & il y vit & multiplie dans les bois comme nos ſangliers, ſans le ſecours de l'homme. On a auſſi tranſporté de la Guinée au Breſil *(g)* une autre eſpèce de cochon différente de celle d'Europe, qui s'y eſt multipliée. Ce cochon de Guinée, plus petit que celui d'Europe, a

(f) Les cochons d'Europe ont beaucoup multiplié dans toutes les Indes occidentales ; ils y ſont devenus ſauvages, & on les chaſſe comme le Sanglier dont ils ont pris le naturel & la férocité. Hiſtoire naturelle des Indes, par Joſeph Acoſta ; *Paris, 1600, pages 14 & ſuivantes.*

(g) Vide Piſon, *Hiſt. Nat. Braſil. cum app.* Marcgravii.

les oreilles fort longues & très-pointues, la queue aussi fort longue & traînant presque à terre; il n'est pas couvert de soies longues, mais d'un poil court, & il paroît faire une espèce distincte & séparée de celle du cochon d'Europe; car nous n'avons pas appris qu'au Bresil, où l'ardeur du climat favorise la propagation en tout genre, ces deux espèces se soient mêlées, ni qu'elles aient même produit des mulets, ou des individus féconds.

Les chiens, dont les races sont si variées & si nombreusement répandues, ne se sont, pour ainsi dire, trouvés en Amérique que par échantillons difficiles à comparer & à rapporter au total de l'espèce. Il y avoit à Saint-Domingue des petits animaux appelés *gosqués*, semblables à des petits chiens; mais il n'y avoit point de chiens semblables à ceux d'Europe, dit Garcilasso, & il ajoute *(h)* que les chiens d'Europe qu'on avoit transportés à Cuba & à Saint-Domingue, étant devenus sauvages, diminuèrent dans ces isles la quantité du bétail aussi devenu sauvage; que ces chiens marchent par troupes de dix ou douze & sont aussi méchans que des loups. Il n'y avoit pas de vrais chiens aux Indes occidentales, dit Joseph Acosta *(i)*, mais seulement des animaux semblables à de petits chiens, qu'au Pérou ils appeloient *alco*, & ces

(h) *Voyez* l'Histoire des Incas; *Paris, 1744, tome II, pages 322 & suivantes.*

(i) *Voyez* l'Histoire Naturelle des Indes, par Joseph Acosta, *pages 46 & suivantes.* Voyez aussi l'Histoire du nouveau monde, par Jean de Laët; *Leyde, 1640, liv. X, cap. V.*

alcos

alcos s'attachent à leurs maîtres & ont à peu-près aussi le naturel du chien. Si l'on en croit le père Charlevoix *(k)*, qui sur cet article ne cite pas ses garans, « les *goschis* de Saint-Domingue étoient de petits chiens muets qui ser- «
voient d'amusement aux dames *(l)*; on s'en servoit aussi à «
la chasse pour éventer d'autres animaux ; ils étoient bons *(m)* «
à manger, & furent d'une grande ressource dans les pre- «
mières famines que les Espagnols essuyèrent ; l'espèce au- «
roit manqué dans l'isle, si on n'y en avoit pas apporté de «
plusieurs endroits du continent. Il y en avoit de plusieurs «
sortes ; les uns avoient la peau tout-à-fait lisse, d'autres «
avoient tout le corps couvert d'une laine fort douce ; le «
plus grand nombre n'avoit qu'une espèce de duvet fort «
tendre & fort rare : la même variété de couleurs qui se «
voit parmi nos chiens se rencontroit aussi dans ceux-là, «
& plus grande encore, parce que toutes les couleurs «
s'y trouvoient, & même les plus vives ». Si l'espèce des goschis a jamais existé avec ces singularités que lui attribue le père Charlevoix, pourquoi les autres Auteurs n'en font-ils pas mention ? & pourquoi ces animaux qui, selon lui, étoient répandus non-seulement dans l'île de Saint-Domingue, mais en plusieurs endroits du continent, ne

---

(k) *Voyez* l'Histoire de l'île Saint-Domingue, par le Père Charlevoix ; *Paris, 1730, tome I, pages 35 & suivantes.*

(l) Y avoit-il des *Dames* à Saint-Domingue lorsqu'on en fit la découverte.

(m) La chair du chien n'est pas bonne à manger.

ſubſiſtent-ils plus aujourd'hui ? ou plutôt, s'ils ſubſiſtent, comment ont-ils perdu toutes ces belles ſingularités ? il eſt vraiſemblable que les goſchis du père Charlevoix, dont il dit n'avoir trouvé le nom que dans le père Pers, eſt le goſqués de Garcilaſſo ; il ſe peut auſſi que le goſqués de Saint-Domingue & l'alco du Pérou ne ſoient que le même animal, & il paroît certain que cet animal eſt celui de l'Amérique qui a le plus de rapport avec le chien d'Europe. Quelques Auteurs l'ont regardé comme un vrai chien : Jean de Laët *(n)* dit expreſſément, que dans le temps de la découverte des Indes il y avoit à Saint-Domingue une petite eſpèce de chiens dont on ſe ſervoit pour la chaſſe, mais qui étoient abſolument muets. Nous avons vu dans l'hiſtoire du chien *(o)*, que ces animaux perdent la faculté d'aboyer dans les pays chauds ; mais l'aboiement eſt remplacé par une eſpèce de hurlement, & ils ne ſont jamais, comme ces animaux trouvés en Amérique, abſolument muets. Les chiens tranſportés d'Europe ont à peu-près également réuſſi dans les contrées les plus chaudes & les plus froides d'Amérique, au Breſil & au Canada, & ce ſont de tous les animaux, ceux que les Sauvages *(p)* eſtiment le plus : cependant ils

---

(n) *Voyez* l'Hiſtoire du nouveau monde, par Jean de Laët, *liv. XV, chap. XV.*

(o) *Voyez* dans cette Hiſtoire Naturelle, l'article du *Chien.*

(p) *Voyez* l'Hiſtoire du nouveau monde, par Jean de Laët, *liv. XV, chap. XV, page 513.*

paroiſſent avoir changé de nature ; ils ont perdu leur voix dans les pays chauds, la grandeur de la taille dans les pays froids, & ils ont pris preſque par-tout des oreilles droites : ils ont donc dégénéré, ou plutôt remonté à leur eſpèce primitive, qui eſt celle du chien de berger, du chien à oreilles droites, qui de tous eſt celui qui aboie le moins. On peut donc regarder les chiens comme appartenant uniquement à l'ancien continent, où leur nature ne s'eſt développée toute entière que dans les régions tempérées, & où elle paroît s'être variée & perfectionnée par les ſoins de l'homme, puiſque dans tous les pays non policés & dans tous les climats exceſſivement chauds ou froids, ils ſont également petits, laids & preſque muets.

L'hiæne *(q)*, qui eſt à peu-près de la grandeur du loup, eſt un animal connu des Anciens, & que nous avons vu vivant : il eſt ſingulier par l'ouverture & les glandes qu'il a ſituées comme celles du blaireau, deſquelles il ſort une humeur d'une odeur très-forte : il eſt auſſi très-remarquable par ſa longue crinière, qui s'étend le long du cou & du garot ; par ſa voracité, qui lui fait déterrer les cadavres, & dévorer les chairs les plus infectes, &c. Cette vilaine bête ne ſe trouve qu'en Arabie ou dans les autres provinces méridionales de l'Aſie ; elle n'exiſte point en Europe, & ne s'eſt pas trouvée dans le nouveau monde.

(q) Hyæna. Ariſtotelis, *Hiſt. animal.* — *Dabuh Arabum.* Charleton, *Exer. pag. 15.*

Le chacal *(r)* qui de tous les animaux, ſans même en excepter le loup, eſt celui dont l'eſpèce nous paroît approcher le plus de l'eſpèce du chien, mais qui cependant en diffère par des caractères eſſentiels, eſt un animal très-commun en Arménie, en Turquie, & qui ſe trouve auſſi dans pluſieurs autres provinces de l'Aſie & de l'Afrique, mais il eſt abſolument étranger au nouveau continent. Il eſt remarquable par la couleur de ſon poil, qui eſt d'un jaune brillant; il eſt à peu-près de la grandeur d'un renard ; quoique l'eſpèce en ſoit très-nombreuſe, elle ne s'eſt pas étendue juſqu'en Europe, ni même juſqu'au nord de l'Aſie.

La genette *(ſ)* qui eſt un animal bien connu des Eſpagnols, puiſqu'elle habite en Eſpagne, auroit ſans doute été remarquée ſi elle ſe fût trouvée en Amérique ; mais comme aucun de leurs hiſtoriens ou de leurs voyageurs n'en ſont mention, il eſt clair que c'eſt encore un animal particulier à l'ancien continent, dans lequel il habite les parties méridionales de l'Europe, & celles de l'Aſie qui ſont à peu-près ſous cette même latitude.

Quoiqu'on ait prétendu que la civette ſe trouvoit à

(r) Lupus aureus. . . . Jackall. Ray, *Synopſ. quadrup. pag. 174.— Aſiaticum animal.* Adil *nuncupatum.* Bellon. *Obſ. pag. 160. — Canis flavus. . . .* Le loup doré. Briſſon, *Regn. animal. pag. 237.*

(ſ) Genetta. Bellon, *Obſerv. pag. 76. — Genetta. Catus Hiſpaniæ Genethocatus.* Charleton, *Exer. pag. 20.* — La genette. Briſſon, *Regn. animal. pag. 252.*

la nouvelle Eſpagne, nous penſons que ce n'eſt point la civette de l'Afrique & des Indes, dont on tire le muſc que l'on mêle & prépare avec celui que l'on tire auſſi de l'animal appelé *hiam* à laChine, & nous regardons la vraie civette comme un animal des parties méridionales de l'ancien continent, qui ne s'eſt pas répandu vers le Nord, & qui n'a pu paſſer dans le nouveau.

Les chats étoient, comme les chiens, tout-à-fait étrangers au nouveau monde, & je ſuis maintenant perſuadé que l'eſpèce n'y exiſtoit point, quoique j'aie cité *(t)* un paſſage, par lequel il paroît qu'un homme de l'équipage de Chriſtophe Colomb avoit trouvé & tué ſur la côte de ces nouvelles terres un chat ſauvage; je n'étois pas alors auſſi inſtruit que je le ſuis aujourd'hui, de tous les abus que l'on a fait des noms, & j'avoue que je ne connoiſſois pas encore aſſez les animaux pour diſtinguer nettement dans les témoignages des voyageurs les noms uſurpés, les dénominations mal appliquées, empruntées ou factices; & l'on n'en ſera peut-être pas étonné, puiſque les nomenclateurs, dont les recherches ſe bornent à ce ſeul point de vue, loin d'avoir éclairci la matière, l'ont encore embrouillée par d'autres dénominations & des phraſes relatives à des méthodes arbitraires, toujours plus fautives que le coup-d'œil & l'inſpection. La pente naturelle que nous avons à comparer les choſes que nous

---

(t) Voyez dans cette Hiſtoire Naturelle, l'article du *Chat.*

voyons pour la première fois à celles qui nous sont déjà connues, jointe à la difficulté presque invincible qu'il y avoit à prononcer les noms donnés aux choses par les Américains, sont les deux causes de cette mauvaise application des dénominations, qui depuis a produit tant d'erreurs. Il est, par exemple, bien plus commode de donner à un animal nouveau le nom de *sanglier (u)* ou de *cochon noir*, que de prononcer son nom mexicain *quauh-coyamelt:* de même, il étoit plus aisé d'en appeler un autre *renard américain (x)*, que de lui conserver son nom brasilien *tamandua-guaeu;* de nommer de même *mouton* ou *chameau (y)* du Pérou des animaux qui dans cette langue se nommoient *pelon ichiatl oquitli:* on a de même appelé *cochon d'eau (z)* le *cabiat* ou *cabionara*, ou *capybara*, quoique ce soit un animal très-différent d'un cochon; le *carigueibeju* s'est appelé *loutre.* Il en est de même de presque tous les autres animaux du nouveau monde, dont les noms étoient si barbares & si étrangers pour les Européens, qu'ils cherchèrent à leur en donner d'autres par des ressemblances, quelquefois heureuses,

---

(u) *Voyez* le Voyage de Desmarchais, *tome III, page 112;* & l'Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale, par Barrère; *Paris, 1740;* avec l'Histoire du Mexique, par Hernandès, *page 637;* & l'Histoire de la nouvelle Espagne, par Fernandès, *page 8.*

(x) *Voyez* Desmarchais, *tome III, page 307.*

(y) *Voyez* Hernandès, Histoire du Mexique, *page 660.*

(z) *Voyez* Desmarchais, *tome III, page 314.*

avec les animaux de l'ancien continent ; mais ſouvent auſſi par de ſimples rapports, trop éloignés pour fonder l'application de ces dénominations. On a regardé comme des lièvres & des lapins cinq ou ſix eſpèces de petits animaux qui n'ont guère d'autre rapport avec les lièvres & les lapins, que d'avoir comme eux, la chair bonne à manger. On a appelé *vache* ou *élan* un animal ſans cornes ni bois, que les Américains nommoient *tapiierete* au Breſil & *manipouris* à la Guyane ; que les Portugais ont enſuite appelé *anta*, & qui n'a d'autre rapport avec la vache ou l'élan, que celui de leur reſſembler un peu par la forme du corps. Les uns ont comparé le *pak* ou le *paca* au lapin, & les autres ont dit qu'il étoit ſemblable à un pourceau *(a)* de deux mois. Quelques-uns ont regardé le *philandre* comme un rat, & l'ont appelé *rat de bois ;* d'autres l'ont pris pour un petit renard *(b)*. Mais il n'eſt pas néceſſaire d'inſiſter ici plus long-temps ſur ce ſujet, ni d'expoſer dans un plus grand détail les fauſſes dénominations que les Voyageurs, les Hiſtoriens & les Nomenclateurs ont appliquées aux animaux de l'Amérique, parce que nous tâcherons de les indiquer & de les corriger, autant que nous le pourrons, dans la ſuite de ce Diſcours

---

(a) Voyez l'Hiſtoire du nouveau monde, par Jean de Laët, *pages 484 & ſuivantes.*

(b) Vide Klein, *de quadrup. pag. 59 ;* & Barrère, Hiſtoire de la France équinoxiale, *page 166.*

& lorſque nous traiterons de chacun de ces animaux en particulier.

On voit que toutes les eſpèces de nos animaux domeſtiques d'Europe, & les plus grands animaux ſauvages de l'Afrique & de l'Aſie, manquoient au nouveau Monde; il en eſt de même de pluſieurs autres eſpèces moins conſidérables, dont nous allons faire mention le plus ſuccinctement qu'il nous ſera poſſible.

Les gazelles, dont il y a pluſieurs eſpèces différentes, & dont les unes ſont en Arabie, les autres dans l'Inde orientale & les autres en Afrique, ont toutes à peu-près également beſoin d'un climat chaud pour ſubſiſter & ſe multiplier: elles ne ſe ſont donc jamais étendues dans les pays du nord de l'ancien continent pour paſſer dans le nouveau; auſſi ces eſpèces d'Afrique & d'Aſie ne s'y ſont pas trouvées : il paroît ſeulement qu'on y a tranſporté l'eſpèce qu'on a appelé *gazelle d'Afrique,* & que Hernandès nomme *algazel (c) ex Aphrica.* L'animal de la nouvelle Eſpagne que le même Auteur appelle *temamaçame,* que Seba déſigne par le nom de *cervus*, Klein par celui de *tragulus*, & M. Briſſon *(d)* par celui de *gazelle de la nouvelle Eſpagne,* paroît auſſi différer, par l'eſpèce, de toutes les gazelles de l'ancien continent.

On ſeroit porté à imaginer que le chamois, qui ſe

(c) Voyez Hernandès, Hiſtoire du Mexique, *page 512.*

(d) Voyez le Règne animal, par M. Briſſon, *page 70.*

plaît

plaît dans les neiges des Alpes, n'auroit pas craint les glaces du Nord, & que de-là il auroit pu paſſer en Amérique; cependant il ne s'y eſt pas trouvé. Cet animal ſemble affecter non-ſeulement un climat; mais une ſituation particulière; il eſt attaché aux ſommets des hautes montagnes des Alpes, des Pyrénées, &c. & loin de s'être répandu dans les pays éloignés, il n'eſt jamais deſcendu dans les plaines qui ſont au pied de ces montagnes. Ce n'eſt pas le ſeul animal qui affecte conſtamment un pays, ou plutôt une ſituation particulière; la marmotte, le bouquetin, l'ours, le lynx ou loup-cervier ſont auſſi des animaux montagnards que l'on trouve très-rarement dans les plaines.

Le buffle qui eſt un animal des pays chauds, & qu'on a rendu domeſtique en Italie, reſſemble encore moins que le bœuf au biſon d'Amérique, & ne s'eſt pas trouvé dans ce nouveau continent.

Le bouquetin ſe trouve au-deſſus des plus hautes montagnes de l'Europe & de l'Aſie, mais on ne l'a jamais vu ſur les Cordillères.

L'animal *(e)* dont on tire le muſc & qui eſt à peu-près de la grandeur d'un daim, n'habite que quelques contrées particulières de la Chine & de la Tartarie orientale; le chevrotin *(f)*, que l'on connoît ſous le nom de *petit cerf*

(e) Hiam. animal muſci Boym. *flor ſinen. 1656.* — *Animal moſchiferum.* Ray, *Synopſ. quadrup. pag. 127.*

(f) Chevrotin. Briſſon, *Regn. animal. pag. 95.*

de Guinée, paroît confiné dans certaines provinces de l'Afrique & des Indes orientales, &c.

Le lapin, qui vient originairement d'Eſpagne, & qui s'eſt répandu dans tous les pays tempérés de l'Europe, n'étoit point en Amérique ; les animaux de ce continent auxquels on a donné ſon nom ſont d'eſpèces différentes, & tous les vrais lapins qui s'y voient actuellement y ont été tranſportés d'Europe *(g)*.

Les furets qui ont été apportés d'Afrique en Europe, où ils ne peuvent ſubſiſter ſans les ſoins de l'homme, ne ſe ſont point trouvés en Amérique ; il n'y a pas juſqu'à nos rats & nos ſouris qui n'y fuſſent inconnus ; ils y ont paſſé avec nos Vaiſſeaux *(h)*, & ils ont prodigieuſement multiplié dans tous les lieux habités de ce nouveau Continent.

Voilà donc à peu-près les animaux de l'ancien Continent, l'éléphant, le rhinoceros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le dromadaire, le lion, le tigre, la panthère, le cheval, l'âne, le zèbre, le bœuf, le buffle, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien, l'hyæne, le chacal, la genette, la civette, le chat, la gazelle, le chamois, le bouquetin, le chevrotin, le lapin, le furet, les rats & les ſouris ; aucuns n'exiſtoient en Amérique lorſqu'on en fit la découverte. Il en eſt de même des

(g) Voyez l'Hiſtoire des Incas ; *Paris, 1744, tome II, page 322 & ſuivantes.*

(h) Idem, Ibidem.

loirs, des lérots, des marmottes, des mangoustes, des blaireaux, des zibelines, des hermines, de la gerboise, des makis & de plusieurs espèces de singes, &c. dont aucune n'existoit en Amérique à l'arrivée des Européens, & qui par conséquent sont toutes propres & particulières à l'ancien Continent, comme nous tâcherons de le prouver en détail, lorsqu'il sera question de chacun de ces animaux en paticulier.

ANIMAUX

DU NOUVEAU MONDE.

Les Animaux du nouveau Monde étoient aussi inconnus pour les Européens, que nos animaux l'étoient pour les Américains. Les seuls peuples à demi-civilisés de ce nouveau continent, étoient les Péruviens & les Mexicains; ceux-ci n'avoient point d'animaux domestiques; les seuls Péruviens avoient du bétail de deux espèces, le lama & le pacos, & un petit animal qu'ils appeloient *alco,* qui étoit domestique dans la maison, comme le sont nos petits chiens. Le pacos & le lama, que Fernandès appelle *peruich-catl (a),* c'est-à-dire (en Anglois) bétail

(a) Peruich-catl. Fernandès, *Hist. nov. Hisp. pag. 11.* — *Camelus peruanus* glama *dictus.* Ray, *Synops. quadrup. pag. 145.* — *Camelus, seu Camelo-congener Peruvianum, lanigerum,* pacos *dictum.* Idem. ibid. *pag. 147.*

péruvien, affectent comme le chamois, une ſituation particulière. Ils ne ſe trouvent que dans les montagnes du Pérou, du Chili & de la nouvelle Eſpagne ; quoiqu'ils fuſſent devenus domeſtiques chez les Péruviens, & que par conſéquent les hommes aient favoriſé leur multiplication & les aient tranſportés ou conduits dans les contrées voiſines, ils ne ſe ſont propagés nulle part ; ils ont même diminué dans leur pays natal, où l'eſpèce en eſt actuellement moins nombreuſe qu'elle ne l'étoit avant qu'on y eût tranſporté le bétail d'Europe, qui a très-bien réuſſi dans toutes les contrées méridionales de ce continent.

Si l'on y réfléchit, il paroîtra ſingulier que dans un monde preſque tout compoſé de naturels ſauvages, dont les mœurs approchoient beaucoup plus que les nôtres de celles des bêtes, il n'y eût aucune ſociété, ni même aucune habitude entre ces hommes ſauvages & les animaux qui les environnoient ; puiſque l'on n'a trouvé des animaux domeſtiques que chez les peuples déjà civiliſés, cela ne prouve-t-il pas que l'homme dans l'état de ſauvage, n'eſt qu'une eſpèce d'animal incapable de commander aux autres, & qui n'ayant comme eux que ſes facultés individuelles, s'en ſert de même pour chercher ſa ſubſiſtance & pourvoir à ſa ſûreté en attaquant les foibles, en évitant les forts, & ſans avoir aucune idée de ſa puiſſance réelle & de ſa ſupériorité de nature ſur tous ces êtres, qu'il ne cherche point à ſe ſubordonner ! En jetant un coup-d'œil ſur tous les peuples entièrement,

ou même à demi policés, nous trouverons par-tout des animaux domeſtiques: chez nous, le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien & le chat; le buffle en Italie, le renne, chez les Lappons; le lama, le paco & l'alco chez les Péruviens; le dromadaire, le chameau & d'autres eſpèces de bœufs, de brebis & de chèvres chez les Orientaux; l'éléphant même chez les peuples du Midi; tous ont été ſoumis au joug, réduits en ſervitude ou bien admis à la ſociété; tandis que le Sauvage cherchant à peine la ſociété de ſa femelle, craint ou dédaigne celle des animaux. Il eſt vrai que de toutes les eſpèces que nous avons rendues domeſtiques dans ce continent, aucune n'exiſtoit en Amérique; mais ſi les hommes ſauvages dont elle étoit peuplée, ſe fuſſent anciennement réunis, & qu'ils ſe fuſſent prêté les lumières & les ſecours mutuels de la ſociété, ils auroient ſubjugué & fait ſervir à leur uſage la plupart des animaux de leur pays; car ils ſont preſque tous d'un naturel doux, docile & timide; il y en a peu de mal-faiſans & preſque aucun de redoutable. Ainſi ce n'eſt ni par fierté de nature, ni par indocilité de caractère que ces animaux ont conſervé leur liberté, évité l'eſclavage ou la domeſticité; mais par la ſeule impuiſſance de l'homme, qui ne peut rien en effet que par les forces de la ſociété; ſa propagation même, ſa multiplication en dépend. Ces terres immenſes du nouveau Monde n'étoient, pour ainſi dire, que parſemées de quelques poignées d'hommes, & je crois

qu'on pourroit dire qu'il n'y avoit pas dans toute l'Amérique, lorſqu'on en fit la découverte, autant d'hommes qu'on en compte actuellement dans la moitié de l'Europe. Cette diſette dans l'eſpèce humaine faiſoit l'abondance, c'eſt-à-dire, le grand nombre, dans chaque eſpèce des animaux naturels au pays; ils avoient beaucoup moins d'ennemis & beaucoup plus d'eſpace; tout favoriſoit donc leur multiplication, & chaque eſpèce étoit relativement très-nombreuſe en individus: mais il n'en étoit pas de même du nombre abſolu des eſpèces, elles étoient en petit nombre, & ſi on les compare avec celui des eſpèces de l'ancien Continent, on trouvera qu'il ne va peut-être pas au quart, & tout au plus au tiers. Si nous comptons deux cents eſpèces d'animaux quadrupèdes *(b)* dans toute la terre habitable ou connue, nous en trouverons plus de cent trente eſpèces dans l'ancien Continent, & moins de ſoixante-dix dans le nouveau; & ſi l'on en ôtoit encore les eſpèces communes aux deux Continens, c'eſt-à-dire, celles ſeulement qui par leur nature peuvent ſupporter le froid, & qui ont pu communiquer par les terres du nord de ce Continent dans l'autre, on ne trouvera guère que quarante eſpèces d'animaux propres &

(b) M. *Linnæus*, dans ſa dernière édition, *Holm. 1758*, n'en compte que cent ſoixante-ſept. M. *Briſſon*, dans ſon règne animal, en indique deux cents ſoixante, mais il faut en retrancher peut-être plus de ſoixante, qui ne ſont que des variétés & non pas des eſpèces diſtinctes & différentes.

naturels aux terres du nouveau Monde. La Nature vivante y eſt donc beaucoup moins agiſſante, beaucoup moins variée, & nous pouvons même dire beaucoup moins forte; car nous verrons, par l'énumération des animaux de l'Amérique, que non-ſeulement les eſpèces en ſont en petit nombre, mais qu'en général tous les animaux y ſont incomparablement plus petits que ceux de l'ancien Continent, & qu'il n'y en a aucun en Amérique qu'on puiſſe comparer à l'éléphant, au rhinoceros, à l'hippopotame, au dromadaire, à la giraffe, au buffle, au lion, au tigre, &c. Le plus gros de tous les animaux de l'Amérique méridionale eſt le tapir ou *tapiierete (c)* du Breſil; cet animal, le plus grand de tous, cet éléphant du nouveau Monde, eſt de la groſſeur d'un veau de ſix mois ou d'une très-petite mule; car on l'a comparé à l'un & à l'autre de ces animaux, quoiqu'il ne leur reſſemble en rien, n'étant ni ſolipède, ni pied-fourchu, mais fiſſipède irrégulier, ayant quatre doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derrière: il a le corps à peu-près de la forme de celui d'un cochon, la tête cependant beaucoup plus groſſe à proportion, point de défenſes ou dents canines, la lèvre ſupérieure fort alongée & mobile à volonté. Le lama dont nous avons parlé, n'eſt pas ſi

(c) Tapiierete, Braſilienſibus. Piſon, *Hiſt. Nat. pag. 101.* Marcgravii, *Hiſt. Braſil. pag. 229.* — *Maypoury. Manipouris.* Barrère, *Hiſt. Fr. équin. page 161.* — Le *tapir* ou *manipouris.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 119.* Les Portugais l'appellent *anta.*

gros que le tapir, & ne paroît grand que par l'alongement du cou & la hauteur des jambes. Le pacos eſt encore de beaucoup plus petit.

Le cabiai *(d)* qui eſt, après le tapir, le plus gros animal de l'Amérique méridionale, ne l'eſt cependant pas plus qu'un cochon de grandeur médiocre; il diffère autant qu'aucun des précédens de tous les animaux de l'ancien Continent; car quoiqu'on l'ait appelé *cochon de marais (e)* ou *cochon d'eau,* il diffère du cochon par des caractères eſſentiels & très-apparens; il eſt fiſſipède, ayant, comme le tapir, quatre doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derrière; il a les yeux grands, le muſeau gros & obtus, les oreilles petites, le poil court & point de queue. Le tajacou *(f),* qui eſt encore plus petit que le cabiai & qui reſſemble plus au cochon, ſur-tout par l'extérieur, en diffère beaucoup par la conformation des parties intérieures, par la figure de l'eſtomac, par la forme des poumons, par la groſſe glande & l'ouverture qu'il a ſur le dos, &c. il eſt donc, comme nous l'avons dit, d'une eſpèce différente de celle du cochon, & ni le tajacou, ni le cabiai, ni le tapir, ne ſe trouvent nulle

(d) Capybara Braſilienſibus. Marcgravii, *Hiſt. Braſil. pag. 230.*

(e) Sus maximus paluſtris. Barrère, *Hiſt. Fr. équin. pag. 160.* — Cochon d'eau. Voyages de Deſmarchais, *tome III, page 314.*

(f) Tajacu. Piſon, *Hiſt. Nat. pag. 98.* — *Tajacu caaigoara Braſilienſibus.* Marcgr. *Hiſt. Braſil. pag. 229.* — *Coyametl.* Fernandès, *Hiſt. nov. Hiſp. pag. 8.*

part

part dans l'ancien continent. Il en eſt de même du *tamandua-guacu* ou *ouariri (g)*, & du *ouatiriou (h)*, que nous avons appelés *fourmilliers* ou *mangeurs de fourmis :* ces animaux, dont les plus gros ſont d'une taille au-deſſus de la médiocre, paroiſſent être particuliers aux terres de l'Amérique méridionale ; ils ſont très-ſinguliers en ce qu'ils n'ont point de dents, qu'ils ont la langue cylindrique comme celle des oiſeaux qu'on appelle *pics*, l'ouverture de la bouche très-petite, avec laquelle ils ne peuvent ni mordre ni preſque ſaiſir ; ils tirent ſeulement leur langue, qui eſt très-longue, & la mettant à portée des fourmis, ils la retirent lorſqu'elle en eſt chargée, & ne peuvent ſe nourrir que par cette induſtrie.

Le pareſſeux *(i)*, que les naturels du Breſil appellent *aï* ou *haï*, à cauſe du cri plaintif *aï* qu'il ne ceſſe de faire entendre, nous paroît être auſſi un animal qui n'appartient qu'au nouveau continent. Il eſt encore beaucoup plus petit que les précédens, n'ayant qu'environ deux pieds de longueur, & il eſt très-ſingulier, en ce qu'il marche plus lentement qu'une tortue, qu'il n'a que trois doigts tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière, que ſes

---

(g) *Tamandua-guacu ſive major.* Piſon, *Hiſt. Nat. pag. 320.* — Le fourmillier-tamanoir. Briſſon, *Regn. animal. pag. 24.*

(h) *Tamandua minor flaveſcens. Ouatiriouaou.* Barrère, *Hiſt. Fr. équin. page 163.*

(i) *Ai* ou *Pareſſeux.* Deſmarchais, *tome III, pag. 300.* — *Ouaikaré.* Barrère, *Hiſt. Fr. équin. page 154.*

jambes de devant font beaucoup plus longues que celles de derrière, qu'il a la queue très-courte & qu'il n'a point d'oreilles ; d'ailleurs le pareſſeux & le tatou ſont les ſeuls parmi les quadrupèdes, qui n'ayant ni dents inciſives ni dents canines, ont ſeulement des dents molaires cylindriques & arrondies à l'extrémité, & à peu-près comme celles de quelques cétacées, tels que le cachalot.

Le cariacou de la Guyane, que nous avons eu vivant, eſt un animal de la nature & de la grandeur de nos plus grands chevreuils; le mâle porte un bois ſemblable à celui de nos chevreuils & qui tombe de même tous les ans; la femelle n'en a point: on l'appelle à Cayenne *biche des bois*. Il y a une autre eſpèce qu'ils appellent auſſi *petit cariacou*, ou *biche des marais* ou des *paletuviers*, qui eſt conſidérablement plus petite que la première, & dans laquelle le mâle n'a point de bois; j'ai ſoupçonné, à cauſe de la reſſemblance du nom, que le cariacou de Cayenne pouvoit être le *cuguacu (k)* ou *cougouacou-apara* du Breſil; & ayant confronté les notices que Piſon & Marcgrave nous ont données du cougouacou, avec les caractères du cariacou, il nous a paru que c'étoit le même animal, qui cependant eſt aſſez différent de notre chevreuil pour qu'on doive le regarder comme faiſant une eſpèce différente.

(k) Cuguacu-ete. Cuguacu-apara. Piſon, *Hiſt. Nat. pag. 97.* Marcgr. *Hiſt. Braſil. pag. 235.* — Biche des paletuviers. Biche des bois. Bar. *Hiſt. Fr. équin. pag. 151.*

Le tapir, le cabiai, le tajacou, le fourmiller, le pareſſeux, le cariacou, le lama, le pacos, le biſon, le puma, le jaguar, le couguar, le jaguarète, le chat-pard, &c. ſont donc les plus grands animaux du nouveau continent; les médiocres & les petits ſont les cuandus ou gouandous *(l)*, les agoutis *(m)*, les coatis, les pacas *(n)*, les philandres *(o)*, les cochons d'inde *(p)*, les aperea *(q)* & les tatous *(r)*, que je crois tous originaires & propres au nouveau Monde, quoique les Nomenclateurs les plus récens parlent d'une eſpèce de tatous des Indes orientales, & d'une autre eſpèce en Afrique. Comme c'eſt ſeulement ſur le témoignage de l'Auteur de la deſcription du cabinet

---

(l) Cuandu Braſilienſibus. Piſon, *Hiſt. Nat pag. 99.* — Marcgr. *Hiſt. Br. pag. 233.* — *Gouandou.* Barrère, *Hiſt. Fr. éq. pag. 153.* — Chat-épineux. Deſmarchais, *tome III, pag. 303.* — Le porc-épic d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal. pag. 129.*

(m) Voyez dans cette Hiſtoire Naturelle, l'article de l'*Agouti* & celui du *Coati.*

(n) Paca. Piſon, *Hiſt. Nat. pag. 101. Paca Braſilienſibus.* Marcgr. *Hiſt. Br. pag. 224.* — *Ourana. Pak.* Barrère, *Hiſt. Fr. éq. p. 152.*

(o) Carigueya Braſilienſibus. Marcgr. *Hiſt. Br. pag. 222.* — *Opoſſum.* Jean de Laët, *pag. 82.* — Le philandre. Briſſon. *Regn. animal. pages 286 & ſuivantes.*

(p) Voyez dans cette Hiſtoire Naturelle, l'article du *Cochon d'Inde.*

(q) Aperea Braſilienſibus. Marcgr. *Hiſt. Br. pag. 223.* — Le lapin du Breſil. Briſſon, *Regn. animal. pag. 149.*

(r) Tatou, armadillo, ayotochtli. Hernandès, *Hiſt. Mex. pag. 314.*

de Seba, que l'on a fait mention de ces tatous africains & orientaux, cela ne fait point une autorité suffisante pour que nous puissions y ajouter foi ; car on sait en général, combien il arrive de ces petites erreurs, de ces quiproquo de noms & de pays lorsqu'on forme une collection d'Histoire Naturelle : on achette un animal sous le nom de *chauve-souris* de Ternate ou d'Amérique, & un autre sous celui de *tatou* des Indes orientales ; on les annonce ensuite sous ces noms dans un ouvrage où l'on fait la description de ce cabinet, & de-là ces noms passent dans les listes de nos Nomenclateurs, tandis qu'en examinant de plus près, on trouve que ces chauve-souris de Ternate ou d'Amérique sont des chauve-souris de France *(f)*, & que ces tatous des Indes ou d'Afrique pourroient bien être aussi des tatous d'Amérique.

Jusqu'ici nous n'avons pas parlé des singes, parce que leur histoire demande une discussion particulière. Comme le mot *singe* est un nom générique que l'on applique à un grand nombre d'espèces différentes les unes des autres, il n'est pas étonnant que l'on ait dit qu'il se trouvoit des singes en grande quantité dans les pays méridionaux de l'un & de l'autre continent ; mais

---

(f) Voyez dans cette Histoire Naturelle, l'article des *Chauve-souris.* Voyez aussi la description du Cabinet de Seba, *vol. I, page 47*, où il donne les figures de l'armadille d'Afrique ; & la *page 62*, où il donne celle de l'armadille orientale.

il s'agit de ſavoir ſi les animaux que l'on appelle *ſinges* en Aſie & en Afrique, ſont les mêmes que les animaux auxquels on a donné ce même nom en Amérique; il s'agit même de voir & d'examiner ſi de plus de trente eſpèces de ſinges que nous avons eu vivans, une ſeule de ces eſpèces ſe trouve également dans les deux continens.

Le ſatyre *(t)* ou l'homme des bois, qui par ſa conformation paroît moins différer de l'homme que du ſinge, ne ſe trouve qu'en Afrique ou dans l'Aſie méridionale, & n'exiſte point en Amérique.

Le gibbon *(u)* dont les jambes de devant ou les bras ſont auſſi longs que tout le corps, y compris même les jambes de derrière, ſe trouve aux grandes Indes & point en Amérique. Ces deux eſpèces de ſinges que nous avons eu vivans, n'ont point de queue.

Le ſinge *(x)*, proprement dit, dont le poil eſt d'une couleur verdâtre mêlée d'un peu de jaune, & qui n'a point de queue, ſe trouve en Afrique & dans quelques autres endroits de l'ancien continent, mais point dans le nouveau. Il en eſt de même des ſinges cynocéphales,

---

(t) Satyrus indicus, Ourang-outang Indis, & Homo ſylveſtris dictus. Charleton, *Exer. pag. 16.* — L'homme des bois. Briſſon, *Regn. animal. pag. 189.*

(u) Ce ſinge que nous avons vu vivant, & que M. Dupleix avoit amené de Pondichery, n'eſt indiqué dans aucune nomenclature.

(x) Simia ſimpliciter dicta. Ray, *Synopſ. quadrup. pag. 149.*

dont on connoît deux ou trois eſpèces; leur muſeau eſt moins court que celui des précédens, mais comme eux ils ſont ſans queue, ou du moins ils l'ont ſi courte qu'on a peine à la voir. Tous ces ſinges qui n'ont point de queue, ceux ſur-tout dont le muſeau eſt court, & dont la face approche par conſéquent beaucoup de celle de l'homme, ſont les vrais ſinges; & les cinq ou ſix eſpèces dont nous venons de parler, ſont toutes naturelles & particulières aux climats chauds de l'ancien continent, & ne ſe trouvent nulle part dans le nouveau. On peut donc déjà dire qu'il n'y a point de vrais ſinges en Amérique.

Le babouin *(y)*, qui eſt un animal plus gros qu'un dogue, & dont le corps eſt raccourci, ramaſſé à peu-près comme celui de l'hyæne, eſt fort différent des ſinges dont nous venons de parler; il a la queue très-courte & toujours droite, le muſeau alongé & large à l'extrémité, les feſſes nues & de couleur de ſang, les jambes fort courtes, les ongles forts & pointus. Cet animal qui eſt très-fort & très-méchant, ne ſe trouve que dans les déſerts des parties méridionales de l'ancien continent, & point du tout dans ceux de l'Amérique.

Toutes les eſpèces de ſinges qui n'ont point de queue,

(y) Papio. Ray, *Synopſ. quadr. pag. 158.* — *Babio.* Charleton, *Exer. pag. 16.* — *Cebus-papio. Baboon. Hyæna Geſneri.* Klein, *de quadrup. pag. 89.* — *Babouin.* Mém. de Kolbe, *tome III, page 55.* — *Babouin.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 192.*

ou qui n'ont qu'une queue très-courte, ne se trouvent donc que dans l'ancien continent; & parmi les espèces qui ont de longues queues, presque tous les grands se trouvent en Afrique, il y en a peu qui soient même d'une taille médiocre en Amérique, mais les animaux qu'on a désignés par le nom générique de *petits singes à longue queue*, y sont en grand nombre; ces espèces de petits singes à longue queue sont les sapajous, les sagouins, les tamarins, &c. Nous verrons dans l'histoire particulière que nous ferons de ces animaux, que tous ces singes d'Amérique sont différens des singes de l'Afrique & de l'Asie.

Les makis *(z)*, dont nous connoissons trois ou quatre espèces ou variétés, & qui approchent assez des singes à longue queue, qui comme eux ont des mains, mais dont le museau est beaucoup plus alongé & plus pointu, sont encore des animaux particuliers à l'ancien continent, & qui ne se sont pas trouvés dans le nouveau. Ainsi tous les animaux de l'Afrique ou de l'Asie méridionale qu'on a désignés par le nom de *singes*, ne se trouvent pas plus en Amérique que les éléphans, les rhinoceros ou les tigres. Plus on fera de recherches & de comparaisons exactes à ce sujet, plus on sera convaincu que les animaux des parties méridionales de chacun des con-

---

(z) Simia sciurus, lanuginosus, fuscus, &c. Gazophil. Petiver. *Tab. 17, fig. v. — Prosimia fusca.* Le maki. Brisson, *Regn. animal. pag. 220 & suivantes.*

tinens n'exiſtoient point dans l'autre, & que le petit nombre de ceux qu'on y trouve aujourd'hui ont été tranſportés par les hommes, comme la brebis de Guinée qui a été portée au Breſil, le cochon d'Inde qui au contraire a été porté du Breſil en Guinée, & peut-être encore quelques autres eſpèces de petits animaux, deſquels le voiſinage & le commerce de ces deux parties du Monde ont favoriſé le tranſport. Il y a environ cinq cents lieues de mer entre les côtes du Breſil & celles de la Guinée; il y en a plus de deux mille des côtes du Pérou à celles des Indes orientales: tous ces animaux qui par leur nature ne peuvent ſupporter le climat du Nord, ceux même qui pouvant le ſupporter, ne peuvent produire dans ce même climat, ſont donc confinés de deux ou trois côtés par des mers qu'ils ne peuvent traverſer, & d'autre côté par des terres trop froides qu'ils ne peuvent habiter ſans périr; ainſi l'on doit ceſſer d'être étonné de ce fait général, qui d'abord paroît très-ſingulier, & que perſonne avant nous n'avoit même ſoupçonné, ſavoir, qu'aucun des animaux de la zone torride dans l'un des continens, ne s'eſt trouvé dans l'autre.

ANIMAUX

ANIMAUX

COMMUNS AUX DEUX CONTINENS.

NOUS avons vu par l'énumération précédente, que non-ſeulement les animaux des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Aſie manquent à l'Amérique, mais même que la plupart de ceux des climats tempérés de l'Europe y manquent également. Il n'en eſt pas ainſi des animaux qui peuvent aiſément ſupporter le froid & ſe multiplier dans les climats du Nord; on en trouve pluſieurs dans l'Amérique ſeptentrionale, & quoique ce ne ſoit jamais ſans quelque différence aſſez marquée, on ne peut cependant ſe refuſer à les regarder comme les mêmes, & à croire qu'ils ont autrefois paſſé de l'un à l'autre continent par des terres du Nord, peut-être encore actuellement inconnues, ou plutôt anciennement ſubmergées; & cette preuve tirée de l'Hiſtoire Naturelle, démontre mieux la contiguité preſque continue des deux continens vers le Nord, que toutes les conjectures de la Géographie ſpéculative.

Les ours des Illinois de la Louiſiane, &c. paroiſſent être les mêmes que nos ours; ceux-là ſont ſeulement plus petits & plus noirs.

Le cerf du Canada, quoique plus petit que notre cerf, n'en diffère au reſte que par la plus grande hauteur du

bois, le plus grand nombre d'andouillers & par la queue qu'il a plus longue.

Il en eſt de même du chevreuil, qui ſe trouve au midi du Canada & dans la Louiſiane, qui eſt auſſi plus petit, & qui a la queue plus longue que le chevreuil d'Europe; & encore de l'orignal qui eſt le même animal que l'élan, mais qui n'eſt pas ſi grand.

Le renne de Lapponie, le daim de Groënland & le karibou de Canada me paroiſſent ne faire qu'un ſeul & même animal. Le daim ou cerf de Groënland, décrit & deſſiné par Édouard *(a)*, reſſemble trop au renne pour qu'on puiſſe le regarder comme faiſant une eſpèce différente; & à l'égard du karibou dont on ne trouve nulle part de deſcription exacte, nous avons cependant jugé par toutes les indications que nous avons pu recueillir, que c'étoit le même animal que le renne. M. Briſſon *(b)* a cru devoir en faire une eſpèce différente, & il rapporte le karibou au *cervus Burgundicus* de Jonſton; mais ce *cervus Burgundicus* eſt un animal inconnu, & qui ſûrement n'exiſte ni en Bourgogne ni en Europe; c'eſt ſimplement un nom que l'on aura donné à quelque tête de cerf ou de daim dont le bois étoit bizarre; ou bien il ſe pourroit que la tête de karibou qu'a vue M. Briſſon,

---

(a) Voyez A Natural Hiſtory of birds By George Edwards. *London, 1743, pag. 51.*

(b) Briſſon, *Regn. animal. pag. 91.*

& dont le bois n'étoit composé de chaque côté que d'un seul mérain droit, long de dix pouces, avec un andouiller près de la base tourné en avant, soit en effet une tête de renne femelle, ou bien une jeune tête d'une première ou d'une seconde année ; car on sait que dans le renne la femelle porte un bois comme le mâle, mais beaucoup plus petit, & que dans tous deux la direction des premiers andouillers est en avant ; & enfin que dans cet animal l'étendue & les ramifications du bois, comme dans tous les autres qui en portent, suivent exactement la progression des années.

Les lièvres, les écureuils, les hérissons, les rats musqués, les loutres, les marmottes, les rats, les musaraignes, les chauve-souris, les taupes sont aussi des espèces qu'on pourroit regarder comme communes aux deux continens, quoique dans tous ces genres il n'y ait aucune espèce qui soit parfaitement semblable en Amérique à celles de l'Europe ; & l'on sent qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de prononcer si ce sont réellement des espèces différentes, ou seulement des variétés de la même espèce, qui ne sont devenues constantes que par l'influence du climat,

Les castors de l'Europe paroissent être les mêmes que ceux du Canada ; ces animaux préfèrent les pays froids, mais ils peuvent aussi subsister & se multiplier dans les pays tempérés, il y en a encore quelques-uns en France dans les îles du Rhône ; il y en avoit

autrefois en bien plus grand nombre, & il paroît qu'ils aiment encore moins les pays trop peuplés que les pays trop chauds: ils n'établissent leur société que dans des déserts éloignés de toute habitation; & dans le Canada même, qu'on doit encore regarder comme un vaste désert, ils se sont retirés fort loin des habitations de toute la Colonie.

Les loups & les renards sont aussi des animaux communs aux deux continens: on les trouve dans toute les parties de l'Amérique septentrionale, mais avec des variétés; il y a sur-tout des renards & des loups noirs, & tous y sont en général plus petits qu'en Europe, comme le sont aussi tous les autres animaux, tant ceux qui sont naturels au pays, que ceux qui y ont été transportés.

Quoique la belette & l'hermine fréquentent les pays froids en Europe, elles sont au moins très-rares en Amérique; il n'en est pas absolument de même des martes, des fouines & des putois.

La marte du nord de l'Amérique paroît être la même que celle de notre nord; le vison de Canada ressemble beaucoup à la fouine, & le putois rayé de l'Amérique septentrionale, n'est peut-être qu'une variété de l'espèce du putois de l'Europe.

Le lynx ou loup-cervier qu'on trouve en Amérique, comme en Europe, nous a paru le même animal; il habite les pays froids de préférence, mais il ne laisse pas de vivre & de multiplier sous les climats tempérés,

& il ſe tient ordinairement dans les forêts & ſur les montagnes.

Le phoca ou veau-marin paroît confiné dans les pays du nord, & ſe trouve également ſur les côtes de l'Europe & de l'Amérique ſeptentrionale.

Voilà tous les animaux, à très-peu-près, qu'on peut regarder comme communs aux deux continens de l'ancien & du nouveau Monde; & dans ce nombre qui, comme l'on voit, n'eſt pas conſidérable, on doit en retrancher peut-être encore plus d'un tiers, dont les eſpèces, quoiqu'aſſez ſemblables en apparence, peuvent cependant être réellement différentes. Mais en admettant même dans tous ces animaux l'identité d'eſpèce avec ceux d'Europe, on voit que le nombre de ces eſpèces communes aux deux continens, eſt aſſez petit en comparaiſon de celui des eſpèces qui ſont propres & particulières à chacun des deux; on voit de plus qu'il n'y a de tous ces animaux que ceux qui habitent ou fréquentent les terres du Nord, qui ſoient communs aux deux Mondes, & qu'aucun de ceux qui ne peuvent ſe multiplier que dans les pays chauds ou tempérés, ne ſe trouvent à la fois dans tous les deux.

Il ne paroît donc plus douteux que les deux continens ne ſoient ou n'aient été contigus vers le Nord, & que les animaux qui leur ſont communs, n'aient paſſé de l'un à l'autre par des terres qui nous ſont inconnues. On ſeroit fondé à croire, ſur-tout d'après les nouvelles

découvertes des Ruſſes au nord de Kamtſchatka, que c'eſt avec l'Aſie que l'Amérique communique par des terres contiguës, & il ſemble au contraire que le nord de l'Europe en ſoit & en ait été toujours ſéparé par des mers aſſez conſidérables pour qu'aucun animal quadrupède n'ait pu les franchir; cependant les animaux du nord de l'Amérique ne ſont pas préciſément ceux du nord de l'Aſie, ce ſont plutôt ceux du nord de l'Europe. Il en eſt de même des animaux des contrées tempérées : l'argali *(c)*, la zibeline, la taupe dorée de Sybérie, le muſc de la Chine ne ſe trouvent point à la baie d'Hudſon, ni dans aucune autre partie du nord-oueſt du nouveau continent ; on trouve au contraire dans les terres du nord-eſt de l'Amérique, non-ſeulement les animaux communs à celles du nord en Europe & en Aſie, mais auſſi ceux qui ſemblent être particuliers à l'Europe ſeule, comme l'élan, le renne, &c. néanmoins il faut avouer que les parties orientales du nord de l'Aſie ſont encore ſi peu connues qu'on ne peut pas aſſurer ſi les animaux du nord de l'Europe s'y trouvent ou ne s'y trouvent pas.

Nous avons remarqué comme une choſe très-ſingulière, que dans le nouveau continent les animaux des provinces méridionales ſont tous très-petits en compa-

(c) Argali, animal de Sybérie dont M. Gmelin donne une bonne deſcription dans le premier tome de ſes Voyages, *page 368*, & qu'il croit être le même que le *muſimon* ou *mouflon* des Anciens. Pline a parlé de cet animal, & Geſner en fait mention dans ſon Hiſtoire des quadrupèdes, *pages 934 & 935*.

raiſon des animaux des pays chauds de l'ancien continent. Il n'y a en effet nulle comparaiſon pour la grandeur de l'éléphant, du rhinoceros, de l'hippopotame, de la giraffe, du chameau, du lion, du tigre, &c. tous animaux naturels & propres à l'ancien continent, & du tapir, du cabiai, du fourmiller, du lama, du puma, du jaguar, &c. qui ſont les plus grands animaux du nouveau Monde; les premiers ſont quatre, ſix, huit & dix fois plus gros que les derniers. Une autre obſervation qui vient encore à l'appui de ce fait général, c'eſt que tous les animaux qui ont été tranſportés d'Europe en Amérique, comme les chevaux, les ânes, les bœufs, les brebis, les chèvres, les cochons, les chiens, &c. tous ces animaux, dis-je, y ſont devenus plus petits; & que ceux qui n'y ont pas été tranſportés & qui y ſont allés d'eux-mêmes, ceux en un mot qui ſont communs aux deux Mondes, tels que les loups, les renards, les cerfs, les chevreuils, les élans ſont auſſi conſidérablement plus petits en Amérique qu'en Europe, & cela ſans aucune exception.

Il y a donc dans la combinaiſon des élémens & des autres cauſes phyſiques, quelque choſe de contraire à l'agrandiſſement de la Nature vivante dans ce nouveau Monde; il y a des obſtacles au développement & peut-être à la formation des grands germes; ceux même qui, par les douces influences d'un autre climat, ont reçu leur forme plénière & leur extenſion toute entière, ſe reſ-

ſerrent, ſe rapetiſſent ſous ce ciel avare & dans cette terre vide, où l'homme en petit nombre étoit épars, errant; où loin d'uſer en maître de ce territoire comme de ſon domaine, il n'avoit nul empire; où ne s'étant jamais ſoumis ni les animaux ni les élémens, n'ayant ni dompté les mers, ni dirigé les fleuves, ni travaillé la terre, il n'étoit en lui-même qu'un animal du premier rang, & n'exiſtoit pour la Nature que comme un être ſans conſéquence, une eſpèce d'automate impuiſſant, incapable de la réformer ou de la ſeconder; elle l'avoit traité moins en mère qu'en marâtre en lui refuſant le ſentiment d'amour & le deſir vif de ſe multiplier. Car quoique le Sauvage du nouveau Monde ſoit à peu-près de même ſtature que l'homme de notre Monde, cela ne ſuffit pas pour qu'il puiſſe faire une exception au fait général du rapetiſſement de la Nature vivante dans tout ce continent: le Sauvage eſt foible & petit par les organes de la génération; il n'a ni poil ni barbe, & nulle ardeur pour ſa femelle; quoique plus léger que l'Européen parce qu'il a plus d'habitude à courir, il eſt cependant beaucoup moins fort de corps; il eſt auſſi bien moins ſenſible, & cependant plus craintif & plus lâche; il n'a nulle vivacité, nulle activité dans l'ame; celle du corps eſt moins un exercice, un mouvement volontaire qu'une néceſſité d'action cauſée par le beſoin; ôtez-lui la faim & la ſoif, vous détruirez en même temps le principe actif de tous ſes mouvemens; il

demeurera

demeurera ſtupidement en repos ſur ſes jambes ou couché pendant des jours entiers. Il ne faut pas aller chercher plus loin la cauſe de la vie diſperſée des Sauvages & de leur éloignement pour la ſociété : la plus précieuſe étincelle du feu de la Nature leur a été refuſée ; ils manquent d'ardeur pour leur femelle, & par conſéquent d'amour pour leurs ſemblables : ne connoiſſant pas l'attachement le plus vif, le plus tendre de tous, leurs autres ſentimens de ce genre ſont froids & languiſſans ; ils aiment foiblement leurs pères & leurs enfans ; la ſociété la plus intime de toutes, celle de la même famille, n'a donc chez eux que de foibles liens ; la ſociété d'une famille à l'autre n'en a point du tout ; dès-lors nulle réunion, nulle république, nul état ſocial. Le phyſique de l'amour fait chez eux le moral des mœurs : leur cœur eſt glacé, leur ſociété froide & leur empire dur. Ils ne regardent leurs femmes que comme des ſervantes de peine ou des bêtes de ſomme qu'ils chargent, ſans ménagement, du fardeau de leur chaſſe, & qu'ils forcent ſans pitié, ſans reconnoiſſance, à des ouvrages qui ſouvent ſont au-deſſus de leurs forces : ils n'ont que peu d'enfans ; ils en ont peu de ſoin, tout ſe reſſent de leur premier défaut ; ils ſont indifférens parce qu'ils ſont peu puiſſans, & cette indifférence pour le ſexe eſt la tache originelle qui flétrit la Nature, qui l'empêche de s'épanouir, & qui détruiſant les germes de la vie, coupe en même temps la racine de la ſociété.

L'homme ne fait donc point d'exception ici. La Nature en lui refusant les puissances de l'amour l'a plus maltraité & plus rapetissé qu'aucun des animaux; mais avant d'exposer les causes de cet effet général, nous ne devons pas dissimuler que si la Nature a rapetissé dans le nouveau Monde tous les animaux quadrupèdes, elle paroît avoir maintenu les reptiles & agrandi les insectes: car quoiqu'au Sénégal il y ait encore de plus gros lézards & de plus longs serpens que dans l'Amérique méridionale, il n'y a pas à beaucoup près la même différence entre ces animaux qu'entre les quadrupèdes; le plus gros serpent du Sénégal n'est pas double de la grande couleuvre de Cayenne, au lieu qu'un éléphant est peut-être dix fois plus gros que le tapir qui, comme nous l'avons dit, est le plus grand quadrupède de l'Amérique méridionale; mais à l'égard des insectes on peut dire qu'ils ne sont nulle part aussi grands que dans le nouveau Monde: les plus grosses araignées, les plus grands scarabées, les chenilles les plus longues, les papillons les plus étendus se trouvent au Bresil, à Cayenne & dans les autres provinces de l'Amérique méridionale; ils l'emportent sur presque tous les insectes de l'ancien Monde, non-seulement par la grandeur du corps & des ailes, mais aussi par la vivacité des couleurs, le mélange des nuances, la variété des formes, le nombre des espèces & la multiplication prodigieuse des individus dans chacune. Les crapauds, les grenouilles & les autres bêtes de ce genre

ſont auſſi très-groſſes en Amérique. Nous ne dirons rien des oiſeaux ni des poiſſons, parce que pouvant paſſer d'un monde à l'autre, il ſeroit preſque impoſſible de diſtinguer ceux qui appartiennent en propre à l'un ou à l'autre, au lieu que les inſectes & les reptiles ſont à peu-près comme les quadrupèdes confinés chacun dans ſon continent.

Voyons donc pourquoi il ſe trouve de ſi grands reptiles, de ſi gros inſectes, de ſi petits quadrupèdes & des hommes ſi froids dans ce nouveau Monde. Cela tient à la qualité de la terre, à la condition du ciel, au degré de chaleur, à celui d'humidité, à la ſituation, à l'élévation des montagnes, à la quantité des eaux courantes ou ſtagnantes, à l'étendue des forêts, & ſur-tout à l'état brut dans lequel on y voit la Nature. La chaleur eſt en général beaucoup moindre dans cette partie du monde, & l'humidité beaucoup plus grande : ſi l'on compare le froid & le chaud dans tous les degrés de latitude, on trouvera qu'à Quebec, c'eſt-à-dire ſous celle de Paris, l'eau des fleuves gèle tous les ans de quelques pieds d'épaiſſeur, qu'une maſſe encore plus épaiſſe de neige y couvre la terre pendant pluſieurs mois, que l'air y eſt ſi froid que tous les oiſeaux fuient & diſparoiſſent pour tout l'hiver, &c. cette différence de température ſous la même latitude dans la zone tempérée, quoique très-grande, l'eſt peut-être encore moins que celle de la chaleur ſous la zone torride : on brûle au Sénégal, & ſous la même ligne

on jouit d'une douce température au Pérou ; il en eſt de même ſous toutes les autres latitudes qu'on voudra comparer. Le continent de l'Amérique eſt ſitué & formé de façon que tout concourt à diminuer l'action de la chaleur ; on y trouve les plus hautes montagnes, & par la même raiſon les plus grands fleuves du monde : ces hautes montagnes forment une chaîne qui ſemble borner vers l'oueſt le continent dans toute ſa longueur ; les plaines & les baſſes terres ſont toutes ſituées en-deçà des montagnes, & s'étendent depuis leur pied juſqu'à la mer, qui de notre côté ſépare les continens ; ainſi le vent d'eſt, qui comme l'on ſait eſt le vent conſtant & général entre les tropiques, n'arrive en Amérique qu'après avoir traverſé une très-vaſte étendue d'eau ſur laquelle il ſe rafraîchit ; & c'eſt par cette raiſon qu'il fait beaucoup moins chaud au Breſil, à Cayenne, &c. qu'au Sénégal, en Guinée, &c. où ce même vent d'eſt arrive chargé de la chaleur de toutes les terres & des ſables brûlans qu'il parcourt en traverſant & l'Afrique & l'Aſie. Qu'on ſe rappelle ce que nous avons dit au ſujet de la différente couleur des hommes, & en particulier de celle des Nègres ; il paroît démontré que la teinte plus ou moins forte du tanné, du brun & du noir dépend entièrement de la ſituation du climat ; que les Nègres de Nigritie & ceux de la côte occidentale de l'Afrique ſont les plus noirs de tous, parce que ces contrées ſont ſituées de manière que la chaleur y eſt

conſtamment plus grande que dans aucun autre endroit du globe, le vent d'eſt avant d'y arriver ayant à traverſer des trajets de terres immenſes; qu'au contraire les Indiens méridionaux ne ſont que tannés, & les Braſiliens bruns, quoique ſous la même latitude que les Nègres, parce que la chaleur de leur climat eſt moindre & moins conſtante, le vent d'eſt n'y arrivant qu'après s'être rafraîchi ſur les eaux & chargé de vapeurs humides. Les nuages qui interceptent la lumière & la chaleur du ſoleil, les pluies qui rafraîchiſſent l'air & la ſurface de la terre ſont périodiques & durent pluſieurs mois à Cayenne & dans les autres contrées de l'Amérique méridionale. Cette première cauſe rend donc toutes les côtes orientales de l'Amérique beaucoup plus tempérées que l'Afrique & l'Aſie; & lorſqu'après être arrivé frais ſur ces côtes, le vent d'eſt commence à reprendre un degré plus vif de chaleur en traverſant les plaines de l'Amérique, il eſt tout-à-coup arrêté, refroidi par cette chaîne de montagnes énormes dont eſt compoſée toute la partie occidentale du nouveau Continent, en ſorte qu'il fait encore moins chaud ſous la Ligne au Pérou qu'au Breſil & à Cayenne, &c. à cauſe de l'élévation prodigieuſe des terres; auſſi les Naturels du Pérou, du Chili, &c. ne ſont que d'un brun rouge & tanné moins foncé que celui des Braſiliens. Supprimons pour un inſtant la chaîne des Cordillères, ou plutôt rabaiſſons ces montagnes au niveau des plaines adjacentes, la chaleur eût été exceſſive vers

ces terres occidentales, & l'on eût trouvé les hommes noirs au Pérou & au Chili tels qu'on les trouve ſur les côtes occidentales de l'Afrique.

Ainſi par la ſeule diſpoſition des terres de ce nouveau continent, la chaleur y ſeroit déjà beaucoup moindre que dans l'ancien : & en même temps nous allons voir que l'humidité y eſt beaucoup plus grande. Les montagnes étant les plus hautes de la terre & ſe trouvant oppoſées de face à la direction du vent d'eſt, arrêtent, condenſent toutes les vapeurs de l'air, & produiſent par conſéquent une quantité infinie de ſources vives, qui par leur réunion forment bientôt des fleuves les plus grands de la terre : il y a donc beaucoup plus d'eaux courantes dans le nouveau continent que dans l'ancien, proportionnellement à l'eſpace ; & cette quantité d'eau ſe trouve encore prodigieuſement augmentée par le défaut d'écoulement ; les hommes n'ayant ni borné les torrens, ni dirigé les fleuves, ni ſéché les marais, les eaux ſtagnantes couvrent des terres immenſes, augmentent encore l'humidité de l'air & en diminuent la chaleur : d'ailleurs la terre étant partout en friche & couverte dans toute ſon étendue d'herbes groſſières, épaiſſes & touffues, elle ne s'échauffe, ne ſe sèche jamais ; la tranſpiration de tant de végétaux, preſſés les uns contre les autres, ne produit que des exhalaiſons humides & mal-ſaines ; la Nature, cachée ſous ſes vieux vêtemens, ne montra jamais de parure nouvelle dans ces triſtes contrées, n'étant ni careſſée ni cultivée

par l'homme, jamais elle n'avoit ouvert son sein bienfaisant ; jamais la terre n'avoit vu sa surface dorée de ces riches épis qui font notre opulence & sa fécondité. Dans cet état d'abandon tout languit, tout se corrompt, tout s'étouffe; l'air & la terre, surchargés de vapeurs humides & nuisibles, ne peuvent s'épurer ni profiter des influences de l'astre de la vie; le soleil darde inutilement ses rayons les plus vifs sur cette masse froide, elle est hors d'état de répondre à son ardeur; elle ne produira que des êtres humides, des plantes, des reptiles, des insectes, & ne pourra nourrir que des hommes froids & des animaux foibles.

C'est donc principalement, parce qu'il y avoit peu d'hommes en Amérique, & parce que la plupart de ces hommes, menant la vie des animaux, laissoient la Nature brute & négligeoient la terre, qu'elle est demeurée froide, impuissante à produire les principes actifs, à développer les germes des plus grands quadrupèdes, auxquels il faut, pour croître & se multiplier, toute la chaleur, toute l'activité que le soleil peut donner à la terre amoureuse; & c'est par la raison contraire que les insectes, les reptiles & toutes les espèces d'animaux qui se traînent dans la fange, dont le sang est de l'eau, & qui pullulent par la pourriture, sont plus nombreuses & plus grandes dans toutes les terres basses, humides & marécageuses de ce nouveau continent.

Lorsqu'on réfléchit sur ces différences si marquées

qui ſe trouvent entre l'ancien & le nouveau monde, on ſeroit tenté de croire que celui-ci eſt en effet bien plus nouveau, & qu'il a demeuré plus long-temps que le reſte du globe ſous les eaux de la mer; car à l'exception des énormes montagnes qui le bornent vers l'oueſt, & qui paroiſſent être des monumens de la plus haute antiquité du globe, toutes les parties baſſes de ce continent ſemblent être des terreins nouvellement élevés & formés par le dépôt des fleuves & le limon des eaux; on y trouve en effet, en pluſieurs endroits, ſous la première couche de la terre végétale, les coquilles & les madrépores de la mer, formant déjà des bancs, des maſſes de pierre à chaux, mais d'ordinaire moins dures & moins compactes que nos pierres de taille qui ſont de même nature. Si ce continent eſt réellement auſſi ancien que l'autre, pourquoi y a-t-on trouvé ſi peu d'hommes! pourquoi y étoient-ils preſque tous ſauvages & diſperſés! pourquoi ceux qui s'étoient réunis en ſociété, les Mexicains & les Péruviens ne comptoient-ils que deux ou trois cents ans depuis le premier homme qui les avoit raſſemblés! pourquoi ignoroient-ils encore l'art de tranſmettre à la poſtérité les faits par des ſignes durables, puiſqu'ils avoient déjà trouvé celui de ſe communiquer de loin leurs idées, & de s'écrire en nouant des cordons! pourquoi ne s'étoient-ils pas ſoumis les animaux, & ne ſe ſervoient-ils que du lama & du pacos qui n'étoient pas, comme nos animaux domeſtiques, réſidens,

résidens, fidèles & dociles! Leurs arts étoient naissans comme leur société, leurs talens imparfaits, leurs idées non développées, leurs organes rudes & leur langue barbare; qu'on jette les yeux sur la liste des animaux *(d)*,

---

(d) Pelon ichiatl oquitli. — Le lama.

Tapiierete au Bresil, *maypoury* ou *manipouris* à la Guiane. — Le tapir.

Tamandua-guacu au Bresil, *ouariri* à la Guiane. — Le tamanoir.

Ouatiriouaou à la Guiane. — Le fourmiller.

Ouaikaré à la Guiane, *ai* ou *hai* au Bresil. — Le paresseux.

Aiotochtli au Mexique, *tatu* ou *tatupeba* au Bresil, *chirquinchum* à la nouvelle Espagne. — Le tatou.

Tatu-ete au Bresil, *tatou-kabassou* à la Guiane. — Le tatouet.

Macatlchichiltic ou *temamaçama*, animal qui ressemble à quelques égards à la gazelle, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui de *gazelle de la nouvelle Espagne.*

Jiya ou *carigueibeju*, animal qui ressemble assez à la loutre, & que par cette raison l'on a nommé *loutre du Bresil.*

Quauhtla coymatl ou *quapizotl* au Mexique, ou *caaigoara* au Bresil. — Le tajacu *ou* tajacou.

Tlacoozclotl ou *tlalocelotl.* — Le chat-pard.

Cabionara ou *capybara.* — Le cabiai.

Tlatlauhqui occlotl au Mexique, *janowara* ou *jaguara* au Bresil. — Le jaguar.

Cuguacu arana, ou *cuguacu ara*, ou *cougouacou ara.* — Le couguar.

Tlaquatzin au Mexique, *aouaré* à la Guiane, *carigueya* au Bresil. — Le philandre.

Hoitzlaquatzin, animal qui ressemble au porc-épic, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui de *porc-épic de la nouvelle Espagne.*

Cuandu ou *gouandou*, animal qui ressemble encore au porc-épic, que l'on a nommé *porc-épic du Bresil*, & qui peut-être est le même que le précédent.

Tepe-maxtlaton au Mexique, *maraguao* ou *maracaia* au Bresil.

leurs noms ſont preſque tous ſi difficiles à prononcer, qu'il eſt étonnant que les Européens aient pris la peine de les écrire.

Tout ſemble donc indiquer que les Américains étoient des hommes nouveaux, ou pour mieux dire des hommes ſi anciennement dépayſés, qu'ils avoient perdu toute notion, toute idée de ce monde dont ils étoient iſſus. Tout ſemble s'accorder auſſi pour prouver que la plus grande partie des continens de l'Amérique étoit une terre nouvelle, encore hors de la main de l'homme, & dans laquelle la Nature n'avoit pas eu le temps d'établir tous ſes plans, ni celui de ſe développer dans toute ſon étendue; que les hommes y ſont froids & les animaux petits, parce que l'ardeur des uns & la grandeur des

---

— Le marac. Cet animal a la peau marquée comme celle d'une panthère ; il eſt de la forme & de la groſſeur d'un chat ; on l'a appelé mal-à-propos *chat-tigre* ou *chat ſauvage tigré*, puiſque ſa robe eſt marquée comme celle de la panthère & non pas comme celle du tigre.

Quauhtechallotl thliltic ou *tliloco-teqvillin*, animal qui reſſemble à l'écureuil, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui d'*écureuil noir*.

Quimichpatlan ou *aſſapanick*, animal qui reſſemble à l'écureuil volant, & qui peut-être eſt le même.

Yzquiepatl. — La *mouffette.* C'eſt un animal qu'on a appelé *petit renard*, *renard d'Inde*, *blaireau de Surinam*, mais qui n'eſt ni renard ni blaireau ; comme il répand une odeur empeſtée & qui ſuffoque même à une aſſez grande diſtance, nous l'appellerons *mouffette.*

Xoloitzcuintli ou *cuetlachtli*, animal qui a quelque reſſemblance avec le loup, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui de *loup du Mexique*, &c.

autres dépendent de la ſalubrité & de la chaleur de l'air ; & que dans quelques ſiècles, lorſqu'on aura défriché les terres, abattu les forêts, dirigé les fleuves & contenu les eaux, cette même terre deviendra la plus féconde, la plus ſaine, la plus riche de toutes, comme elle paroît déjà l'être dans toutes les parties que l'homme a travaillées. Cependant nous ne voulons pas en conclure qu'il y naîtra pour lors des animaux plus grands ; jamais le tapir & le cabiai n'atteindront à la taille de l'éléphant ou de l'hippopotame ; mais au moins les animaux qu'on y tranſportera ne diminueront pas de grandeur comme ils l'ont fait dans les premiers temps : peu-à-peu l'homme remplira le vide de ces terres immenſes qui n'étoient qu'un déſert lorſqu'on les découvrit.

Les premiers Hiſtoriens qui ont écrit les conquêtes des Eſpagnols ont, pour augmenter la gloire de leurs armes, prodigieuſement exagéré le nombre de leurs ennemis : ces Hiſtoriens pourront-ils perſuader à un homme ſenſé, qu'il y avoit des millions d'hommes à Saint-Domingue & à Cuba, lorſqu'ils diſent en même temps qu'il n'y avoit parmi tous ces hommes ni monarchie, ni république, ni preſque aucune ſociété ; & quand on ſait d'ailleurs que, dans ces deux grandes iſles voiſines l'une de l'autre, & en même temps peu éloignées de la terre-ferme du continent, il n'y avoit en tout que cinq eſpèces d'animaux quadrupèdes, dont la plus grande étoit à peu-près de la groſſeur d'un écureuil ou d'un

lapin. Rien ne prouve mieux que ce ſait, combien la Nature étoit vide & déſerte dans cette terre nouvelle. « On ne trouva, dit de Laët, dans l'île de Saint-Do-
» mingue que fort peu d'eſpèces d'animaux à quatre pieds,
» comme le *hutias* qui eſt un petit animal peu différent
» de nos lapins, mais un peu plus petit, avec les oreilles
» plus courtes & la queue comme une taupe.... Le *chemi*
» qui eſt preſque de la même forme, mais un peu plus
» grand que le *hutias*.... Le *mohui* un peu plus petit que
» le *huitias*..... Le *cori* pareil en grandeur au lapin, ayant
» la gueule comme une taupe, ſans queue, les jambes
» courtes ; il y en a de blancs & de noirs, & plus ſouvent
» mêlés des deux : c'eſt un animal domeſtique & grande-
» ment privé... De plus une petite eſpèce de *chiens*
» qui étoient abſolument muets ; aujourd'hui il y a fort
» peu de tous ces animaux, parce que les chiens d'Eu-
» rope les ont détruits *(e)*. Il n'y avoit, dit Acoſta, aux iſles
» de Saint-Domingue & de Cuba, non plus qu'aux An-
» tilles, preſque aucuns animaux du nouveau continent de
» l'Amérique, & pas un ſeul des animaux ſemblables à
» ceux d'Europe *(f)*... Tout ce qu'il y a aux Antilles, dit le
» Père du Tertre, de moutons, de chèvres, de chevaux,

(e) *Voyez* l'Hiſtoire du nouveau monde, par Jean de Laët ; *Leyde, 1640, liv. I, chap. IV, pag. 5.* Voyez auſſi l'Hiſtoire de l'île Saint-Domingue, par le P. Charlevoix ; *Paris, 1730, tome I, page 35.*

(f) *Voyez* l'Hiſtoire naturelle des Indes par Joſeph Acoſta, traduction de Renaud ; *Paris, 1600, pages 144 & ſuivantes.*

de bœufs, d'ânes, tant dans la Guadeloupe que dans les « autres isles habitées par les François, a été apporté par « eux, les Espagnols n'y en mirent aucun, comme ils ont « fait dans les autres isles, d'autant que les Antilles étant « dans ce temps toutes couvertes de bois, le bétail n'y « auroit pu subsister sans herbages *(g)* ». M. Fabry, que j'ai déjà eu occasion de citer dans cet Ouvrage, qui avoit erré pendant quinze mois dans les terres de l'ouest de l'Amérique, au-delà du fleuve Missisipi, m'a assuré qu'il avoit fait souvent trois & quatre cents lieues sans rencontrer un seul homme. Nos Officiers qui ont été de Quebec à la belle rivière d'Ohio, & de cette rivière à la Louisiane, conviennent tous qu'on pourroit souvent faire cent & deux cents lieues dans la profondeur des terres sans rencontrer une seule famille de Sauvages; tous ces témoignages indiquent assez jusqu'à quel point la Nature est déserte dans les contrées même de ce nouveau continent, où la température est la plus agréable, mais ce qu'ils nous apprennent de plus particulier & de plus utile pour notre objet, c'est à nous défier du témoignage postérieur des Descripteurs de cabinets ou des Nomenclateurs, qui peuplent ce nouveau monde d'animaux, lesquels ne se trouvent que dans l'ancien, & qui en désignent d'autres comme originaires de certaines contrées. où

(g) *Voyez* l'Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre; *Paris, 1667, tome II, pages 289 & suiv.* où l'on doit observer qu'il y a plusieurs choses empruntées de Joseph Acosta.

cependant jamais ils n'ont exiſté. Par exemple, il eſt clair & certain qu'il n'y avoit originairement dans l'île Saint-Domingue aucun animal quadrupède plus ſort qu'un lapin; il eſt encore certain que, quand il y en auroit eu, les chiens Européens, devenus ſauvages & méchans comme des loups, les auroient détruits: cependant on a appelé *chat-tigre* ou *chat-tigré (h)* de Saint-Domingue le *marac* ou *maracaia* du Breſil, qui ne ſe trouve que dans la terre-ferme du continent. On a dit que le lézard écailleux ou diable de Java ſe trouvoit en Amérique, & que les Braſiliens *(i)* l'appeloient *tatoë*, tandis qu'il ne ſe trouve qu'aux Indes orientales: on a prétendu que la civette *(k)*, qui eſt un animal des parties méridionales de l'ancien continent, ſe trouvoit auſſi dans le nouveau, & ſur-tout à la nouvelle Eſpagne, ſans faire attention que les civettes étant des animaux utiles, & qu'on élève en pluſieurs endroits de l'Afrique, du Levant & des Indes comme des animaux domeſtiques pour en recueillir le parfum dont il ſe fait un grand commerce, les Eſpagnols n'auroient pas manqué d'en tirer le même avantage & de faire le même commerce, ſi la civette ſe fût en effet trouvée dans la nouvelle Eſpagne.

De la même manière que les Nomenclateurs ont

(h) Felis Silveſtris, *Tigrinus en hiſpaniola.* Seba, *vol. I, pag. 77.*

(i) Seba, *volume I, page 88.*

(k) Briſſon, *Regn. animal. pag. 258.*

quelquefois peuplé mal-à-propos le nouveau Monde d'animaux qui ne ſe trouvent que dans l'ancien continent, ils ont auſſi tranſporté dans celui-ci ceux de l'autre ; ils ont mis des philandres aux Indes orientales, d'autres à Amboine *(l)*, des pareſſeux à Ceylan *(m)*, & cependant les philandres & les pareſſeux ſont des animaux d'Amérique ſi remarquables, l'un par l'eſpèce de ſac qu'il a ſous le ventre & dans lequel il porte ſes petits, l'autre par l'exceſſive lenteur de ſa démarche & de tous ſes mouvemens, qu'il ne ſeroit pas poſſible, s'ils euſſent exiſté aux Indes orientales, que les Voyageurs n'en euſſent fait mention. Seba s'appuie du témoignage de *François Valentin*, au ſujet du philandre des Indes orientales, mais cette autorité devient, pour ainſi dire, nulle, puiſque ce François Valentin connoiſſoit ſi peu les animaux & les poiſſons d'Amboine, ou que ſes deſcriptions ſont ſi mauvaiſes, qu'Artedi lui en fait le reproche, & déclare qu'il n'eſt pas poſſible de les reconnoître aux notices qu'il en donne.

Au reſte, nous ne prétendons pas aſſurer affirmativement & généralement, que de tous les animaux qui habitent les climats les plus chauds de l'un ou de l'autre continent, aucun ne ſe trouve dans tous les deux à la fois, il faudroit, pour en être phyſiquement certain, les avoir

---

(l) Seba, *volume I, pages 61 & 64.*

(m) Idem, ibidem, pag. 54.

tous vus : nous prétendons ſeulement en être moralement ſûrs, puiſque cela eſt évident pour tous les grands animaux, leſquels ſeuls ont été remarqués & bien déſignés par les Voyageurs ; que cela eſt encore aſſez clair pour la plupart des petits, & qu'il en reſte peu ſur leſquels nous ne puiſſions prononcer. D'ailleurs quand il ſe trouveroit à cet égard quelques exceptions évidentes (ce que j'ai bien de la peine à imaginer), elles ne porteroient jamais que ſur un très-petit nombre d'animaux, & ne détruiroient pas la loi générale que je viens d'établir, & qui me paroît être la ſeule bouſſole qui puiſſe nous guider dans la connoiſſance des Animaux. Cette loi qui ſe réduit à les juger autant par le climat & par le naturel, que par la figure & la conformation, ſe trouvera très-rarement en défaut, & nous fera prévenir ou reconnoître beaucoup d'erreurs. Suppoſons, par exemple, qu'il ſoit queſtion d'un animal d'Arabie, tel que l'hyæne ; nous pourrons aſſurer, ſans crainte de nous tromper, qu'il ne ſe trouve point en Lapponie, & nous ne dirons pas, comme quelques-uns de nos Naturaliſtes, que l'hyæne *(n)* & le glouton ſont le même animal. Nous ne dirons pas, avec Kolbe *(o)*, que le renard croiſé, qui habite les parties les plus boréales de l'ancien & du nouveau Continent, ſe trouve en même temps au cap de Bonne-eſpérance, &

(n) Voyez le Règne animal, par M. Briſſon, *page 234.*

(o) Voyez la deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe ; *Amſterdam, 1741, tome III, page 62.*

nous

nous trouverons que l'animal dont il parle n'eſt point un renard, mais un chacal. Nous reconnoîtrons que l'animal du cap de Bonne-eſpérance, que le même Auteur déſigne par le nom de *cochon de terre*, & qui vit de fourmis, ne doit pas être confondu avec les fourmilliers d'Amérique, & qu'en effet cet animal du Cap eſt vraiſemblablement le lézard écailleux *(p)*, qui n'a de commun avec les fourmilliers, que de manger des fourmis. De même s'il eût fait attention que l'élan *(q)* eſt un animal du Nord, il n'eût pas appelé de ce nom un animal d'Afrique, qui n'eſt qu'une gazelle. Le phoca qui n'habite que les rivages des mers ſeptentrionales, ne doit pas ſe trouver au cap de Bonne-eſpérance *(r)*. La genette qui eſt un animal de l'Eſpagne, de l'Aſie mineure, &c. & qui ne ſe trouve que dans l'ancien Continent, ne doit pas être indiquée par le nom de *Coati*, qui eſt Américain, comme on le trouve dans M. Klein *(ſ)* *L'yſquiepatl* du Mexique, animal qui répand une odeur empeſtée, & que par cette raiſon nous appellerons *mouffette*, ne doit pas être pris pour

(p) *Voyez* la deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe; *Amſt. 1741, tome III, page 43.*

(q) *Idem. ibid. page 128. Voyez auſſi* le Règne animal, &c.

(r) *Voyez* le Règne animal, par M. Briſſon, *page 230*, où il eſt dit, d'après Kolbe, que le phoca s'appelle *Chien-marin* par les habitans du cap de Bonne-eſpérance.

(ſ) *Vide* Klein, *de quadrup. pag. 63.*

un petit renard ou pour un blaireau *(t)*. Le coati-mondi d'Amérique ne doit pas être confondu, comme l'a fait Aldrovande *(u)*, avec le blaireau-cochon, dont on n'a jamais parlé que comme d'un animal d'Europe. Mais je n'ai pas entrepris d'indiquer ici toutes les erreurs de la nomenclature des quadrupèdes ; je veux ſeulement prouver qu'il y en auroit moins ſi l'on eût fait quelque attention à la différence des climats; ſi l'on eût aſſez étudié l'hiſtoire des Animaux, pour reconnoître, comme nous l'avons fait les premiers, que ceux des parties méridionales de chaque continent ne ſe trouvent pas dans tous les deux à la fois ; & enfin ſi l'on ſe fût en même temps abſtenu de faire des noms génériques, qui confondent enſemble une grande quantité d'eſpèces, non-ſeulement différentes, mais ſouvent très-éloignées les unes des autres.

Le vrai travail d'un Nomenclateur, ne conſiſte point ici à faire des recherches pour alonger ſa liſte, mais des comparaiſons raiſonnées pour la raccourcir. Rien n'eſt plus aiſé que de prendre dans tous les Auteurs qui ont écrit des Animaux, les noms & les phraſes pour en faire une table, qui deviendra d'autant plus longue, qu'on examinera moins ; rien n'eſt plus difficile que

(t) *Vide* Seba, *vol. I, pag. 68 ;* & le Règne animal de M. Briſſon, *page 255.*

(u) *Vide* Aldrovand. *quadruped. digit. pag. 267.*

de les comparer avec aſſez de diſcernement pour réduire cette table à ſa juſte dimenſion. Je le répète, il n'y a pas dans toute la terre habitable & connue, deux cents eſpèces d'animaux quadrupèdes, en y comprenant même les ſinges pour quarante; il ne s'agit donc que de leur aſſigner à chacun leur nom, & il ne faudra pour poſſéder parfaitement cette nomenclature, qu'un très-médiocre uſage de ſa mémoire, puiſqu'il ne s'agira que de retenir ces deux cents noms. A quoi ſert-il donc d'avoir fait pour les quadrupèdes des claſſes, des genres, des méthodes en un mot, qui ne ſont que des échaffaudages qu'on a imaginés pour aider la mémoire dans la connoiſſance des plantes, dont le nombre eſt en effet trop grand, les différences trop petites, les eſpèces trop peu conſtantes, & le détail trop minutieux & trop indifférent pour ne pas les conſidérer par blocs, & en faire des tas ou des genres, en mettant enſemble celles qui paroiſſent ſe reſſembler le plus! Car comme dans toutes les productions de l'eſprit, ce qui eſt abſolument inutile eſt toujours mal imaginé & devient ſouvent nuiſible; il eſt arrivé qu'au lieu d'une liſte de deux cents noms à quoi ſe réduit toute la nomenclature des quadrupèdes, on a fait des Dictionnaires d'un ſi grand nombre de termes & de phraſes, qu'il faut plus de travail pour les débrouiller, qu'il n'en a fallu pour les compoſer. Pourquoi faire du jargon & des phraſes lorſqu'on peut parler clair, en ne prononçant qu'un nom ſimple! pour-

quoi changer toutes les acceptions des termes, ſous le prétexte de faire des claſſes & des genres! pourquoi lorſque l'on fait un genre d'une douzaine d'animaux, par exemple, ſous le nom de genre *du lapin;* le lapin même ne s'y trouve-t-il pas, & qu'il faut l'aller chercher dans le genre du lièvre *(x)!* N'eſt-il pas abſurde, diſons mieux, il n'eſt que ridicule de faire des claſſes où l'on raſſemble les genres les plus éloignés, par exemple, de mettre enſemble dans la première l'homme *(y)* & la chauve-ſouris; dans la ſeconde l'éléphant & le lézard écailleux; dans la troiſième le lion & le furet; dans la quatrième le cochon & la taupe; dans la cinquième le rhinocéros & le rat, &c. Ces idées mal conçues ne peuvent ſe ſoutenir; auſſi les ouvrages qui les contiennent ſont-ils ſucceſſivement détruits par leurs propres auteurs; une édition contredit l'autre, & le tout n'a de mérite que pour des écoliers ou des enfans, toujours dupes du myſtère, à qui l'air méthodique paroît ſcientifique, & qui ont enfin d'autant plus de reſpect pour leur maître, qu'il a plus d'art à leur préſenter les choſes les plus claires & les plus aiſées, ſous un point de vue le plus obſcur & le plus difficile.

En comparant la quatrième édition de l'ouvrage de M. Linnæus, avec la dixième que nous venons de

---

(x) Vide Briſſon, *Regn. animal. pag. 140 & 142.*

(y) Vide Linnæi, *Syſt. Nat.* Holmiæ, *1758, tom. I, pag. 18 & 19.*

citer, l'homme *(z)* n'eſt pas dans la première claſſe ou dans le premier ordre avec la chauve-ſouris, mais avec le lézard écailleux; l'éléphant, le cochon, le rhinocéros, au lieu de ſe trouver le premier avec le lézard écailleux, le ſecond avec la taupe, & le troiſième avec le rat, ſe trouvent tous trois enſemble *(a)* avec la muſaraigne: au lieu de cinq ordres ou claſſes principales *(b)* *anthropomorpha, feræ, glires, jumenta, pecora,* auxquelles il avoit réduit tous les quadrupèdes, l'Auteur dans cette dernière édition en a fait ſept *(c), primates, brutæ, feræ, beſtiæ, glires, pecora, belluæ.* On peut juger par ces changemens eſſentiels & très-généraux, de tous ceux qui ſe trouvent dans les genres; & combien les eſpèces, qui ſont cependant les ſeules choſes réelles, y ſont balottées, tranſportées & mal miſes enſemble. Il y a maintenant deux eſpèces d'hommes, l'homme de jour & l'homme de nuit *(d), homo diurnus ſapiens; homo nocturnus troglodites;* ce ſont *(e),* dit l'Auteur, deux eſpèces très-diſtinctes, & il

---

(z) Vide Linnæi, *Syſt. Nat. edit. IV; Pariſiis, 1744, pag. 64.*

(a) Idem, ibid. pag. 69.

(b) Idem, ibid. pag. 63 & ſequent.

(c) Idem, ibid. edit. X. Holmiæ, *1758, pag. 16 & 17.*

(d) Idem, ibid. pag. 20 & 24.

(e) Speciem trogloditæ ab homine ſapiente diſtinctiſſimam, nec noſtri generis illam nec ſanguinis eſſe, ſtatura quamvis ſimillimam dubium non eſt, ne itaque varietatem credas quam vel ſola membrana nictitans abſolutè negat. Linnæi, *Syſt. Nat. edit. X, pag. 24.*

ſaut bien ſe garder de croire que ce n'eſt qu'une variété. N'eſt-ce pas ajouter des fables à des abſurdités! & peut-on préſenter le réſultat des contes de bonnes-femmes, ou les viſions menſongères de quelques Voyageurs ſuſpects, comme faiſant partie principale du ſyſtème de la Nature! de plus ne vaudroit-il pas mieux ſe taire ſur les choſes qu'on ignore que d'établir des caractères eſſentiels & des différences générales ſur des erreurs groſſières, en aſſurant, par exemple, que dans tous les *animaux à mamelles,* la femme *(f)* ſeule a un clitoris; tandis que nous ſavons par la diſſection que nous avons vu faire de plus de cent eſpèces d'animaux, que le clitoris ne manque à aucune femelle! Mais j'abandonne cette critique, qui cependant pourroit être beaucoup plus longue, parce qu'elle ne fait point ici mon principal objet; j'en ai dit aſſez pour que l'on ſoit en garde contre les erreurs, tant générales que particulières, qui ne ſe trouvent nulle part en auſſi grand nombre que dans ces ouvrages de nomenclature, parce que voulant y tout comprendre, on eſt forcé d'y réunir tout ce que l'on ne ſait pas au peu qu'on ſait.

En tirant des conſéquences générales de tout ce que nous avons dit, nous trouverons que l'homme eſt le ſeul des êtres vivans dont la nature ſoit aſſez forte, aſſez étendue, aſſez flexible pour pouvoir ſubſiſter, ſe multiplier par-tout, & ſe prêter aux influences de tous les climats de la terre; nous verrons évidemment qu'aucun

(f) Vide Linnæi, *Syſt. Nat. edit.* X, *pag.* 24 *&* 25.

des animaux n'a obtenu ce grand privilége, que loin de pouvoir se multiplier par-tout, la plupart sont bornés & confinés dans de certains climats, & même dans des contrées particulières. L'homme est en tout l'ouvrage du Ciel; les animaux ne sont à beaucoup d'égards que des productions de la terre: ceux d'un continent ne se trouvent point dans l'autre; ceux qui s'y trouvent sont altérés, rapetissés, changés souvent au point d'être méconnoissables: en faut-il plus pour être convaincu que l'empreinte de leur forme n'est pas inaltérable; que leur nature, beaucoup moins constante que celle de l'homme, peut se varier & même se changer absolument avec le temps; que par la même raison les espèces les moins parfaites, les plus délicates, les plus pesantes, les moins agissantes, les moins armées, &c. ont déjà disparu ou disparoîtront; leur état, leur vie, leur être dépendent de la forme que l'homme donne ou laisse à la surface de la terre !

Le prodigieux *mahmout*, animal quadrupède, dont nous avons souvent considéré les ossemens énormes avec étonnement, & que nous avons jugé six fois au moins plus grand que le plus fort éléphant, n'existe plus nulle part; & cependant on a trouvé de ses dépouilles en plusieurs endroits éloignés les uns des autres, comme en Irlande, en Sibérie, à la Louisiane, &c. Cette espèce étoit certainement la première, la plus grande, la plus forte de tous les quadrupèdes: puisqu'elle a disparu,

combien d'autres plus petites, plus foibles & moins remarquables ont dû périr aussi sans nous avoir laissé ni témoignages ni renseignemens sur leur existence passée! combien d'autres espèces s'étant dénaturées, c'est-à-dire, perfectionnées ou dégradées par les grandes vicissitudes de la terre & des eaux, par l'abandon ou la culture de la Nature, par la longue influence d'un climat devenu contraire ou favorable, ne sont plus les mêmes qu'elles étoient autrefois! & cependant les animaux quadrupèdes sont, après l'homme, les êtres dont la nature est la plus fixe & la forme la plus constante: celle des oiseaux & des poissons varie davantage; celle des insectes encore plus, & si l'on descend jusqu'aux plantes, que l'on ne doit point exclure de la Nature vivante, on sera surpris de la promptitude avec laquelle les espèces varient, & de la facilité qu'elles ont à se dénaturer en prenant de nouvelles formes.

Il ne seroit donc pas impossible, que, même sans intervertir l'ordre de la Nature, tous ces animaux du nouveau monde ne fussent dans le fond les mêmes que ceux de l'ancien, desquels ils auroient autrefois tiré leur origine; on pourroit dire qu'en ayant été séparés dans la suite par des mers immenses ou par des terres impraticables, ils auront avec le temps reçu toutes les impressions, subi tous les effets d'un climat devenu nouveau lui-même & qui auroit aussi changé de qualité par les causes même qui ont produit la séparation; que par conséquent ils se

seront

ſeront avec le temps rapetiſſés, dénaturés, &c. Mais cela ne doit pas nous empêcher de les regarder aujourd'hui comme des animaux d'eſpèces différentes : de quelque cauſe que vienne cette différence, qu'elle ait été produite par le temps, le climat & la terre, ou qu'elle ſoit de même date que la création, elle n'en eſt pas moins réelle: la Nature, je l'avoue, eſt dans un mouvement de flux continuel; mais c'eſt aſſez pour l'homme de la ſaiſir dans l'inſtant de ſon ſiècle & de jeter quelques regards en arrière & en avant, pour tâcher d'entrevoir ce que jadis elle pouvoit être, & ce que dans la ſuite elle pourroit devenir.

Et à l'égard de l'utilité particulière que nous pouvons tirer de ces recherches ſur la comparaiſon des animaux, on ſent bien qu'indépendamment des corrections de la nomenclature, dont nous avons donné quelques exemples, nos connoiſſances ſur les animaux en ſeront plus étendues, moins imparfaites & plus ſûres; que nous riſquerons moins d'attribuer à un animal d'Amérique, ce qui n'appartient qu'à celui des Indes orientales, qui porte le même nom; qu'en parlant des animaux étrangers ſur les notices des Voyageurs, nous ſaurons mieux diſtinguer les noms & les faits, & les rapporter aux vraies eſpèces; qu'enfin l'hiſtoire des animaux que nous ſommes chargés d'écrire en ſera moins fautive, & peut-être plus lumineuſe & plus complète.

LE TIGRE.*

DANS la claſſe des Animaux carnaſſiers, le lion eſt le premier, le tigre eſt le ſecond, & comme le premier, même dans un mauvais genre, eſt toujours le plus grand & ſouvent le meilleur; le ſecond eſt ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la nobleſſe, la clémence, la magnanimité; tandis que le tigre eſt baſſement féroce, cruel ſans juſtice, c'eſt-à-dire, ſans néceſſité. Il en eſt de même dans tout ordre de choſes où les rangs ſont donnés par la force; le premier, qui peut tout, eſt moins tyran que

---

* Le tigre, le vrai tigre, le tigre des Indes orientales; en Latin, *tigris;* en Italien, *tigra;* en Allemand, *tigerthier;* en Anglois, *tiger.*

Tigris. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 936.*

Tigris. Ray, *Synopſ. quadrup. pag. 165.*

Tigris maculis oblongis. Linnæi, *Syſtem. Natur.* edit. IV, pag. 64. *Nota.* Qu'il eſt ici ſeul de ſon genre avec la panthère.... *Felis caudâ elongatâ maculis virgatis. Idem ibid.* edit. VI, pag. 4. *Nota.* Que du genre du tigre il a paſſé dans celui du chat, & qu'il eſt dans ce même genre avec le lion, la panthère, le chat-pard, le chat, le chat-cervier & deux eſpèces de lynx.... *Felis caudâ elongatâ, corporis maculis omnibus virgatis.* Linnæi, *Syſt. Nat.* edit. X, pag. 41. *Nota.* Qu'il ſe trouve ici avec le lion, la panthère, le jaguar, le chat-pard, le chat, le lynx, & qu'on ne ſait ce qu'eſt devenu l'autre lynx non plus que le chat-cervier.

Tigris. Klein, *de quadrup. pag. 78.*

Felis flava, maculis longis nigris variegata.... Tigris, Briſſon, *Regn. animal. pag. 268.*

l'autre, qui ne pouvant jouir de la puiſſance plénière, s'en venge en abuſant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Auſſi le tigre eſt-il plus à craindre que le lion; celui-ci ſouvent oublie qu'il eſt le roi, c'eſt-à-dire, le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne ſoit provoqué; il ne précipite ſes pas, il ne court, il ne chaſſe que quand la faim le preſſe. Le tigre au contraire, quoique raſſaſié de chair, ſemble toujours être altéré de ſang, ſa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dreſſer des embûches; il ſaiſit & déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, & non pas d'aſſouvir, en dévorant la première; il déſole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aſpect ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaſte les troupeaux d'animaux domeſtiques, met à mort toutes les bêtes ſauvages, attaque les petits éléphans, les jeunes rhinocéros, & quelquefois même oſe braver le lion.

La forme du corps eſt ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ſes jambes eſt proportionnée à la longueur de ſon corps, l'épaiſſe & grande crinière qui couvre ſes épaules & ombrage ſa face, ſon regard aſſuré, ſa démarche grave, tout ſemble annoncer ſa fière & majeſtueuſe intrépidité. Le tigre trop long de corps, trop bas ſur ſes jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de ſang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la baſſe méchanceté

& de l'inſatiable cruauté; il n'a pour tout inſtinct qu'une rage conſtante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne diſtingue rien, & qui lui fait ſouvent dévorer ſes propres enfans & déchirer leur mère lorſqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette ſoif de ſon ſang! ne pût-il l'éteindre qu'en détruiſant dès leur naiſſance, la race entière des monſtres qu'il produit!

Heureuſement pour le reſte de la Nature, l'eſpèce n'en eſt pas nombreuſe, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale; elle ſe trouve au Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant & le rhinocéros; on prétend même que ſouvent le tigre accompagne ce dernier *(a)*, & qu'il le ſuit pour manger ſa fiente, qui lui ſert de purgation ou de rafraîchiſſement; il fréquente avec lui les bords des fleuves & des lacs; car comme le ſang ne fait que l'altérer, il a ſouvent beſoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le conſume; & d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, & que la chaleur du climat contraint d'y venir pluſieurs fois chaque jour: c'eſt-là qu'il choiſit ſa proie, ou plutôt qu'il multiplie ſes maſſacres; car ſouvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres;

(a) Vide Jac. Bontii, *Hiſt. Nat. Ind. or. Amſt. 1658, pag. 54. Voyez auſſi* le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes; *Amſterdam, 1702, tome VII, pages 278 & ſuivantes.* Voyage de Schoutten aux Indes orientales.

il ſemble qu'il cherche à goûter de leur ſang, il le ſavoure, il s'en enivre: & lorſqu'il leur fend & déchire le corps, c'eſt pour y plonger la tête & pour ſucer à longs traits le ſang dont il vient d'ouvrir la ſource, qui tarit preſque toujours avant que ſa ſoif ne s'éteigne.

Cependant quand il a mis à mort quelques gros animaux, comme un cheval, un buffle, il ne les éventre pas ſur la place, s'il craint d'y être inquiété; pour les dépecer à ſon aiſe, il les emporte dans les bois *(b)*, en les traînant avec tant de légèreté, que la vîteſſe de ſa courſe paroît à peine ralentie par la maſſe énorme qu'il entraîne. Ceci ſeul ſuffiroit pour faire juger de ſa force; mais pour en donner une idée plus juſte, arrêtons-nous un inſtant ſur les dimenſions & les proportions du corps de cet animal terrible. Quelques Voyageurs l'ont comparé, pour la grandeur, à un cheval *(c)*, d'autres à un buffle *(d)*, d'autres ont ſeulement dit qu'il étoit beaucoup plus grand que le lion *(e)*. Mais nous pouvons citer des témoignages

(b) *Vide* Jac. Bontii, *Hiſt. Nat. Ind. or. Amſt. 1658, pag. 53.*

(c) *Voyez* les Voyages de Dellon, *pages 104 & ſuivantes.*

(d) Les tigres des Indes, dit la Boullaye-le-Gouz, ſont prodigieuſement grands; j'en ai vu des peaux plus longues & plus larges que celles des bœufs; ils s'adonnent quelquefois à manger les hommes, & en pluſieurs endroits des Indes il n'y va point de Voyageurs ſans être bien armés, parce que cet animal étant de la figure d'un chat, il ſe hauſſe ſur les pieds de derrière pour ſauter ſur celui qu'il veut aſſaillir. Voyage de la Boullaye-le-Gouz; *Paris, 1657, pages 246 & 247.*

(e) *Vide* Proſper Alp. *Hiſt. Nat. Ægypt.* Lugd. Bat. *1735, pag. 237.* — Et Wotton, *pag. 65.*

plus récens & qui méritent une entière confiance. M. de la Lande-Magon nous a fait aſſurer qu'il avoit vu aux Indes orientales un tigre de quinze pieds, en y comprenant ſans doute la longueur de la queue; ſi nous la ſuppoſons de quatre ou cinq pieds, ce tigre avoit au moins dix pieds de longueur. Il eſt vrai que celui dont nous avons la dépouille au Cabinet du Roi, n'a qu'environ ſept pieds de longueur, depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue; mais il avoit été pris, amené tout jeune, & enſuite toujours enfermé dans une loge étroite à la Ménagerie, où le défaut de mouvement & le manque d'eſpace, l'ennui de la priſon, la contrainte du corps, la nourriture peu convenable ont abrégé ſa vie & retardé le développement, ou même réduit l'accroiſſement du corps. Nous avons vu dans l'hiſtoire du cerf *(f)*, que ces animaux pris jeunes & renfermés dans des parcs trop peu ſpacieux, non-ſeulement ne prennent pas leur croiſſance entière, mais même ſe déforment & deviennent rachitiques & baſſets, avec des jambes torſes. Nous ſavons d'ailleurs par les diſſections que nous avons faites d'animaux de toute eſpèce élevés & nourris dans des ménageries, qu'ils ne parviennent jamais à leur grandeur entière; que leur corps & leurs membres qui ne peuvent s'exercer, reſtent au-deſſous des dimenſions de la Nature; que les parties dont l'uſage leur eſt abſolument interdit,

---

(f) *Voyez* dans cette Hiſtoire Naturelle, l'article du *Cerf.*

comme celles de la génération, ſont ſi petites & ſi peu développées dans tous ces animaux captifs & célibataires, qu'on a de la peine à les trouver, & que ſouvent elles nous ont paru preſque entièrement oblitérées. La ſeule différence du climat pourroit encore produire les mêmes effets que le manque d'exercice & la captivité: aucun animal des pays chauds ne peut produire dans les climats froids, y fût-il même très-libre & très-largement nourri; & comme la reproduction n'eſt qu'une ſuite naturelle de la pleine nutrition, il eſt évident que la première ne pouvant s'opérer, la ſeconde ne ſe fait pas complètement, & que dans ces animaux, le froid ſeul ſuffit pour reſtreindre la puiſſance du moule intérieur, & diminuer les facultés actives du développement, puiſqu'il détruit celles de la reproduction.

Il n'eſt donc pas étonnant que ce tigre dont le ſquelette & la peau nous ſont venus de la Ménagerie du Roi, ne ſoit pas parvenu à ſa juſte grandeur; cependant la ſeule vue de cette peau bourée donne encore l'idée d'un animal formidable; & l'examen du ſquelette ne permet pas d'en douter. L'on voit ſur les os des jambes des rugoſités qui marquent des attaches de muſcles encore plus fortes que celles du lion; ces os ſont auſſi ſolides, mais plus courts, & comme nous l'avons dit, la hauteur des jambes dans le tigre n'eſt pas proportionnée à la grande longueur du corps. Ainſi cette vîteſſe terrible dont parle Pline, & que le nom même du tigre paroît

indiquer *(g)*, ne doit pas s'entendre des mouvemens ordinaires de la démarche, ni même de la célérité des pas dans une courſe ſuivie; il eſt évident qu'ayant les jambes courtes, il ne peut marcher *(h)* ni courir auſſi vîte que ceux qui les ont proportionnellement plus longues: mais cette vîteſſe terrible s'applique très-bien aux bonds prodigieux qu'il doit faire ſans effort; car en lui ſuppoſant, proportion gardée, autant de force & de ſoupleſſe qu'au chat qui lui reſſemble beaucoup par la conformation, & qui dans l'inſtant d'un clin d'œil, fait un ſaut de pluſieurs pieds d'étendue; on ſentira que le tigre dont le corps eſt dix fois plus long, peut dans un inſtant preſque auſſi court faire un bond de pluſieurs toiſes. Ce n'eſt donc point la célérité de ſa courſe, mais la vîteſſe du ſaut que Pline a voulu déſigner, & qui rend en effet cet animal terrible, parce qu'il n'eſt pas poſſible d'en éviter l'effet.

(g) Tigris vocabulum eſt linguæ Armeniæ, nam ibi & ſagitta & quod vehementiſſum flumen, dicitur tigris. Varro, *de linguâ latinâ. — Perſæ & Medi ſagittam* tigrim *nuncupant.* Geſn. *Hiſt. quadrup. pag. 936.*

(h) Ce que dit Pline, que cet animal eſt d'une vîteſſe terrible, eſt une erreur, dit Bontius; car au contraire il eſt lent à courir, & c'eſt à cauſe de cela qu'il attaque plus volontiers les hommes que les animaux qui courent bien, comme les cerfs, les ſangliers, les buffles, les bœufs ſauvages, qu'il n'attaque tous qu'en ſe mettant en embuſcade; il ſe jette impétueuſement ſur leur tête, & terraſſe d'un ſeul coup de patte les animaux les plus forts. Bontius, *pag. 53 & 54.* Il eſt, comme l'on voit, fort aiſé de concilier ces faits avec les expreſſions de Pline.

Le tigre

Le tigre eſt peut-être le ſeul de tous les animaux dont on ne puiſſe fléchir le naturel : ni la force, ni la contrainte, ni la violence ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens ; la douce habitude qui peut tout, ne peut rien ſur cette nature de fer ; le temps, loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de ſa rage, il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe ; il rugit à la vue de tout être vivant ; chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ſes regards avides, qu'il menace par des frémiſſemens affreux mêlés d'un grincement de dents, & vers lequel il s'élance ſouvent malgré les chaînes & les grilles qui briſent ſa fureur ſans pouvoir la calmer.

Pour achever de donner une idée de la force *(i)* de ce cruel animal, nous croyons devoir citer ici ce que le Père Tachard, témoin oculaire, rapporte d'un combat du tigre contre des éléphans ; « on avoit élevé, dit cet auteur *(k)*, une haute paliſſade de bambous d'environ cent « pas en carré ; au milieu de l'enceinte étoient entrés trois «

(i) Indi tigrim elephanto robuſtiorem multò exiſtimant. — Nearchus ſcribit Indos referre tigrim eſſe maximi equi magnitudine, velocitate & viribus beſtias omnes ſuperare, elephantum etiam, inſilientem in caput ejus, facilè ſuffocare. Geſn. *Hiſt. quadrup. pag. 937.*

(k) Premier voyage de Siam, par le Père Tachard; *Paris, 1686, pages 292 & ſuivantes.*

» éléphans destinés pour combattre le tigre. Ils avoient une » espèce de grand plastron, en forme de masque, qui leur » couvroit la tête & une partie de la trompe. Dès que » nous fumes arrivés sur le lieu, on fit sortir de la loge qui » étoit dans un enfoncement, un tigre d'une figure & d'une » couleur qui parurent nouvelles aux François qui assistoient » à ce combat; car outre qu'il étoit bien plus grand, bien » plus gros & d'une taille moins effilée que ceux que nous » avions vus en France, sa peau n'étoit pas mouchetée de » même; mais au lieu de toutes ces taches semées sans » ordre, il avoit de longues & larges bandes en forme de » cercle; ces bandes prenant sur le dos se rejoignoient par-» dessous le ventre & continuant le long de la queue, y » faisoient comme des anneaux blancs & noirs placés alter-» nativement dont elle étoit toute couverte. La tête n'avoit » rien d'extraordinaire, non plus que les jambes, hors » qu'elles étoient plus grandes & plus grosses que celles » des tigres communs, quoique celui-ci ne fût qu'un jeune » tigre qui avoit encore à croître, car M. Constance nous a » dit qu'il y en avoit dans le royaume de plus gros trois fois » que celui-là; & qu'un jour étant à la chasse avec le Roi, » il en vit un de fort près qui étoit grand comme un mulet. » Il y en a aussi de petits dans le pays, semblables à ceux » qu'on apporte d'Afrique en Europe, & on nous en » montra un le même jour à Louvo.

» On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devoit combattre,

mais on le tint attaché par deux cordes, de ſorte que « n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant « qui l'approcha lui donna deux ou trois coups de ſa trompe « ſur le dos : ce choc fut ſi rude que le tigre en fut ren- « verſé & demeura quelque temps étendu ſur la place ſans « mouvement, comme s'il eût été mort, cependant dès « qu'on l'eût délié, quoique cette première attaque eût « bien rabattu de ſa furie, il fit un cri horrible & voulut « ſe jeter ſur la trompe de l'éléphant qui s'avançoit pour le « frapper; mais celui-ci la repliant adroitement, la mit à « couvert par ſes défenſes, qu'il préſenta en même temps « & dont il atteignit le tigre ſi à propos, qu'il lui fit faire « un grand ſaut en l'air; cet animal en fut ſi étourdi qu'il « n'oſa plus approcher. Il fit pluſieurs tours le long de la « paliſſade, s'élançant quelquefois vers les perſonnes qui « paroiſſoient vers les galeries : on pouſſa enſuite trois « éléphans contre lui, qui lui donnèrent tour-à-tour de ſi « rudes coups qu'il fit encore une fois le mort, & ne « penſa plus qu'à éviter leur rencontre; ils l'euſſent tué « ſans doute, ſi l'on n'eût fait finir le combat ». Il eſt clair par la deſcription même du Père Tachard, que ce tigre qu'il a vu combattre des éléphans, eſt le vrai tigre, qu'il parut aux François un animal nouveau, parce que probablement, ils n'avoient vu en France dans les ménageries que des panthères ou des léopards d'Afrique, ou bien des jaguars d'Amérique, & que les petits tigres qu'il

vit à Louvo n'étoient de même que des panthères. On ſent auſſi, par ce ſimple récit, quelle doit être la force & la fureur de cet animal ; puiſque celui-ci quoique jeune encore, & n'ayant pas pris tout ſon accroiſſement, quoique réduit en captivité, quoique retenu par des liens, quoique ſeul contre trois, étoit encore aſſez redoutable aux coloſſes qu'il combattoit, pour qu'on fût obligé de les couvrir d'un plaſtron dans toutes les parties de leur corps, que la Nature n'a pas cuiraſſées comme les autres d'une enveloppe impénétrable.

Le tigre dont le Père Gouie *(l)* a communiqué à l'Académie des Sciences une deſcription anatomique, faite par les Pères Jéſuites à la Chine, paroît être de l'eſpèce du vrai tigre, auſſi-bien que celui que les Portugais ont

(l) On ne connoît guère en Europe que les tigres dont la peau eſt mouchetée de taches; mais dans la Tartarie & dans la Chine, on en connoît auſſi dont la peau eſt rayée de bandes noires ; & même en ces pays-là, on prétend que ce ſont deux eſpèces différentes, quoiqu'ils ne paroiſſent pas avoir d'autres différences que celle-là. Le tigre rayé que les Jéſuites de la Chine diſſéquèrent, & qui avoit été tué à la chaſſe par l'Empereur, avec quatre autres, ne peſoit que deux cents ſoixante-cinq livres, auſſi n'étoit-il pas des plus grands : un des autres peſoit quatre cents livres. Celui qui fut diſſéqué avoit un tiers de l'eſtomac plein de vers, & l'on ne pouvoit pas dire qu'il fût corrompu. Quelqu'un qui étoit préſent, dit qu'on avoit trouvé la même choſe à un autre tigre qu'il avoit vu ouvrir à Macao. *Hiſt. de l'Acad. des Sciences, année 1699, page 51.*

appelé *tigre royal*, duquel M. Perrault *(m)* fait mention dans ſes Mémoires ſur les animaux, & dont il dit que la deſcription a été faite à Siam. Dellon *(n)*, dans ſes voyages, dit expreſſément que le Malabar eſt le pays des Indes où il y a le plus de tigres, qu'il y en a de pluſieurs eſpèces, mais que le plus grand de tous, celui que les Portugais appellent *tigre royal*, eſt extrêmement rare, qu'il eſt grand comme un cheval, &c.

Le tigre royal ne paroît donc pas faire une eſpèce particulière & différente de celle du vrai tigre; il ne ſe trouve qu'aux Indes orientales, & non pas au Breſil, comme l'ont écrit quelques-uns de nos Naturaliſtes *(o)*. Je ſuis même porté à croire que le vrai tigre ne ſe trouve qu'en Aſie & dans les parties les plus méridionales de l'Afrique dans l'intérieur des terres; car la plupart des Voyageurs qui ont fréquenté les côtes de l'Afrique, parlent à la vérité des tigres, & diſent même qu'ils y ſont très-communs; néanmoins il eſt aiſé de voir par les notices même qu'ils donnent de ces animaux, que ce ne ſont pas de vrais tigres, mais des léopards, des panthères ou des onces, &c. Le docteur Shaw *(p)*, dit

---

(m) Mém. pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *part. II, pag. 287.*

(n) Voyages de Dellon, *page 104.*

(o) Briſſon, *Regn. animal. pag. 269.*

(p) Voyages de Shaw; *la Haye, 1743, tome I, page 315.*

expreſſément qu'aux royaumes de Tunis & d'Alger, le lion & la panthère tiennent le premier rang entre les bêtes féroces; mais que le tigre ne ſe trouve pas dans cette partie de la Barbarie : cela paroît vrai, car ce furent des Ambaſſadeurs Indiens *(q)*, & non pas des Afriquains, qui préſentèrent à Auguſte dans le temps qu'il étoit à Samos, le premier tigre qui ait été vu des Romains; & ce fut auſſi des Indes qu'Héliogabale fit venir ceux qu'il vouloit atteler à ſon char pour contrefaire le dieu Bacchus.

L'eſpèce du tigre a donc toujours été plus rare & beaucoup moins répandue que celle du lion : cependant la tigreſſe produit, comme la lionne, quatre ou cinq petits; elle eſt furieuſe en tout temps, mais ſa rage devient extrême lorſqu'on les lui ravit; elle brave tous les périls, elle ſuit les raviſſeurs, qui ſe trouvant preſſés ſont obligés de lui relâcher un de ſes petits; elle s'arrête, le ſaiſit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques inſtans après & les pourſuit juſqu'aux portes des villes ou juſqu'à leurs vaiſſeaux; & lorſqu'elle a perdu tout eſpoir de recouvrer ſa perte, des cris forcenés & lugubres, des hurlemens affreux expriment ſa douleur cruelle & font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

(q) Voyez la Deſcription des iſles de l'Archipel, par Dapper; *Amſterdam, 1703, page 206.*

Le tigre fait mouvoir la peau de ſa face, grince des dents, frémit, rugit comme le fait le lion; mais ſon rugiſſement eſt différent, quelques Voyageurs *(r)* l'ont comparé au cri de certains grands oiſeaux. *Tigrides indomitæ rancant, rugiuntque leones. (Autor Philomelæ).* Ce mot *rancant* n'a point d'équivalent en françois; ne pourrions-nous pas lui en donner un, & dire, les tigres *rauquent* & les lions rugiſſent; car le ſon de la voix du tigre eſt en effet très-rauque *(ſ)!*

La peau de ces animaux eſt aſſez eſtimée, ſur-tout à la Chine; les Mandarins militaires en couvrent leurs chaiſes *(t)* dans les marches publiques, ils en font auſſi des couvertures de couſſins pour l'hiver; en Europe, ces peaux quoique rares ne ſont pas d'un grand prix. On fait beaucoup plus de cas de celles du léopard de Guinée & du Sénégal que nos Fourreurs appellent *tigre.* Au reſte, c'eſt la ſeule petite utilité qu'on puiſſe tirer de cet animal très-nuiſible, dont on a prétendu que la

---

(r) Second voyage de Siam, par le P. Tachard; *Paris, 1689, page 248.*

(ſ) Les tigres de l'eſt de l'Aſie ſont d'une groſſeur & d'une légèreté ſurprenante; ils ont ordinairement le poil d'un roux-fauve..... Ils rugiſſent comme les lions; leur cri ſeul pénètre d'horreur. *Voyage de Coréal; Paris, 1722, tome I, page 173.*

(t) Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevoſt, *tome VI, page 602.*

ſueur *(u)* étoit un venin, & le poil de la mouſtache un poiſon *(x)* ſûr pour les hommes & pour les animaux; mais c'eſt aſſez du mal très-réel qu'il fait de ſon vivant, ſans chercher encore des qualités imaginaires & des poiſons dans ſa dépouille; d'autant que les Indiens mangent de ſa chair & ne la trouvent, ni mal-ſaine, ni mauvaiſe; & que, ſi le poil de ſa mouſtache pris en pilule, tue, c'eſt qu'étant dur & roide, une telle pilule fait dans l'eſtomac le même effet qu'un paquet de petites éguilles.

(u) Hiſtoire naturelle de Siam, par Gervaiſe; *Paris, 1688, pag. 36.*

(x) La Chine illuſtrée, par Kircher, traduction de Dalquier; *Amſterd.am, 1670, pages 110 & 111.*

LA

Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE TIGRE.

LA PANTHÈRE, L'ONCE ET LE LÉOPARD.

POUR me faire mieux entendre, pour éviter le faux emploi des noms, détruire les équivoques & prévenir les doutes; j'obferverai d'abord, qu'avec les tigres dont nous venons de donner l'hiftoire & la defcription, il fe trouve encore dans l'ancien continent, c'eft-à-dire, en Afie & en Afrique, trois autres efpèces d'animaux de ce genre, toutes trois différentes du tigre, & toutes trois différentes entr'elles. Ces trois efpèces font la *panthère*, l'*once* & le *léopard*, lefquelles non-feulement ont été prifes les unes pour les autres par les Naturaliftes, mais même ont été confondues avec les efpèces du même genre qui fe font trouvées en Amérique. Je mets à part pour le moment préfent ces efpèces que l'on a appelées indiftinctement *tigres*, *panthères*, *léopards*, dans le nouveau monde, pour ne parler que de celles de l'ancien continent, & afin de ne pas confondre les chofes, & d'expofer plus nettement les objets qui y font relatifs.

La première efpèce de ce genre, & qui fe trouve dans l'ancien continent, eft la grande panthère que nous appellerons fimplement *panthère*, qui étoit connue des Grecs fous le nom de *pardalis*, des anciens Latins fous celui de *panthera*, enfuite fous le nom de *pardus*,

& des Latins modernes ſous celui de *leopardus*. Le corps de cet animal, lorſqu'il a pris ſon accroiſſement entier, a cinq ou ſix pieds de longueur en le meſurant depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, laquelle eſt longue de plus de deux pieds; ſa peau eſt pour le fond du poil d'un fauve plus ou moins foncé ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre ſous le ventre; elle eſt marquée de taches noires en grands anneaux ou en forme de roſe; ces anneaux ſont bien ſéparés les uns des autres ſur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, & la plupart ont une ou pluſieurs taches au centre, de la même couleur que le tour de l'anneau; ces mêmes anneaux, dont les uns ſont ovales & les autres circulaires, ont ſouvent plus de trois pouces de diamètre; il n'y a que des taches pleines ſur la tête, ſur la poitrine, ſur le ventre & ſur les jambes.

La ſeconde eſpèce eſt la petite panthère d'Oppien *, à laquelle les Anciens n'ont pas donné de nom particulier; mais que les Voyageurs modernes ont appelé *once*, du nom corrompu *lynx* ou *lunx*. Nous conſerverons à cet animal le nom d'*once* qui nous paroît bien appliqué, parce qu'en effet il a quelque rapport avec le lynx; il eſt beaucoup plus petit que la panthère, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur,

---

* Opien, *de venatione*, lib. III.

ce qui eſt à peu-près la taille du lynx, il a le poil plus long que la panthère, la queue beaucoup plus longue, de trois pieds de longueur & quelquefois davantage, quoique le corps de l'once ſoit en tout d'un tiers au moins plus petit que celui de la panthère, dont la queue n'a guère que deux pieds ou deux pieds & demi tout au plus; le fond du poil de l'once, eſt d'un gris blanchâtre ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc ſous le ventre, au lieu que le dos & les côtés du corps de la panthère ſont toujours d'un fauve plus ou moins foncé, les taches ſont à peu-près de la même forme & de la même grandeur dans l'une & dans l'autre.

La troiſième eſpèce, dont les Anciens ne font aucune mention, eſt un animal du Sénégal, de la Guinée & des autres pays méridionaux que les Anciens n'avoient pas découverts: nous l'appellerons léopard, qui eſt le nom qu'on a mal-à-propos appliqué à la grande panthère, & que nous emploîrons, comme l'ont fait pluſieurs Voyageurs, pour déſigner l'animal du Sénégal, dont il eſt ici queſtion. Il eſt un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthère, n'ayant guère plus de quatre pieds de longueur; la queue a deux pieds ou deux pieds & demi; le fond du poil, ſur le dos & ſur les côtés du corps, eſt d'une couleur fauve plus ou moins foncée, le deſſous du ventre eſt blanchâtre, les taches ſont en anneaux ou en roſes, mais ces anneaux

ſont beaucoup plus petits que ceux de la panthère ou de l'once, & la plupart ſont compoſés de quatre ou cinq petites taches pleines; il y a auſſi de ces taches pleines diſpoſées irrégulièrement.

Ces trois animaux ſont, comme l'on voit, très-différens les uns des autres, & ſont chacun de leur eſpèce: les Marchands fourreurs appellent les peaux de la première eſpèce, *peaux de panthère;* ainſi nous n'aurons pas changé ce nom puiſqu'il eſt en uſage; ils appellent celles de la ſeconde eſpèce, *peaux de tigres d'Afrique*, ce nom eſt équivoque & nous avons adopté celui d'once; enfin, ils appellent improprement *peaux de tigres*, celles de l'animal que nous appelons ici *léopard.*

Oppien *(a)* connoiſſoit nos deux premières eſpèces, c'eſt-à-dire, la panthère & l'once; il a dit le premier, qu'il y avoit deux eſpèces de panthères, les unes plus grandes & plus groſſes, les autres plus petites, & cependant ſemblables par la forme du corps, par la variété & la diſpoſition des taches; mais qui différoient par la longueur de la queue, que les petites ont beaucoup plus longue que les grandes. Les Arabes ont indiqué la grande panthère par le nom *al nemer* (*nemer* en retranchant l'article), & la petite par le nom *al phet* ou *al fhed* (*phet* ou *fhed* en retranchant l'article); ce dernier nom, quoiqu'un peu corrompu ſe reconnoît dans celui de *faadh*,

(a) Oppianus, *de venatione*, lib. III.

qui eſt le nom actuel de cet animal en Barbarie. « Le ſaadh, dit le Docteur Shaw *(b)*, reſſemble au léopard « (il veut dire la panthère), en ce qu'il eſt tacheté comme « lui, mais il en diffère à d'autres égards, il a la peau « plus obſcure & plus groſſière, & n'eſt pas ſi farouche ». Nous apprenons d'ailleurs par un paſſage d'Albert, commenté par Geſner *(c)*, que le *phet (d)* ou *ſhed* des Arabes, s'eſt appelé en Italien & dans quelques autres langues de l'Europe, *leunza* ou *lonza*. On ne peut donc pas douter, en rapprochant ces indications, que la petite panthère d'Oppien, le *phed* ou le *ſhed* des Arabes, le ſaadh de la Barbarie, l'*onze* ou l'*once* des Européens ne ſoient le même animal. Il y a grande apparence auſſi que c'eſt le *pard* ou *pardus* des Anciens, & la *panthera* de Pline; puiſqu'il dit, que le fond *(e)* de ſon poil eſt blanc, au lieu que celui de la grande panthère eſt, comme nous l'avons dit, d'une couleur fauve plus ou moins foncée: d'ailleurs, il eſt très-probable que la petite panthère s'eſt appelée ſimplement *pard* ou

---

(b) Voyage de Shaw; *la Haye, 1743, tome II, page 26* . . . . *Nota.* Qu'en Anglois l'*a* ſe prononce comme *ai*, & que le Docteur Shaw en écrivant *ſaadh*, prononçoit *ſaidh*, ce qui approche encore plus de *ſhed.*

(c) Geſner, *hiſt. quad. pag. 825.*

(d) *Alphed id eſt leopardus minor.* Albertus.

(e) *Pantheris in* candido *breves macularum oculi.* Plin. *Hiſt. Nat.* lib. VIII, cap. XVII.

pardus, & qu'on eſt venu enſuite à nommer la grande panthère, *léopard* ou *leopardus*; parce qu'on a imaginé que c'étoit une eſpèce métive qui s'étoit agrandie par le ſecours & le mélange de celle du lion; mais comme ce préjugé n'eſt nullement fondé, nous avons préféré le nom ancien & primitif de *panthère*, au nom composé & plus nouveau de *léopard*, que nous avons appliqué à un animal nouveau, qui n'avoit encore que des noms équivoques.

Ainſi l'once diffère de la panthère, en ce qu'il eſt bien plus petit, qu'il a la queue beaucoup plus longue, le poil plus long auſſi & d'une couleur griſe ou blanchâtre; & le léopard diffère de la panthère & de l'once en ce qu'il a la robe beaucoup plus belle, d'un fauve vif & brillant, quoique plus ou moins foncé, avec des taches plus petites, & la plupart diſpoſées par grouppes, comme ſi chacune de ces taches étoit formée de quatre taches réunies.

Pline *(f)*, & pluſieurs autres après lui, ont écrit que dans les panthères, la femelle avoit la robe plus blanche que le mâle: cela pourroit être vrai de l'once; mais nous n'avons pas obſervé cette différence dans les panthères de la ménagerie de Verſailles, qui ont été deſſinées vivantes; s'il y a donc quelque différence dans la couleur du poil entre le mâle & la femelle de la panthère, il faut que

---

(f) Plinii, *Hiſt. Nat.* lib. VIII, cap. XVII.

cette différence ne ſoit pas bien conſtante ni bien ſenſible. On trouve à la vérité des nuances plus ou moins fortes dans pluſieurs peaux de ces animaux que nous avons comparées; mais nous croyons que cela dépend plutôt de la différence de l'âge ou du climat que de celle des ſexes.

Les animaux que M.[rs] de l'Académie des Sciences ont décrits *(g)* & diſſéqués ſous le nom de *tigres*, & l'animal décrit par Caïus *(h)* dans Geſner, ſous le nom d'*uncia*, ſont de même eſpèce que notre léopard; on ne peut en douter, en comparant la figure & la deſcription que nous en donnons ici avec celles de Caïus & celles de M. Perrault: il dit à la vérité que les animaux décrits & diſſéqués par M.[rs] de l'Académie des Sciences ſous le nom de *tigres* ne ſont pas l'once de Caïus *(i)*; les

(g) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, pag. 3.*

(h) Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 825.*

(i) Nous obſerverons que les éditeurs de la troiſième partie des Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des animaux, ont laiſſé paſſer dans l'impreſſion une faute qu'il eſt d'autant plus néceſſaire de corriger, qu'elle eſt plus répétée. On a écrit par-tout *ours* au lieu d'*once*; il eſt dit, *page 5, ligne 28*, l'ours décrit par Caïus dans Geſner. — *Page 8*, l'ours que Caïus a décrit. — *Page 18, ligne 11*, l'ours & le léopard. — *Page 18*, deſcription très-exacte qu'il a donnée d'un ours. Il eſt évident qu'il faut ſubſtituer dans ces quatre endroits le mot *once* à celui d'*ours*, puiſque l'animal dont il eſt queſtion, a été décrit par Caïus, ſous le nom d'*uncia* dans Geſner. *Hiſt. quadrup. pag. 825.*

ſeules raiſons qu'il en donne, ſont, que celui-ci eſt plus petit & qu'il n'a pas le deſſous du corps blanc : cependant, ſi M. Perrault eût comparé la deſcription entière de Caïus avec les ſujets qu'il avoit ſous les yeux, je ſuis perſuadé qu'il auroit reconnu qu'ils ne différoient en rien de l'once de Caïus. Comme il pourroit reſter ſur cela des doutes; j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de rapporter ici les parties eſſentielles de cette deſcription de Caïus, qui quoique faite ſur un animal mort me paroît fort exacte *(k)*. On y obſervera, que Caïus ſans donner préciſément la longueur du corps de l'animal qu'il décrit, dit qu'il eſt plus grand qu'un chien de berger & auſſi gros qu'un dogue, quoique plus bas de jambes; je ne vois donc pas pourquoi M. Perrault, dit que l'once de Caïus étoit

(k) Uncia fera eſt ſæviſſima, canis villatici magnitudine, facie & aure leonina; corpore, caudâ, pede & ungue felis, aſpectu truci: dente tam robuſto & acuto, ut vel ligna dividat: ungue ita pollet, ut eodem contra nitentes in adverſum retineat: colore per ſumma corporis palleſcentis ochræ, per ima cineris, aſperſo undique maculâ nigrâ & frequenti, caudâ reliquo corpore aliquantò obſcuriori & grandiori maculâ. Auris intus pallet ſinè nigro, foris nigricat ſinè pallore, ſi unam flavam & obſcuram maculam e medio eximas..... Reliquum caput totum eſt maculoſum frequentiſſimâ maculâ nigrâ, (ut & reliquum corpus) niſi eâ parte quæ inter naſum & oculum eſt, quâ nullæ ſunt, niſi utrinque duæ, & eæ parvæ: quemadmodum & ceteræ omnes in extremis & imis partibus, reliquis ſunt minores: maculæ in ſummis quidem crurum partibus & in caudâ, nigriores ſunt & ſingulares, per latera verò compoſitæ, quaſi ſingulæ maculæ ex quatuor fierent. *Ordo nullus eſt in maculis niſi in labro* ſuperiori, ubi ordines quinque

étoit bien plus petit que les tigres disséqués par M.rs de l'Académie des Sciences. Ces tigres n'avoient que quatre pieds de longueur en les mesurant depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; le léopard que nous décrivons ici, & qui est certainement le même animal que les tigres de M. Perrault, n'a aussi qu'environ quatre pieds, & si l'on mesure un dogue, sur-tout un dogue de forte race, on trouvera qu'il excède souvent ces dimensions. Ainsi les tigres décrits par M.rs de l'Académie des Sciences ne différoient pas assez de l'*uncia* de Caïus par la grandeur, pour que M. Perrault fût fondé à conclure de cette seule différence, que ce ne pouvoit être le même animal. La seconde disconvenance, c'est celle de la couleur du poil sur le ventre; M. Perrault

---

quinque sunt. *In primo & superiori duæ discretæ: in secundo sex conjunctæ, ut linea esse videantur. Hi duo ordines liberi sunt, nec inter se commissi. In tertio ordine octo conjunctæ sunt, sed cum quarto ubi finit commiscentur. . . . . . Nasus nigrescit, linea per longitudinem perque summam tantùm superficiem inducta leniter; oculi glauci sunt. . . . vivit ex carne: fœmina mare crudelior est & minor: utriusque sexus una ad nos* ex Mauritaniâ est advecta nave. Nascuntur in Libyâ. *Si quod illis coeundi statum tempus est, hic mensis junius est: nam hoc mas fœminam supervenit.... Ista animalia tam ferocia sunt, ut custos cum primo vellet de loco in locum movere, cogebatur fuste in caput acto (ut aiunt) semi-mortua reddere. . . . Quod scribunt esse cane longius, id mihi non videtur nam sunt apud nos multi canes villatici, qui longitudine æquent: pecuario tamen & major est & longior, & villatico humilior.* Caïus *apud* Gesner. *Hist. quadrup. pag.* 825 *&* 826.

dit qu'il eſt blanc, & Caïus qu'il eſt cendré, c'eſt-à-dire, blanchâtre : ainſi ces deux caractères, par leſquels M. Perrault a jugé que les tigres diſſéqués par M.rs de l'Académie, n'étoient pas l'once de Caïus, auroient dû le porter à prononcer le contraire, ſur-tout s'il eût fait attention que tout le reſte de la deſcription s'accorde parfaitement. On ne peut donc pas ſe refuſer à regarder les tigres de M.rs de l'Académie, l'*uncia* de Caïus & notre *léopard*, comme le même animal, & je ne conçois pas pourquoi quelques-uns de nos Naturaliſtes ont pris ces tigres de M. Perrault, pour des animaux d'Amérique, & les ont confondus avec le jaguar.

Nous nous croyons donc certains que les tigres de M. Perrault, l'uncia de Caïus & notre léopard, ſont le même animal : Nous nous croyons également aſſurés que notre panthère eſt le même animal que la panthère des Anciens ; elle en diffère à la vérité par la grandeur, mais elle lui reſſemble par tous les autres caractères ; & comme nous l'avons déjà dit pluſieurs fois, on ne doit pas être étonné qu'un animal élevé dans une ménagerie ne prenne pas ſon accroiſſement entier, & qu'il reſte au-deſſous des dimenſions de la Nature. Cette différence de grandeur nous a tenu nous-mêmes aſſez long-temps dans la perplexité ; mais après l'examen le plus long, & nous pouvons dire le plus ſcrupuleux, après la comparaiſon exacte & immédiate des grandes peaux de la panthère, qui ſe trouvent chez les Fourreurs avec celle de notre

panthère, il ne nous a plus été permis de douter, & nous avons vu clairement que ce n'étoient pas des animaux différens. La panthère que nous décrivons ici & deux autres de la même eſpèce, qui étoient en même temps à la ménagerie du Roi, ſont venues de la Barbarie; la régence d'Alger fit préſent à Sa Majeſté des deux premières, il y a dix ou douze ans; la troiſième a été achetée pour le Roi, d'un Juif d'Alger.

Une autre obſervation que nous ne pouvons nous diſpenſer de faire, c'eſt que des trois animaux dont nous donnons ici la deſcription ſous les noms de *panthère*, d'*once* & de *léopard*, aucun ne peut ſe rapporter à l'animal que les Naturaliſtes ont indiqué par le nom de *pardus* ou de *leopardus*. Le *pardus* de M. Linnæus & le léopard de M. Briſſon, qui paroiſſoient être le même animal, ſont déſignés par les phraſes ſuivantes : *Pardus, felis caudâ elongatâ, corporis maculis ſuperioribus orbiculatis, inferioribus virgatis.* Syſt. Nat. edit. x, pag. 41... Le léopard, *Felis ex albo flavicans, maculis nigris in dorſo orbiculatis, in ventre longis, variegata.* Regn. anim. pag. 272. Ce caractère des taches longues ſur le ventre, ou alongées en forme de verges ſur les parties inférieures du corps, n'appartient ni à la panthère, ni à l'once, ni au léopard, deſquels il eſt ici queſtion. Cependant il paroît que c'eſt de la panthère des anciens; du *panthera, pardalis, pardus, leopardus* de Geſner; du *pardus, panthera* de Proſper Alpini; du *panthera varia Africana,* de Pline; de la panthère, en

un mot, qui ſe trouve en Afrique *(l)* & aux Indes orientales que ces Auteurs ont entendu parler, & qu'ils ont déſignée par les phraſes que nous venons de citer. Or, je le répète, aucun des trois animaux que nous décrivons ici, quoique tous trois d'eſpèce différente, n'ont ce caractère de taches longues & en forme de verges ſur les parties inférieures; & en même temps nous pouvons aſſurer par les recherches que nous avons faites, que ces trois eſpèces & peut-être une quatrième dont nous parlerons dans la ſuite, & qui n'a pas plus que les trois premières, ce caractère de taches longues ſur le ventre, ſont les ſeules de ce genre qui ſe trouvent en Aſie & en Afrique, en ſorte, que nous ne pouvons nous empêcher de regarder comme douteux ce caractère, qui fait le fondement des phraſes indicatives de ces Nomenclateurs. C'eſt tout le contraire dans ces trois animaux, & peut-être dans tous ceux du même genre; car non-ſeulement ceux de l'Afrique & de l'Aſie, mais ceux même de l'Amérique lorſqu'ils ont des taches longues en forme de verges ou des traînées, les ont toujours ſur les parties ſupérieures du corps, ſur le garot, ſur le cou, ſur le dos, & jamais ſur les parties inférieures.

Nous remarquerons encore, que l'animal dont on a donné la deſcription dans la troiſième partie des Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, ſous le nom de

---

(l) Briſſon, *Regn. animal. pag. 273.*

panthère (m), eſt un animal différent de la panthère, de l'once & du léopard, dont nous traitons ici.

Enfin nous obſerverons qu'il ne faut pas confondre, en liſant les Anciens, le *panther* avec la *panthère*. La panthère eſt l'animal dont il eſt ici queſtion; le panther du Scholiaſte d'Homère & des autres Auteurs, eſt une eſpèce de loup timide que nous croyons être le chacal, comme nous l'expliquerons lorſque nous donnerons l'hiſtoire de cet animal: au reſte le mot *pardalis* eſt l'ancien nom grec de la panthère, il ſe donnoit indiſtinctement au mâle & à la femelle. Le mot *pardus* eſt moins ancien, Lucain & Pline, ſont les premiers qui l'aient employé; celui de *leopardus*, eſt encore plus nouveau, puiſqu'il paroît que c'eſt Jule Capitolin qui s'en eſt ſervi le premier ou l'un des premiers; & à l'égard du nom même de *panthera*, c'eſt un mot que les anciens Latins ont dérivé du grec, mais que les Grecs n'ont jamais employé.

Après avoir diſſipé, autant qu'il eſt en nous, les ténèbres dont la Nomenclature ne ceſſe d'obſcurcir la Nature; après avoir expoſé, pour prévenir toute équivoque, les figures exactes des trois animaux dont nous traitons ici; paſſons à ce qui les concerne chacun en particulier.

(m) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III*, *page 3*.

La panthère que nous avons vue vivante, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brusques & le cri semblable à celui d'un dogue en colère; elle a même la voix plus forte & plus rauque que le chien irrité; elle a la langue rude & très-rouge; les dents fortes & pointues; les ongles aigus & durs; la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, semée de taches noires arrondies en anneaux, ou réunies en forme de roses, le poil court, la queue marquée de grandes taches noires au-dessus & d'anneaux noirs & blancs vers l'extrémité. La panthère est de la taille & de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

Les relations des Voyageurs s'accordent avec les témoignages des Anciens au sujet de la grande & de la petite panthère, c'est-à-dire de notre panthère & de notre once. Il paroît qu'il existe aujourd'hui comme du temps d'Oppien, dans la partie de l'Afrique qui s'étend le long de la mer méditerranée, & dans les parties de l'Asie, qui étoient connues des Anciens, deux espèces de panthères, la plus grande a été appelée *panthère* ou *léopard* & la plus petite *once*, par la plupart des Voyageurs. Ils conviennent tous que l'once s'apprivoise aisément, qu'on le dresse à la chasse *(n)* & qu'on s'en sert

(n) Les Persans ont une certaine bête appelée *once*, qui a la peau tachetée comme un tigre, mais qui est fort douce & fort privée. Un Cavalier la porte en trousse à cheval, & ayant aperçu la gazelle, il fait descendre l'once, qui est si légère qu'en trois sauts elle saute au

à cet uſage en Perſe & dans pluſieurs autres provinces de l'Aſie, qu'il y a des onces aſſez petits pour qu'un Cavalier puiſſe les porter en croupe, qu'ils ſont aſſez doux pour ſe laiſſer manier & careſſer avec la main. La

---

cou de la gazelle, quoiqu'elle coure d'une vîteſſe incroyable. La gazelle eſt une eſpèce de petit chevreuil dont le pays eſt rempli ; l'once l'étrangle auſſi-tôt avec ſes dents aiguës ; mais ſi par malheur elle manque ſon coup & que la gazelle lui échappe, elle demeure ſur la place honteuſe & confuſe, & dans ces momens un enfant la pourroit prendre ſans qu'elle ſe défendît. *Voyage de Tavernier; Rouen, 1713, tome II, page 26* .... Pour les grandes chaſſes on ſe ſert des bêtes féroces dreſſées à chaſſer, lions, léopards, tigres, panthères, onces; les Perſans appellent ces dernières bêtes *youzze*. Elles ne font point de mal aux hommes; un Cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés avec un bourrelet, attachée par une chaîne, & ſe tient ſur la route des bêtes qu'on relance, & qu'on lui fait paſſer devant elle le plus près qu'on peut; quand le Cavalier en aperçoit quelqu'une, il débande les yeux de l'animal & lui tourne la tête du côté de la bête relancée; s'il l'aperçoit il fait un cri, s'élance à grands ſauts, ſe jette deſſus la bête & la terraſſe; s'il la manque après quelques ſauts, il ſe rebute d'ordinaire & s'arrête; on va le prendre, & pour le conſoler on le careſſe.... J'ai vu cette ſorte de chaſſe en Hircanie, l'an 1666.... Il y a de ces bêtes dreſſées qui font la chaſſe finement, ſe traînant ſur le ventre le long des haies & des buiſſons juſqu'à ce qu'elles ſoient proches de la proie; & alors elles s'élancent deſſus. *Voyage de Chardin en Perſe, &c. Amſt. 1711, tome II, pages 32 & 33*. Voyez auſſi le *Voyage autour du monde de Gemelli Carreri; Paris, 1719, tome II, pages 96 & 212*, où cependant l'auteur paroît avoir emprunté pluſieurs choſes de Chardin....... *Quo tempore perveni Alexandriam duos pardos..... Vidi apud Antonium Calepium.... Uſque adeo cicures erant & manſueti, ut ſemper in lectulis decumbentes dormiebant... Carne eos nutriebat: ſæpe a nobis cum pardo ibatur ad venandas gazellas, &*

panthère paroît être d'une nature plus fière & moins flexible; on la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoiſe, jamais elle ne perd en entier ſon caractère féroce, & lorſqu'on veut s'en ſervir pour la chaſſe *(o)*, il faut beaucoup

---

pugnam inter ipſos pulcherrimam quæ fiebat admirabamur, præſertim gazellæ artificium cum pardo cornibus duriſſimis armatæ pugnando, ſed eam tamen multò fatigatam atque ex pugnâ admodum defeſſam interimebat. Cairi poſtea vidimus quandam mulierem quinque catulos recentes a pantherâ effuſos, ex Arabe coemiſſe eoſque ut feles aluiſſe... Erant omnino viſu pulcherrimi, albicabant colore maculis parvis rotundis toto copore evariati.... Parum quidem differentiæ inter pardum quidem & pantheram obſervavimus intercedere: panthera quidem major & toto corpore eſt & capite atque multò ferocior. Profp. Alp. hiſt. Ægypt. part. I. Lugd. Batav. 1735, pag. 238.... *Accepi a quodam occulato teſte in aulâ regis Gallicorum; leopardos duorum generum ali; magnitudine tantum differentes, majores vituli corpulentiâ eſſe, humiliores, oblongiores; alteros minores ad canis molem accedere, & unum ex minoribus aliquando ad ſpectaculum regi exhibendum, a beſtiario aut venatore, equo inſidente a tergo ſuper ſtragulo aut pulvino vehi, alligatum catenâ & lepore objecto dimiti quem ille ſaltibus aliquot bene magnis aſſecutus jugulet.* Geſn. Hiſt. quadrup. pag. 831..... Émanuel, roi de Portugal, envoya à Léon X une panthère dreſſée à la chaſſe. *Hiſt. des Conquêtes des Portugais, par le P. Lafiteau; Paris, 1733, tome I, pag. 525.* Cette panthère étoit une once, car l'auteur dit auſſi qu'on ſe ſert en Perſe de l'once ou panthère pour chaſſer les gazelles; qu'on fait venir ces animaux d'Arabie, & qu'ils ſont aſſez privés pour qu'on puiſſe les porter en croupe à cheval.

(o) Tigres ex Ethiopiâ in Ægyptum convectas vidimus, etſi nullo modo cicuratæ hæ manſueſiant, neque unquam ferinam naturam relinquant; ſunt leænis quàm ſimiles & formâ & colore albicante, rotundis maculis fulveſcentibus evariatæ ſed leænis longè majores ſunt. Profp. Alp. hiſt. Ægypt.

beaucoup de ſoins pour la dreſſer, & encore plus de précautions pour la conduire & l'exercer. On la mène ſur une charrette, enfermée dans une cage, dont on lui ouvre la porte lorſque le gibier paroît; elle s'élance vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre ſauts, la terraſſe & l'étrangle; mais ſi elle manque ſon coup, elle devient furieuſe & ſe jette quelquefois ſur ſon maître, qui d'ordinaire prévient ce danger en portant avec lui des morceaux de viande, ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chevreaux, dont il lui en jette un pour calmer ſa fureur.

Au reſte l'eſpèce de l'once paroît être plus nombreuſe

Ægypt. pag. 237.... Quand on a découvert quelques gazelles, on tâche de les faire apercevoir au léopard, que l'on tient enchaîné ſur une petite charrette; cet animal ruſé ne ſe met pas incontinent à courir après, comme on pourroit l'imaginer, mais il s'en va tournant, ſe cachant & ſe courbant pour les approcher de près & les ſurprendre; & comme il eſt capable de faire cinq ou ſix ſauts ou bonds d'une vîteſſe incroyable, quand il ſe ſent à portée, il s'élance deſſus, les étrangle & ſe ſaoule de leur ſang, du cœur & de leur foie; & s'il manque ſon coup, ce qui arrive aſſez ſouvent, il en demeure là; auſſi ſeroit-ce en vain qu'il prétendroit de les prendre à la courſe, parce qu'elles courent bien mieux & plus long-temps que lui: le maître ou gouverneur vient enſuite bien doucement autour de lui, le flattant & lui jetant des morceaux de chair, & en l'amuſant ainſi, il lui met des lunettes qui lui couvrent les yeux, l'enchaîne & le remet ſur la charrette. *Voyage de Bernier dans le Mogol; Amſt. 1710, tome II, page 243 & ſuivantes.* Il paroit que c'eſt de la grande panthère dont il s'agit ici, parce qu'on n'eſt pas obligé de prendre tant de précaution avec l'once.

& plus répandue que celle de la panthère ; on la trouve très-communément en Barbarie, en Arabie & dans toutes les parties méridionales de l'Aſie, à l'exception peut-être de l'Égypte *(p)*; elle s'eſt même étendue juſqu'à la Chine, où on l'appelle *hinen-pao (q)*.

Ce qui fait qu'on ſe ſert de l'once pour la chaſſe dans les climats chauds de l'Aſie, c'eſt que les chiens *(r)* y ſont très-rares ; il n'y a, pour ainſi dire, que ceux qu'on y tranſporte, & encore perdent-ils en peu de temps leur voix & leur inſtinct ; d'ailleurs ni la panthère, ni l'once, ni le léopard ne peuvent ſouffrir les chiens, ils ſemblent les chercher & les attaquer de préférence ſur toutes les autres bêtes *(ſ)*. En Europe, nos chiens de chaſſe n'ont

---

(p) Il n'y a point de lions, ni de tigres, ni de léopards en Égypte. *Deſcript. de l'Égypte, par Maſcrier ; la Haye, 1740, tom. II, p. 125.*

(q) Hinen-pao. C'eſt une eſpèce de léopard ou de panthère que l'on voit dans la province de Pékin ; il n'eſt pas ſi féroce que les tigres ordinaires. Les Chinois en font grand cas. *Relation de la Chine, par Thevenot ; Paris, 1696, page 19.*

(r) Comme les Maures, à Surate & ſur les côtes de Malabar, n'ont point de chiens pour chaſſer les gazelles & les daims, ils tâchent de ſuppléer à ce défaut par le moyen des léopards apprivoiſés qu'ils dreſſent à cet exercice. Ces animaux ſe jettent adroitement ſur la proie, & quand ils l'ont attrapée ils ne la quittent point & s'y tiennent fermement attachés. *Voyage de Jean Ovington ; Paris, 1725, tome I, page 278.*

(ſ) Les léopards ſont ennemis mortels des chiens, & ils en dévorent autant qu'ils peuvent en rencontrer. *Voyage de le Maire, 1695, page 99.*

pas d'autres ennemis que le loup; mais dans un pays rempli de tigres, de lions, de panthères, de léopards & d'onces, qui tous ſont plus forts & plus cruels que le loup, il ne ſeroit pas poſſible de conſerver des chiens. Au reſte, l'once n'a pas l'odorat auſſi fin que le chien, il ne ſuit pas les bêtes à la piſte, il ne lui ſeroit pas poſſible non plus de les atteindre dans une courſe ſuivie; il ne chaſſe qu'à vue, & ne fait, pour ainſi dire, que s'élancer & ſe jeter ſur le gibier: il ſaute ſi légèrement, qu'il franchit aiſément un foſſé ou une muraille de pluſieurs pieds; ſouvent il grimpe ſur les arbres pour attendre les animaux au paſſage & ſe laiſſer tomber deſſus; cette manière d'attraper la proie eſt commune à la panthère, au léopard & à l'once.

Le léopard *(t)* a les mêmes mœurs & le même naturel

(t) Le léopard de Guinée eſt d'ordinaire de la hauteur & de la groſſeur d'un gros chien de Boucher; il eſt féroce, ſauvage & incapable d'être apprivoiſé; il ſe jette avec furie ſur toutes ſortes d'animaux, même ſur les hommes, ce que ne font pas les lions & les tigres de cette côte de Guinée, à moins qu'ils ne ſoient extrêmement preſſés de la faim. Il a quelque choſe du lion & quelque choſe du grand chat ſauvage; ſa peau eſt toute mouchetée de taches rondes, noires de différentes teintes ſur un fond griſâtre; il a la tête médiocrement groſſe, le muſeau court, la gueule large, bien armée de dents dont les femmes du pays ſe font des colliers; il a la langue pour le moins auſſi rude que celle du lion; ſes yeux ſont vifs & dans un mouvement continuel, ſon regard cruel; il ne reſpire que le carnage: ſes oreilles rondes & aſſez courtes ſont toujours droites; il a le cou gros & court, les cuiſſes épaiſſes, les pieds larges, cinq doigts à ceux de devant,

que la panthère; & je ne vois nulle part qu'on l'ait apprivoisé comme l'once ; ni que les Nègres du Sénégal & de Guinée où il est très-commun, s'en soient jamais servis pour la chasse. Communément, il est plus grand que l'once & plus petit que la panthère ; il a la queue plus courte que l'once, quoiqu'elle soit longue de deux pieds ou deux pieds & demi.

Ce léopard du Sénégal ou de Guinée, auquel nous avons appliqué particulièrement le nom de *léopard*, est probablement l'animal que l'on appelle à Congo *engoi (u)*;

& quatre à ceux de derrière, les uns & les autres armés de griffes fortes, aiguës & tranchantes; il les ferme comme les doigts de la main, & lâche rarement sa proie qu'il déchire avec les ongles autant qu'avec les dents : quoiqu'il soit fort carnassier & qu'il mange beaucoup, il est toujours maigre ; il peuple beaucoup, mais il a pour ennemi le tigre, qui étant plus fort & plus alerte en détruit un grand nombre. Les Nègres prennent le tigre, le léopard, le lion dans des fosses profondes recouvertes de roseaux & d'un peu de terre sur laquelle ils mettent quelques bêtes mortes pour appâts. *Voyage de Desmarchais, tome I, page 202....* Le tigre du Sénégal est plus furieux que le lion ; sa hauteur & sa longueur est presque comme celle d'un lévrier : il attaque indifféremment les hommes & les bêtes. Les Nègres le tuent avec leurs zagayes & leurs flèches, afin d'en avoir la peau : quelque percé qu'il soit de leurs coups, il se défend tant qu'il a un reste de vie, & il en tue toujours quelques-uns. *Voyage de le Maire ; Paris, 1695, page 99.*

(u) Les tigres de Congo s'appellent *engoi* dans le pays. Voyage de François Drack ; *Paris, 1641, page 105......* Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes; *Amsterdam, 1702, tome IV, page 326.*

c'eſt peut-être auſſi l'antamba *(x)* de Madagaſcar : nous rapportons ces noms, parce qu'il ſeroit utile pour la connoiſſance des animaux, qu'on eût la liſte de leurs noms dans les langues des pays qu'ils habitent.

L'eſpèce du léopard paroît être ſujette à plus de variétés que celle de la panthère & de l'once; nous avons vu un grand nombre de peaux de léopards qui ne laiſſent pas de différer les unes des autres, ſoit par les nuances du fond du poil, ſoit par celles des taches dont les anneaux ou roſes ſont plus marqués & plus terminés dans les unes que dans les autres; mais ces anneaux ſont toujours de beaucoup plus petits que ceux de la panthère ou de l'once. Dans toutes les peaux du léopard, les taches ſont chacune à peu-près de la même grandeur, de la même figure, & c'eſt plutôt par la force de la teinte qu'elles diffèrent, étant moins fortement exprimées dans les unes de ces peaux & beaucoup plus fortement dans les autres. La couleur du fond du poil ne diffère qu'en ce qu'elles ſont d'un fauve plus ou moins foncé; mais comme toutes ces peaux ſont à très-peu près de la même grandeur, tant pour le corps que pour la queue, il eſt très-vraiſemblable qu'elles appartiennent toutes

(x) L'antamba de Madagaſcar eſt une bête grande comme un chien, qui a la tête ronde; & au rapport des Nègres, elle a la reſſemblance d'un léopard: elle dévore les hommes & le bétail, & ne ſe trouve que dans les endroits les plus déſerts de l'iſle. *Voyage de Madagaſcar, par Flacourt; Paris, 1661, tome I, page 154.*

à la même espèce d'animal & non pas à des animaux d'espèce différente.

La panthère, l'once & le léopard n'habitent que l'Afrique & les climats les plus chauds de l'Asie; ils ne se sont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées. Aristote parle de la panthère comme d'un animal de l'Afrique & de l'Asie, & il dit expressément qu'il n'y en a point en Europe. Ainsi ces animaux, qui sont, pour ainsi dire, confinés dans la zone torride de l'ancien continent, n'ont pu passer dans le nouveau par les terres du Nord, & l'on verra par la description que nous allons donner des animaux de ce genre qui se trouvent en Amérique, que ce sont des espèces différentes que l'on n'auroit pas dû confondre avec celles de l'Afrique & de l'Asie, comme l'ont fait la plupart des Auteurs qui ont écrit la nomenclature.

Ces animaux en général se plaisent dans les forêts touffues, & fréquentent souvent les bords des fleuves & les environs des habitations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques & les bêtes sauvages qui viennent chercher les eaux. Ils se jettent rarement sur les hommes, quand même ils seroient provoqués; ils grimpent aisément sur les arbres, où ils suivent les chats sauvages & les autres animaux qui ne peuvent leur échapper. Quoiqu'ils ne vivent que de proie & qu'ils soient ordinairement fort maigres, les Voyageurs pré-

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LA PANTHERE MÂLE.

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LA PANTHERE FEMELLE.

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

L'ONCE.

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE LEOPARD.

tendent que leur chair n'eſt pas mauvaiſe à manger; les Indiens & les Nègres la trouvent bonne, mais il eſt vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, & qu'ils s'en régalent comme ſi c'étoit un mets délicieux: à l'égard de leurs peaux, elles ſont toutes précieuſes & ſont de très-belles fourrures; la plus belle & la plus chère, eſt celle du léopard, une ſeule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorſque le fauve en eſt vif & brillant, & que les taches en ſont bien noires & bien terminées.

LE JAGUAR*.

LE Jaguar reſſemble à l'once par la grandeur du corps, par la forme de la plupart des taches dont ſa robe eſt ſemée, & même par le naturel; il eſt moins fier & moins féroce que le léopard & la panthère. Il a le fond du poil d'un beau fauve comme le léopard, & non pas gris comme l'once; il a la queue plus courte que l'un & l'autre, le poil plus long que la panthère & plus court que l'once; il l'a crêpé lorſqu'il eſt jeune, & liſſe lorſqu'il devient adulte. Nous n'avons pas vu cet animal vivant, mais on nous l'a envoyé bien entier & bien conſervé dans une liqueur préparée, & c'eſt ſur ce ſujet que nous en avons fait

* Le *jaguar* ou *jaguara*, nom de cet animal au Breſil, que nous avons adopté pour le diſtinguer du tigre, de la panthère, de l'once & du léopard avec leſquels on l'a ſouvent confondu: les premiers hiſtoriens du nouveau monde appeloient cet animal *janou-are* ou *janouar;* ce ſont Piſon & Marcgrave qui, les premiers, ont écrit *jaguara* au lieu de *janouara.* Les Mexicains l'appeloient *tlatlauhqui occlotl*, ſelon Hernandès, *page 498.* Les Portugais l'ont appelé *onça,* parce qu'en effet il reſſemble à l'once à quelques égards.

Jaguara. Piſon, *Hiſt. Nat. pag. 103.*

Jaguara Braſilienſibus. Marcgravius, *Hiſt. Braſil. pag. 235.*

Pardus an lynx Braſilienſis jaguara dicta Marcgravii. Ray, *Synopſ. quadrup. pag. 168.*

Tigris Americana jaguara Braſilienſis. Klein, *de quadrup. pag. 80.*

Tigre de la Guiane. *Voyage de Deſmarchais, tome III, page 299.*

fait le dessin & la description; il avoit été pris tout petit, & élevé dans la maison jusqu'à l'âge de deux ans, qu'on le fit tuer pour nous l'envoyer *(a)*; il n'avoit donc pas encore acquis toute l'étendue de ses dimensions naturelles; mais il n'en est pas moins évident par la seule inspection de cet animal, âgé de deux ans, qu'il est à peine de la taille d'un dogue ordinaire ou de moyenne race, lorsqu'il a pris son accroissement entier. C'est cependant l'animal le plus formidable, le plus cruel, c'est en un mot, le tigre du nouveau monde, dans lequel la Nature semble avoir rapetissé tous les genres d'animaux quadrupèdes. Le jaguar vit de proie comme le tigre, mais il

---

(a) Cet animal nous a été envoyé, sous le nom de *chat-tigre*, par M. Pagès, Médecin du Roi au cap dans l'Isle Saint-Domingue. Il me marque, par la lettre qui étoit jointe à cet envoi, que cet animal étoit arrivé à Saint-Domingue par un vaisseau Espagnol qui l'avoit amené de la grande terre où il est très-commun : il ajoute qu'il avoit deux ans quand il l'a fait tuer, qu'il n'étoit pas si gros, & qu'il s'est renflé dans l'esprit de tafia; qu'il buvoit, mangeoit & faisoit le même cri qu'un chat qui n'est pas privé : qu'il miauloit, & qu'il mangeoit plus volontiers encore le poisson que la viande. Pison & Marcgrave disent de même, que les jaguars du Bresil aiment beaucoup le poisson. Le nom de *chat-tigre*, que lui donne M. Pagès, ne nous a pas empêché de le reconnoître pour le jaguar, parce que ce nom du Bresil n'est pas en usage parmi les François des Colonies, & qu'ils appellent indistinctement *chats-tigres* les chat-pards & les tigres. Le chat-tigre, dit Dampier, *tome III, page 306*, qui est très-commun dans la baie de Campêche, a les jambes courtes & le corps ramassé comme un mâtin; mais par la tête, le poil & la manière de guetter sa proie il ressemble au tigre.

ne faut pour le faire fuir que lui présenter un tison allumé, & même lorsqu'il est repu, il perd tout courage & toute vivacité, un chien seul suffit pour lui donner la chasse; il se ressent en tout de l'indolence du climat; il n'est léger, agile, alerte que quand la faim le presse *(b)*. Les Sauvages, naturellement poltrons, ne laissent pas de redouter sa rencontre; ils prétendent qu'il a pour eux un goût de préférence, que quand il les trouve endormis avec des Européens, il respecte ceux-ci, & ne se jette que sur eux *(c)*. On conte la même chose du léopard *(d)*,

(b) Il y a des tigres au Bresil, lesquels étant agités par la rage de famine sont courageux, mais étant repus deviennent si lâches qu'ils s'adonnent incontinent à fuir de peur des chiens. *Description des Indes orientales, par Herrera; Amsterd. 1622, page 252.* — Il y a une grande quantité de tigres au Bresil que la faim rend très-légers & très à craindre, mais étant rassasiés, ce qui est admirable, ils sont si poltrons & si pesans que le moindre chien de Berger leur donne la fuite. *Histoire des Indes, par Maffée; Paris, 1665, page 69.* — Il y a des tigres autour de Porto-bello dont les environs sont assez déserts, apparemment que ce sont des tigres de petite espèce, puisqu'un homme seul en vient à bout avec une lance ou une autre arme blanche, & lui coupe les pattes l'une après l'autre quand l'animal se dresse pour l'attaquer. *Voyage de Dom Juan & Dom Antoine de Ulloa.* Extrait de la Bibliothèque raisonnée, *tome XLIV, page 413.*

(c) J'ai ouï quelquefois conter que ces tigres étoient animés contre les Indiens, & qu'ils n'assailloient point les Espagnols, ou bien peu; qu'ils alloient quelquefois prendre & choisir un Indien endormi au milieu des Espagnols, & qu'ils l'emportoient. *Histoire naturelle des Indes, par Joseph Acosta; Paris, 1600, page 190.*

(d) La province de Bamba au royaume de Congo a des tigres qui n'attaquent jamais les hommes blancs, mais qui se ruent souvent sur

on dit qu'il préfère les hommes noirs aux blancs, qu'il semble les connoître à l'odeur, & qu'il les choisit la nuit comme le jour.

Les Auteurs qui ont écrit l'histoire du nouveau Monde, ont presque tous fait mention de cet animal, les uns sous le nom de *tigre* ou de *léopard*, les autres sous les noms propres qu'il portoit au Bresil, au Mexique, &c. les premiers qui en aient donné une description détaillée, sont Pison & Marcgrave; ils l'ont appelé *jaguara* au lieu de *janouara*, qui étoit son nom en langue Brasilienne *(e)*; ils ont aussi indiqué un autre animal du même genre & peut-être de la même espèce sous le nom de *jaguarète.* Nous l'avons distingué du jaguar dans notre énumération,

---

les noirs, tellement que quelquefois trouvant deux hommes, l'un blanc & l'autre noir qui dorment l'un près de l'autre; ces animaux vont de furie contre le noir sans offenser le blanc en aucune sorte. *Voyage autour du monde, par François Drack; Paris, 1641, page 105.*

(e) Il y a au Bresil une bête ravissante que les Sauvages appellent *janou-ara,* laquelle est presque aussi haute de jambes qu'un levrier, mais ayant de grands poils autour du menton (il entend les poils de la moustache), la peau fort belle & bigarée comme celle d'un once, elle lui ressemble aussi bien fort en tout le reste. *Voyage par Jean de Lery; Paris, 1578, page 162.* — Le janouar est une espèce d'once grande comme un dogue d'Angleterre, ayant la peau fort riche & toute marquetée. *Mission des Capucins, par le Père d'Abbeville; Paris, 1614, page 251.* — Le janouara du Bresil ne vit que de proie; il est de la taille d'un levrier, il a la peau tachetée. *Voyage de Coreal, tome I, page 173.*

comme l'ont fait ces deux Auteurs, parce qu'il y a quelqu'apparence que ce peuvent être des animaux d'eſpèce différente; cependant comme nous n'avons vu que l'un de ces deux animaux, nous ne pouvons pas décider ſi ce ſont en effet deux eſpèces diſtinctes, ou ſi ce n'eſt qu'une variété de la même eſpèce. Piſon & Marcgrave diſent que le jaguarète diffère du jaguar en ce qu'il a le poil plus court, plus luſtré & d'une couleur toute différente, étant noir, ſemé de taches encore plus noires. Mais au reſte, il reſſemble ſi fort au jaguar par la forme du corps, par le naturel & par les habitudes, qu'il ſe pourroit que ce ne fût qu'une variété de la même eſpèce; d'autant plus qu'on a dû remarquer, par le témoignage même de Piſon, que dans le jaguar, la couleur du fond du poil & celle des taches dont il eſt marqué, varient dans les différens individus de cette même eſpèce. Il dit que les uns ſont marqués de taches noires, & les autres de taches rouſſes ou jaunes; & à l'égard de la différence totale de la couleur, c'eſt-à-dire, du blanc, du gris, ou du fauve au noir, on la trouve dans pluſieurs autres eſpèces d'animaux; il y a des loups noirs, des renards noirs, des écureuils noirs, &c. Et ſi ces variations de la Nature ſont plus rares dans les animaux ſauvages que dans les animaux domeſtiques, c'eſt que le nombre des haſards qui peuvent les produire, eſt moins grand dans les premiers, dont la vie étant plus uniforme, la nourriture moins variée, la liberté plus

de Seve del. C. Chevilet Sculp.

LE JAGUAR.

grande que dans les derniers, leur nature doit être plus conſtante, c'eſt-à-dire, moins ſujette aux changemens & à ces variations qu'on doit regarder comme accidentelles, quand elles ne tombent que ſur la couleur du poil.

Le jaguar ſe trouve au Breſil, au Paraguay *(f)*, au Tucuman *(g)*, à la Guiane *(h)*, au pays des Amazones *(i)*, au Mexique *(k)*, & dans toutes les contrées méridionales de l'Amérique; il eſt cependant plus rare à Cayenne que le couguar, qu'ils ont appelé *tigre rouge;* & le jaguar eſt maintenant moins commun au Breſil, qui paroît être ſon pays natal, qu'il ne l'étoit autrefois; on a mis ſa tête à prix; on en a beaucoup détruit, & il s'eſt retiré loin *(l)* des côtes dans la profondeur des terres. Le jaguarète a toujours été plus

---

(f) Hiſtoire du Paraguay, par le Père Charlevoix, *tome I, page 31 & 171*. Voyez auſſi *Idem, tome IV, page 95*.

(g) *Voyez* Idem, Ibidem.

(h) Voyage de la France équinoxiale, par Binet; *Paris, 1664, page 343;* & Deſmarchais, *tome III, page 299*.

(i) On trouve le janouar dans les terres du Maragnon. *Hiſtoire de la miſſion des Capucins dans l'île du Maragnon, par le Père d'Abbeville; Paris, 1614, page 251*.

(k) On voit dans les montagnes du Mexique un animal féroce qu'on appelle un *once*, qui eſt de la forme & de la taille d'un loup-cervier, mais qui a des ſerres, & dont la tête reſſemble davantage à celle d'un tigre. Voyage de Voodes Rogers, traduite de l'anglois; *Amſt. 1710, tome II, page 42*.

(l) Voyage de Dampier; *Rouen, 1715, tome IV, page 69*.

rare, ou du moins il s'éloigne encore plus des lieux habités *(m)*; & le petit nombre des Voyageurs qui en ont fait mention, paroiſſent n'en parler que d'après Marcgrave & Piſon.

ADDITION.

Nous donnons ici *(voyez la planche)* la figure d'un animal de l'eſpèce des léopards ou des jaguars; le deſſin nous en a été envoyé par feu M. Colinſon, mais ſans nom & ſans aucune autre notice. Et comme nous ignorons s'il appartient à l'ancien ou au nouveau Continent, & qu'en même temps il diffère de l'once & du léopard, par la forme des taches, & plus encore du jaguar & de l'once; nous ne pouvons décider auquel de ces animaux on doit le rapporter: ſeulement il nous paroît qu'il a un peu plus de rapport avec le jaguar qu'avec le léopard.

JAGUAR
DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Dans le mois de juin dernier (1776) il a été donné à M. le Brun, Inſpecteur général du Domaine, un jaguar femelle, envoyé de la nouvelle Eſpagne, qui étoit fort jeune, puiſqu'il n'avoit pas toutes ſes dents, & qu'il a groſſi depuis qu'il eſt à Chaillot, où M. de

(m) Voyage de Deſmarchais, *tome III, page 300.*

Sève l'a dessiné au commencement d'Octobre *(voyez la planche)*. Nous estimons qu'il pouvoit avoir neuf à dix mois d'âge; sa longueur du museau jusqu'à l'anus, étoit d'un pied onze pouces, sur treize à quatorze pouces de hauteur au train de derrière. Le jaguar qui est gravé, avoit deux pieds cinq pouces quatre lignes de longueur, sur un pied quatre pouces neuf lignes de hauteur au train de derrière; mais il avoit deux ans. Au reste, il y a une grande conformité entre ces deux animaux, quoique de pays différens : il y a dans la forme des taches quelques différences qui ne paroissent être que des variétés individuelles; l'iris est d'un brun tirant sur le verdâtre; le bord des yeux est noir avec une bande blanche au-dessus comme au-dessous; la couleur du poil de la tête, est d'un fauve mêlé de gris; cette même teinte fait le fond des taches du corps, qui sont bordées ou mouchetées de bandes noires; ces taches & ces bandes sont sur un fond d'un blanc-sale roussâtre, & tirant plus ou moins sur le gris; les oreilles sont noires, & ont une grande tache très-blanche sur la partie externe; la queue est fort grande & bien fournie de poil.

JAGUAR DE LA GUIANE.

M. SONINI de Manoncour, a fait quelques bonnes observations sur les jaguars de la Guiane, que je crois devoir publier.

Le Jaguar, dit-il, n'a pas le poil crêpé lorsqu'il est jeune,

comme le dit M. de Buffon. J'ai vu de très-jeunes jaguars qui avoient le poil auſſi liſſe que les grands : cette obſervation m'a été confirmée par des Chaſſeurs inſtruits; quant à la taille du jaguar, j'oſe encore aſſurer qu'elle eſt bien au-deſſus de celle que leur donne M. de Buffon, lorſqu'il dit qu'il eſt à peine de la taille d'un dogue ordinaire, ou de moyenne race, quand il a pris ſon accroiſſement entier. J'ai eu deux peaux de jaguars que l'on m'a aſſuré appartenir à des ſujets de deux ou trois ans, dont l'une avoit près de cinq pieds de long, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, laquelle a deux pieds de longueur ; il y en a de bien plus grands. J'ai vu moi-même dans les forêts de la Guiane, des traces de ces animaux, qui faiſoient juger, ainſi que l'a dit M. de la Condamine, que les tigres ou les animaux que l'on appelle ainſi en Amérique, ne différoient pas en grandeur de ceux d'Afrique ; je penſe même qu'à l'exception du vrai tigre (le tigre royal), celui de l'Amérique eſt le plus grand des animaux auxquels on a donné cette dénomination, puiſque ſelon M. de Buffon, la panthère qui eſt le plus grand de ces animaux, n'a que cinq ou ſix pieds de longueur lorſqu'elle a pris ſon accroiſſement entier, & que bien certainement il exiſte en Amérique des quadrupèdes de ce genre, qui paſſent de beaucoup cette dimenſion : la couleur de la peau du jaguar varie ſuivant l'âge ; les jeunes l'ont d'un fauve très-foncé preſque roux & même brun; cette couleur s'éclaircit à meſure que l'animal vieillit.

Le jaguar n'eſt pas auſſi indolent, ni auſſi timide que quelques Voyageurs, & d'après eux M. de Buffon, l'ont écrit; il ſe jette ſur tous les chiens qu'il rencontre, loin d'en avoir peur ; il fait beaucoup de dégât dans les troupeaux ; ceux qui habitent dans les déſerts de la Guiane, ſont même dangereux pour les hommes. Dans un voyage que j'ai fait

dans

dans ces grandes forêts, nous fumes tourmentés pendant deux nuits de ſuite par un jaguar; malgré un très-grand feu que l'on avoit eu ſoin d'allumer & d'entretenir, il rodoit continuellement autour de nous: il nous fut impoſſible de le tirer, car dès qu'il ſe voyoit couché en joue, il ſe gliſſoit d'une manière ſi prompte, qu'il diſparoiſſoit pour le moment; il revenoit enſuite d'un autre côté, & nous tenoit ainſi continuellement en alerte; malgré notre vigilance, nous ne pumes jamais venir à bout de le tirer; il continua ſon manège durant deux nuits entières; la troiſième il revint, mais laſſé apparemment de ne pouvoir venir à bout de ſon projet, & voyant d'ailleurs que nous avions augmenté le feu, duquel il craignoit d'approcher de trop près, il nous laiſſa en hurlant d'une manière effroyable. Son cri *hou hou*, a quelque choſe de plaintif, & il eſt grave & fort comme celui du bœuf.

Quant au goût de préférence que l'on ſuppoſe au jaguar, pour les naturels du pays, plutôt que pour les Nègres & les Blancs, je préſume fort que c'eſt un conte. A Cayenne j'ai trouvé cette opinion établie, mais j'ai voyagé avec les Sauvages dans des endroits, où les tigres d'une grandeur démeſurée étoient communs; jamais je n'ai remarqué qu'ils aient une peur bien grande de ces animaux; ils ſuſpendoient comme nous leurs hamacs à des arbres, s'éloignoient à une certaine diſtance de nous, & ne prenoient pas la même précaution que nous d'allumer un grand feu; ils ſe contentoient d'en faire un très-petit, qui le plus ſouvent s'éteignoit dans le cours de la nuit; ces Sauvages étoient cependant habitans de l'intérieur des terres, & connoiſſoient par conſéquent le danger qu'il y avoit pour eux: j'aſſure qu'ils ne prenoient aucune précaution, & qu'ils paroiſſoient fort peu émus,

quoiqu'entourés de ces animaux. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici que ce dernier fait prouve, comme je l'ai dit, que ces animaux ne ſont pas fort dangereux, du moins pour les hommes.

La chair des jaguars n'eſt pas bonne à manger; ils ſont la guerre avec le plus grand avantage à toutes les eſpèces de quadrupèdes du nouveau Continent, qui tous les fuient & les redoutent. Les jaguars n'ont point de plus cruel ennemi que le fourmillier ou tamanoir, quoiqu'il n'ait point de dents pour ſe défendre; dès qu'il eſt attaqué par un jaguar, il ſe couche ſur le dos, le ſaiſit avec ſes griffes qu'il a d'une grandeur prodigieuſe, l'étouffe & le déchire.

De Seve del. M. R. veuve Tardieu Sculp.

LE JAGUAR ou LÉOPARD.

de Seve del.

Eli.th Haussard Sculp.

LE JAGUAR DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LE COUGUAR*.

LE Couguar a la taille aussi longue, mais moins étoffée que le jaguar; il est plus levreté, plus effilé & plus haut sur ses jambes; il a la tête petite, la queue longue, le poil court & de couleur presque uniforme, d'un roux vif, mêlé de quelques teintes noirâtres, sur-tout au-dessus du dos; il n'est marqué ni de bandes longues comme le tigre, ni de taches rondes & pleines comme le léopard, ni de taches en anneaux ou en roses comme l'once & la panthère; il a le menton blanchâtre, ainsi que la gorge & toutes les parties inférieures du corps. Quoique plus foible, il est aussi féroce & peut-être plus cruel que le jaguar; il paroît être encore plus acharné sur sa

* Le couguar, nom que nous avons donné à cet animal, & que nous avons tiré par contraction de son nom Brasilien *cuguacu-ara*, que l'on prononce *cougouacouare*. On l'appelle *tigre rouge* à la Guiane.

Cuguacu-ara. Pison, *Hist. Nat. pag. 105.*

Cuguacu-arana. Marcgravii, *Hist. Brasil. pag. 245.*

Cuguacu-arana. Brasiliensibus. Ray, *Synops. quadrup. pag. 169.*

Tigris fulvus. Barrère, *Hist. Franc. equin. pag. 166.*

Felis ex flavo rufescens, mento & infimo ventre albicantibus .... *Tigris fulva.* Le tigre rouge. Brisson, *Regn. animal. pag. 272.*

Tigre, en Amérique, dont la peau est brune sans être mouchetée. Voyage de M. de la Condamine sur la rivière des Amazones; *Paris, 1645, page 162.*

proie *(a)*, il la dévore sans la dépecer; dès qu'il l'a saisie, il l'entame, la suce, la mange de suite & ne la quitte pas qu'il ne soit pleinement rassasié.

Cet animal est assez commun à la Guiane; autrefois on l'a vu arriver à la nage & en nombre dans l'île de Cayenne *(b)*, pour attaquer & dévaster les troupeaux; c'étoit dans les commencemens un fléau pour la Colonie, mais peu-à-peu on l'a chassé, détruit & relégué loin des habitations. On le trouve au Bresil, au Paraguay, au pays des Amazones, & il y a grande apparence que l'animal qui nous est indiqué dans quelques relations, sous le nom d'*ocorome (c)* dans le pays des Moxes au Pérou, est le même que le couguar, aussi-bien que celui du pays des Iroquois *(d)*, qu'on a regardé comme un tigre, quoiqu'il ne soit point moucheté comme la panthère, ni marqué de bandes longues comme le tigre.

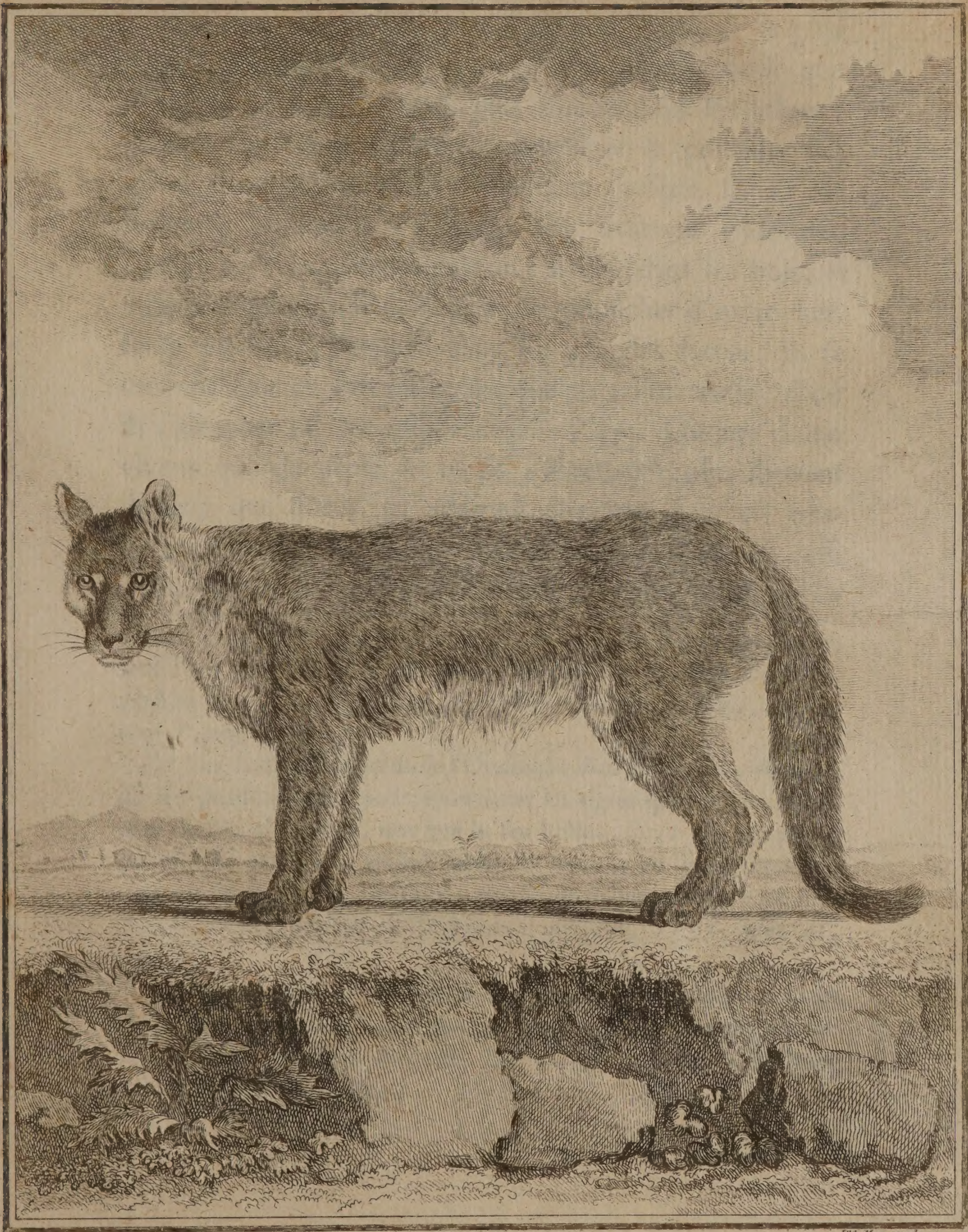
(a) *Cuguacu-arana*, tigre rouge, ou plutôt bay-rouge, qui est le plus goulu & le plus carnassier de tous. Barrère, *Hist. de la France équinoxiale, page 166.*

(b) Voyage de Desmarchais, *page 300.* — La Colonie de Cayenne n'eut pas de plus grand fléau à essuyer que celui des tigres. *Voyage de Voodes Rogers; Amsterd. 1710, tome III, page 28.*

(c) L'ocorome, du pays des Moxes au Pérou, est de la grandeur d'un grand chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. *Lettres édifiantes, dixième recueil; Paris, 1715.* — *Second volume des Voyages de Coréal; Paris, 1722, page 352.*

(d) On trouve au pays des Iroquois, des tigres de couleur de petit-gris qui ne sont point mouchetés; ils ont la queue fort longue, & donnent la chasse au porc-épic. Les Iroquois les tuent plus souvent

De Seve del. LE COUGUAR. Louis Le Grand. Sculpsit.



De Seve del. Jne Mancard sc.

LE COUGAR FEMELLE.

Le couguar par la légèreté de son corps & la plus grande longueur de ses jambes, doit mieux courir que le jaguar, & grimper aussi plus aisément sur les arbres ; ils sont tous deux également paresseux & poltrons dès qu'ils sont rassasiés ; ils n'attaquent presque jamais les hommes, à moins qu'ils ne les trouvent endormis. Lorsqu'on veut passer la nuit ou s'arrêter dans les bois, il suffit d'allumer du feu *(e)* pour les empêcher d'approcher. Ils se plaisent à l'ombre dans les grandes forêts ; ils se cachent dans un fort ou même sur un arbre touffu, d'où ils s'élancent sur les animaux qui passent. Quoiqu'ils ne vivent que de proie & qu'ils s'abreuvent plus souvent de sang que d'eau, on prétend que leur chair est très-bonne à manger ; Pison dit expressément qu'elle est aussi bonne que celle du veau *(f)*, d'autres la comparent à celle

---

sur les arbres qu'à terre..... Quelques-uns ont le poil rougeâtre ; tous l'ont très-fin, & leurs peaux sont de très-bonnes fourrures. *Histoire de la Nouvelle France, par le Père Charlevoix ; Paris, 1744, tome I, page 272.*

(e) Les Indiens des bords de l'Orenoque dans la Guiane, allument du feu pendant la nuit pour épouvanter les tigres qui n'osent approcher du lieu où ils sont, tant que le feu brûle..... On n'a rien à craindre de ces tigres, quand même ils seroient en grand nombre, tant que le feu dure. *Histoire naturelle de l'Orenoque, par le Père Joseph Jumilla, traduite de l'Espagnol ; Avignon, 1758, tome II, page 3.*

(f) Nec est, quòd aliquis putet a Barbaris tantùm expeti carnem horum rapacium animalium : illæ enim quæ rufescentibus & flavescentibus maculis sunt, ab omnibus passim Europæis incolis, instar vitulinæ, estimantur. Pison, Hist. Nat. page 103.

du mouton *(g)*; j'ai bien de la peine à croire que ce ſoit en effet une viande de bon goût, j'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Deſmarchais *(h)* qui dit que ce qu'il y a de mieux dans ces animaux, c'eſt la peau dont on fait des houſſes de cheval, & qu'on eſt peu friand de leur chair, qui d'ordinaire eſt maigre & d'un fumet peu agréable.

ADDITION.

NOUS avons donné dans ce Volume, la figure du couguar mâle, & nous donnons encore ici celle du couguar femelle, que nous avons eu occaſion de faire deſſiner ces années dernières. *(Voyez la planche)*.

COUGUAR DE PENSILVANIE.

LE Jaguar, ainſi que le Couguar, habite dans les contrées les plus chaudes de l'Amérique méridionale; mais il y a une autre eſpèce de couguar dont nous donnons ici la figure *(Voy. la planche)* qui ſe trouve dans les parties

(g) Les tigres du pays des Iroquois ſont bons, au jugement même des François qui en eſtiment la chair autant que celle du mouton. *Hiſtoire de la nouvelle France, par le Père Charlevoix; Paris, 1744, tome I, page 272.*

(h) Voyage de Deſmarchais; *Paris, 1730, tome III, page 299 & 300.*

tempérées de l'Amérique ſeptentrionale, ſur-tout dans les montagnes de la Caroline, de la Géorgie, de la Penſilvanie & des provinces adjacentes. Le deſſin de ce couguar m'a été envoyé d'Angleterre, par feu M. Colinſon, avec la deſcription ci-jointe ; ſi elle eſt exacte, ce couguar ne laiſſe pas de différer beaucoup du couguar ordinaire auquel on peut le comparer : Voici ce que m'en a écrit alors M. Colinſon.

Le couguar de Penſilvanie diffère beaucoup par ſa taille & par ſes dimenſions du couguar de Cayenne, gravé *planche XIX, volume IX (a)* de l'Hiſtoire naturelle, il eſt plus bas de jambes ; beaucoup plus long de corps ; la queue auſſi de trois ou quatre pouces plus longue. Au reſte, ils ſe reſſemblent parfaitement par la couleur du poil, par la forme de la tête & par celle des oreilles. Le couguar de Penſilvanie, ajoute M. Colinſon, eſt un animal remarquable par ſon corps mince & très-alongé ; ſes jambes courtes & ſa longue queue : Voici ſes dimenſions.

	pieds	pouces	lignes
Longueur du corps, depuis le muſeau juſqu'à l'anus	5.	4.	"
Longueur de la queue	2.	6.	"
Longueur des jambes de devant	1.	"	"
Longueur des jambes de derrière	1.	3.	"
Hauteur du corps à l'avant	1.	9.	"
Hauteur du corps à l'arrière	1.	10.	"
Circonférence du corps à l'endroit le plus gros *(b)*	2.	3.	"

M. Edwards, dont l'habileté dans l'art du deſſin & les connoiſſances en Hiſtoire naturelle, méritent les

(a) *Voyez* dans ce volume, *la planche du couguar.*

(b) Lettre de M. Colinſon à M. de Buffon, du 30 avril 1763.

éloges de tous les Amateurs des Sciences, m'a envoyé quelques gravures qu'il n'avoit pas encore publiées, & qui ſont relatives au deſſin ci-deſſus envoyé par feu M. Colinſon.

COUGUAR NOIR.

M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, m'écrit qu'il y a dans ce Continent, trois animaux de ces eſpèces voraces, dont le premier eſt le jaguar & que l'on appelle *tigre:* le ſecond le couguar, qu'on nomme *tigre rouge,* à cauſe de la couleur uniforme de ſon poil roux; que le jaguar eſt de la grandeur d'un gros dogue, & qu'il pèſe environ deux cents livres; que le couguar eſt plus petit, moins dangereux & en moindre nombre que le jaguar, dans les terres voiſines de Cayenne, & que ces deux animaux ſont environ ſix ans à prendre leur accroiſſement entier.

Il ajoute qu'il y a une troiſième eſpèce aſſez commune dans ce même pays, que l'on appelle *tigre noir,* & c'eſt celui que nous avons fait repréſenter ici ſous le nom de *couguar noir.*

La tête, dit M. de la Borde, eſt aſſez ſemblable à celle des couguars, mais il a le poil noir & long, la queue fort longue auſſi, avec d'aſſez fortes mouſtaches; il ne pèſe guère que quarante-huit livres: il fait ſes petits dans des trous d'arbres creux.

Ce

Ce couguar noir pourroit bien être le même animal que Pison & Marcgrave ont indiqué sous le nom de *jaguarette* ou *jaguar à poil noir*, & dont aucun Voyageur n'a fait mention sous ce même nom de *jaguarette*; je trouve seulement dans une note de M. Sonini de Manoncour, que le jaguarette s'appelle à Cayenne, *tigre noir*, qu'il est d'une espèce différente de celle du jaguar, étant d'une plus petite taille, & ayant le corps fort effilé : cet animal est très-méchant & très-carnassier, mais il est assez rare dans les terres voisines de Cayenne.

Les jaguars & les couguars, continue M. de la Borde, sont fort communs dans toutes les terres qui avoisinent la rivière des Amazones, jusqu'à celle de Sainte-Marthe ; leur peau est assez tendre pour que les Indiens leur envoient des flèches qui pénètrent avant, poussées avec de simples sarbacanes. Au reste, tous ces animaux ne sont pas absolument avides de carnage, une seule proie leur suffit; on les rencontre presque toujours seuls, & quelquefois deux ou trois ensemble, quand les femelles sont en chaleur.

Lorsqu'ils sont fort affamés, ils attaquent les vaches & les bœufs, en leur sautant sur le dos, ils enfoncent les griffes de la patte gauche sur le cou, & lorsque le bœuf est courbé, ils le déchirent & traînent les lambeaux de la chair dans le bois, après lui avoir ouvert la poitrine & le ventre pour boire tout le sang dont ils se contentent pour une première fois: ils couvrent ensuite avec des branches, les restes de leur proie, & ne s'en écartent jamais guère; mais lorsque la chair commence à se corrompre, ils n'en mangent plus ; quelquefois ils se mettent à l'affût sur des arbres, pour s'élancer sur les animaux

qui viennent à paſſer; ils ſuivent auſſi les troupes de cochons ſauvages, & tombent ſur les traîneurs; mais s'ils ſe laiſſent une fois entourer par ces animaux, ils ne trouvent de ſalut que dans la fuite.

Au reſte, les jaguars, ainſi que les couguars, ne ſont pas abſolument féroces, & n'attaquent pas les hommes, à moins qu'ils ne ſe ſentent bleſſés; mais ils ſont intrépides contre les attaques des chiens, & vont les prendre près des habitations; lorſque pluſieurs chiens les pourſuivent & les forcent à fuir par leur nombre, ils grimpent ſur les arbres. Ces animaux rodent ſouvent le long des bords de la mer, & ils mangent les œufs que les tortues viennent y dépoſer. Ils mangent auſſi des caïmans, des lézards & du poiſſon, quelquefois les bourgeons & les feuilles tendres des palétuviers; ils ſont bons nageurs & traverſent des rivières très-larges. Pour prendre les caïmans, ils ſe couchent ventre à terre au bord de la rivière, & battent l'eau pour faire du bruit, afin d'attirer le caïman, qui ne manque pas de venir auſſitôt & de lever la tête, ſur laquelle le jaguar ſe jette, il le tue & le traîne plus loin pour le manger à loiſir.

Les Indiens prétendent que les jaguars attirent l'agouti, en contrefaiſant ſon cri, mais ils ajoutent qu'ils attirent auſſi le caïman, par un cri ſemblable à celui des jeunes chiens, ou en contrefaiſant la voix d'un homme qui touſſe, ce qui eſt plus difficile à croire.

Ces animaux carnaſſiers détruiſent beaucoup de chiens de chaſſe, qu'ils ſurprennent à la pourſuite du gibier. Les Indiens prétendent qu'on peut préſerver les chiens de leur attaque, en les frottant avec une certaine herbe dont l'odeur les éloigne.

Quand ces animaux ſont en chaleur, ils ont une eſpèce de

De Seve del. Maq. Th. Rousselet, Sculp.

LE COUGUAR DE PENSILVANIE.

Desève del. M.R. veuve Tardieu sculp.

LE COUGAR NOIR.

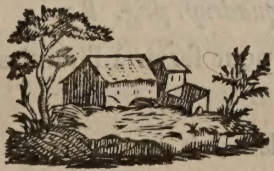
rugissement effrayant, & qu'on entend de fort loin : ils ne font ordinairement qu'un petit, qu'ils dépofent toujours dans de gros troncs d'arbres pourris. On mange à Cayenne, la chair de ces animaux, fur-tout celle des jeunes qui eft blanche comme celle du lapin *(a)*.

Le couguar réduit en captivité eft prefque auffi doux que les autres animaux domeftiques.

J'ai vu (dit l'Auteur des recherches fur les Américains), un couguar vivant, chez Ducos, maître des bêtes étrangères ; il avoit la tranquillité d'un chien, & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue ; il eft haut monté fur fes jambes, ce qui le rend fvelte & alerte ; fes dents canines font coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni défarmé, ni emmufelé, & on le conduifoit en leffe...... Il fe laiffoit flatter de la main, & je vis de petits garçons monter fur fon dos, & s'y tenir à califourchon. Le nom de *tigre poltron* lui a été bien donné *(b)*.

(a) Extrait des Obfervations de M. de la Borde, envoyées à M. de Buffon, en 1774.

(b) Défenfe des recherches fur les Américains, *page 86*.



LE LYNX OU LOUP-CERVIER *.

MESSIEURS de l'Académie des Sciences nous ont donné une très-bonne description du *lynx* ou *loup-cervier (a)*, & ils ont discuté, en critiques éclairés, les faits & les noms qui ont rapport à cet animal dans les écrits des Anciens; ils font voir que le lynx d'Ælien est le même animal que celui qu'ils ont décrit & disséqué,

* Le lynx ou loup-cervier. Λύγξ. Æliani. *Chaus, lupus cervarius.* Plinii. *Raphius* vel *rufius* apud Gallos *Plinio teste.* En Italien, *lupo cerveiro, lupo gatto;* en Espagnol, *lynce;* en Allemand, *luchs;* en Polonois, *rys, ostrowidz;* en Anglois, *ounce*, selon Ray; *luzarne*, selon Caïus; en Suédois, *warglo*, selon Linnæus.

Lupus cervarius, lynx, chaus, raphius. Gesn. *Hist. quad. pag. 678.*

Lynx, Aldrov. *de quadrup. dig. vivip. pag. 90 & 92.*

Lynx, Ray, *Synopf. quadrup. pag. 166.*

Felis caudâ truncatâ, corpore rufescente maculato. Linn. *Syst. Nat.* edit. IV, pag. 64; & edit. VI, pag. 4. — *Felis caudâ abreviatâ, apice atrâ, auriculis apice barbatis.* Linn. *Syst. Nat.* edit. X, pag. 43.

Lynx, Jonston, *de quadrup. pag. 83.*

Loup-cervier. Mém. pour servir à l'histoire des Animaux, *partie I, page 127.*

Lynx Aldrovandi. Klein, *de quadrup. pag. 77.*

Felis auricularum apicibus pilis longissimis, præditis, caudâ brevi. — *Lynx.* Le loup-cervier. Brisson, *Regn. animal. page 275.*

(a) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, *partie I, pages 127 & suivantes.*

ſous le nom de *loup-cervier,* & ils cenſurent avec raiſon ceux qui l'ont pris pour le *thos* d'Ariſtote. Cette diſcuſſion eſt mêlée d'obſervations & de réflexions qui ſont intéreſſantes & ſolides. En général la deſcription de cet animal eſt une des mieux faites de tout l'ouvrage; on ne peut même les blâmer de ce qu'après avoir prouvé que cet animal eſt le *lynx* d'Ælien & non pas le *thos* d'Ariſtote, ils ne lui aient pas conſervé ſon vrai nom *lynx,* & qu'ils lui aient donné en françois le même nom que Gaza a donné en latin au *thos* d'Ariſtote; Gaza eſt en effet le premier qui, dans ſa traduction de l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote, ait traduit θώς par *lupus-cervarius;* ils auroient dû ſeulement avertir que par le nom de *loup-cervier,* ils n'entendoient pas le *lupus-cervarius* de Gaza ou le *thos* d'Ariſtote, mais le *lupus-cervarius* ou le *chaus* de Pline. Il nous a auſſi paru qu'après avoir très-bien indiqué, d'après Oppien, qu'il y avoit deux eſpèces ou deux races de loups-cerviers, les uns plus grands qui chaſſent & attaquent les daims & les cerfs; les autres plus petits qui ne chaſſent guère qu'au lièvre, ils ont mis enſemble deux eſpèces réellement différentes; ſavoir, le lynx marqué de taches qui ſe trouve communément dans les pays ſeptentrionaux, & le lynx du Levant ou de la Barbarie dont le poil eſt ſans taches & de couleur uniforme. Nous avons vu ces deux animaux vivans; ils ſe reſſemblent à bien des égards, ils ont tous deux un long pinceau de poil noir au bout des oreilles;

ce caractère particulier par lequel Ælien a le premier indiqué le lynx, n'appartient en effet qu'à ces deux animaux; & c'est probablement ce qui a déterminé M.rs de l'Académie à les regarder tous deux comme ne faisant qu'un. Mais indépendamment de la différence de la couleur & des taches du poil, on verra par l'histoire & la description suivantes, que très-vraisemblablement ce sont des animaux d'espèces différentes.

M. Klein *(b)* dit que les plus beaux lynx sont en Afrique & en Asie, principalement en Perse; qu'il en a vu un à Dresde qui venoit d'Afrique, qui étoit bien moucheté & qui étoit haut sur ses jambes; que ceux d'Europe, & notamment ceux qui viennent de Prusse & des autres pays septentrionaux, sont moins beaux; qu'ils n'ont que peu ou point de blanc, qu'ils sont plutôt roux avec des taches brouillées ou cumulées *(maculis confluentibus, &c)*. Sans vouloir nier absolument ce que dit ici M. Klein, j'avoue que je n'ai trouvé nulle part ailleurs, que le lynx habitât les pays chauds de l'Afrique & de l'Asie. Kolbe *(c)* est le seul qui dise qu'il est commun au cap de Bonne-espérance, & qu'il ressemble parfaitement à celui du Brandebourg en Allemagne; mais j'ai reconnu tant d'autres méprises dans les Mémoires de cet Auteur, que je n'ajoute presque aucune foi à son témoignage, à moins

---

(b) Klein, *de quadrup. pag. 77.*

(c) Mémoires de Kolbe; *Amsterdam, 1741, tome III, page 63.*

qu'il ne s'accorde avec celui des autres. Or tous les Voyageurs diſent avoir vu des *lynx* ou *loups-cerviers* à peau tachée, dans le nord de l'Allemagne, en Lithuanie, en Moſcovie, en Sibérie, au Canada & dans les autres parties ſeptentrionales de l'un & de l'autre Continent; mais aucun, du moins de tous ceux que j'ai lûs, ne dit avoir rencontré cet animal dans les climats chauds de l'Afrique & de l'Aſie: les lynx du Levant, de la Barbarie, de l'Arabie & des autres pays chauds, ſont, comme nous l'avons dit ci-deſſus, d'une couleur uniforme & ſans taches; ce ne ſont donc pas ceux dont parle M. Klein, qui ſelon lui ſont bien mouchetés, ni ceux de Kolbe, qui reſſemblent, dit-il, parfaitement à ceux du Brandebourg. Il ſeroit difficile de concilier ces témoignages avec ce que nous ſavons d'ailleurs: le lynx eſt certainement un animal plus commun dans les pays froids que dans les pays tempérés, & il eſt au moins très-rare dans les pays chauds. Il étoit à la vérité connu des Grecs *(d)* & des Latins; mais cela ne ſuppoſe pas qu'il vînt d'Afrique ou des Provinces méridionales de l'Aſie; Pline dit au contraire que les premiers qu'on vit à Rome du temps de Pompée, avoient été envoyés des Gaules. Maintenant,

---

(d) Les Grecs qui dans leurs fictions, ne laiſſoient pas de conſerver les vraiſemblances, & ſur-tout les circonſtances des temps & des lieux, ont dit que c'étoit un Roi de *Scythie* qui avoit été changé en lynx, ce qui paroît indiquer que le lynx étoit un animal de Scythie.

il n'y en a plus en France, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les Pyrénées & les Alpes ; mais aussi sous le nom de Gaules, les Romains comprenoient beaucoup de pays septentrionaux, & d'ailleurs tout le monde sait qu'aujourd'hui la France est bien moins froide que ne l'étoit la Gaule. Les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie *(e)*, sous le nom de *loup-cervier;* & de Canada *(f)*, sous celui de *chat-cervier*, parce que ces animaux étant comme tous les autres plus petits dans le nouveau que dans l'ancien Continent, on les a comparés au loup pour la grandeur en Europe, & au chat sauvage en Amérique *(g)*.

(e) On trouve en Russie beaucoup de loups-cerviers qui ont la peau belle, quoiqu'ils ne valent pas ceux de Sibérie. *Nouveau Mémoire sur la grande Russie; Paris, 1725, tome II, page 73.*

(f) Le loup-cervier de l'Amérique septentrionale est une espèce de chat, mais bien plus gros; il monte aussi sur les arbres, vit d'animaux qu'il attrape ; le poil en est grand, d'un gris-blanc, c'est une bonne fourrure ; la chair en est blanche & très-bonne à manger. *Description des côtes de l'Amérique septentrionale ; Paris, 1672, tome II, page 441.*

(g) Il y a dans les bois du Canada beaucoup de loups ou plutôt de chats-cerviers, car ils n'ont du loup qu'une espèce de hurlement, en tout le reste ils sont, dit M. Sarrasin, *ex genere felino.* Ce sont de vrais chasseurs qui ne vivent que du gibier qu'ils peuvent attraper & qu'ils poursuivent jusqu'à la cime des plus grands arbres ; leur chair est blanche & bonne à manger ; leur poil & leur peau sont fort connus en France, c'est une des plus belles fourrures de ce pays & qui entre le plus dans le commerce. *Histoire de la nouvelle France, par le Père Charlevoix, tome III, page 333.*

Ce

Ce qui paroît avoir déçu M. Klein, & qui pourroit encore en tromper beaucoup d'autres moins habiles que lui; c'eſt 1.° que les Anciens ont dit que l'Inde avoit fourni des lynx au dieu Bacchus *(h)*; 2.° que Pline a mis des lynx en Éthiopie *(i)*, & a dit qu'on en préparoit le cuir & les ongles à *Carpathos*, aujourd'hui *Scarpanthos* ou *Zerpanto*, île de la Méditerranée, entre Rhodes & Candie; 3.° que Geſner *(k)* a fait un article particulier du lynx d'Aſie ou d'Afrique, lequel article contient l'extrait d'une lettre du Baron de Balicze; *Vous n'avez pas fait mention*, dit-il à Geſner, *dans votre livre des animaux, du lynx Indien ou Africain; comme Pline en a parlé, l'autorité de ce grand homme m'a engagé à vous*

(h) Victa racemifero lyncas dedit India Baccho. Ovid. Metamorph.

(i) Plinii, *Hiſt. Nat. lib. VIII, cap. XXI; & lib. XXVIII, cap. VIII.* — On obſervera que Pline ne parle ici que du *lynx*, & non pas du *lupus-cervarius;* que toutes les vertus & propriétés du poil, des ongles, de l'urine, &c. n'ont rapport qu'à l'animal qu'il appelle *lynx*, & qu'il cite comme un animal extraordinaire, un monſtre d'Éthiopie; & qu'il n'eſt pas ici queſtion du loup-cervier, puiſqu'il aſſure poſitivement que celui-ci avoit été envoyé des Gaules aux ſpectacles de Rome. La ſeule choſe qui pourroit faire ſoupçonner que le *chaus* ou *lupus-cervarius* de Pline ne ſeroit pas notre loup-cervier, c'eſt qu'il dit qu'il a la figure du loup & les taches de la panthère; mais ce doute s'évanouira lorſqu'on conſidérera toutes les circonſtances & qu'on ſe rappellera d'ailleurs que de tous les animaux de proie qui ſe trouvent dans les pays ſeptentrionaux, le loup-cervier eſt le ſeul dont la robe ſoit tachée comme celle de la panthère.

(k) Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 683.*

*envoyer le deſſin de cet animal, afin que vous en parliez....
Il a été deſſiné à Conſtantinople, il eſt fort différent du loup-cervier d'Allemagne, il eſt beaucoup plus grand, il a le poil beaucoup plus rude & plus court, &c.* Geſner, ſans faire d'autres réflexions ſur cette lettre, ſe contente d'en rapporter la ſubſtance, & de dire par une parenthèſe, que le deſſin de l'animal ne lui eſt pas parvenu.

Pour que l'on ne tombe plus dans la même mépriſe, nous obſerverons, 1.° que les Poëtes & les Peintres ont attelé le char de Bacchus de tigres, de panthères & de lynx, ſelon leur caprice, ou plutôt parce que toutes ces bêtes féroces, à peau tachetée, étoient également conſacrées à ce Dieu; 2.° que c'eſt le mot *lynx* qui fait ici toute l'équivoque, puiſqu'il eſt évident, en comparant Pline avec lui-même *(l)*, que l'animal qu'il appelle *lynx*, & qu'il dit être en Éthiopie, n'eſt nullement celui qu'il appelle *chaus* ou *lupus-cervarius* qui venoit des pays ſeptentrionaux; que c'eſt par ce même nom mal appliqué, que le Baron de Balicze a été trompé,

---

(l) Pompeii magni primum ludi oſtenderunt Chaum, quem Galli Rhaphium vocabant, effigie lupi, pardorum maculis. Plinii, lib. VIII, cap. XIX. — *Sunt in eo genere (ſcilicet luporum), qui cervarii vocantur, qualem e Galliâ in Pompeii magni arenâ ſpectatum diximus.* Plin. lib. VIII, cap. XXII. — *Lyncas vulgò frequentes & ſphingas, fuſco pilo, mammis in pectore geminis, Æthiopia generat, multaque alia monſtro ſimilia.* Plin. lib. VIII, cap. XXI. — Il eſt clair, en comparant ces trois

quoiqu'il regarde le lynx Indien comme un animal différent du *luchs* d'Allemagne, c'eſt-à-dire, de notre lynx ou loup-cervier : ce lynx Indien ou Africain, qu'il dit être beaucoup plus grand & mieux taché que notre loup-cervier, pourroit bien n'être qu'une ſorte de panthère. Quoi qu'il en ſoit de cette dernière conjecture, il paroît que le lynx ou loup-cervier, dont il eſt ici queſtion, ne ſe trouve point dans les contrées méridionales, mais ſeulement dans les pays ſeptentrionaux de l'ancien & du nouveau continent. Olaüs *(m)* dit qu'il eſt commun dans les forêts du nord de l'Europe, Olearius *(n)* aſſure la même choſe en parlant de la Moſcovie : Roſinus Lentilius dit que les lynx ſont communs en Curlande, en Lithuanie, & que ceux de la Caſſubie *(o)* (province de la Poméranie) ſont plus petits & moins

---

paſſages, que le *chaus* & le *lupus-cervarius* ſont le même animal, & que le *lynx* en eſt un autre. La ſeule choſe qu'on puiſſe ici reprocher à Pline, c'eſt que, trompé apparemment par le nom, il dit que cet animal a la figure du loup *(effigie lupi)*. Le loup-cervier eſt comme le loup commun, un animal de proie, il en approche encore par la grandeur du corps, il a comme lui une eſpèce de hurlement ou de cri prolongé, mais pour tout le reſte il en diffère abſolument.

(m) Hiſt. de gentibus ſeptent. ab Olao magno. Antuerpiæ, 1558, lib. XVIII, pag. 139.

(n) Relation d'Adam Olearius, *tome I, page 121.*

(o) Auctuarium Hiſt. Nat. Poloniæ, Gabriele Rzaczynski. Gedani, 1742.

tachés que ceux de Pologne & de Lithuanie : enfin Paul Jove ajoute à ces témoignages que les plus belles peaux de loup-cervier viennent de la Sibérie *(p)*, & qu'on en fait un grand commerce à Uſtivaga, ville diſtante de ſix cents milles de Moſcou.

Cet animal qui, comme l'on voit, habite les climats froids plus volontiers que les pays tempérés, eſt du nombre de ceux qui ont pu paſſer d'un continent à l'autre par les terres du Nord ; auſſi l'a-t-on trouvé dans l'Amérique ſeptentrionale. Les Voyageurs *(q)* l'ont indiqué d'une manière à ne s'y pas méprendre, & d'ailleurs on ſait que la peau de cet animal fait un objet de commerce de l'Amérique en Europe. Ces loups-cerviers de Canada ſont ſeulement, comme je l'ai déjà dit, plus petits & plus blancs que ceux d'Europe ; & c'eſt cette

---

(p) *Vide* Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 96.

(q) On voit encore chez les Gaſpéſiens trois ſortes de loups. Le loup-cervier eſt d'un poil argenté ; il a deux cornichons à la tête (il veut dire aux oreilles) qui ſont de poil tout noir. La viande en eſt aſſez bonne, quoiqu'elle ſente un peu trop le ſauvageon : cet animal eſt plus affreux à voir que cruel ; la peau en eſt très-bonne pour en faire des fourrures. *Nouvelle relation de la Gaſpeſie, par le Père Chrétien Leclercq ; Paris, 1691, page 488.* — Au pays des Hurons les loups-cerviers ſont plus fréquens que les loups communs, qui y ſont aſſez rares. *Voyage de Saguar Theodat ; Paris, 1632, page 307.* — En Amérique ſe voient bêtes raviſſantes comme léopards & loups-cerviers, mais de lions nullement. *Singularités de la France antarctique, par Thevet ; Paris, 1558, page 103.*

différence de grandeur qui les a fait appeler *chats-cerviers*, & qui a induit les Nomenclateurs *(r)* à les regarder comme des animaux d'eſpèce différente *(ſ)*. Sans vouloir prononcer déciſivement ſur cette queſtion, il nous a paru que le chat-cervier de Canada & le loup-cervier de Moſcovie ſont de la même eſpèce, 1.° parce que la différence de grandeur n'eſt pas fort conſidérable, & qu'elle eſt à peu-près relativement la même que celle qui ſe trouve entre les animaux communs aux deux Continens. Les loups, les renards, &c. étant plus petits en Amérique qu'en Europe, il doit en être de même du lynx ou loup-

(r) M. Linnæus, qui demeure à Upſal & qui doit connoître cet animal puiſqu'il ſe trouve en Suède & dans les pays circonvoiſins, avoit d'abord diſtingué le loup-cervier du chat-cervier. Il nommoit le premier, *felis caudâ truncatâ, corpore rufeſcente maculato.* Syſt. Nat. *edit. IV, pag. 64; & edit. VI, pag. 4.* Il nommoit le ſecond, *felis caudâ truncatâ corpore albo maculato.* Syſt. Nat. *Idem ibidem.* Il nomme même en Suédois le premier *warglo*, & le ſecond *kattlo.* Fauna Suec. *pag. 2.* Mais dans ſa dernière édition il ne diſtingue plus ces animaux, & il ne fait mention que d'une ſeule eſpèce qu'il indique par la phraſe ſuivante, *felis caudâ abbreviatâ, apice atrâ, auriculis apice barbatis*, & dont il donne une courte & bonne deſcription. Il paroît donc que cet Auteur, qui d'abord diſtinguoit le loup-cervier du chat-cervier, eſt venu à penſer comme nous, que tous deux n'étoient que le même animal.

(ſ) Felis alba maculis nigris variegata, caudâ brevi. . . . . . Catus cervarius, le chat-cervier. — *Felis auricularum apicibus pilis longiſſimis præditis, caudâ brevi. . . . Lynx*, le loup-cervier. Briſſon, *Regn. anim. pag. 274 & 275.*

cervier; 2.° parce que dans le nord de l'Europe même, ces animaux varient pour la grandeur, & que les Auteurs *(t)* ſont mention de deux eſpèces, l'une plus petite & l'autre plus grande; 3.° enfin, parce que ces animaux affectant les mêmes climats & étant du même naturel, de la même figure, & ne différant entre eux que par la grandeur du corps & quelques nuances de couleur, ces caractères ne me paroiſſent pas ſuffiſans pour les ſéparer & prononcer qu'ils ſoient de deux eſpèces différentes.

Le lynx dont les Anciens ont dit que la vue étoit aſſez perçante pour pénétrer les corps opaques, dont l'urine avoit la merveilleuſe propriété de devenir un corps ſolide, une pierre précieuſe appelée *lapis lyncurius,* eſt un animal fabuleux auſſi-bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom. Il ne faut donc pas, comme l'ont fait la plupart des Naturaliſtes, attribuer à celui-ci, qui eſt un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire, à l'exiſtence duquel Pline lui-même n'a pas l'air de croire; puiſqu'il n'en parle que comme d'une bête extraordinaire, & qu'il le met à la tête des ſphynx, des pégaſes, des licornes & des autres prodiges ou monſtres qu'enfante l'Éthiopie.

(t) Lynces ambæ (magnæ & parvæ) corporis figurâ ſimiles ſunt, & ſimiliter utrique oculi ſuaviter fulgent, facies utriſque alacris perlucet, parvum utriſque caput, &c. Oppianus.

Notre lynx ne voit point à travers les murailles, mais il est vrai qu'il a les yeux brillans, le regard doux, l'air agréable & gai; son urine ne fait point de pierres précieuses, mais seulement il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup, & dont il a les mœurs & même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une espèce de hurlement, qui se faisant entendre de loin a dû tromper les chasseurs, & leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de *loup,* auquel, pour le distinguer du vrai loup, les chasseurs auront ajouté l'épithète de *cervier,* parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt parce que sa peau est variée de taches à peu-près comme celles des jeunes cerfs lorsqu'ils ont la livrée. Le lynx est moins gros que le loup *(u),* & plus bas sur ses jambes; il est communément de la grandeur d'un renard. Il diffère de la panthère & de l'once par les caractères suivans; il a le poil plus long, les taches moins vives & mal terminées, les oreilles bien plus grandes & surmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs; la queue beaucoup plus courte & noire à l'extrémité, le tour des yeux blancs, & l'air de la face plus agréable & moins féroce. La robe du mâle est mieux marquée que celle de la femelle: il ne court pas de suite comme le loup, il marche & saute comme le chat: il vit de chasse & poursuit son gibier

---

(u) Lynces nostræ lupis minores sunt, tergo maculosæ. Stumphius.

jusqu'à la cime des arbres; les chats sauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper; il saisit aussi les oiseaux; il attend les cerfs, les chevreuils, les lièvres au passage & s'élance dessus, il les prend à la gorge, & lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il en suce le sang & lui ouvre la tête pour manger la cervelle, après quoi souvent, il l'abandonne pour en chercher une autre: rarement il retourne à sa première proie, & c'est ce qui a fait dire, que de tous les animaux, le lynx étoit celui qui avoit le moins de mémoire. Son poil change de couleur suivant les climats & la saison, les fourrures d'hiver sont plus belles, meilleures & plus fournies que celles de l'été: sa chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'est pas bonne à manger *(x)*.

ADDITION.

NOUS donnons ici *(Voyez la planche)* la figure d'un lynx de Canada, qui est au Cabinet du Roi, & qui a été bien préparé; il n'a que deux pieds trois pouces de long, depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité du corps, qui n'est élevé que de douze à treize pouces; le corps est couvert de longs poils grisâtres, mêlés de poils blancs, moucheté & rayé de fauve, les taches plus ou moins noires; la tête grisâtre, mêlée de poils blancs & de

(x) Rzaczynski, *auct. hist. nat. Pol. pag. 314.*

fauve-clair,

De Seve. del. Barron. Sculp.

LE LYNX ou LOUP-CERVIER.

De Seve del.   Cl. Baron Sc.

LE LYNX DU CANADA.

fauve-clair, & comme rayée de noir en quelques endroits; le bout du nez eſt noir ainſi que le bord de la mâchoire inférieure; les poils des mouſtaches ſont blancs, longs d'environ trois pouces; les oreilles ont deux pouces trois lignes de hauteur, & ſont garnies de grands poils blancs en-dedans, & de poils un peu fauves ſur les rebords; le deſſus des oreilles eſt couvert de poils gris-de-ſouris, & les bords extérieurs ſont noirs; à l'extrémité des oreilles, il y a de grands poils noirs qui ſe réuniſſent & forment un pinceau très-menu, de ſept lignes de hauteur; la queue qui eſt groſſe, courte & bien fournie de poils, n'a que trois pouces neuf lignes de longueur, elle eſt noire depuis l'extrémité juſqu'à moitié, & enſuite d'un blanc-rouſsâtre; le deſſous du ventre, les jambes de derrière, l'intérieur des jambes de devant, & les pattes ſont d'un blanc-ſale, & les ongles ſont blancs & ont ſix lignes de longueur. Ce lynx a beaucoup de reſſemblance par les taches & par la nature de ſon poil, avec celui qui eſt gravé *(ci-devant à l'article du lynx)*; mais il en diffère par la longueur de la queue, & par les pinceaux qu'il a ſur les oreilles. On peut donc regarder cet animal du Canada, comme une variété aſſez diſtincte du lynx ou loup-cervier de l'ancien continent. On pourroit même dire qu'il s'approche un peu de l'eſpèce du caracal, par les pinceaux de poils qu'il a ſur les oreilles; néanmoins il en diffère encore plus que du lynx, par la longueur de la queue

& par les couleurs du poil : d'ailleurs les caracals ne ſe trouvent que dans les climats les plus chauds, au lieu que les lynxs ou loups-cerviers, préfèrent les pays froids. Le pinceau de poil au bout des oreilles, qui paroît faire un caractère diſtinctif, parce qu'il eſt fort apparent, n'eſt cependant qu'une choſe accidentelle, & qui ſe trouve dans les animaux de cette eſpèce, & même dans les chats domeſtiques & ſauvages. Nous en avons donné un exemple, dans l'addition à l'article du *chat*. Ainſi nous perſiſtons à croire que le lynx ou loup-cervier d'Amérique, ne doit être regardé que comme une variété du loup-cervier d'Europe.

Le lynx de Norwège, décrit par Pontoppidan, eſt blanc ou d'un blanc gris-clair ſemé de taches foncées; ſes griffes, ainſi que celles des autres lynxs, ſont comme celles des chats; il voûte ſon dos & ſaute comme eux avec beaucoup de vîteſſe ſur ſa proie; lorſqu'il eſt attaqué par un chien, il ſe renverſe ſur le dos & ſe défend avec ſes griffes, au point de le rebuter bien vîte. Cet Auteur ajoute, qu'il y en a quatre eſpèces en Norwège, que les uns approchent de la figure du loup, les autres de celle du renard, d'autres de celle du chat, & enfin d'autres qui ont la tête formée comme celle d'un poulain : ce dernier fait que je crois faux, me fait douter des précédens. L'auteur ajoute des choſes plus probables :

Le loup-cervier, dit-il, ne court pas les champs, il ſe

cache dans les bois & dans les cavernes; il fait ſa retraite tortueuſe & profonde, & on l'en fait ſortir par le feu & la fumée. Sa vue eſt perçante, il voit de très-loin ſa proie; il ne mange ſouvent d'une brebis ou d'une chèvre, que la cervelle, le foie & les inteſtins, & il creuſe la terre ſous les portes pour entrer dans les bergeries *(y)*.

L'eſpèce en eſt répandue, non-ſeulement en Europe, mais dans toutes les provinces du nord de l'Aſie. On l'appelle *chulon* ou *chelaſon* en Tartarie *(z)*. Les peaux en ſont fort eſtimées, & quoiqu'elles ſoient aſſez communes, elles ſe vendent également cher en Norwège, en Ruſſie & juſqu'à la Chine, où l'on en fait un grand uſage pour des manchons & d'autres fourrures.

(y) Hiſtoire Naturelle de la Norwège, par Pontoppidan ; *Journal étranger, juin 1756.*

(z) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VI, page 602.*

LE CARACAL *.

QUOIQUE le Caracal reſſemble au lynx par la grandeur & la forme du corps, par l'air de la tête, & qu'il ait comme lui le caractère ſingulier &, pour ainſi dire, unique d'un long pinceau de poil noir à la pointe des oreilles; nous avons préſumé par les diſconvenances qui ſe trouvent entre ces deux animaux, qu'ils étoient d'eſpèces différentes. Le caracal n'eſt point moucheté comme le lynx, il a le poil plus rude & plus court, la queue beaucoup plus longue & d'une couleur uniforme, le muſeau plus alongé, la mine beaucoup moins douce & le naturel plus féroce. Le lynx n'habite que dans les pays froids ou tempérés; le caracal ne ſe trouve que dans les climats les plus chauds: c'eſt autant par cette différence du naturel & du climat, que nous les avons jugés de deux eſpèces différentes, que par l'inſpection & par la compa-

* Le *caracal*, nom que nous avons donné à cet animal, & que nous avons tiré de ſon nom en langue Turque. *karrah-kulak* ou *kara-coulac;* en Arabe, *gat el challah;* en Perſan, *ſiyah-gush*, ce qui dans ces trois langues veut dire *chat aux oreilles noires.*

Siyah-gush. Charleton, *Exercitationes;* Oxoniæ, *1677, pag. 21, 22 & 23.*

Siyah-gush. Auriculâ atrâ. Scheich Saadi *in libro* Guliſtan *ſeu* roſario *ſexcentis circiter abhinc annis conſcripto quem perſice & latine edidit* Georg. Gentius. *Ubi vide apologum* Leonis *&* auriculæ atræ, *pag. 81.*

Le pourvoyeur du lion, ſelon pluſieurs Voyageurs.

Le guide du lion, ſelon d'autres Voyageurs.

raiſon de ces deux animaux que nous avons vus vivans, & qui, comme tous ceux que nous avons donnés juſqu'ici, ont été deſſinés & décrits d'après nature.

Cet animal eſt commun en Barbarie, en Arabie & dans tous les pays qu'habitent le lion, la panthère & l'once; comme eux, il vit de proie, mais étant plus petit & bien plus foible, il a plus de peine à ſe procurer ſa ſubſiſtance; il n'a, pour ainſi dire, que ce que les autres lui laiſſent, & ſouvent il eſt forcé à ſe contenter de leurs reſtes: il s'éloigne de la panthère, parce qu'elle exerce ſes cruautés lors même qu'elle eſt pleinement raſſaſiée; mais il ſuit le lion qui, dès qu'il eſt repu, ne fait de mal à perſonne; le caracal profite des débris de ſa table, & quelquefois même il l'accompagne d'aſſez près, parce que grimpant légèrement ſur les arbres, il ne craint pas la colère du lion, qui ne pourroit l'y ſuivre comme fait la panthère. C'eſt par toutes ces raiſons que l'on a dit du caracal, qu'il étoit le guide *(a)* ou le pourvoyeur du

---

(a) Les karacoulacs ſont des animaux un peu plus grands que des chats, & faits de même; ils ont les oreilles longues de près de demi-pied & noires, & c'eſt d'où ils tirent leur nom qui ſignifie *oreille noire.* Ils ſervent de chiaoux aux lions (comme diſent les gens du pays), car ils vont devant eux quelques pas, & ſont comme leur guide pour les conduire aux lieux où il y a de quoi manger, & pour récompenſe ils en ont leur part; quand cet animal appelle le lion, il ſemble que ce ſoit la voix d'une perſonne qui en appelle une autre, quoique pourtant la voix en ſoit plus claire. *Voyage de Thevenot; Paris, 1664, tome II, pages 114 & 115.*

lion; que celui-ci, dont l'odorat n'eſt pas fin; s'en ſervoit pour éventer de loin les autres animaux, dont il partageoit enſuite avec lui la dépouille *(b)*.

(b) Je vis dans une cage de fer un animal que les Arabes nomment le *guide du lion*. Il eſt très-reſſemblant au chat, c'eſt pourquoi quelques-uns l'appellent *chat de Syrie*, & j'en ai vu un autre à Florence appelé de ce nom: il eſt aſſez farouche; ſi quelqu'un tâche de retirer la viande qu'il lui a préſentée, il ſe met en une grande furie, & ſi on ne l'appaiſe il s'élance infailliblement ſur lui. Il a de petits flocons de poil au ſommet des oreilles, & il eſt appelé le *guide du lion*, parce que, à ce qu'on dit, le lion n'a pas l'odorat bien fin; ſi bien que ſe joignant à cet animal qui l'a très-aigu, il ſuit par ce moyen la proie, & l'ayant priſe il en donne une partie à ſon conducteur. *Voyage d'Orient du Père Philippe, Carme-déchauſſé; Lyon, 1669, liv. II, pages 76 & 77*. — Le *gat el challah* des Arabes que les Perſans appellent *ſiyah-gush*, & les Turcs *karrah-kalak*, c'eſt-à-dire, le chat noir ou le chat aux oreilles noires, comme ſon nom porte dans ces trois langues, eſt de la grandeur d'un gros chat. Il a le corps d'un brun tirant ſur le rouge, le ventre d'une couleur plus claire & quelquefois tacheté, le muſeau noir & les oreilles d'un gris-foncé, dont les bouts ſont garnis d'une petite touffe d'un poil noir & roide comme celle du lynx. La figure de cet animal, donnée par Charleton, eſt très-différente du *ſiyah-gush* de Barbarie qui a la tête plus ronde avec les lèvres noires, mais du reſte il reſſemble entièrement à un chat. *Voyage de Shaw; la Haye, 1743, tome I, pages 320 & 321*. *NOTA*. La figure donnée par Charleton pèche en ce que le poil n'y eſt pas exprimé, & que la tête eſt, pour ainſi dire, chauve, ce qui lui ôte de ſa rondeur; mais il n'en eſt pas moins vrai que le *ſiyah-gush* de Charleton & celui de Barbarie, dont parle ici le Docteur Shaw, ſont tous deux des animaux de la même eſpèce que notre caracal.

Le caracal eſt de la grandeur d'un renard, mais il eſt beaucoup plus féroce & plus fort; on l'a vû aſſaillir, déchirer & mettre à mort en peu d'inſtans, un chien d'aſſez grande taille qui, combattant pour ſa vie, ſe défendoit de toutes ſes forces; il ne s'apprivoiſe que très-difficilement, cependant lorſqu'il eſt pris jeune & enſuite élevé avec ſoin, on peut le dreſſer à la chaſſe qu'il aime naturellement & à laquelle il réuſſit très-bien, pourvu qu'on ait l'attention de ne le jamais lâcher que contre des animaux qui lui ſoient inférieurs & qui ne puiſſent lui réſiſter; autrement il ſe rebute & refuſe le ſervice dès qu'il y a du danger : on s'en ſert aux Indes pour prendre les lièvres, les lapins & même les grands oiſeaux, qu'il ſurprend & ſaiſit avec un adreſſe ſingulière.

ADDITION.

UN fait qui prouve que les pinceaux au-deſſus des oreilles ne ſont pas un caractère fixe, par lequel on doive ſéparer les eſpèces du lynx & du caracal; c'eſt qu'il exiſte dans cette partie du royaume d'Alger, qu'on appelle *Conſtantine*, une eſpèce de caracal ſans pinceaux au bout des oreilles, & qui par-là reſſemble au lynx, mais qui a la queue plus longue; ſon poil eſt d'une couleur rouſsâtre avec des raies longitudinales, noires depuis le cou juſqu'à la queue, & des taches ſéparées ſur les flancs, poſées dans la même direction; une demi-

ceinture noire au-dessus des jambes de devant, & une bande de poil rude sur les quatre jambes, qui s'étend depuis l'extrémité du pied, jusqu'au-dessus du tarse; & ce poil est retroussé en haut au lieu de se diriger en bas, comme le poil de tout le reste du corps *(c)*.

J'ai dit à l'article du caracal, que le mot *gal-el-challah*, signifioit chat aux oreilles noires. M. le Chevalier Bruce, m'a assuré qu'il signifioit chat du désert; il a vu dans la partie de la Nubie, qu'on appeloit autrefois l'*île de Méroé*, un caracal qui a quelques différences avec celui de Barbarie, dont nous avons donné la figure *(Voy. la planche)*. Le caracal de Nubie, a la face plus ronde; les oreilles noires en dehors, mais semées de quelques poils argentés; il n'a pas la croix de mulet sur le garot, comme l'ont la plupart des caracals de Barbarie; sur la poitrine, le ventre & l'intérieur des cuisses, il y a des petites taches fauves-claires, & non pas brunes-noirâtres comme dans le caracal de Barbarie; ces petites différences ne sont que de légères variétés, dont on peut encore augmenter le nombre, car il se trouve même en Barbarie, ou plutôt dans la Lybie, aux environs de l'ancienne Capsa, un caracal à oreilles blanches, tandis que les autres les ont noires. Ces caracals à oreilles blanches ont aussi des pinceaux, mais courts, minces & noirs; ils ont la queue blanche à

(c) Note communiquée par M. le Chevalier Bruce, à M. de Buffon.

l'extrémité

De Seve delin. LE CARACAL. C. Baquoy Sculp.

De Seve del. L. Le Grand Sc.

LE CARACAL DE BENGALE.

l'extrémité & ceinte de quatre anneaux noirs, & quatre guêtres noires derrière les quatre jambes, comme celui de Nubie; ils ſont auſſi beaucoup plus petits que les autres caracals, n'étant guère que de la groſſeur d'un chat domeſtique; les oreilles qui ſont fort blanches en-dedans, & garnies d'un poil fort touffu, ſont d'un roux-vif en-dehors *(d)*. Si cette différence dans la grandeur étoit conſtante, on pourroit dire qu'il y a deux eſpèces de caracals, qui ſe trouvent également en Barbarie; l'une grande à oreilles noires & longs pinceaux, & l'autre beaucoup plus petite, à oreilles blanches & à très-petits pinceaux. Il paroît auſſi que ces animaux qui varient ſi fort par les oreilles, varient également par la forme & la longueur de la queue, & par la hauteur des jambes; car M. Edwards nous a envoyé la figure d'un caracal de Bengale, que nous donnons ici *(Voyez la planche)* dont la queue & les jambes ſont bien plus longues que dans le caracal ordinaire.

(d) Note communiquée par M. le Chevalier Bruce, à M. de Buffon.

L' HYÆNE *.

ARISTOTE *(a)* nous a laiſſé deux notices au ſujet de l'Hyæne, qui ſeules ſuffiroient pour faire reconnoître cet animal & pour le diſtinguer de tous les autres, néanmoins les Voyageurs & les Naturaliſtes l'ont confondu avec quatre autres animaux, dont les eſpèces ſont toutes quatre différentes entre elles & différentes de celle de l'hyæne. Ces animaux ſont le chacal, le glouton, la civette & le babouin, qui tous quatre ſont carnaſſiers & féroces comme l'hyæne, & qui ont chacun quelques petites convenances & quelques rapports particuliers avec elle, leſquels ont donné lieu à la mépriſe & à l'erreur. Le chacal ſe trouve à peu-près dans le même pays, il approche

* L'hyæne; *zabo*, en Arabie; *dubbah*, en Barbarie; *kaſtaar* ou *caſtar*, en Perſe.

Hyæna. Ariſtotelis. *Hiſt. animal.* lib. VI, cap. XXXII.

Taxus porcinus ſeu hyæna veterum. Kæmpfer, *amœnitates*, pag. 411.

Hyæna. Canis caudâ rectâ annulatâ pilis cervicis erectis, auriculis nudis. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 40. *Nota.* Que ce caractère de la queue annelée, qui a auſſi été donné par Kæmpfer, n'eſt ni bien ſenſible ni conſtant; l'hyæne que nous avons vue, a tous les caractères que M. Linnæus donne à cet animal, à l'exception de celui de la queue qui n'avoit pas des anneaux bien marqués, mais ſeulement quelques teintes de brun ſur un fond gris qui formoient plutôt des ondes que des anneaux.

(a) Ariſtot. *Hiſt. animal.* lib. VI, cap. XXXII; & lib. VIII, cap. V.

comme l'hyæne de la forme du loup ; comme elle, il vit de cadavres & fouille les fépultures pour en tirer les corps : c'en eft affez pour qu'on les ait pris l'un pour l'autre. Le glouton a la même voracité, la même faim pour la chair corrompue, le même inftinct pour déterrer les morts, & quoiqu'il foit d'un climat fort différent de celui de l'hyæne & d'une figure auffi très-différente, cette feule convenance de naturel a fuffi pour que les Auteurs les aient confondus. La civette fe trouve auffi dans le même pays que l'hyæne, elle a comme elle de longs poils le long du dos & une ouverture ou fente particulière ; caractères finguliers qui n'appartiennent qu'à quelques animaux, & qui ont fait croire à Bellon que la civette étoit l'hyæne des Anciens. Et à l'égard du babouin, qui reffemble encore moins à l'hyæne que les trois autres, puifqu'il a des mains & des pieds comme l'homme ou le finge, il n'a été pris pour elle qu'à caufe de la reffemblance du nom : l'hyæne s'appelle *dubbah* en Barbarie, felon le docteur Shaw ; & le babouin fe nomme *dabuh,* felon Marmol & Léon l'Africain ; & comme le babouin eft du même climat, qu'il gratte auffi la terre & qu'il eft à peu-près de la forme de l'hyæne, ces convenances ont trompé les Voyageurs & enfuite les Naturaliftes qui ont copié les Voyageurs ; ceux même qui ont diftingué nettement ces deux animaux, n'ont pas laiffé de conferver à l'hyæne le nom *dabuh,* qui eft celui du babouin. L'hyæne n'eft donc pas le *dabuh* des Arabes,

ni le *ſeſef* ou *jeſef* des Africains, comme le diſent nos Naturaliſtes *(b)*; & il ne faut pas non plus la confondre avec le *deeb* de Barbarie. Mais afin de prévenir pour jamais cette confuſion de noms, nous allons donner en peu de mots le précis des recherches que nous avons faites au ſujet de ces animaux.

Ariſtote donne deux noms à l'hyæne, communément il l'appelle *hyæna* & quelquefois *glanus*: pour être aſſuré que ces deux noms ne déſignent que le même animal, il ſuffit de comparer les paſſages *(c)* où il en eſt queſtion. Les anciens Latins ont conſervé le nom d'*hyæna* & n'ont point adopté celui de *glanus*; on trouve ſeulement dans les

---

(b) Charleton, *Exercit. pag. 14.* — Briſſon, *Regn. animal. pag. 234.*

(c) Hyæna colore lupi prope eſt, ſed hirſutior, & jubâ per totum dorſum prædita eſt. Quod autem de eâ fertur, genitale ſimul & maris & fœminæ eumdem habere, commentitium eſt: ſed virile ſimiliter, atque in lupis, & canibus habetur. Quod verò fœmineum eſſe videtur, ſub caudâ poſitum eſt, figurâ ſimile genitali fœminæ, ſed ſine ullo meatu. Sub hoc meatus excrementorum eſt. Quin etiam fœmina hyæna præter ſuum illud etiam ſimile, ut mas habet ſub caudâ ſine ullo meatu, à quo excrementorum meatus eſt, atque ſub eo genitale verum continetur. Vulvam etiam hyæna fœmina, ut ceteræ hujuſce modi fœminæ animantes habet. Sed raró hyæna fœmina capitur, jam inter undecim numero, unam tantum cepiſſe venator retulit quidam. Lib. VI, cap. XXXII. — *Quam autem alii glanum, alii hyænam appellant, corpore non minore, quàm lupus eſt, jubâ quâ equus, ſed ſetâ duriore, longioreque, & per totum dorſum porrectâ. Molitur hæc inſidias homini, canes etiam vomitionem hominis imitando capit & ſepulchra effodit humanæ avida carnis, ac eruit.* Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. VIII, cap. V.

Latins modernes le mot de *ganus* ou *gannus (d)* & celui de *belbus (e)* pour indiquer l'hyæne. Selon Rasis *(f)*, les Arabes ont appelé l'hyæne *kabo* ou *zabo*, noms qui paroissent dérivés du mot *zeeb*, qui dans leur langue est le nom du *loup*. En Barbarie l'hyæne porte le nom de *dubbah*, comme on peut le voir par la courte description que le docteur Shaw *(g)* nous a donnée de cet animal. En Turquie l'hyæne se nomme *zyrtlam*, selon Nieremberg *(h)*; & en Perse *kaftaar*, suivant Kæmpfer *(i)*; & *castar*, selon

---

(d) Gesner. *Hist. quadrup. pag.* 555.

(e) Belbi, id est, hyœnæ, decem fuerunt sub Gordiano Romæ. Julius Capitolinus. Idem ibidem.

(f) Gesner. *Hist. quadrup. pag.* 555.

(g) Aux royaumes de Tunis & d'Alger, le dubbah est de la grandeur du loup. . . . Il a le cou si excessivement roide, que lorsqu'il veut regarder derrière lui ou seulement de côté, il est obligé de tourner tout le corps comme les cochons, les taissons & les crocodiles. Sa couleur est d'un brun sombre tirant sur le rouge avec quelques raies d'un brun encore plus obscur : le poil de la nuque du cou est presque de la grandeur d'une paume, mais moins rude que les soies de cochon. Il a les pieds grands & bien armés, dont il se sert pour remuer la terre & en tirer les rejetons du palmier & d'autres racines, & quelquefois des corps morts. . . . . Après le lion & la panthère, le dubbah est le plus féroce & le plus cruel de tous les animaux de la Barbarie. Comme cette bête est pourvue d'une crinière, qu'elle a de la peine à tourner la tête & qu'elle fouille dans les sépulcres, il y a toute apparence que c'est l'hyæne des Anciens. *Voyage de Shaw, tome I, page* 320.

(h) Euseb. Nieremberg. *Hist. Nat.* Antuerpiæ, 1635, pag. 181.

(i) Kaftaar, id est, taxus porcinus, sive hyœna veterum, (Vid. in Tab. S. 4. N.° 4.) *animal est porci, seu scrophæ grandioris, magnitudinem ejus-*

Pietro della Valle *(k)*; ce ſont-là les ſeuls noms qu'on doive appliquer à l'hyæne, puiſque ce ſont les ſeuls ſous leſquels on puiſſe la reconnoître clairement: il nous paroît cependant très-vraiſemblable, quoique moins évident, que le *lycaon* & la *crocuta* des Indes & de l'Éthiopie dont parlent les Anciens, ne ſont pas autres que l'hyæne. Porphyre *(l)* dit expreſſément que le *crocute* des Indes

---

demque formam corporis obtinens, ſi caput, caudam & pedes excipio. Pilis veſtitur longis, incanis, in orâ dorſi, porcino more, longioribus, pene ſpithamalibus, apicibus nigris; caput habet lupino non diſſimile, roſtro nigro, fronte longiori, oculis roſtro propinquioribus nigris & volubilibus, auribus nudis, fuſcis & acuminatis; caudâ donatur prælongâ, villis denſis longioribus veſtitâ, circuliſque nigricantibus ad decorem intercepta. Crura in orbem quodam modo variegata, poſteriora prioribus ſunt longiora; pedes in quaternos ungues diviſi, quos lupino more contrahit, ne videantur. Corpus habet ſtriis a dorſo ventre tenus pictum paucis, latis & inæqualibus, alternatim fuſcis & nigris. . . . Mirâ vi terram effodit, caverniſque abditum ſe illatebrare amat, diu ſinè cibo vivit, & raptu victum quærit. . . . Ferox & carnivora beſtia quippe in humana ſæviens cadavera, quæ noctu ex tumulis impigrè effodit, &c. Kæmpfer, *amænitates*, pag. 411 & 412.

(k) Je vis à Schiras un certain animal vivant, que les Perſans nomment en leur langue *caſtar*, auſſi puiſſant qu'un gros chien, qui n'étoit pas encore, à ce que je crois, dans ſa perfection; il avoit la grandeur, la forme & la couleur d'un tigre (il entend la panthère), & la tête avec le muſeau effilé d'un pourceau. L'on dit qu'il ſe nourriſſoit de chair humaine, & qu'il fouilloit les tombeaux & les ſépulcres pour manger les cadavres, ce qui m'a fait juger depuis que ce pourroit être l'hyæne des Latins; quoi qu'il en ſoit, c'étoit un animal farouche que je n'avois jamais vu. *Voyage de Pietro della Valle; Rouen, 1745, tome V, page 343.*

(l) Porphyrius in eo opere quod inſcripſit de abſtinentiâ ab uſu carnium,

eſt l'hyæne des Grecs ; & en effet tout ce que ceux-ci ont écrit, & même tout ce qu'ils ont dit de fabuleux au ſujet du *lycaon* & de la *crocute*, convient à l'hyæne, ſur laquelle ils ont auſſi débité plus de fables que de faits. Mais nous bornerons ici nos conjectures ſur ce ſujet, afin de ne nous pas trop éloigner de notre objet préſent, & parce que nous traiterons dans un diſcours à part, de ce qui regarde les animaux fabuleux & des rapports qu'ils peuvent avoir avec les animaux réels.

Le *panther* des Grecs, le *lupus Canarius* de Gaza, le *lupus Armenius* des Latins modernes & des Arabes, nous paroiſſent être le même animal ; & cet animal eſt le chacal que les Turcs appellent *cical* ſelon Pollux *(m)*, *thacal* ſuivant Spon *(n)* & Wheler, les Grecs modernes *zachalia (o)*, les Perſans *ſiechal (p)* ou *ſchachal (q)*, les Maures de Barbarie *deeb (r)* ou *jackal*. Nous lui conſerverons le nom *chacal*, qui a été adopté par pluſieurs

---

hyænam dicit ab Indis appellari crocutam. Gillius *apud* Geſnerum, *Hiſt. quadrup. page 555.*

(m) Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 675.*

(n) Voyage de Jacob Spon & George Wheler ; *Lyon, 1678, tome I, pages 114 & 115.*

(o) Idem, ibidem.

(p) Voyage de Chardin en Perſe ; *Amſterdam, 1711, tome II, page 29.*

(q) Kæmpfer, *amœnitates exoticæ, pag. 413.*

(r) Voyage de Shaw ; *la Haye, 1743, tome I, page 313.*

Voyageurs, & nous nous contenterons de remarquer ici qu'il diffère de l'hyæne, non-ſeulement par la grandeur, par la figure, par la couleur du poil; mais auſſi par les habitudes naturelles, allant ordinairement en troupe, au lieu que l'hyæne eſt un animal ſolitaire: les nouveaux Nomenclateurs ont appelé le *chacal* d'après Kæmpfer, *lupus-aureus* parce qu'il a le poil d'un fauve jaune, vif & brillant.

Le chacal eſt, comme l'on voit, un animal très-différent de l'hyæne: il en eſt de même du glouton, qui eſt une bête du Nord, reléguée dans les pays les plus froids, tels que la Lapponie, la Ruſſie, la Sibérie; inconnue même dans les régions tempérées, & qui par conſéquent n'a jamais habité en Arabie, non plus que dans les autres climats chauds où ſe trouve l'hyæne; auſſi en diffère-t-il à tous égards, le glouton eſt à peu-près de la forme d'un très-gros blaireau, il a les jambes courtes, le ventre preſque à terre, cinq doigts aux pieds de devant comme à ceux de derrière, point de crinière ſur le cou, le poil noir ſur tout le corps, quelquefois d'un fauve brun ſur les flancs. Il n'a de commun avec l'hyæne que d'être très-vorace; il n'étoit pas connu des Anciens, qui n'avoient pas pénétré fort avant dans les terres du Nord. Le premier Auteur qui ait fait mention de cet animal eſt Olaüs *(ſ)*, il l'a

(ſ) Inter omnia animalia quæ immani voracitate creduntur inſatiabilia, gulo in partibus Sueciæ ſeptentrionalis, præcipuum ſuſcepit nomen, ubi patrio ſermone Jerff *dicitur, & linguâ Germanicâ* Wilsfraſſ, *Sclavonicè* Roſomaka,

il l'a appelé *gulo* à cauſe de ſa grande voracité : on l'a enſuite nommé *roſomak* en langue Sclavone *(t)*, *jerff* & *wildfras* en Allemand : nos voyageurs François *(u)* l'ont appelé *glouton*. Il y a des variétés dans cette eſpèce auſſi-bien que dans celle du chacal, dont nous parlerons dans l'hiſtoire particulière de ces animaux ; mais nous pouvons aſſurer d'avance que ces variétés, loin de les rapprocher, les éloignent encore de l'eſpèce de l'hyæne.

La civette n'a de commun avec l'hyæne que l'ouverture ou ſac ſous la queue, & la crinière le long du cou & de l'épine du dos ; elle en diffère par la figure, par la grandeur du corps, étant de moitié plus petite ; elle a les oreilles velues & courtes, au lieu que l'hyæne les a longues & nues ; elle a de plus, les jambes bien plus courtes, cinq doigts à chaque pied, tandis que l'hyæne a les jambes longues & n'a que quatre doigts à tous les pieds ; la civette ne fouille pas la terre pour en tirer les cadavres : il eſt donc très-facile de les diſtinguer l'une de l'autre. A l'égard du babouin qui eſt le *papio* des Latins, il n'a été pris pour l'hyæne que par une équivoque de noms, à laquelle un paſſage de Léon

---

Roſomaka, *a multâ commiſtione ; latinâ vero non niſi fictitio gulo videlicet a guloſitate appellatur.* Hiſt. de gent. ſeptent. ab *Olao* magno ; *Antuerpiæ, 1558, page 138.*

(t) Hiſtoire de la Lapponie, par Scheffer ; *Paris, 1678, page 314.* — Rzaczynski, *Auct. hiſt. nat. Polon. pag. 311.*

(u) Relation de la grande Tartarie ; *Amſterdam, 1737, page 8.*

l'Africain *(x)*, copié par Marmol *(y)*, ſemble avoir donné lieu. Le *dabuh*, diſent ces deux Auteurs, *eſt de la grandeur & de la forme du loup, il tire les corps morts des ſépulcres.* La reſſemblance de ce nom *dabuh* avec *dubbah*, qui eſt celui de l'hyæne, & cette avidité pour les cadavres, commune au *dabuh* & au *dubbah*, les a fait prendre pour le même animal, quoiqu'il ſoit dit expreſſément dans les mêmes paſſages que nous venons de citer, que le *dabuh* a des mains & des pieds comme l'homme, ce qui convient au babouin & ne peut convenir à l'hyæne.

On pourroit encore en jetant les yeux ſur la figure du *lupus marinus (z)* de Bellon, copiée par Geſner *(a)*, prendre cet animal pour l'hyæne; car cette figure, donnée par Bellon, reſſemble beaucoup à celle de notre hyæne: mais ſa deſcription ne s'accorde point avec la nôtre en ce qu'il dit que c'eſt un animal amphibie qui ſe nourrit de poiſſon, qui a été vu quelquefois ſur les côtes de l'Océan britannique, & que d'ailleurs Bellon ne fait aucune mention des caractères ſinguliers qui diſtinguent l'hyæne

---

(x) Dabuh *Arabicâ appellatione Africanis* Seſef *dicitur. Animal & magnitudine & formâ lupum refert*, pedes & crura hominis ſimiles; *reliquo beſtiarum genere non eſt noxius ſed humana corpora ſepulchris evellit ac devorat.* Leon. Afric. de Afric. deſcript. *Lugd. Bat. 1632, tome II, page 756.*

(y) L'Afrique de Marmol; *Paris 1667, tome I, page 57.*

(z) Bellon, *de aquatil. page 35.*

(a) Geſner, *Hiſt. quadrup. page 674.*

des autres animaux. Il ſe peut que Bellon prévenu que la civette étoit l'hyæne des Anciens, ait donné la figure de la vraie hyæne ſous le nom d'un autre animal qu'il a appelé *lupus marinus*, & qui certainement n'eſt pas l'hyæne; car je le répète, les caractères de l'hyæne ſont ſi marqués & même ſi ſinguliers qu'il eſt fort aiſé de ne s'y pas méprendre; elle eſt peut-être le ſeul de tous les animaux quadrupèdes, qui n'ait, comme je viens de le dire, que quatre doigts, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière; elle a comme le blaireau, une ouverture ſous la queue, qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps; elle a les oreilles longues, droites & nues; la tête plus carrée & plus courte que celle du loup; les jambes, ſur-tout celles de derrière, plus longues; les yeux placés comme ceux du chien; le poil du corps & la crinière d'une couleur gris-obſcur, mêlée d'un peu de fauve & de noir, avec des ondes tranſverſales & noirâtres; elle eſt de la grandeur du loup & paroît ſeulement avoir le corps plus court & plus ramaſſé.

Cet animal ſauvage & ſolitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou dans des tanières qu'il ſe creuſe lui-même ſous terre; il eſt d'un naturel féroce, & quoique pris tout petit *(b)*, il ne

(b) Hyænam marem Iſpahani curioſitatis cauſâ alebat dives quidam Gabr. *ſeu ignicola, ſuburbii* Gabriſtaan, *captam dum ubera ſugeret in latibulis vicini montis. Ad eam ſpectandam progreſſus, beſtiam eo ſitu depinxi, quo in foveâ ſubdiali duarum orgyarum profonditatis (cui incluſa ſervabatur)*

s'apprivoiſe pas : il vit de proie comme le loup, mais il eſt plus fort & paroît plus hardi ; il attaque quelquefois les hommes, il ſe jette ſur le bétail *(c)*, ſuit de près les troupeaux & ſouvent rompt dans la nuit les portes des étables & les clôtures des bergeries : ſes yeux brillent dans l'obſcurité, & l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les Naturaliſtes, ſon cri reſſemble aux ſanglots d'un homme qui vomiroit avec effort, ou plutôt au mugiſſement du veau, comme le dit Kæmpfer, témoin oriculaire *(d)*.

L'hyæne ſe défend du lion, ne craint pas la panthère, attaque l'once, laquelle ne peut lui réſiſter ; lorſque la proie lui manque, elle creuſe la terre avec les pieds &

---

cubantem inveni. Deſiderio noſtro poſſeſſor omni ex parte ſatisfacturus, eam educi quoque curavit in aream ; quod ut tutò fieret, demiſſo fune roſtrum prius illaqueabat ; mox deſcendentes ſervi protracta atrinque labra funiculo ex pilis contorto, ſtrenuè colligabant. Hoc facto educitur, laxatoque fune, qui roſtrum frenabat, beſtia latiùs diſcurrere permittitur, non ſemel apprehenſa, more athletico in terram projicitur, ac variis laceſſitur vexationibus ; quibus illa irrito nocendi niſu obluctata, ſubinde mugitum edidit vitulino ſimillimum. Narrabant Gabri ſic frænatam nuper ſe oppoſuiſſe duobus leonibus, quos aſpectante oculo ſereniſſimo in fugam verterit. Kæmpfer, *amœnitates*, pag. 412 & 413.

(c) En Abyſſinie, les loups ſont petits & fort lâches, mais on y voit un animal, nommé *hyæne*, extrêmement hardi & carnaſſier ; il attaque les gens en plein jour comme la nuit, & rompt ſouvent les portes & les clôtures des Bergeries. *Hiſtoire de l'Abyſſinie, par Ludolf, page 41.*

(d) Kæmpfer, *in loco ſuprà citato.*

en tire par lambeaux les cadavres des animaux & des hommes, que dans le pays qu'elle habite, on enterre également dans les champs. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Afrique & de l'Asie, & il paroît que l'animal appelé *farasse* à Madagascar *(e)*, qui ressemble au loup par la figure, mais qui est plus grand, plus fort & plus cruel, pourroit bien être l'hyæne.

Il y a peu d'animaux sur lesquels on ait fait autant d'histoires absurdes que sur celui-ci. Les Anciens ont écrit gravement que l'hyæne étoit mâle & femelle alternativement; que quand elle portoit, allaitoit & élevoit ses petits, elle demeuroit femelle pendant toute l'année; mais que l'année suivante, elle reprenoit les fonctions du mâle, & faisoit subir à son compagnon le sort de la femelle. On voit bien que ce conte n'a d'autre fondement que l'ouverture en forme de fente que le mâle a, comme la femelle, indépendamment des parties propres de la génération qui, pour les deux sexes, sont dans l'hyæne semblables à celles de tous les autres animaux. On a dit qu'elle savoit imiter la voix humaine, retenir le nom des bergers, les appeler, les charmer, les

---

(e) Il se trouve à Madagascar des animaux que les habitans appellent *farasses*, de la nature du loup, mais encore plus voraces. *Mémoires pour servir à l'histoire des Indes orientales, 1702, page 168.* — Voyez aussi l'*histoire de l'Orenoque, par Joseph Jumilla; Avignon, 1758, tome III, page 603*, où il paroît que l'auteur a copié le passage que nous venons de citer.

arrêter, les rendre immobiles; faire en même temps courir les bergères, leur faire oublier leur troupeau, les rendre folles d'amour, &c.... Tout cela peut arriver sans hyæne; & je finis pour qu'on ne me fasse pas le reproche que je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaisir à compiler & raconter ces fables.

ADDITION.

L'HYÆNE dont nous venons de parler étoit très-féroce; nous en avons vu une autre depuis à la foire Saint-Germain, qui étoit très-douce, ayant été apprivoisée de jeunesse; & c'est celle dont nous donnons ici la figure *(Voyez la planche)* *(f)*. Quoique son Maître l'irritât souvent avec un bâton, pour lui faire hérisser sa crinière lors du spectacle, l'instant d'après, elle ne paroissoit pas s'en souvenir; elle jouoit avec cet homme qui lui mettoit la main dans la gueule sans en rien craindre. Au reste, cette hyæne est absolument de la même espèce, & toute semblable à la précédente, seulement elle avoit la queue toute blanche sans aucun mélange d'autre couleur; elle étoit aussi un peu plus grande que la première, car elle avoit trois pieds deux pouces, mesurée

(f) Nota. La figure que nous avions donnée *(Volume IX, planche XXV)* de notre première édition, n'étant pas tout-à-fait correcte, par la difficulté qu'eut le Dessinateur à la faire mettre en situation de la bien voir : j'ai remplacé cette figure par celle-ci qui est très-exacte.

De Seve del. C. Baron Sculp.

L'HYÉNE.

avec un cordeau, du bout du muſeau à l'origine de la queue ; elle portoit la tête encore plus baiſſée qu'elle ne paroît l'être dans le deſſin ; ſa hauteur étoit de deux pieds trois pouces ; ſon poil étoit blanc, mêlé & rayé de taches noires plus ou moins grandes, tant ſur le corps que ſur les jambes.

Il exiſte dans la partie du ſud de l'île de Méroé, une hyæne beaucoup plus grande & plus groſſe que celle de Barbarie, & qui a auſſi le corps plus long à proportion, & le muſeau plus alongé & plus reſſemblant à celui du chien ; en ſorte qu'elle ouvre la gueule beaucoup plus large ; cet animal eſt ſi fort, qu'il enlève aiſément un homme, & l'emporte à une ou deux lieues ſans le poſer à terre. Il a le poil très-rude, plus brun que celui de l'autre hyæne, les bandes tranſverſales ſont plus noires ; la crinière ne rebrouſſe pas du côté de la tête, mais du côté de la queue. M. le Chevalier Bruce a obſervé le premier que cette hyæne, ainſi que celle de Syrie & de Barbarie, & probablement de toutes les autres eſpèces, ont un ſingulier défaut : c'eſt qu'au moment qu'on les force à ſe mettre en mouvement, elles ſont boiteuſes de la jambe gauche ; cela dure pendant environ une centaine de pas, & d'une manière ſi marquée, qu'il ſemble que l'animal aille culbuter du côté gauche, comme un chien auquel on auroit bleſſé la jambe gauche de derrière *(g)*.

(g) Note communiquée par M. le Chevalier Bruce, à M. de Buffon.

LA CIVETTE* ET LE ZIBET**.

LA plupart des Naturalistes ont cru qu'il n'y avoit qu'une espèce d'animal qui fournît le parfum qu'on appelle la *civette ;* nous avons vu deux de ces animaux qui se ressemblent à la vérité par les rapports essentiels de la

---

* La civette. *Animal zibethi.* Caïus *apud* Gesnerum, *pag. 837.*

Civette. Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, *première partie, page 157.*

** Le zibet, en Arabe, *zebed* ou *zebet.*

Animal du musc. Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1731, page 443.*

Nota. Les Nomenclateurs, que nous allons citer, n'ont pas distingué ces deux animaux, & l'on ne sait auquel des deux on doit appliquer leurs phrases, parce qu'elles n'exposent que des caractères qui leur sont communs à tous deux.

Felis zibethi. Gesner, *Hist. quadrup.* page 836. *Nota.* La figure que Gesner donne ici ne vaut rien, quoiqu'il dise qu'elle ait été faite d'après nature à Milan. Celle de Caïus, *page 837,* est bonne, & sa description très-bonne aussi.

Animal zibethi. Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 340.

Meles unguibus uniformibus. Linn. *Syst. Nat.* edit. IV, pag. 65. — *Meles unguibus uniformibus, cinerea.* Syst. Nat. edit. VI, pag. 6. — *Zibetha. Viverra caudâ annulatâ, dorso cinereo nigroque undatim striato.* Syst. Nat. edit. X, pag. 44. *Nota.* 1.° Que du genre du blaireau où étoit la civette dans la quatrième & la sixième édition, elle a passé dans celui des *viverra;* que d'abord elle étoit avec le blaireau seul, édit. IV : ensuite avec le blaireau & l'ichneumon, édit. VI ; & qu'enfin dans la X.^e^ édition elle ne se trouve plus avec le blaireau, mais avec l'ichneumon,

de la conformation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais qui cependant diffèrent l'un de l'autre par un assez grand nombre d'autres caractères, pour qu'on puisse les regarder comme faisant deux espèces réellement différentes. Nous avons conservé au premier de ces animaux le nom de *civette*, & nous avons donné au second celui de *zibet*, pour les distinguer. La civette dont nous donnons ici la figure *(Voy. la planche)* nous a paru être la même que la civette décrite par M.[rs] de l'Académie des Sciences, dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux; nous croyons aussi qu'elle est la même que celle de Caïus dans Gesner, *page 837*, & la même encore que celle dont Fabius Columna a donné les figures (tant du mâle que de la femelle) dans l'ouvrage de Jean Faber qui est à la suite de celui de Hernandès *(a)*.

---

l'ichneumon, la mouffette, le putois rayé & la genette. *Nota.* 2.° Que l'Auteur a changé l'acception reçue du mot *viverra* dont il fait un nom générique pour cinq animaux, parmi lesquels on croiroit au moins devoir trouver le vrai *viverra*, c'est-à-dire le furet, qui cependant ne s'y trouve pas, & qu'il faut aller le chercher dans le genre des belettes, *page 46*. *Nota.* 3.° Que le blaireau qui étoit seul de son genre avec la civette, *(édition IV)* & avec l'ichneumon & la civette *(édition VI)* se trouve, *(édition X)* avec l'ours, l'ours blanc de Groënland, le louveteau de la baye d'Hudson & le raton ou racoon d'Amérique. Je ne cite ces disparates de nomenclature que pour faire sentir combien ces prétendus genres sont arbitraires & peu fixes dans la tête même de ceux qui les imaginent.

Meles fasciis & maculis albis, nigris & rufescentibus variegata.... Civetta, la civette. Brisson, *Regn. animal.* pag. 276.

(a) Hernandès, *Hist. Mex. Romæ, 1628*, pag. 580 & 581.

La feconde efpèce que nous appelons le *zibet,* nous a paru être le même animal que celui qui a été décrit par M. de la Peyronnie, fous le nom d'*animal du mufc,* dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *année 1731:* tous deux diffèrent de la civette par les mêmes caractères ; tous deux manquent de crinière ou plutôt de longs poils fur l'épine du dos ; tous deux ont des anneaux bien marqués fur la queue, au lieu que la civette n'a ni crinière, ni anneaux apparens. Il faut avouer cependant que notre zibet & l'animal du mufc de M. de la Peyronnie, ne fe reffemblent pas affez parfaitement pour ne laiffer aucun doute fur leur identité d'efpèce : les anneaux de la queue du zibet font plus larges que ceux de l'*animal du mufc;* il n'a pas un double collier, il a la queue plus courte à proportion du corps ; mais ces différences nous paroiffent légères, & pourroient bien n'être que des variétés accidentelles auxquelles les civettes doivent être plus fujettes que les autres animaux fauvages, puifqu'on les élève & qu'on les nourrit comme des animaux domeftiques, dans plufieurs endroits du Levant & des Indes. Ce qu'il y a de certain, c'eft que notre zibet reffemble beaucoup plus à l'animal du mufc de M. de la Peyronnie qu'à la civette, & que par conféquent on peut les regarder comme des animaux de même efpèce ; puifqu'il n'eft pas même abfolument démontré que la civette & le zibet ne foient pas des variétés d'une efpèce unique : car nous ne favons pas fi

ces animaux ne pourroient pas ſe mêler & produire enſemble; & lorſque nous diſons qu'ils nous paroiſſent être d'eſpèces différentes, ce n'eſt point un jugement abſolu, mais ſeulement une préſomption très-forte, puiſqu'elle eſt fondée ſur la différence conſtante de leurs caractères, & que c'eſt cette conſtance des différences qui diſtingue ordinairement les eſpèces réelles des ſimples variétés.

L'animal que nous appelons ici *civette,* ſe nomme *falanoue (b)* à Madagaſcar, *nzime* ou *nzfuſi (c)* à Congo, *kankan (d)* en Éthiopie, *kaſtor (e)* dans la Guinée. C'eſt la civette de Guinée, car nous ſommes ſûrs que celle que nous avons eue avoit été envoyée vivante de Guinée à Saint-Domingue à un de nos correſpondans, qui l'ayant nourrie quelque temps à Saint-Domingue, la fit tuer pour nous l'envoyer plus facilement.

Le zibet eſt vraiſemblablement la civette de l'Aſie, des Indes orientales & de l'Arabie, où on la nomme *zebet* ou *zibet,* nom Arabe qui ſignifie auſſi le parfum de cet animal, & que nous avons adopté pour déſigner l'animal même; il diffère de la civette en ce qu'il a le

---

(b) Voyage de Flaccourt; *Paris, 1661, pag. 150 & 154.*

(c) Merolla cité par M. l'Abbé Prevoſt; *Hiſtoire générale des Voyages, tome IV, page 585.*

(d) Voyez *idem, tome III, pages 295 & 296.* Kankan.

(e) Voyez *idem ibidem;* & *tome IV, page 236; tome V, page 86 & ſuivantes.*

corps plus alongé & moins épais, le muſeau plus délié, plus plat & un peu concave à la partie ſupérieure, au lieu que le muſeau de la civette eſt plus gros, moins long & un peu convexe. Il a auſſi les oreilles plus élevées & plus larges, la queue plus longue & mieux marquée de taches & d'anneaux, le poil beaucoup plus court & plus mollet; point de crinière, c'eſt-à-dire, de poils plus longs que les autres ſur le cou, ni le long de l'épine du dos, point de noir au-deſſous des yeux, ni ſur les joues; caractères particuliers & très-remarquables dans la civette. Quelques voyageurs avoient déjà ſoupçonné qu'il y avoit deux eſpèces de civettes *(f)*, mais perſonne ne les avoit reconnues aſſez clairement pour les décrire. Nous les avons vues toutes deux, & après les avoir ſoigneuſement comparées, nous les avons jugées d'eſpèce & peut-être de climat différent.

On a appelé ces animaux *chats muſqués* ou *chats civettes*, cependant ils n'ont rien de commun avec le chat que l'agilité du corps; ils reſſemblent plutôt au renard, ſur-tout par la tête: ils ont la robe marquée de bandes & de taches, ce qui les a fait prendre auſſi pour de petites panthères par ceux qui ne les ont vues que de loin, mais ils diffèrent des panthères à tous autres égards. Il y a un animal qu'on appelle la *genette*, qui eſt taché de même, qui a la tête à peu-près de la même forme, & qui porte, comme la civette, un ſac dans lequel

(f) Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 341.

ſe filtre une humeur odorante: mais la genette eſt plus petite que nos civettes; elle a les jambes beaucoup plus courtes & le corps bien plus mince; ſon parfum eſt très-foible & de peu de durée, au contraire le parfum des civettes eſt très-fort, celui du zibet eſt d'une violence extrême & plus vif encore que celui de la civette *(g)*. Ces liqueurs odorantes ſe trouvent dans l'ouverture que ces deux animaux ont auprès des parties de la génération; c'eſt une humeur épaiſſe, d'une conſiſtance ſemblable à celle des pommades, & dont le parfum, quoique très-fort, eſt agréable au ſortir même du corps de l'animal. Il ne faut pas confondre cette matière des civettes avec le muſc qui eſt une humeur ſanguinolente qu'on tire d'un animal tout différent de la civette ou du zibet; cet animal qui produit le muſc, eſt une eſpèce de chevreuil ſans bois, ou de chèvre ſans cornes, qui n'a rien de commun avec les civettes, que de fournir comme elles un parfum violent.

Ces deux eſpèces de civettes n'avoient donc jamais été nettement diſtinguées l'une de l'autre, toutes deux

---

(g) Malgré toute l'attention qu'on a depuis long-temps de raſſembler à la Ménagerie différens animaux étrangers, ce ſont les deux ſeuls de cette eſpèce qui y aient paru, & les ſeuls dans le nombre des animaux muſqués qu'on y ait vus, qui aient donné un auſſi grand parfum. *Mémoire de M. de la Peyronnie inſéré dans ceux de l'Académie des Sciences, année 1731, page 444.* Il eſt queſtion dans ce paſſage de l'*animal du muſc*, que nous croyons être le même que notre zibet.

ont été quelquefois confondues avec les belettes odorantes *(h)*, la genette & le chevreuil du musc; on les a prises aussi pour l'hyæne. Bellon qui a donné une figure & une description de la civette, a prétendu que c'étoit l'hyæne des Anciens *(i)*; son erreur est d'autant plus excusable qu'elle n'est pas sans fondement; il est sûr que la plupart des fables que les Anciens ont débitées sur l'hyæne, ont été prises de la civette; les philtres qu'on tiroit de certaines parties de l'hyæne, la force de ces philtres pour exciter à l'amour, indiquent assez la vertu stimulante que l'on connoît à la pommade de civette dont on se sert encore à cet effet en Orient. Ce qu'ils ont dit de l'incertitude du sexe dans l'hyæne, convient encore mieux à la civette, car le mâle n'a rien d'apparent au dehors que trois ouvertures tout-à-fait pareilles à celles de la femelle, à laquelle il ressemble si fort par ces parties intérieures, qu'il n'est guère possible de s'assurer du sexe autrement que par la dissection; l'ouverture au-dedans de laquelle se trouve la liqueur, ou plutôt l'humeur épaisse du parfum, est entre les deux autres & sur une même ligne droite qui s'étend de l'os sacrum au pubis.

(h) Aldrovande a dit que la belette odorante, qu'on appelle à la Virginie *cæsam,* étoit la civette. Aldrov. *de quadrup. digit. page 342.* Cette erreur a été adoptée par Hans Sloane qui, dans son histoire de la Jamaïque, dit qu'il y a des civettes à la Virginie.

(i) Bellon, *Observ. Paris, 1555*, fol. 93.

Une autre erreur qui a ſait beaucoup plus de progrès que celle de Bellon, c'eſt celle de Grégoire de Bolivar au ſujet des climats où ſe trouve l'animal civette ; après avoir dit qu'elle eſt commune aux Indes orientales & en Afrique, il aſſure poſitivement qu'elle ſe trouve auſſi, & même en très-grand nombre, dans toutes les parties de l'Amérique méridionale. Cette aſſertion qui nous a été tranſmiſe par Faber, a été copiée par Aldrovande, & enſuite adoptée par tous ceux qui ont écrit ſur la civette: cependant il eſt certain que les civettes ſont des animaux des climats les plus chauds de l'ancien continent, qui n'ont pu paſſer par le Nord pour aller dans le nouveau, & que réellement & dans le fait, il n'y a jamais eu en Amérique d'autres civettes que celles qui y ont été tranſportées des îles Philippines & des côtes de l'Afrique. Comme cette aſſertion de Bolivar eſt poſitive, & que la mienne n'eſt que négative, je dois donner les raiſons particulières par leſquelles on peut prouver la fauſſeté du fait. Je cite ici les paſſages de Faber en entier *(k)* pour

---

(k) Hoc animal (zibethicum ſcilicet) naſcitur in multis Indiæ orientalis atque occidentalis partibus, cujuſmodi in orientali ſunt provinciæ Bengala, Ceilan, Sumatra, Java major & minor, Malipur ac plures aliæ . . . . In novâ Hiſpaniâ verò ſunt provinciæ de Quatemala, Campege, Nicaragua, de Vera-Cruce, Florida & magna illa inſula ſancti Dominici, aut Hiſpaniola, Cuba, Mantalino, Guadalupa & aliæ . . . . . In regno Peruano animal hoc magnâ copiâ reperitur, in Paraguay, Tucuman, Chiraguanas, Sancta-Cruce, de la Sierra, Jungas, Andes, Chiachiapoias, Quizos, Timana, novo regno, & in omnibus provinciis magno flumine

qu'on ſoit en état d'en juger, ainſi que des remarques que je vais faire à ce ſujet; 1.° la figure donnée par Faber, *page 538,* lui avoit été laiſſée par Recchi ſans deſcription *(l)*; cette figure a pour inſcription, *animal zibethicum Americanum,* elle ne reſſemble point du tout à la civette ni au zibet, & repréſente plutôt un blaireau; 2.° Faber donne la deſcription & les figures de deux civettes, l'une femelle & l'autre mâle, leſquelles reſſemblent à notre zibet, mais ces civettes ne ſont pas le même animal *(m)* que celui de la première figure, & les deux ſecondes ne repréſentent point des animaux d'Amérique, mais des civettes de l'ancien continent que Fabius Columna, confrère de Faber à l'Académie des *Lyncei,* avoit fait deſſiner à Naples, & deſquelles il lui avoit

---

Maragnone confinibus, quæ circa hoc ferme ſinè numero ad duo leucarum millia ſunt extenſa. Multò adhuc plura ejuſmodi animalia naſcuntur in Braſiliâ ubi mercatura vel cambium zibethi ſive algaliæ exercitatur. Novæ Hiſp. anim. Nardi Antonii Recchi imagines & nomina, Joannis Fabri Lyncei expoſitione, pag. 539.

(l) Voici ce que dit Faber, dans ſa Préface, au ſujet de ſes Commentaires ſur les animaux dont il va traiter: *Non itaque ſis neſcius, hos in animalia, quos modo commentarios edimus, merâ noſtrâ conſcriptos eſſe induſtriâ ac conjecturâ ad quas nam animantium noſtrorum ſpecies illa reduci poſſint, cum in autographo præter nudum nomen & exactam picturam de hiſtoriâ ne gri quidem reperiatur,* pag. 465.

(m) Faber eſt obligé de dire lui-même que ces figures ne ſe reſſemblent pas: *Quantum hæc icon ab illâ Mexicanâ differat, ipſa pagina oſtendit. Ego climatis & regionis differentiam plurimùm poſſe non nego,* pag. 581.

envoyé

envoyé la defcription & les figures; 3.° après avoir cité Gregoire de Bolivar au fujet des climats où fe trouve la civette, Faber finit par admirer la grande mémoire de Bolivar *(n)*, & par dire qu'il a entendu de fa bouche ce récit avec toutes fes circonftances. Ces trois remarques fuffiroient feules pour rendre très-fufpect le prétendu *animal zibethicum Americanum*, auffi-bien que les affertions de Faber empruntées de Bolivar ; mais ce qui achève de démontrer l'erreur, c'eft que l'on trouve dans un petit ouvrage de Fernandès fur les animaux d'Amérique, à la fin du volume qui contient l'Hiftoire naturelle du Mexique de Hernandès, de Recchi & de Faber, que l'on trouve, dis-je, *chap. XXXIV, page 11,* un paffage qui contredit formellement Bolivar, & où Fernandès *(o)* affure que la civette n'eft point un animal naturel à l'Amérique, mais que de fon temps l'on avoit commencé

(n) Miror profecto Gregorii noftri fummam in animalium perquifitione induftriam & tenaciffimam eorum quæ vidit unquam memoriam. Juro tibi, mi lector, hæc omnia quæ hactenus ipfius ab ore & fcriptis haufi, & pofthac dicturus fum, plura rarioraque illius ipfum ope libri memoriter defcripfiffe, & per compendium quodam modo (cum inter colloquia protractiora & jam plura afferat) tantum contraxiffe, pag. 540.

(o) De Æluro a quo Gallia vocata corraditur, cap. XXXIV.

Non me latet vulgare effe, hoc felis vocari genus Hifpanis, quanquam advenam *non* indigenam, *verùm qui ex infulis Philippicis cæpit jam in hanc novam Hifpaniam adferri.* Hift. anim. & minor. nov. Hifp. lib. I, à Francifc. Fernandes, pag. 11.

à en amener quelques-unes des îles Philippines *(p)* à la nouvelle Eſpagne. Enfin en réuniſſant ce témoignage poſitif de Fernandès avec celui de tous les Voyageurs qui diſent que les civettes ſont en effet très-communes aux îles Philippines, aux Indes orientales, en Afrique, & dont aucun ne dit en avoir vu en Amérique; on ne peut plus douter de ce que nous avons avancé dans notre énumération des animaux des deux continens, & il reſtera pour certain, quoique tous les Naturaliſtes aient écrit le contraire, que la civette n'eſt point un animal naturel de l'Amérique, mais un animal particulier & propre aux climats chauds de l'ancien continent, & qui ne s'eſt jamais trouvé dans le nouveau, qu'après y avoir été tranſporté. Si je n'euſſe pas moi-même été en garde contre ces eſpèces de mépriſes qui ne ſont que trop fréquentes, nous aurions donné notre civette pour un animal Américain, parce qu'elle nous étoit venue de Saint-Domingue; mais ayant recherché le mémoire &

(p) La civette ſe trouve aux îles Philippines dans les montagnes; ſa peau reſſemble aſſez à celle du tigre, elle n'eſt pas moins ſauvage que lui, mais elle eſt beaucoup plus petite. Ils la prennent, la lient, & après lui avoir ôté la civette qui eſt dedans une petite bourſe qu'elle a deſſous la queue, ils la laiſſent en liberté pour la reprendre une autre fois. *Relation de divers Voyages, par Thevenot; Paris, 1696. Relation des îles Philippines, page 10.* — On trouve quantité de civettes dans les montagnes des îles Philippines. *Hiſtoire générale des Voyages, tome X, page 397.*

la lettre de M. Pagès *(q)* qui nous l'avoit envoyée, j'y ai trouvé qu'elle étoit venue de Guinée. J'insiste sur tous ces faits particuliers comme sur autant de preuves du fait général de la différence réelle qui se trouve entre tous les animaux des parties méridionales de chaque continent.

La civette & le zibet sont donc toutes deux des animaux de l'ancien continent, elles n'ont entre elles que les différences extérieures que nous avons indiquées ci-devant; celles qui se trouvent dans leurs parties intérieures & dans la structure des réservoirs qui contiennent leur parfum, ont été si bien indiquées, & les réservoirs eux-mêmes décrits avec tant de soin par M.[rs] Morand *(r)* & de la Peyronnie, que je ne pourrois que répéter ce

---

(q) La civette a été amenée de Guinée; elle se nourrissoit des fruits de ce pays, mais elle mangeoit aussi très-volontiers de la viande. Pendant tout le temps qu'elle a été vivante, elle répandoit une odeur de musc insoutenable à une très-grande distance. Quand elle a été morte, j'ai eu beaucoup de peine d'en soutenir l'odeur dans la chambre. Je lui ai trouvé une fente précisément sur le scrotum, qui étoit une ouverture commune de deux poches qu'elle avoit, une de chaque côté des testicules. Ces poches étoient pleines d'une humeur grise, épaisse & gluante, mêlée de poils assez longs qui étoient de la même couleur de ceux que j'ai trouvés dans ces poches. Ces sacs pouvoient avoir environ un pouce & demi de profondeur; leur diamètre est beaucoup plus grand à l'ouverture que dans le fond. *Extrait du Mémoire de M. Pagès, Médecin du Roi à Saint-Domingue, daté du Cap, le 6 septembre 1759.*

(r) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *années 1728 & 1731.*

qu'ils en diſent. Et à l'égard de ce qui nous reſte à expoſer au ſujet de ces deux animaux, comme ce ſont ou des choſes qui leur ſont communes, ou des faits qu'il ſeroit bien difficile d'appliquer à l'un plutôt qu'à l'autre ; nous avons cru devoir réunir le tout dans un ſeul & même article.

Les civettes (c'eſt-à-dire la civette & le zibet, car je me ſervirai maintenant de ce mot, au pluriel, pour les indiquer toutes deux) les civettes, dis-je, quoiqu'originaires & natives des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Aſie, peuvent cependant vivre dans les pays tempérés & même froids, pourvu qu'on les défende avec ſoin des injures de l'air, & qu'on leur donne des alimens ſucculens & choiſis ; on en nourrit en aſſez grand nombre en Hollande où l'on fait commerce de leur parfum. La *civette* faite à Amſterdam eſt préférée par nos commerçans à celle qui vient du Levant ou des Indes, qui eſt ordinairement moins pure : celle qu'on tire de Guinée ſeroit la meilleure de toutes *(ſ)*, ſi les Nègres,

(ſ) On voit quantité de civettes à Malabar ; c'eſt un petit animal à peu-près fait comme un chat, à la réſerve que ſon muſeau eſt plus pointu, qu'il a les griffes moins dangereuſes, & crie autrement ; le parfum qu'il produit s'engendre comme une eſpèce de graiſſe dans une ouverture qu'il a ſous la queue ; on la tire de temps en temps, & elle ne foiſonne qu'autant que la civette eſt bien nourrie. On en fait un grand trafic à Calcut ; mais à moins de la cueillir ſoi-même, elle eſt preſque toujours falſifiée. *Voyage de Dellon, page 11.* — *Optimum zibethi genus ex Guineâ advehitur, ſinceritate eximium.* Joannes Hugo.

ainſi que les Indiens & les Levantins *(t)* ne la falſifioient en y mêlant des ſucs de végétaux; comme du ladanum, du ſtorax & d'autres drogues balſamiques &

(t) Le chat qui produit la civette a la tête & le muſeau d'un renard; il eſt grand & tacheté comme le chat-tigre; il eſt très-farouche: on en tire tous les deux jours la civette, qui n'eſt qu'une certaine mucoſité ou ſueur épaiſſe qu'il a ſous la queue dans une concavité, &c. *Voyage de le Maire; Paris, 1695, pages 100 & 101:* c'eſt de la civette de Guinée dont parle ici ce Voyageur. — Je vis au Caire, dans la maiſon d'un Vénitien, pluſieurs animaux fiers extrêmement, de la grandeur preſque d'un chien couchant, mais plus groſſiers & de forme toute ſemblable à nos chats; ils les appellent *chats muſqués,* & les gardent dans des cages.... Pour en venir à bout, & de peur qu'ils ne mordent, ils les tiennent ſéparément dans des cages de bois bien fortes, mais ſi étroites que l'animal ne peut pas s'y tourner.... Ils ouvrent enſuite la cage par-derrière autant qu'il faut pour tirer les jambes de l'animal dehors ſans qu'il puiſſe ſe tourner pour bleſſer celui qui le tient; & ayant ramaſſé la civette, ils les remettent dedans, tenant toujours l'animal bien ſerré. *Voyage de Pietro della Valle; Rouen, 1745, tome I, page 401.* — Les civettes qu'on nomme en Arabe *zebides,* ſont naturellement ſauvages, & ſe tiennent dans les montagnes d'Éthiopie. On en tranſporte beaucoup en Europe, car on les prend petites & on les nourrit dans des cages de bois bien fortes, où on leur donne à manger du lait, de la farine, du blé cuit, du riz & quelquefois de la viande, &c. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 57.* — Voyez auſſi le *Voyage de Thevenot; Paris, 1664, tome I, page 476.* — Les civettes de l'iſle de Java rendent bien autant de parfum que celles de Guinée, mais il n'eſt pas ſi blanc ni ſi bon. *Suite de la Relation d'Adam Olearius, tome II, page 350.* — *Indigenæ ita hoc pigmentum adulterant ut auſim affirmare nullum zibethum ſincerum ad nos deferri.* Proſp. Alp. *Hiſt. Ægypt.* Lugd. Bat. 1735, pag. 239.

odoriférantes. Pour recueillir ce parfum, ils mettent l'animal dans une cage étroite où il ne peut ſe tourner; ils ouvrent la cage par le bout, tirent l'animal par la queue, le contraignent à demeurer dans cette ſituation en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage, au moyen duquel ils lui gènent les jambes de derrière, enſuite ils ſont entrer une petite cuillier dans le ſac qui contient le parfum, ils raclent avec ſoin toutes les parois intérieures de ce ſac & mettent la matière qu'ils en tirent dans un vaſe qu'ils couvrent avec ſoin: cette opération ſe répète deux ou trois ſois par ſemaine; la quantité de l'humeur odorante dépend beaucoup de la qualité de la nourriture & de l'appétit de l'animal; il en rend d'autant plus qu'il eſt mieux & plus délicatement nourri: de la chair crue & hachée, des œufs, du riz, de petits animaux, des oiſeaux, de la jeune volaille, & ſur-tout du poiſſon, ſont les mets qu'il faut lui offrir, & varier de manière à entretenir ſa ſanté & exciter ſon goût; il lui faut très-peu d'eau, & quoiqu'il boive rarement, il urine fréquemment, & l'on ne diſtingue pas le mâle de la femelle à leur manière de piſſer.

Le parfum de ces animaux eſt ſi fort, qu'il ſe communique à toutes les parties de leur corps, le poil en eſt imbu & la peau pénétrée au point que l'odeur *(u)* s'en

(u) Le réſervoir qui contient la liqueur odorante de la civette, eſt au-deſſous de l'anus & au-deſſus d'un autre orifice ſi ſemblable dans les deux ſexes, que ſans la diſſection toutes les civettes paroîtroient

conſerve long-temps après leur mort, & que de leur vivant l'on ne peut en ſoutenir la violence, ſur-tout ſi l'on eſt enfermé dans le même lieu. Lorſqu'on les échauffe en les irritant, l'odeur s'exalte encore davantage; & ſi on les tourmente juſqu'à les faire ſuer, on recueille la ſueur qui eſt auſſi très-parfumée & qui ſert à falſifier le vrai parfum ou du moins à en augmenter le volume.

Les civettes ſont naturellement farouches & même un peu féroces; cependant on les apprivoiſe aiſément, au moins aſſez pour les approcher & les manier ſans grand danger; elles ont les dents fortes & tranchantes, mais leurs ongles ſont foibles & émouſſés; elles ſont agiles & même légères quoique leur corps ſoit aſſez épais, elles ſautent comme les chats & peuvent auſſi courir comme les chiens, elles vivent de chaſſe, ſurprennent & pourſuivent les petits animaux, les oiſeaux; elles cherchent

---

femelles..... Comme on a remarqué que les civettes ſont incommodées de cette liqueur, quand les vaiſſeaux qui la contiennent en ſont trop pleins, on leur a trouvé auſſi des muſcles dont elles ſe ſervent pour comprimer ces vaiſſeaux & la faire ſortir. Quoiqu'elle ſoit en plus grande quantité dans ces réſervoirs & qu'elle s'y perfectionne mieux, il y a lieu de croire qu'elle ſe répand auſſi en ſueur par toute la peau; en effet, le poil des deux civettes ſentoit bon, & ſur-tout celui du mâle étoit ſi parfumé que quand on avoit paſſé la main deſſus, elle en conſervoit long-temps une odeur agréable. *Hiſtoire de l'Académie des Sciences depuis ſon établiſſement; Paris, 1733, tome I, pages 82 & 83.*

comme les renards à entrer dans les basse-cours pour emporter les volailles; leurs yeux brillent la nuit, & il est à croire qu'elles voient dans l'obscurité. Lorsque les animaux leur manquent, elles mangent des racines & des fruits; elles boivent peu & n'habitent pas dans les terres humides, elles se tiennent volontiers dans les sables brûlans & dans les montagnes arides. Elles produisent en assez grand nombre dans leur climat, mais quoiqu'elles puissent vivre dans les régions tempérées & qu'elles y rendent, comme dans leur pays natal, leur liqueur parfumée, elles ne peuvent y multiplier: elles ont la voix plus forte & la langue moins rude que le chat, leur cri ressemble assez à celui d'un chien en colère.

On appelle en françois *civette* l'humeur onctueuse & parfumée que l'on tire de ces animaux, on l'appelle *zibet* ou *algallia* en Arabie, aux Indes & dans le Levant, où l'on en fait un plus grand usage qu'en Europe. On ne s'en sert presque plus dans notre médecine, les parfumeurs & les confiseurs en emploient encore dans le mélange de leurs parfums: l'odeur de la civette, quoique violente, est plus suave que celle du musc; toutes deux ont passé de mode lorsqu'on a connu l'ambre, ou plutôt dès qu'on a su le préparer; & l'ambre même qui étoit, il n'y a pas long-temps, l'odeur par excellence, le parfum le plus exquis & le plus noble, a perdu de sa vogue, & n'est plus du goût de nos gens délicats.

ADDITION.

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LA CIVETTE.

de Seve del. Moitte Sculp.

LE ZIBET.

ADDITION.

M. DE LADEBAT a envoyé, en 1772, à M. Bertin, Miniſtre & Secrétaire d'État, une civette vivante; cet animal avoit été donné par le Gouverneur Hollandois du fort de la Mine, ſur la côte d'Afrique, au Capitaine d'un des navires de M. de Ladebat père, en 1770; elle fut débarquée à Bordeaux au mois de novembre 1772; elle arriva très-foible, mais après quelques jours de repos elle prit des forces, & au bout de cinq à ſix mois, elle a grandi d'environ quatre pouces: on l'a nourrie avec de la chair crue & cuite, du poiſſon, de la ſoupe, du lait. On a eu ſoin de la tenir chaudement pendant l'hiver, car elle paroît beaucoup ſouffrir du froid, & elle devient moins méchante lorſqu'elle y eſt expoſée *(x)*.

(x) Lettre de M. de Ladebat, à M. de Buffon; *de Bordeaux, le 3 novembre 1772.*

LA GENETTE*.

LA Genette eſt un plus petit animal que les civettes; elle a le corps alongé, les jambes courtes, le muſeau pointu, la tête effilée, le poil doux & mollet, d'un gris cendré, brillant & marqué de taches noires, rondes & ſéparées ſur les côtés du corps, mais qui ſe réuniſſent de ſi près ſur la partie du dos, qu'elles paroiſſent former des bandes noires continues qui s'étendent tout le long du corps; elle a auſſi ſur le cou & le long de l'épine du dos une eſpèce de crinière ou de poil plus long, qui forme une bande noire & continue depuis la tête juſqu'à la queue, laquelle eſt auſſi longue que le corps, & marquée de ſept ou huit anneaux alternativement noirs & blancs ſur toute ſa longueur; les taches noires du cou

* La genette, en Eſpagnol, *genetta.*

Genette. Bellon, *Obſerv.* fol. 73.

Genetta. Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. 549.

Genetta vel *ginetta.* Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 201.

Muſtela caudâ annulis nigris albidiſque cinctâ. Genetta. Linn. *Syſt. nat.* edit. VI, pag. 5. *Genetta. Viverra caudâ annulatâ, corpore fulvo-nigricante maculato.* Syſt. nat. edit. X, pag. 45. *Nota.* Que du genre des *muſtela,* elle a paſſé dans celui des *viverra,* & qu'il en eſt ainſi de la plupart des autres animaux que cet Auteur, à chaque édition, change de genre ſans en donner aucune raiſon.

Muſtela caudâ ex annulis alternatim albidis & nigris variegatâ... Genetta. La genette. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 252.

ſont en forme de bandes, & l'on voit au-deſſous de chaque œil une marque blanche très-apparente. La genette a ſous la queue & dans le même endroit que les civettes, une ouverture ou ſac dans lequel ſe filtre une eſpèce de parfum, mais foible & dont l'odeur ne ſe conſerve pas: elle eſt un peu plus grande que la fouine, qui lui reſſemble beaucoup par la forme du corps, auſſi-bien que par le naturel & par les habitudes; ſeulement il paroît qu'on apprivoiſe la genette plus aiſément: Bellon dit en avoir vu dans les maiſons à Conſtantinople, qui étoient auſſi privées que des chats, & qu'on laiſſoit courir & aller par-tout, ſans qu'elles fiſſent ni mal ni dégât. On les a appelées *chats de Conſtantinople*, *chats d'Eſpagne*, *chats genette;* elles n'ont cependant rien de commun avec les chats, que l'art d'épier & de prendre les ſouris: c'eſt peut-être parce qu'on ne les trouve guère que dans le Levant & en Eſpagne qu'on leur a donné le ſurnom de leurs pays; car le nom même de *genette* ne vient point des langues anciennes, & n'eſt probablement qu'un nom nouveau pris de quelque lieu planté de genet, qui comme l'on ſait eſt fort commun en Eſpagne, où l'on appelle auſſi *genets* des chevaux d'une certaine race. Les Naturaliſtes prétendent que la genette n'habite que dans les endroits humides & le long des ruiſſeaux, & qu'on ne la trouve ni ſur les montagnes ni dans les terres arides. L'eſpèce n'en eſt pas nombreuſe, du moins elle n'eſt pas fort répandue; il n'y en

a point en France ni dans aucune autre province de l'Europe, à l'exception de l'Eſpagne & de la Turquie. Il lui faut donc un climat chaud pour ſubſiſter & ſe multiplier; néanmoins il ne paroît pas qu'elle ſe trouve dans les pays les plus chauds de l'Afrique & des Indes; car la foſſane, qu'on appelle *genette de Madagaſcar,* eſt une eſpèce différente, de laquelle nous parlerons ailleurs.

La peau de cet animal fait une fourrure légère & très-jolie; les manchons de genette étoient à la mode il y a quelques années, & ſe vendoient fort cher; mais comme l'on s'eſt aviſé de les contrefaire, en peignant de taches noires des peaux de lapins gris, le prix en a baiſſé des trois quarts & la mode en eſt paſſée.

ADDITION.

J'AI dit ci-deſſus que l'eſpèce de la genette n'eſt pas fort répandue, qu'il n'y en a point en France ni dans aucune province de l'Europe, à l'exception de l'Eſpagne & de la Turquie. J'ai été informé depuis, qu'il s'en trouve dans nos provinces méridionales, & qu'elles ſont aſſez communes en Poitou, où elles ſont connues ſous le nom de *genettes,* même par les payſans qui aſſurent qu'elles n'habitent que les endroits humides & le bord des ruiſſeaux *(a)*.

(a) Extrait des affiches du Poitou, du jeudi 10 février 1774.

M. l'abbé Roubaud, auteur de la gazette d'Agriculture & de plusieurs autres ouvrages utiles, est le premier qui ait annoncé au Public que cet animal existoit en France dans son état de liberté; il m'en a envoyé une, cette année 1775 au mois d'avril, qui avoit été tuée à Livray en Poitou, & c'est bien le même animal que la genette d'Espagne, à quelques variétés près dans les couleurs du poil. Il se trouve aussi des genettes dans les provinces voisines.

Depuis trente ans que j'habite la province de Rouergue, m'écrit M. Delpeche, j'ai toujours vu les paysans apporter des genettes mortes, sur-tout en hiver, chez un marchand, qui m'a dit qu'il y en avoit peu, mais qu'elles habitoient aux environs de la ville de Villefranche, & qu'elles demeuroient pendant l'hiver dans des terriers à peu-près comme les lapins. Je pourrois en envoyer de mortes s'il étoit nécessaire *(b)*.

Nous donnons ici la figure *(Voyez la planche)* d'une genette femelle, qui nous a paru différer assez de la précédente, pour mériter d'être décrite & dessinée. On la montroit à la foire Saint-Germain en 1772; elle étoit farouche & cherchoit à mordre; son maître la tenoit dans une cage ronde & étroite, en sorte qu'il étoit assez difficile de la dessiner: on ne la nourrissoit que de viande; elle avoit la physionomie & tous les principaux caractères de la genette précédente, la tête longue & fine, le

---

(b) Lettre de M. Delpeche, Maître ès-arts, à M. de Buffon; *Villefranche-de-Rouergue, 6 août 1771.*

museau alongé & avancé sur la mâchoire inférieure, l'œil grand, la pupille étroite, les oreilles rondes, le poil de la tête & du corps moucheté, la queue longue & velue; elle étoit un peu plus grosse que celle de la première, quoiqu'elle fût encore jeune, car elle avoit grandi considérablement en trois ou quatre mois; nous n'avons pu savoir de quel pays elle venoit; son maître l'avoit achetée à Londres sept ou huit mois auparavant: c'est un animal vif & sans cesse en mouvement, & qui ne se repose qu'en dormant.

Cette genette avoit vingt pouces de longueur, sur sept pouces & demi de hauteur; elle avoit le dessus du cou plus fourni de poil que l'autre genette, celui de tout le corps est aussi plus long; les anneaux circulaires de la queue sont moins distincts, & même il n'y a point d'anneaux du tout au-delà du tiers de la queue; les moustaches sont beaucoup plus grandes, noires, longues de deux pouces sept lignes, couchées sur les joues, & non droites & saillantes comme dans les chats ou les tigres; le nez noir & les narines très-arquées; au-dessus du nez s'étend une raie noire, qui se prolonge entre les yeux, laquelle est accompagnée de deux bandes blanchâtres; il y a une tache blanche au-dessus de l'œil, & une bande blanche au-dessous; les oreilles sont noires, mais plus alongées & moins larges à la base que les oreilles de la première genette; le poil du corps est d'un blanc-gris, mêlé de grands poils

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LA GENETTE.

De Seve del.

El^th Haussard Sculp.

LA GENETTE DE FRANCE.

noirs, dont le reflet paroît former des ondes noires; le dessus du dos est rayé & moucheté de noir; le reste du corps moucheté de même, mais d'un noir plus foible; le dessous du ventre blanc, les jambes & les cuisses noires, les pattes courtes; cinq doigts à chaque pieds, les ongles blancs & crochus; la queue longue de seize pouces, grosse de deux pouces à l'origine; dans le premier tiers de sa longueur, elle est de la couleur du corps, rayée de petits anneaux noirs assez mal terminés; les deux autres tiers de la queue sont tout noirs jusqu'à l'extrémité.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du bout du museau à l'angle extérieur de l'œil	//	1.	8.
Ouverture de l'angle à l'autre	//	//	9.
Distance entre les angles extérieurs des yeux	//	//	11.
Distance entre l'angle postérieur de l'œil à l'oreille.	//	//	11.
Longueur de l'oreille	//	1.	5.
Largeur à la base	//	1.	//

DU LOUP NOIR.

NOUS ne donnons la deſcription de cet animal que comme un ſupplément à celle du loup, car nous les croyons tous deux de la même eſpèce. Nous avons dit, dans l'hiſtoire du loup *(a)*, qu'il s'en trouve de tout blancs & de tout noirs dans le nord de l'Europe, & que ces loups noirs ſont plus grands que les autres : celui-ci eſt venu du Canada; il étoit noir ſur tout le corps, mais plus petit que notre loup; il avoit les oreilles un peu plus grandes, plus droites & plus éloignées l'une de l'autre, les yeux un peu plus petits, & qui paroiſſoient auſſi un peu plus éloignés que dans le loup commun. Ces différences ne ſont, à notre avis, que des variétés trop peu conſidérables pour ſéparer cet animal de l'eſpèce du loup; la différence la plus ſenſible eſt celle de la grandeur; mais, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, les animaux qui ſont communs aux deux continens, c'eſt-à-dire, ceux du nord de l'Europe & ceux de l'Amérique ſeptentrionale, diffèrent tous par la grandeur, & ce loup noir de Canada, plus petit que ceux de l'Europe, nous paroît ſeulement confirmer ce fait général; d'ailleurs comme il avoit été pris tout petit, & enſuite élevé à la chaîne, la contrainte ſeule a peut-être

(a) *Voyez* dans cette Hiſtoire Naturelle, l'article du *loup*.

ſuffi

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LOUP NOIR.

ſuffi pour l'empêcher de prendre tout ſon accroiſſement: nos loups ordinaires ſont auſſi plus petits & moins communs en Canada qu'en Europe, & les Sauvages en eſtiment fort la peau *(b)*; les loups noirs, les loups-cerviers, les renards y ſont en plus grand nombre. Cependant le renard noir y eſt auſſi fort rare; il a le poil infiniment plus beau que le loup noir, dont la peau ne peut faire qu'une fourrure aſſez groſſière.

Nous n'ajouterons rien de plus à la deſcription que M. Daubenton a faite de cet animal que nous avons vu vivant, & qui nous a paru reſſembler au loup, non-ſeulement par la figure, mais par le naturel, n'étant devenu déprédateur qu'avec l'âge *(c)*, & n'ayant, comme le loup, qu'une férocité ſans courage qui le rendoit lâche au combat quoiqu'il y fût exercé.

(b) Voyage de Sagard Théodat; *Paris, 1632, page 307.*

(c) *Voyez* dans cette Hiſtoire Naturelle, l'article du *Loup.*

L'ONDATRA* ET LE DESMAN**.

L'ONDATRA ET LE DESMAN ſont deux animaux qu'il ne faut pas confondre, quoiqu'on les ait appelés tous deux *rats muſqués*, & qu'ils aient quelques caractères communs; il faut auſſi les diſtinguer du pilori ou rat muſqué des Antilles; ces trois animaux ſont d'eſpèces & de climats différens. L'ondatra ſe trouve en Canada, le deſman en Lapponie, en Moſcovie, & le pilori à la Martinique & dans les autres iſles Antilles.

L'ondatra ou rat muſqué de Canada diffère du deſman en ce qu'il a les doigts des pieds tous ſéparés les uns des autres, les yeux très-apparens & le muſeau fort

* *Ondatra* chez les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale. *Rat muſqué de Canada.*

Rat muſqué. Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1726, page 323.*

** *Deſman* en Suède. *Rat muſqué de Moſcovie.*

Mus aquaticus Cluſii exotic. auct. pag. 373.

Mus aquatilis Cluſii. Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 448.

Mus aquaticus exoticus Cluſii. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 217.

Mus aquaticus Cluſii. Muſeum Wormianum, pag. 334.

Animal ex Moſcoviâ. Ruper, Beſler, Gazophyl. *Tab. XV.*

Caſtor caudâ verticaliter planâ, digitis omnibus membranis inter ſe connexis. . . . . . Mus moſchiferus. Le rat muſqué. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 135.

court; au lieu que le desman ou rat musqué de Moscovie a les pieds de derrière réunis par une membrane *(a)*, les yeux extrêmement petits, le museau prolongé comme la musaraigne. Tous deux ont la queue plate & ils diffèrent du pilori ou rat musqué des Antilles, par cette conformation & par plusieurs autres caractères *(b)*; le pilori a la queue assez courte, cylindrique *(c)* comme celle des autres rats, au lieu que l'ondatra & le desman l'ont tous deux fort longue. L'ondatra ressemble par la tête au rat d'eau, & le desman à la musaraigne.

(a) Oculi exigui & vix conspicui . . . . . Digiti majores membranis connexi ad commodiùs natandum, rostri pars superior firma, prominulâ & penè unciam longâ, nigricans eâque formâ prædita, ut instar suis aut talpæ terram vertere possit. Clusii exotic. auct. *pag. 375.*

(b) Les rats musqués des Antilles que nos François appellent *piloris*, font le plus souvent leurs retraites dans les trous de la terre comme les lapins, aussi ils sont presque de la même grosseur, mais pour la figure ils n'ont rien de celle des gros rats qu'on voit ailleurs, sinon que la plupart ont le poil du ventre blanc comme les glirons, & celui du reste du corps noir ou tanné : ils exhalent une odeur musquée qui abat le cœur & qui parfume si fort l'endroit de leur retraite qu'il est fort aisé de les discerner. *Histoire naturelle des Antilles; Roterdam, 1658, page 124.*

(c) Les piloris sont une espèce de rats de bois deux ou trois fois plus gros que les rats ordinaires; ils sont presque blancs, leur queue est fort courte; ils sentent le musc extraordinairement. *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique; Paris, 1722, tome I, page 438.* — Les piloris se trouvent à la Martinique & dans quelques autres îles des Antilles : ce sont des rats musqués de même forme que les rats d'Europe, mais

On trouve dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1725*, une defcription très-ample & très-bien faite de l'ondatra fous le nom de *rat mufqué*. M. Sarrafin, Médecin du Roi à Québec & Correfpondant de l'Académie, s'eft occupé à difféquer un grand nombre de ces animaux dans lefquels il a obfervé des chofes fingulières. Nous ne pouvons pas douter, en comparant fa defcription avec la nôtre, que ce rat mufqué de Canada, dont il a donné la defcription, ne foit notre ondatra, c'eft-à-dire, l'animal dont nous donnons ici la figure *(Voyez la planche)*.

L'ondatra eft de la groffeur d'un petit lapin & de la forme d'un rat; il a la tête courte & femblable à celle du rat d'eau, le poil luifant & doux avec un duvet fort épais au-deffous du premier poil, à peu-près comme le caftor; il a la queue longue & couverte de petites écailles comme celles des autres rats, mais elle eft d'une forme différente; la queue des rats communs eft à peu-près cylindrique, & diminue de groffeur depuis l'origine jufqu'à l'extrémité; celle du rat mufqué eft fort aplatie

---

d'une fi prodigieufe grandeur que quatre de nos rats ne pèfent pas un pilori. . . . Ils nichent jufque dans les cafes, mais ne peuplent pas tant que les autres rats communs. . . . . . Ces piloris font naturels dans l'île de la Martinique & non pas les autres rats communs qui n'ont paru que depuis quelques années qu'elle eft fréquentée des navires, &c. *Hiftoire générale des Antilles, par le père du Tertre; Paris, 1667, tome II, page 302.*

vers la partie du milieu juſqu'à l'extrémité, & un peu plus arrondie au commencement, c'eſt-à-dire, à l'origine; les faces aplaties ne ſont pas horizontales, mais verticales, en ſorte qu'il ſemble que la queue ait été ſerrée & comprimée des deux côtés dans toute ſa longueur; les doigts des pieds ne ſont pas réunis par des membranes, mais ils ſont garnis de longs poils aſſez ſerrés qui ſuppléent en partie l'effet de la membrane & donnent à l'animal plus de facilité pour nager. Il a les oreilles très-courtes & non pas nues comme le rat domeſtique, mais bien couvertes de poil en dehors & en dedans, les yeux grands & de trois lignes d'ouverture; deux dents inciſives d'environ un pouce de long dans la mâchoire inférieure, & deux autres plus courtes dans la mâchoire ſupérieure: ces quatre dents ſont très-fortes & lui ſervent à ronger & à couper le bois.

Les choſes ſingulières que M. Sarraſin a obſervées dans cet animal, ſont, 1.° la force & la grande expanſion du muſcle *peaucier* qui fait que l'animal, en contractant ſa peau, peut reſſerrer ſon corps & le réduire à un plus petit volume; 2.° la ſoupleſſe des fauſſes côtes qui permet cette contraction du corps, laquelle eſt ſi conſidérable que le rat muſqué paſſe dans des trous où des animaux beaucoup plus petits ne peuvent entrer; 3.° la manière dont s'écoulent les urines dans les femelles, car l'urètre n'aboutit point, comme dans les autres quadrupèdes, au-deſſous du clitoris, mais à

une éminence velue ſituée ſur l'os pubis; & cette éminence a un orifice particulier qui ſert à l'éjection des urines: organiſation ſingulière qui ne ſe trouve que dans quelques eſpèces d'animaux, comme les rats & les ſinges dont les femelles ont trois ouvertures. On a obſervé que le caſtor eſt le ſeul des quadrupèdes dans lequel les urines & les excrémens aboutiſſent également à un réceptacle commun qu'on pourroit comparer au cloaque des oiſeaux : les femelles des rats & des ſinges ſont peut-être les ſeules qui aient le conduit des urines & l'orifice par où elles s'écoulent, abſolument ſéparés des parties de la génération; cette ſingularité n'eſt que dans les femelles, car dans les mâles de ces mêmes eſpèces l'urètre aboutit à l'extrémité de la verge, comme dans toutes les autres eſpèces de quadrupèdes. M. Sarraſin obſerve, 4.° que les teſticules qui, comme dans les autres rats, ſont ſitués des deux côtés de l'anus, deviennent très-gros dans le temps du rut pour un animal auſſi petit; *gros*, dit-il, *comme des noix muſcades;* mais qu'après ce temps ils diminuent prodigieuſement & ſe réduiſent au point de n'avoir pas plus d'une ligne de diamètre; que non-ſeulement ils changent de volume, de conſiſtance & de couleur, mais même de ſituation d'une manière marquée; il en eſt de même des véſicules ſéminales, des vaiſſeaux déférens, &c. toutes ces parties de la génération s'oblitèrent preſque entièrement après la ſaiſon des amours: les teſticules, qui dans ce

temps étoient au-dehors & fort proéminens, rentrent dans l'intérieur du corps; ils ſont attachés à la membrane adipeuſe, ou plutôt ils y ſont enclavés, ainſi que les autres parties dont nous venons de parler; cette membrane s'étend & s'augmente par la ſurabondance de la nourriture juſqu'au temps du rut: les parties de la génération qui ſemblent être des appendices de cette membrane ſe développent, s'étendent, ſe gonflent & acquièrent alors toutes leurs dimenſions; mais lorſque cette ſurabondance de nourriture eſt épuiſée par des coïts réitérés, la membrane adipeuſe qui maigrit ſe reſſerre, ſe contracte & ſe retire peu-à-peu du côté des reins; en ſe retirant elle entraîne avec elle les vaiſſeaux déférens, les véſicules ſéminales, les épididymes & les teſticules qui deviennent légers, vides & ridés au point de n'être plus reconnoiſſables; il en eſt de même des véſicules ſéminales qui, dans le temps de leur gonflement, ont un pouce & demi de longueur & enſuite ſont réduites, ainſi que les teſticules, à une ou deux lignes de diamètre; 5.° les follécules qui contiennent le muſc ou le parfum de cet animal ſous la forme d'une humeur laiteuſe, & qui ſont voiſins des parties de la génération, éprouvent auſſi les mêmes changemens; ils ſont très-gros, très-gonflés, & leur parfum très-fort, très-exalté, & même très-ſenſible à une aſſez grande diſtance dans le temps des amours; enſuite ils ſe rident, ils ſe flétriſſent & enfin s'oblitèrent en entier.

Ce changement dans les follécules qui contiennent le parfum, ſe fait plus promptement & plus complétement que celui des parties de la génération; ces follécules qui ſont communs aux deux ſexes, contiennent un lait fort abondant au temps du rut; ils ont des vaiſſeaux excrétoires qui aboutiſſent dans le mâle à l'extrémité de la verge & vers le clitoris dans la femelle, & cette ſecrétion ſe fait & s'évacue à peu-près au même endroit que l'urine dans les autres quadrupèdes.

Toutes ces ſingularités, qui nous ont été indiquées par M. Sarraſin, étoient dignes de l'attention d'un habile Anatômiſte, & l'on ne peut aſſez le louer des ſoins réitérés qu'il s'eſt donnés pour conſtater ces eſpèces d'accidens de la Nature, & pour voir ces changemens dans toutes leurs périodes. Nous avons déjà parlé de changemens & d'altérations à peu-près ſemblables à celles-ci dans les parties de la génération du rat d'eau, du campagnol & de la taupe. Voilà donc des animaux quadrupèdes qui, par tout le reſte de la conformation, reſſemblent aux autres quadrupèdes, deſquels cependant les parties de la génération ſe renouvellent & s'oblitèrent chaque année à peu-près comme les laitances des poiſſons & comme les vaiſſeaux ſéminaux du calmar dont nous avons décrit les changemens, l'anéantiſſement & la reproduction *(d)*: ce ſont-là de ces nuances par

(d) Voyez le volume de la génération des Animaux de cette Hiſt. Natur.

lesquelles

leſquelles la Nature rapproche ſecrettement les êtres qui nous paroiſſent les plus éloignés, de ces exemples rares, de ces *inſtances* ſolitaires qu'il ne faut jamais perdre de vue, parce qu'elles tiennent au ſyſtème général de l'organiſation des êtres, & qu'elles en réuniſſent les points les plus éloignés. Mais ce n'eſt point ici le lieu de nous étendre ſur les conſéquences générales qu'on peut tirer de ces faits ſinguliers, non plus que ſur les rapports immédiats qu'ils ont avec notre théorie de la génération; un eſprit attentif les ſentira d'avance, & nous aurons bientôt occaſion de les préſenter avec plus d'avantage en les réuniſſant à la maſſe totale des autres faits qui y ſont relatifs.

Comme l'ondatra eſt du même pays que le caſtor, que comme lui il habite ſur les eaux, qu'il eſt en petit à peu-près de la même figure, de la même couleur & du même poil, on les a ſouvent comparés l'un à l'autre; on aſſure même qu'au premier coup-d'œil on prendroit un vieux ondatra pour un caſtor qui n'auroit qu'un mois d'âge; ils diffèrent cependant aſſez par la forme de la queue pour qu'on ne puiſſe s'y méprendre; elle eſt ovale & plate horizontalement dans le caſtor; elle eſt très-alongée & plate verticalement dans l'ondatra; au reſte ces animaux ſe reſſemblent aſſez par le naturel & l'inſtinct; les ondatras, comme les caſtors, vivent en ſociété pendant l'hiver; ils font des petites cabanes d'environ deux pieds & demi de diamètre, & quelquefois plus

grandes, où ils ſe réuniſſent pluſieurs familles enſemble; ce n'eſt point, comme les marmottes, pour y dormir pendant cinq ou ſix mois, c'eſt ſeulement pour ſe mettre à l'abri de la rigueur de l'air: ces cabanes ſont rondes & couvertes d'un dôme d'un pied d'épaiſſeur; des herbes, des joncs entrelacés & mêlés avec de la terre graſſe qu'ils pétriſſent avec les pieds, ſont leurs matériaux. Leur conſtruction eſt impénétrable à l'eau du ciel, & ils pratiquent des gradins en dedans pour n'être pas gagnés par l'inondation de celle de la terre; cette cabane, qui leur ſert de retraite, eſt couverte pendant l'hiver de pluſieurs pieds de glaces & de neiges ſans qu'ils en ſoient incommodés Ils ne font pas de proviſions pour vivre comme les caſtors, mais ils creuſent des puits & des eſpèces de boyaux au-deſſous & à l'entour de leur demeure pour chercher de l'eau & des racines; ils paſſent ainſi l'hiver fort triſtement quoiqu'en ſociété, car ce n'eſt pas la ſaiſon de leurs amours: ils ſont privés pendant tout ce temps de la lumière du ciel; auſſi lorſque l'haleine du printemps commence à diſſoudre les neiges & à découvrir les ſommets de leurs habitations, les Chaſſeurs en ouvrent le dôme, les offuſquent bruſquement de la lumière du jour, & aſſomment ou prennent tous ceux qui n'ont pas eu le temps de gagner les galeries ſouterraines qu'ils ſe ſont pratiquées & qui leur ſervent de derniers retranchemens où on les ſuit encore, car leur peau eſt précieuſe &

leur chair n'eſt pas mauvaiſe à manger. Ceux qui échappent à la main du Chaſſeur, quittent leur habitation à peu-près dans ce temps; ils ſont errans pendant l'été, mais toujours deux à deux, car c'eſt le temps des amours: ils vivent d'herbes & ſe nourriſſent largement des productions nouvelles que leur offre la ſurface de la terre; la membrane adipeuſe s'étend, s'augmente, ſe remplit par la ſurabondance de cette bonne nourriture; les follécules ſe renouvellent, ſe rempliſſent auſſi; les parties de la génération ſe dérident, ſe gonflent; & c'eſt alors que ces animaux prennent une odeur de muſc ſi forte qu'elle n'eſt pas ſupportable; cette odeur ſe fait ſentir de loin, & quoique ſuâve *(e)* pour les Européens, elle déplaît ſi fort aux Sauvages qu'ils ont appelé *puante* une rivière ſur les bords de laquelle habitent en grand nombre ces rats muſqués qu'ils appellent auſſi *rats puants*.

(e) Le rat muſqué de l'Amérique ſeptentrionale eſt un peu plus gros & un peu plus long que le rat d'eau de France; ſon élément eſt l'eau, mais il ne laiſſe pas d'aller quelquefois à terre: il a la queue plate, elle eſt de huit ou dix pouces de long, de la largeur d'un doigt, couverte de petites écailles noires; la peau rouſſe, couleur de minime-brun, le poil en eſt fort fin, aſſez long: il porte des rognons proche les teſticules qui ont l'odeur de muſc très-agréable, & n'eſt point incommode à tous ceux à qui le muſc donne des incommodités. Si on les tue l'hiver, pendant que la peau eſt bonne pour fourrer, les rognons ne ſentent rien; au printemps ils commencent à prendre leur ſenteur qui dure juſqu'à l'automne.... Pour la chair elle n'a point le goût de

Ils produiſent une fois par an, & cinq ou ſix petits à la fois ; la durée de la geſtation n'eſt pas longue, puiſqu'ils n'entrent en amour qu'au commencement de l'été, & que les petits ſont déjà grands au mois d'Octobre lorſqu'il faut ſuivre leurs père & mère dans la cabane qu'ils conſtruiſent de nouveau tous les ans ; car on a remarqué qu'ils ne reviennent point à leurs anciennes habitations. Leur voix eſt une eſpèce de gémiſſement que les Chaſſeurs imitent pour les piper & pour les faire approcher ; leurs dents de devant ſont ſi fortes & ſi propres à ronger, que quand on enferme un de ces animaux dans une caiſſe de bois dur, il y fait en très-peu de temps un trou aſſez grand pour en ſortir ; & c'eſt encore une de ces facultés naturelles qu'il a commune avec le caſtor, que nous n'avons pu garder enfermé qu'en doublant de fer-blanc la porte de ſa loge. L'ondatra ne nage ni auſſi vîte ni auſſi long-temps que le caſtor ; il va plus ſouvent à terre, il ne court pas bien & marche encore plus mal en ſe berçant à peu-près comme une oye. Sa peau conſerve une odeur de muſc qui fait qu'on

---

muſc, elle eſt excellente à manger. *Deſcription de l'Amérique ſeptentrionale, par Denys; Paris, 1672, tome II, page 258.* — Les rats muſqués de Canada répandent une odeur admirable ; la civette & la gazelle n'exhalent rien de ſi fort ni de ſi doux. *Voyage de la Hontan; la Haye, 1706, tome I, page 95.* — Les Sauvages de l'Amérique n'aiment point l'odeur que répand le rat muſqué, ils lui ont même donné le nom de *puant,* tant cette odeur leur déplaît. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1725, page 327.*

ne s'en ſert pas volontiers pour fourrure, mais on emploie le ſecond poil ou duvet dans la fabrique des chapeaux.

Ces animaux ſont peu farouches, & en les prenant petits on peut les apprivoiſer aiſément; ils ſont même très-jolis lorſqu'ils ſont jeunes; leur queue longue & preſque nue, qui rend leur figure déſagréable, eſt fort courte dans le premier âge: ils jouent innocemment & auſſi leſtement que des petits chats; ils ne mordent point *(f)*, & on les nourriroit aiſément ſi leur odeur n'étoit point incommode. L'ondatra & le deſman ſont au reſte les ſeuls animaux des pays ſeptentrionaux qui donnent du parfum; car l'odeur du *caſtoreum* eſt très-déſagréable, & ce n'eſt que dans les climats chauds qu'on trouve les animaux qui fourniſſent le vrai muſc, la civette & les autres parfums.

Le deſman ou rat muſqué de Moſcovie nous offriroit peut-être des ſingularités remarquables & analogues à celles de l'ondatra, mais il ne paroît pas qu'aucun

(f) Les rats muſqués de Canada, que les Hurons appellent *ondathra*, paiſſent l'herbe ſur terre & le blanc des joncs autour des lacs & des rivières; il y a plaiſir à les voir manger & faire leurs petits tours quand ils ſont jeunes. J'en avois un très-joli; je le nourriſſois du blanc des joncs & d'une certaine herbe ſemblable au chien-dent: je faiſois de ce petit animal tout ce que je voulois, ſans qu'il me mordît aucunement, auſſi n'y ſont-ils pas ſujets. *Voyage de Sagard Theodat; Paris, 1632, pages 322 & 323. NOTA.* Que la plante dont M. Sarraſin dit que le rat muſqué ſe nourrit le plus volontiers eſt le *calumus aromaticus.*

Naturaliſte ait été à portée de l'examiner vivant, ni de le diſſéquer ; nous ne pouvons parler nous-mêmes que de ſa forme extérieure, celui qui eſt au Cabinet du Roi ayant été envoyé de Lapponie dans un état de deſſèchement qui n'a pas permis d'en faire la diſſection ; je n'ajouterai donc à ce que j'en ai déjà dit que le ſeul regret de n'en pas ſavoir davantage.

De Seve. del. Baron Sculp.

L'ONDATRA.

De Seve delin.   C. Baquoy Sculp.

LE DESMAN.

LE POLATOUCHE*.

Nous avons mieux aimé conſerver à cet animal le nom qu'il porte dans ſon pays natal, que d'adopter les noms vagues & précaires que lui ont donnés les Naturaliſtes; ils l'ont appelé *rat volant*, *écureuil volant*, *loir volant*, *rat de Pont*, *rat de Scythie*, *&c.* Nous exclurons tant que nous pourrons de l'Hiſtoire Naturelle

* Le polatouche. *Polatucha*, nom de cet animal en Ruſſie, que nous avons adopté; *letaga* en Moſcovie; *wiewiorka*, *lataiaca* en Pologne; *ſahoueſquanta* chez les Sauvages du Canada; *aſſapanick* & *quimichpatlan* chez les Indiens des autres parties du nord & de l'oueſt de l'Amérique.

Mus ponticus aut ſcythicus, *ſciuruſve alius*, *quem volantem cognominant*. Geſner, *Icon. quadrup.* pag. 111.

Sciurus Americanus volans. Flying Squirrel, Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 215.

Flying Squirrel, *Tranſact. Philoſoph. ann. 1733*, pag. 35.

Écureuil-volant. Cateſby, *Hiſtoire naturelle de la Caroline, tome II, pages 76 & 77.*

Sciurus volans. Seba, *vol. I, pag. 67, Tab. 41, fig. 3.*

Sciurus hypocondriis prolixis volitans. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 67; edit. VI, pag. 9; edit. X, pag. 64.

Sciurus obſcurè cinereus aut rufeſcens, cute ab anticis cruribus ad poſtica, membranæ in modum extenſæ, volans.... Sciurus volans. L'écureuil-volant. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 157.

The Flying Squirrel, Edwards, *Hiſt. of. Birds, part. IV, pag. 191*, où l'on en voit une aſſez bonne figure.

ces dénominations composées, parce que la liste de la Nature, pour être vraie, doit être tout aussi simple qu'elle. Le polatouche est d'une espèce particulière qui se rapproche seulement par quelques caractères de celles de l'écureuil, du loir & du rat; il ne ressemble à l'écureuil que par la grosseur des yeux & par la forme de la queue, qui cependant n'est ni aussi longue, ni fournie d'aussi longs poils; il approche plus du loir par la figure du corps, par celle des oreilles qui sont courtes & nues, par les poils de la queue qui sont de la même forme & de la même grandeur que ceux du loir; mais il n'est pas comme lui sujet à l'engourdissement par l'action du froid. Le polatouche n'est donc ni écureuil, ni rat, ni loir, quoiqu'il participe un peu de la nature de tous trois.

M. Klein est le premier qui ait donné une description exacte de cet animal dans les Transactions Philosophiques, *année 1733*. Il étoit cependant connu long-temps auparavant; on le trouve également dans les parties septentrionales de l'ancien & du nouveau continent *(a)*; il est

(a) Les Hurons du Canada ont de trois sortes d'écureuils... Les plus estimés sont les écureuils-volans, nommés *sahouesquanta,* qui ont la couleur cendrée, la tête un peu grosse & sont munis d'une panne qui leur prend des deux côtés d'une patte de derrière à celle de devant, lesquelles ils étendent quand ils veulent voler.... Ils produisent trois ou quatre petits, &c. *Voyage du pays des Hurons, par Sagard Theodat, pages 305 & 306.* — Il y a un autre petit animal que les Indiens

il eſt ſeulement plus commun en Amérique qu'en Europe où il ne ſe trouve que rarement & dans quelques provinces du Nord, telles que la Lithuanie & la Ruſſie. Ce petit animal habite ſur les arbres comme l'écureuil; il va de branches en branches, & lorſqu'il ſaute pour paſſer d'un arbre à un autre ou pour traverſer un eſpace conſidérable, ſa peau qui eſt lâche & pliſſée ſur les côtés du corps, ſe tire au-dehors, ſe bande & s'élargit par la direction contraire des pattes de devant qui s'étendent en avant, & de celles de derrière qui s'étendent en arrière dans le mouvement du ſaut. La peau ainſi tendue & tirée en dehors de plus d'un pouce, augmente d'autant la ſurface du corps ſans en accroître la maſſe, & retarde par conſéquent l'accélération de la chute, en ſorte que d'un ſeul ſaut l'animal arrive à une aſſez grande diſtance; ainſi ce mouvement n'eſt point un vol comme celui des

---

Indiens de Virginie appellent *aſſapanick*, & les Anglois *eſcurieu-volant*, lequel en élargiſſant les jambes & étendant la peau, comme ſi c'étoit des ailes, vole par fois trente ou quarante verges de dix pieds de long. *Hiſtoire du nouveau monde, par Jean de Laët; Leyde, 1640, liv. III, page 88.* — Les écureuils-volans ſont de la groſſeur d'un gros rat, couleur de gris-blanc: ils ſont auſſi endormis que les autres ſont éveillés; on les appelle *volans* parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en forme d'aile lorſqu'ils ſont ces petits vols. *Voyage de la Hontan, tome II, page 42.* — Les écureuils-volans viennent du nord de l'Amérique, mais on en a depuis peu trouvé en Pologne. *Voyez* Edwards, *nat. Hiſt. of Birds, pag. 191;* & Cateſby, *Hiſt. nat. de la Carol. tome II, pages 76 & 77.*

oiſeaux, ni un voltigement comme celui des chauve-ſouris, qui ſe font tous deux en frappant l'air par des vibrations réitérées; c'eſt un ſimple ſaut dans lequel tout dépend de la première impulſion dont le mouvement eſt ſeulement prolongé & ſubſiſte plus long-temps, parce que le corps de l'animal, préſentant une plus grande ſurface à l'air, éprouve une plus grande réſiſtance & tombe plus lentement. Cet effet mécanique d'une organiſation particulière & le jeu de cette extenſion ſingulière de la peau, n'appartiennent qu'au polatouche, & ne ſe trouvent dans aucun autre animal; ce ſeul caractère ſuffiroit donc pour le diſtinguer de tous les autres écureuils, rats ou loirs; mais les choſes même les plus ſingulières de la Nature, ſont-elles jamais uniques! devroit-on s'attendre à trouver dans le même genre un autre animal avec une pareille peau, & dont les prolongemens s'étendent non-ſeulement d'une jambe à l'autre, mais de la tête à la queue. Cet animal, dont la figure & la deſcription nous ont été données par Seba *(b)* ſous le nom d'*écureuil-volant* de Virginie, paroît aſſez différent du polatouche pour conſtituer une autre eſpèce; cependant nous ne nous preſſerons pas de prononcer ſur ſa nature, il eſt probable que c'eſt un animal dont l'eſpèce eſt réellement exiſtante & différente de celle du polatouche; mais ce pourroit être auſſi une ſimple variété

(b) Seba, *vol. I, pag. 72, Tab. 44, fig. n.° 3.*

dans cette eſpèce, & peut-être enfin n'eſt-ce qu'une production accidentelle ou une monſtruoſité; car aucun Voyageur, aucun Naturaliſte n'a fait mention de cet animal; *Seba* eſt le ſeul qui l'ait vu dans le cabinet de *Vincent*, & je me défie toujours de ces deſcriptions faites dans des cabinets d'après des animaux que ſouvent on ajuſte pour les rendre plus extraordinaires.

Nous avons vu & gardé long-temps le polatouche vivant; il a été bien indiqué par les Voyageurs; Sagard Théodat *(c)*, Jean de Laët *(d)*, Fernandès *(e)*, la Hontan *(f)*, Denys *(g)* en ont tous fait mention, ainſi que

---

(c) Voyage au pays des Hurons, par Sagard Théodat, *pag. 305.*

(d) Hiſtoire du nouveau monde, par Jean de Laët, *pag. 88.*

(e) Quimichpatlan ſeu mus volans fuſco pilo nigroque promiſcuè tegitur qui prope brachia & crura eſt prolixior ac parvarum alarum formâ..... Eſt autem cœteris minor, parvo & murino capite, magnis auriculis, &c. Fernand. *Hiſt. nov. Hiſp.* pag. 9. *NOTA.* Que cet Auteur ſe trompe en ce qu'il dit que ce ſont de longs poils qui lui tiennent lieu d'ailes, au lieu que ce ſont en effet des prolongemens de la peau.

(f) Voyage de la Hontan, *tome II, page 42.*

(g) Les écureuils-volans ont le poil un peu plus noir que ceux de France; ils ont des ailes qui les prennent du train de derrière à celui de devant, qui s'ouvrent de la largeur de deux bons doigts; c'eſt une petite toile fort mince, couverte deſſus d'un petit poil follet: toute ſa volée ne peut aller qu'à trente ou quarante pas; mais s'il vole d'un arbre à un autre, il volera bien le double. *Deſcription géographique de l'Amérique ſeptentrionale, par Denys; Paris, 1672, tome II, pages 331 & 332.*

M.rs Catesby *(h)*, Dumont *(i)*, le Page du Pratz *(k)*, &c. & M.rs Klein, Seba & Edwards en ont donné de bonnes descriptions avec la figure. Ce que nous avons vu nous-mêmes de cet animal s'accorde très-bien avec ce qu'ils en disent; communément il est plus petit que l'écureuil; celui que nous avons eu ne pesoit guère que deux onces, c'est-à-dire, autant qu'une chauve-souris de la moyenne espèce, & l'écureuil pèse huit ou neuf onces. Cependant il y en a de plus grands; nous avons une peau de polatouche, qui ne peut provenir que d'un animal plus grand que le polatouche ordinaire.

Le polatouche approche, en quelque sorte de la chauve-souris par cette extension de la peau qui, dans

---

(h) Catesby, *Histoire Naturelle de la Caroline, page 76.*

(i) Les écureuils sont fort communs à la Louisiane, où l'on en distingue de deux sortes; les uns sont en tout semblables à ceux que nous connoissons en France; les seconds sont d'une couleur un peu plus cendrée, & ont à leurs deux pattes de devant une espèce de peau ou de membrane, au moyen de laquelle ils peuvent s'élancer d'un arbre à un autre à une distance assez éloignée, &c. *Mémoire sur la Louisiane, par Dumont, pages 81 & 82.*

(k) Les écureuils-volans sont ainsi nommés parce qu'ils sautent d'un arbre à un autre à la distance de vingt-cinq à trente pieds & plus; leur poil est d'un cendré-foncé: cet animal est de la grosseur d'un rat; ses pattes de derrière tiennent à celles de devant par deux membranes qui le soutiennent en l'air lorsqu'il saute, de sorte qu'il paroît voler, mais il va toujours en baissant, &c. *Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 98.*

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE POLATOUCHE.

Buvé l'Amériquain delin. Menil sculp.

LE PALATOUCHE *le prolongement de la peau étendue vûe par le dos.*

Buvel Ameriquain delin.
Menil sculp.

LE POLATOUCHE *le prolongement de la peau étendue vue par dessous.*

le ſaut, réunit les jambes de devant à celles de derrière, & qui lui ſert à ſe ſoutenir en l'air: il paroît auſſi lui reſſembler un peu par le naturel, car il eſt tranquille &, pour ainſi dire, endormi pendant le jour; il ne prend de l'activité que le ſoir. Il eſt très-facile à apprivoiſer, mais il eſt en même temps ſujet à s'enfuir, & il faut le garder dans une cage ou l'attacher avec une petite chaîne: on le nourrit de pain, de fruits, de graines, il aime ſur-tout les boutons & les jeunes pouſſes du pin & du bouleau; il ne cherche point les noix & les amandes comme les écureuils; il ſe fait un lit de feuilles dans lequel il s'enſevelit & où il demeure tout le jour, il n'en ſort que la nuit & quand la faim le preſſe. Comme il a peu de vivacité, il devient aiſément la proie des martes & des autres animaux qui grimpent ſur les arbres, auſſi l'eſpèce ſubſiſtante eſt-elle en très-petit nombre, quoiqu'il produiſe ordinairement trois ou quatre petits.

ADDITION.

M. Vosmaer, dit qu'il a vu deux petits polatouches vivans, mais qu'ils n'ont pas vécu long-temps à la Ménagerie de Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Prince d'Orange.

Ils dormoient, dit-il, preſque toute la journée; quand on les pouſſoit vivement, ils faiſoient bien un petit ſaut comme pour voler, mais ils s'eſquivoient d'abord avec frayeur, car

ils ſont peureux; ils aiment beaucoup la chaleur, & ſi on les découvroit, ils ſe fourroient au plus vîte ſous de la laine qu'on leur donnoit pour ſe coucher; leur nourriture étoit du pain trempé, des fruits, &c. qu'ils mangeoient de la même façon que les écureuils, avec leurs pattes de devant & aſſis ſur leur derrière: à l'approche de la nuit on les voyoit plus en mouvement; la différence du climat influe certainement beaucoup dans le changement de nature de ces petits animaux qui paroiſſent fort délicats *(l)*.

Ce que je viens de citer, d'après M. Voſmaër, eſt très-conforme à ce que j'ai vu moi-même ſur pluſieurs de ces petits animaux; j'en ai encore actuellement un (17 mars 1775), vivant dans une cage, au fond de laquelle eſt une petite cabane faite exprès; il ſe tient tout le jour fourré dans du coton, & n'en ſort guère que le ſoir pour prendre ſa nourriture; il a un très-petit cri, comme une ſouris, qu'il ne fait entendre que quand on le force à ſortir de ſon coton; il mord même aſſez ſerré, quoique ſes dents ſoient très-petites; ſon poil eſt de la plus grande fineſſe au toucher; on a de la peine à lui faire étendre ſes membranes, il faut pour cela le jucher haut & l'obliger à tomber, ſans quoi il ne les développe pas; ce qu'il y a de plus ſingulier dans cet animal, c'eſt qu'il paroît extrêmement frilleux, & je ne conçois pas comment il peut ſe garantir du froid

---

(l) Deſcription d'un écureuil-volant, *par M. Voſmaër, page 9; Amſterdam, 1767.*

pendant l'hiver, dans les climats ſeptentrionaux, puiſqu'en France ſi on ne le tenoit pas dans la chambre, & qu'on ne lui donnât pas de la laine ou du coton pour ſe coucher & même pour s'envelopper, il périroit en peu de temps.

LE PETIT-GRIS*.

ON trouve dans les parties ſeptentrionales de l'un & de l'autre continent, l'animal que nous donnons ici ſous le nom de *petit-gris;* il reſſemble beaucoup à l'écureuil, & n'en diffère à l'extérieur que par les caractères ſuivans: il eſt plus grand que l'écureuil; il n'a pas le poil roux, mais d'un gris plus ou moins foncé; les oreilles ſont dénuées de ces longs poils, qui ſurmontent l'extrémité de celles de l'écureuil. Ces différences qui ſont conſtantes, paroiſſent ſuffiſantes pour conſtituer une eſpèce particulière à laquelle nous avons donné le nom de *petit-gris*, parce que l'on connoît ſous ce même nom la fourrure de cet animal. Pluſieurs Auteurs prétendent que les petits-gris d'Europe ſont différens de ceux d'Amérique; que ces petits-gris d'Europe ſont des écureuils de l'eſpèce commune, dont la ſaiſon change ſeulement la couleur dans le climat de notre nord. Sans vouloir nier abſolument ce dernier fait, qui cependant ne nous

* *Petit-gris*, nom que nous avons donné à cet animal qu'on appelle *écureuil gris, grand écureuil gris, écureuil du Canada, écureuil de Virginie.*

Sciurus Virginianus cinereus major. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 215.

Grand écureuil gris. Cateſby, *Hiſtoire naturelle de la Caroline, tome II, page 74.*

Sciurus cinereus, auriculis ex albo flavicantibus..... Sciurus Virginianus. L'écureuil de Virginie. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 153.

paroît

paroît pas assez constaté : nous regardons le petit-gris d'Europe & celui d'Amérique comme le même animal, & comme une espèce distincte & séparée de celle de l'écureuil commun ; car on trouve dans l'Amérique septentrionale & dans le nord de l'Europe nos écureuils, ils y sont de la même grosseur & de la même couleur, c'est-à-dire, d'un rouge ou roux plus ou moins vif ; selon la température du pays ; & en même temps on y voit d'autres écureuils qui sont plus grands, & dont le poil est gris ou noirâtre dans toutes les saisons. D'ailleurs la fourrure de ces petits-gris est beaucoup plus fine & plus douce que celle de nos écureuils ; ainsi nous croyons pouvoir assurer que ce sont des animaux dont les différences étant constantes, les espèces quoique voisines, ne se sont pas mêlées, & doivent par conséquent avoir chacune leur nom. M. Regnard *(a)* dit affirmativement

---

(a) Ces petits-gris sont ce que nous appelons *écureuils* en France, qui changent leur couleur rousse lorsque l'hiver & les neiges leur en font prendre une grise ; plus ils sont avant vers le Nord, & plus ils sont gris : les Lappons leur font beaucoup la guerre pendant l'hiver, & leurs chiens sont si bien faits à cette chasse, qu'ils n'en laissent passer aucuns sans les apercevoir sur les arbres les plus élevés, & avertir par leur aboiement les Lappons qui étoient avec nous. Nous en tuames quelques-uns à coup de fusil, car les Lappons n'avoient pas pour lors leurs flèches rondes avec lesquelles ils les assomment, & nous eumes le plaisir de les voir écorcher avec une vîtesse surprenante. Ils commencent à faire la chasse aux petits-gris vers la Saint-Michel, & tous les Lappons généralement s'occupent à cet emploi, ce qui fait qu'ils sont à grand marché,

que les petits-gris de Lapponie ſont les mêmes animaux que nos écureuils de France ; ce témoignage eſt ſi poſitif qu'il ſeroit ſuffiſant, s'il n'étoit pas contredit par d'autres

---

& qu'on en donne un timbre pour un écu ; ce timbre eſt compoſé de quarante peaux. Mais il n'y a point de marchandiſes où l'on ſoit plus trompé qu'à ces petits-gris & aux hermines, parce que vous achetez la marchandiſe ſans la voir & que la peau eſt retournée, en ſorte que la fourrure eſt en dedans. Il n'y a point de diſtinction à faire, toutes ſont de même prix, & il faut prendre les méchantes comme les belles, qui ne coûtent pas plus les unes que les autres. Nous apprimes avec nos Lappons une particularité ſurprenante touchant les petits-gris, & qui nous a été confirmée par notre expérience : on ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une même quantité, ils changent bien ſouvent de pays, & l'on n'en trouvera pas un dans tout un hiver où l'année précédente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrée ; lorſqu'ils veulent aller en un autre endroit, & qu'il faut paſſer quelque lac ou quelque rivière, qui ſe rencontre à chaque pas dans la Lapponie, ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau qu'ils tirent ſur le bord de l'eau, ſur laquelle ils ſe mettent & s'abandonnent ainſi au gré du vent, élevant leur queue en forme de voiles, juſqu'à ce que le vent ſe faiſant un peu fort & la vague élevée, elle renverſe en même temps & le vaiſſeau & le pilote. Ce naufrage, qui eſt bien ſouvent de trois ou quatre mille voiles enrichit ordinairement quelques Lappons qui trouvent ces débris ſur le rivage, & les font ſervir à leur uſage ordinaire, pourvu que ces petits animaux n'aient pas été trop long-temps ſur le ſable ; il y en a quantité qui font une navigation heureuſe & qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable & qu'il n'ait point cauſé de tempêtes ſur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtimens. Cette particularité pourroit paſſer pour un conte ſi je ne la tenois par ma propre expérience. *Œuvres de M. Regnard ; Paris, 1742, tome I, page 163.*

témoignages ; mais M. Regnard, qui nous a donné d'excellentes pièces de théâtre, ne s'étoit pas fort occupé d'hiſtoire naturelle ; & il n'a pas demeuré aſſez long temps en Lapponie pour avoir vu de ſes yeux les écureuils changer de couleur. Il eſt vrai que des Naturaliſtes, entr'autres M. Linnæus, ont écrit que dans le Nord le poil de l'écureuil change de couleur en hiver *(b)*. Cela peut-être vrai, car les lièvres, les loups, les belettes changent auſſi de couleur dans ce climat ; mais c'eſt du fauve ou du roux au blanc que ſe fait ce changement, & non pas du fauve ou du roux au gris-cendré : & pour ne parler que de l'écureuil, M. Linnæus, dans le *Fauna Suecica*, dit, *æſtate ruber, hyeme incanus,* il change donc du rouge au blanc, ou plutôt du roux au blanchâtre ; & nous ne croyons pas que cet Auteur ait eu de fortes raiſons pour ſubſtituer, comme il l'a fait, à ce mot *incanus* celui de *cinereus,* qui ſe trouve dans ſa dernière édition du *Syſtema naturæ :* M. Klein *(c)* aſſure au contraire que les écureuils autour de Dantzic ſont rouges

---

(b) Sciurus vulgaris..... habitat in arboribus frequens, æſtate ruber, hyeme incanus, Fauna Suecica. *Stockolm, 1746, page 9.* — Sciurus vulgaris..... *Æſtate ruber, hyeme cinereus.* Syſt. nat. edit. x, pag. 63.

(c) Sciurus vulgaris rubicundus..... Noſtrates, tam in ſilvis quàm in caveis vulgares, & hyeme & æſtate rubri...... In Poloniâ utique vulgares cinerei non mutantes pellem ; *haud rari quoque vulgares nigricantes, &c.* Klein, *de quadrup.* pag. 53. — *In Ukrainâ inter ſciuros coloris rutili, nigricantes ſpectantur.* Rzacynski, *auct. Hiſt. nat. Polon.* pag. 321.

en hiver comme en été, & qu'il y en a communément en Pologne de gris & de noirâtres qui ne changent pas plus de couleur que les roux; ces écureuils gris & noirâtres se retrouvent en Canada *(d)* & dans toutes les parties septentrionales de l'Amérique : ainsi nous nous croyons fondés à regarder le petit-gris, ou, si l'on veut, l'écureuil gris comme un animal commun aux deux continens, & d'une espèce différente de celle de l'écureuil ordinaire.

D'ailleurs, nous ne voyons pas que les écureuils, qui sont en assez grand nombre dans nos forêts, se réunissent en troupes; nous ne voyons pas qu'ils voyagent de compagnie, qu'ils s'approchent des eaux, ni qu'ils se hasardent à traverser les rivières sur des écorces d'arbres; ils diffèrent donc des petits-gris, non-seulement par la grandeur & la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles, car quoique ces navigations des petits-gris paroissent peu croyables, elles sont attestées par un

---

(d) Les écureuils de Virginie approchent fort de la grandeur de nos connils; ils sont noirs ou mêlés de noir & de blanc. Toutefois la plus grande partie sont cendrés. *Description des Indes occidentales, par Jean de Laët, page 88.* — La plus fine pelleterie du pays des Iroquois est la peau des écureuils noirs. Cet animal est gros comme un chat de trois mois, d'une grande vivacité, fort doux & très-facile à apprivoiser. Les Iroquois en font des robes qu'ils vendent jusqu'à sept ou huit pistoles. *Histoire de la nouvelle France, par le père Charlevoix; Paris, 1744, tome I, page 273.*

ſi grand nombre de témoins *(e)* que nous ne pouvons les nier.

Au reſte, de tous les animaux quadrupèdes non domeſtiques, l'écureuil eſt peut-être celui qui eſt le plus ſujet aux variétés, ou du moins celui dont l'eſpèce a le plus d'eſpèces voiſines. L'écureuil blanc de Sibérie *(f)* ne paroît être qu'une variété de notre écureuil commun. L'écureuil noir *(g)* & l'écureuil gris-foncé *(h)*, tous deux de l'Amérique, pourroient bien n'être auſſi que des variétés de l'eſpèce du petit-gris. L'écureuil de Barbarie, le palmiſte & l'écureuil Suiſſe, dont nous parlerons dans l'article ſuivant, ſont trois eſpèces voiſines l'une de l'autre.

(e) Rei veritate nititur, quòd Geſnerus ex Vincentio Beluacenſi & Olao M. refert: ſciuros, quando aquam tranſire cupiunt, lignum leviſſimum aquæ imponere eique inſidentes & caudâ non tamen ut vult, erectâ ſed continuò motà, velificantes, neque flante vento, ſed tranquillo æquore tranſvehi; quòd fide dignus fiduſque meus emiſſarius ad inſulas Gothlandiæ plus ſimplici vice obſervavit, & cum ſpoliis in littoribus ibidem collectis redux, mirabundus mihi rettulit. Diſſertatio de ſciuro volante. Tranſact. Angl. n.° 427, pag. 38. Klein, *de quadrup.* pag. 53. — *Cortice interdum ſciurus navigat.* Linnæi, *Syſt. nat.* edit. X, pag. 63.

(f) Sciurus albus Sibericus. L'écureuil blanc de Sibérie. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 151.

(g) Sciurus Mexicanus. Hernand. *Hiſt. Mexic.* pag. 582. — *Sciurus niger.* L'écureuil noir. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 151.

(h) L'écureuil d'Amérique. Seba, *vol. I, pag. 78, planche XLVIII, fig. 5.* — *Sciurus obſcurè cinereus.... Sciurus Americanus.* L'écureuil d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 152.

On a peu d'autres faits fur l'hiftoire des petits-gris; Fernandès *(i)* dit que l'écureuil gris ou noirâtre d'Amérique fe tient ordinairement fur les arbres & particulièrement fur les pins, qu'il fe nourrit de fruits & de graines, qu'il en fait provifion pour l'hiver, qu'il les dépofe dans le creux d'un arbre où il fe retire lui-même pour paffer la mauvaife faifon, qu'il y fait auffi fes petits, &c. Ces habitudes du petit-gris font encore différentes de celles de l'écureuil, lequel fe conftruit un nid au-deffus des arbres comme font les oifeaux, cependant nous ne prétendons pas affurer pofitivement que cet écureuil noirâtre de Fernandès foit le même que l'écureuil gris de Virginie, & que tous deux foient auffi les mêmes que le petit-gris du nord de l'Europe; nous le difons feulement comme une chofe qui nous paroît être très-vraifemblable, parce que ces trois animaux font à peu-près de la même grandeur, de la même couleur & du même climat froid, qu'ils font précifément de la même forme, & qu'on emploie également leurs peaux dans les fourrures qu'on appelle *petit-gris.*

(i) Francifci Fernandès, *Hift. animal. nov. orbis,* pag. 8.

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE PETIT GRIS.

*LE PALMISTE *, LE BARBARESQUE ** ET LE SUISSE ***.*

LE Palmiſte eſt de la groſſeur d'un rat ou d'un petit écureuil; il paſſe ſa vie ſur les palmiers, & c'eſt de-là qu'il a tiré ſon nom; les uns l'appellent *rat-palmiſte*, &

* Le *palmiſte.* Rat palmiſte, écureuil des palmiers.

Muſtela Africana. Cluſii, *Exotic.* pag. 112.

Muſtela Libyca. Nieremberg, *Hiſt. nat.* Antuerp. 1635, pag. 172.

Sciurus coloris ex rufo & nigro mixti, tæniis in dorſo flavicantibus. . . . Sciurus palmarum vulgò. L'écureuil palmiſte, vulgairement *rat palmiſte.* Briſſon, *Regn. animal.* pag. 156.

** Le *barbareſque* ou l'*écureuil de Barbarie.*

Sciurus Getulus. Caïus *apud* Geſnerum, *Hiſt. quadrup.* pag. 847. — Geſner. *Icon. quadrup.* pag. 112.

Sciurus Getulus. Aldrov. *de quadrup. digit. vivip.* pag. 105 & 106.

Getulus. Sciurus fuſcus, ſtriis quatuor albidis longitudinalibus. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 64.

The Barbary Squirel. Edwards. *Nat. Hiſt. of Birds,* pag. 198.

Sciurus coloris ex rufo & nigro mixti, tæniis in lateribus alternatim albis, & fuſcis aut nigris. . . . . Sciurus Getulus. Écureuil de Barbarie. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 157.

*** Le *ſuiſſe.* L'écureuil ſuiſſe, l'écureuil de terre. *Ohihoin* chez les Hurons.

La ſeconde eſpèce d'écureuils que les Hurons appellent *ohihoin*, & nous *ſuiſſe*, à cauſe de la beauté & diverſité de leur poil, ſont ceux qui ſont rayés & barrés depuis le devant juſqu'au derrière d'une barre ou raie blanche, plus, d'une rouſſe-griſe & noirâtre, &c. *Voyage du pays des Hurons, par Sagard Theodat; Paris, 1632, pages 305 & 306.*

les autres l'*écureuil des palmiers ;* & comme il n'eſt ni écureuil, ni rat, nous l'appellerons ſimplement *palmiſte.* Il a la tête à peu-près de la même forme que celle du campagnol, & couverte de même de poils hériſſés ; ſa longue queue n'eſt pas traînante comme celle des rats, il la porte droite & relevée verticalement, ſans cependant la renverſer ſur ſon corps comme fait l'écureuil ; elle eſt couverte d'un poil plus long que celui du corps, mais bien plus court que le poil de la queue de l'écureuil ; il a ſur le milieu du dos, tout le long de l'épine depuis le cou juſqu'à la queue, une bande blanchâtre

---

Écureuil ſuiſſe. Les écureuils ſuiſſes ſont de petits animaux comme de petits rats. On les appelle *ſuiſſes* parce qu'ils ont ſur le corps un poil rayé de noir & de blanc qui reſſemble à un pourpoint de Suiſſe. *Voyage de la Hontan, tome II, page 43.*

Il y a une eſpèce d'écureuil dans l'Amérique ſeptentrionale qui eſt un peu plus petite que notre écureuil commun. On nomme *ſuiſſe* ce petit écureuil, parce qu'il eſt rayé de la tête à la queue par raies blanches, rouſſes & noires, toutes d'une même longueur d'environ la moitié d'un travers de doigt. *Deſcription de l'Amérique ſptentrionale, par Denys; Paris, 1632, tome II, pages 331 & 332.*

Sciurus Liſteri. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 216.

Écureuil de terre. Cateſby, *Hiſt. de la Caroline, tome II, page 75.*

Petit écureuil de la Caroline, qu'on appelle auſſi *écureuil de terre,* parce qu'il ne vit pas ſur les arbres comme les autres écureuils, mais qu'il gratte la terre comme les lapins & qu'il s'y terre. Edwards, *Hiſt. des oiſeaux, page 181.*

Sciurus rufus, tæniis in dorſo nigris, tæniis ex albo flavicantibus intermixtis. . . . . Sciurus Carolinenſis. Écureuil de la Caroline. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 155.

accompagnée

accompagnée de chaque côté d'une bande brune, & enſuite d'une autre bande blanchâtre. Ce caractère ſi marqué, par lequel il paroît qu'on pourroit diſtinguer le palmiſte de tous les autres animaux, ſe trouve à peu-près le même dans l'écureuil de Barbarie & dans l'écureuil Suiſſe qu'on a auſſi appelé *écureuil de terre*. Ces trois animaux ſe reſſemblent à tant d'égards que M. Ray *(a)* a penſé qu'ils ne faiſoient tous trois qu'une ſeule & même eſpèce, mais ſi l'on fait attention que les deux premiers, c'eſt-à-dire, le palmiſte & l'écureuil de Barbarie que nous appelons *barbareſque*, ne ſe trouvent que dans les climats chauds de l'ancien continent; qu'au contraire le ſuiſſe ou l'écureuil Suiſſe décrit par Liſter, Cateſby *(b)* & Edwards *(c)* ne ſe trouve que dans les régions froides & tempérées du nouveau monde; on jugera que ce ſont des eſpèces différentes; & en effet, en les examinant de plus près, on voit que les bandes brunes & blanches du ſuiſſe ſont diſpoſées dans un autre ordre que celles du palmiſte; la bande blanche qui s'étend dans le palmiſte, le long de l'épine du dos, eſt noire ou brune

(a) Sciurus Getulus Caii, *muſtela Africana* Cluſii, *eadem nobis videtur...... Deſcriptio muſtelæ Africanæ cum ſciuri Getuli deſcriptione ſatìs bene convenit, ut non dubitem idem animal eſſe : huic ſimilis eſt ſciurus a clariſſimo* Dom. Liſter, *obſervatus & deſcriptus.* Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 216.

(b) Cateſby, *Hiſtoire naturelle de la Caroline, tome II, page 75.*

(c) Edwards, *Nat. hiſt. of Birds;* London, 1741, part. IV, pag. 181.

dans le ſuiſſe, les bandes blanches ſont à côté de la noire, comme les noires ſont à côté de la blanche dans le palmiſte ; & d'ailleurs il n'y a que trois bandes blanches ſur le palmiſte, au lieu qu'il y en a quatre ſur le ſuiſſe : celui-ci renverſe ſa queue ſur ſon corps, le palmiſte ne la renverſe pas, il n'habite que ſur les arbres, le ſuiſſe ſe tient à terre, & c'eſt cette différence qui l'a fait appeler *écureuil de terre ;* enfin il eſt plus petit que le palmiſte ; ainſi l'on ne peut douter que ce ne ſoient deux animaux différens.

A l'égard du barbareſque, comme il eſt du même continent, du même climat, de la même groſſeur & à peu-près de la même figure que le palmiſte, on pourroit croire qu'ils ſeroient tous deux de la même eſpèce & qu'ils feroient ſeulement variété dans cette eſpèce. Cependant en comparant la deſcription & la figure du barbareſque ou *écureuil de Barbarie,* données par Caïus *(d)* & copiées par Aldrovande *(e)* & Jonſton *(f),* avec la deſcription & la figure que nous donnons ici du palmiſte ; & en comparant enſuite la figure & la deſcription de ce même écureuil de Barbarie, données par Edwards, on y trouvera des différences très-remarquables & qui indiquent aſſez que ce ſont des animaux différens : nous les

(d) Sciurus Getulus. Caii, *apud* Geſnerum. *Hiſt. quadrup.* pag. 847.

(e) Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 405.

(f) Jonſt. *de quadrup.* pag. 113.

avons tous deux au Cabinet du Roi auſſi-bien que le ſuiſſe. Le barbareſque a la tête & le chanfrein plus arqué, les oreilles plus grandes, la queue garnie de poils plus touffus & plus longs que le palmiſte; il eſt plus écureuil que rat, & le palmiſte eſt plus rat qu'écureuil par la forme du corps & de la tête. Le barbareſque a quatre bandes blanches, au lieu que le palmiſte n'en a que trois; la bande blanche du milieu ſe trouve dans le palmiſte ſur l'épine du dos, tandis que dans le barbareſque il ſe trouve ſur la même partie une bande noire mêlée de roux, &c. Au reſte ces animaux ont à peu-près les mêmes habitudes & le même naturel que l'écureuil commun; comme lui le palmiſte & le barbareſque vivent de fruits, & ſe ſervent de leurs pieds de devant pour les ſaiſir & les porter à leur gueule; ils ont la même voix, le même cri, le même inſtinct, la même agilité; ils ſont très-vifs & très-doux, ils s'apprivoiſent fort aiſément & au point de s'attacher à leur demeure, de n'en ſortir que pour ſe promener, d'y revenir enſuite d'eux-mêmes ſans être appelés ni contraints; ils ſont tous deux d'une très-jolie figure, leur robe, rayée de blanc, eſt plus belle que celle de l'écureuil, leur taille eſt plus petite, leur corps eſt plus léger & leurs mouvemens ſont auſſi preſtes. Le palmiſte & le barbareſque ſe tiennent, comme l'écureuil au-deſſus des arbres, mais le ſuiſſe ſe tient à terre & s'y pratique, comme le mulot, une retraite impénétrable à l'eau: il eſt auſſi

moins docile & moins doux que les deux autres, il mord ſans ménagement *(g)*, à moins qu'il ne ſoit entièrement apprivoiſé. Il reſſemble donc plus aux rats ou aux mulots qu'aux écureuils, par le naturel & par les mœurs.

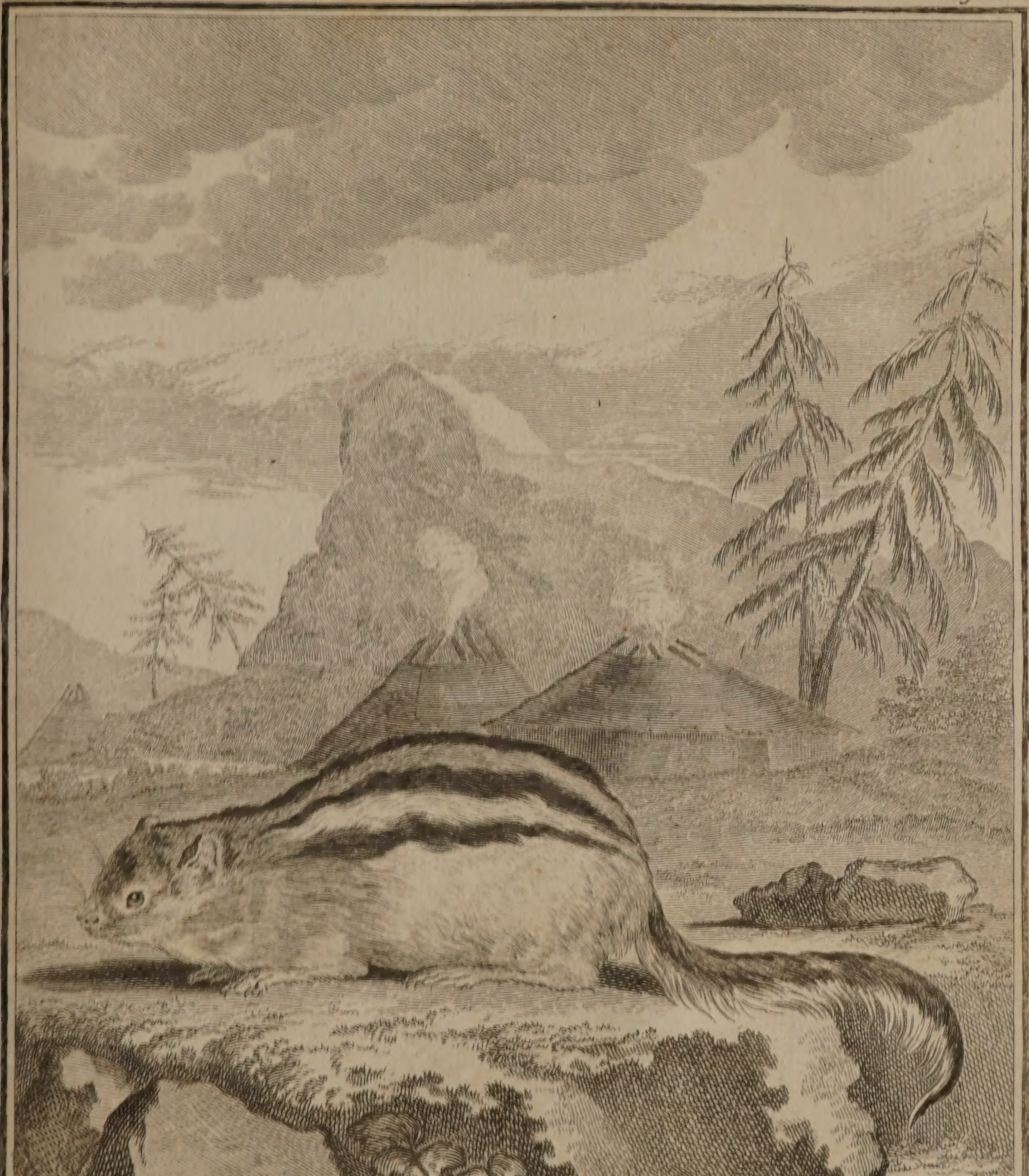
(g) Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat; *Paris, 1632, page 306.*

De Seve delin. Moitte Sculp.

LE PALMISTE.

Seve Del. Desehrt Sculp.

L'ECUREUIL BARBARESQUE.



De Seve del. Louis Le Grand Sculp.

L'ECUREUIL SUISSE.

LE COQUALLIN.

J'AI reconnu que cet animal qui nous a été envoyé d'Amérique, ſous le nom d'*écureuil orangé*, étoit le même que Fernandez *(a)* a indiqué ſous celui de *quauhtcallotquapachli* ou *coztiocotequallin*; mais comme ces mots de la langue Mexicaine ſont trop difficiles à prononcer pour nous, j'ai abrégé le dernier & j'en ai fait *coquallin*, qui ſera dorénavant le nom de cet animal. Ce n'eſt point un écureuil, quoiqu'il lui reſſemble aſſez par la figure & par le panache de la queue; car il en diffère non-ſeulement par pluſieurs caractères extérieurs, mais auſſi par le naturel & les mœurs.

Le coquallin eſt beaucoup plus grand que l'écureuil, *in duplam ferè creſcit magnitudinem*, dit Fernandez, c'eſt un joli animal & très-remarquable par ſes couleurs; il a le ventre d'un beau jaune, & la tête, auſſi-bien que le corps, variés de blanc, de noir, de brun & d'orangé; il ſe couvre de ſa queue comme l'écureuil, mais il n'a pas comme lui des pinceaux de poil à l'extrémité des oreilles; il ne monte pas ſur les arbres; il habite comme l'écureuil de terre que nous avons appelé le *ſuiſſe*, dans des trous & ſous les racines des arbres; il y fait ſa bauge, & y élève ſes petits; il remplit auſſi ſon domicile de

(a) Fr. Fernandez. *Hiſt. anim. Nov. Hiſpan.* cap. XXVI, pag. 8.

grains & de fruits pour s'en nourrir pendant l'hiver; il eſt défiant & ruſé, & même aſſez farouche pour ne jamais s'apprivoiſer.

Il paroît que le coquallin ne ſe trouve que dans les parties méridionales de l'Amérique: les écureuils blonds ou orangés des Indes orientales ſont bien plus petits, & leurs couleurs ſont uniformes; ce ſont de vrais écureuils qui grimpent ſur les arbres & y font leurs petits, au lieu que le coquallin & le ſuiſſe d'Amérique ſe tiennent ſous terre comme les lapins, & n'ont d'autre rapport avec l'écureuil que de lui reſſembler par la figure.

De Seve del. P. F. Tardieu Sculp.

LE COQUALLIN.

L'OURS BLANC.

UN animal fameux de nos terres les plus ſeptentrionales, c'eſt l'ours blanc. Martens & quelques autres Voyageurs en ont fait mention, mais aucun n'en a donné une aſſez bonne deſcription pour qu'on puiſſe prononcer affirmativement qu'il ſoit d'une eſpèce différente de celle de l'ours ; il paroît ſeulement qu'on doit le préſumer, en ſuppoſant exact tout ce qu'ils nous en diſent : mais comme nous ſavons d'ailleurs que l'eſpèce de l'ours varie beaucoup ſuivant les différens climats, qu'il y en a de bruns, de noirs, de blancs & de mêlés ; la couleur devient un caractère nul, & par conſéquent la dénomination d'*ours blanc* eſt inſuffiſante, ſi l'eſpèce eſt différente : j'ai vu deux petits ours apportés de Ruſſie, qui étoient entièrement blancs *(a)*; néanmoins ils étoient très-certainement de la même eſpèce que notre ours des Alpes. Ces animaux varient beaucoup auſſi pour la grandeur ; comme ils vivent

(a) Nota. On trouve des ours blancs terreſtres, non-ſeulement en Ruſſie, mais en Pologne, en Sibérie, & même en Tartarie. Les montagnes de la grande Tartarie fourniſſent quantité d'ours blancs, dit l'Auteur de la relation de la grande Tartarie, *page 8.* Ces ours de montagne ne fréquentent pas la mer, & cependant ſont blancs ; ainſi cette couleur paroît plutôt venir de la différence du climat que de celle de l'élément qu'habitent ces animaux.

aſſez long-temps & qu'ils deviennent très-gros & très-gras dans les endroits où ils ne ſont pas tourmentés, & où ils trouvent de quoi ſe nourrir largement, le caractère tiré de la grandeur eſt encore équivoque; ainſi l'on ne ſeroit pas fondé à aſſurer que l'ours des mers du Nord eſt d'une eſpèce particulière, uniquement parce qu'il eſt blanc & qu'il eſt plus grand que l'ours commun *(b)*. La différence dans les habitudes ne me paroît pas plus déciſive que celle de la couleur & de la grandeur; l'ours des mers du Nord ſe nourrit de poiſſon; il ne quitte pas les rivages de la mer, & ſouvent même il habite en pleine eau ſur des glaçons flottans; mais ſi l'on fait attention que l'ours en général eſt un animal qui ſe nourrit de tout, & qui lorſqu'il eſt affamé ne fait aucun choix; ſi l'on penſe auſſi qu'il ne craint pas l'eau; ces habitudes ne paroîtront pas aſſez différentes pour en conclure que l'eſpèce n'eſt pas la même, car le poiſſon que mange l'ours des mers du Nord, eſt plutôt de la chair; c'eſt principalement les cadavres des baleines, des morſes & des phoques

---

(b) Urſus in Poloniâ variat, maximus nigricans, minor fulvus, minimus argentinus, in confiniis Moſcoviæ pilis nigris & argentei coloris mixti..... ex Urſo occiſo vellis detracta ferè ad ulnas ſex protendebatur in terrâ Chelmenſi, *altera in Palatinatu* Braclavienſi, *tertia ad ulnas quinque in* Bondargouto *pago Palatinatûs Pomeraniæ. . . non rarò ex Lithuaniâ advehuntur Gedanum pelles octo pedum.* Rzaczynski. *Auct.* pag. 322. *Nota.* Ce paſſage prouve qu'il y a des ours terreſtres blancs, & auſſi grands que les ours blancs des mers du Nord.

qui

qui lui ſervent de pâture, & cela dans un pays où il n'y a ni autres animaux, ni grains, ni fruits ſur la terre, & où par conſéquent il ne peut ſubſiſter que des productions de la mer: n'eſt-il pas probable que ſi l'on tranſportoit nos ours de Savoie ſur les montagnes de Spitzberg, n'y trouvant nulle nourriture ſur la terre, ils ſe jetteroient à la mer pour y chercher leur ſubſiſtance!

La couleur, la grandeur & la façon de vivre ne ſuffiſant pas, il ne reſte pour caractères différentiels que ceux qu'on peut tirer de la forme: or tout ce que les Voyageurs en ont dit, ſe réduit à ce que l'ours des mers du Nord a la tête plus longue que notre ours, le corps plus alongé, le poil plus long & le crâne beaucoup plus dur. Si ces caractères ont été bien ſaiſis, & ſi ces différences ſont réelles & conſidérables, elles ſuffiroient pour conſtituer une autre eſpèce; mais, je ne ſais ſi Martens a bien vu, & ſi les autres qui l'ont copié n'ont pas exagéré *(c)*. » Ces ours blancs (dit-il) ſont faits tout autrement que les nôtres; ils ont la tête longue, ſem- « blable à celle d'un chien, & le cou long auſſi; ils aboient « preſque comme des chiens qui ſont enroués; ils ſont « avec cela plus déliés & plus agiles que les autres ours; « ils ſont à peu-près de la même grandeur; leur poil eſt «

(c) Anderſon, dans ſon hiſtoire d'Iſlande & de Groënland, *tome II, page 47.* Ellis dans ſon voyage de la baie de Hudſon, *tome I, page 56.*

» long & auſſi doux que de la laine; ils ont le muſeau, » le nez & les griffes noires....... On dit que les autres » ours ont la tête fort tendre; mais c'eſt tout le contraire » pour les ours blancs, quelques coups de maſſue que » nous leur donnaſſions ſur la tête, ils n'en étoient point » du tout étourdis, quoique ces coups euſſent pu aſſommer un bœuf ». On doit remarquer dans cette deſcription, 1.° Que l'Auteur ne fait pas ces ours plus grands que les autres ours, & que par conſéquent on doit regarder comme ſuſpect le témoignage de ceux qui ont dit que ces ours de mer avoient juſqu'à treize pieds de longueur *(d)*. 2.° Que le poil auſſi doux que de la laine ne fait pas un caractère qui diſtingue ſpécifiquement ces ours, puiſqu'il ſuffit qu'un animal habite ſouvent dans l'eau, pour que ſon poil devienne plus doux & même plus touffu; on voit cette même différence dans les caſtors d'eau & dans les caſtors terriers, ceux-ci qui habitent plus la terre que l'eau ont le poil plus rude & moins fourni; & ce qui me fait préſumer que les autres différences ne ſont ni réelles ni même auſſi apparentes que le dit Martens, c'eſt que Dithmar Blefken, dans ſa deſcription de l'Iſlande, parle de ces ours blancs, & aſſure en avoir vu tuer un en

(d) On porta à bord un ours blanc qu'on avoit tué, ſa peau avoit treize pieds de longueur. *Troiſième voyage des Hollandois par le Nord, page 35.*

Groënland, qui ſe dreſſa ſur ſes deux pieds comme les autres ours ; & dans ce récit, il ne dit pas un mot qui puiſſe indiquer que cet ours blanc du Groënland ne fût pas entièrement ſemblable aux autres ours *(e)*. Dailleurs, lorſque ces animaux trouvent quelque proie ſur terre, ils ne ſe donnent pas la peine d'aller chaſſer en mer ; ils dévorent les rennes & les autres bêtes qu'ils peuvent ſaiſir ; ils attaquent même les hommes, & ne manquent jamais de déterrer les cadavres *(f)*; mais la diſette où ils ſe trouvent ſouvent dans ces terres ſtériles & déſertes, les forcent de s'habituer à l'eau; ils s'y jettent pour attraper des phoques, des jeunes morſes, des petits baleineaux ; ils ſe gîtent ſur des glaçons où ils les attendent, & d'où ils peuvent les voir venir, les obſerver de loin,

---

(e) Habet Iſlandia coloris albi ingentes Urſos..... in Groenlandiâ urſum magnum & album habuimus obviam qui neque nos timebat neque noſtro clamore abigi poterat, verùm rectâ ad nos tamquam ad certam prædam contendebat, cumque propiùs nos acceſſiſſet, is bonbardâ trajectus, ibi demum erectus, poſterioribus pedibus tanquam homo ſtabat donec tertio trajiceretur, atque ita exanimatus concidit. Dithmar Blefken. *Iſland. Lugd. Bat. 1607*, pag. 64.

(f) Les ours blancs vivent de baleines mortes, & c'eſt près de ces charognes que l'on en trouve le plus; ils mangent auſſi les hommes en vie lorſqu'ils en peuvent ſurprendre; s'ils viennent à ſentir l'endroit où l'on a enterré un corps mort, ils ſavent fort bien le déterrer, ôter toutes les pierres dont la foſſe eſt couverte, & ouvrir enſuite le cercueil pour manger ce corps. *Recueil des voyages du Nord, tome II, page 116.*

& tant qu'ils trouvent que ce poste leur produit une subsistance abondante, ils ne l'abandonnent pas; en sorte que quand les glaces commencent à se détacher au printemps, ils se laissent emmener, & voyagent avec elles; & comme ils ne peuvent plus regagner la terre, ni même abandonner pour long-temps le glaçon sur lequel ils se trouvent embarqués, ils périssent en pleine mer; & ceux qui arrivent avec ces glaces sur les côtes d'Islande ou de Norvège *(g)*, sont affamés au point de se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer. & c'est ce qui a pu augmenter encore le préjugé, que ces ours de mer sont d'une espèce plus féroce & plus vorace que l'espèce ordinaire: quelques Auteurs se sont même persuadés qu'ils étoient amphibies comme les phoques, & qu'ils pouvoient demeurer sous l'eau tout aussi long-temps qu'ils vouloient; mais le contraire est évident & résulte de la manière dont on les chasse; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni parcourir de suite un espace de plus d'une lieue; on les suit avec une chaloupe, & on les force de lassitude: s'ils pouvoient se passer de respirer, ils se plongeroient

---

(g) Quand les glaces sont détachées du Groënland septentrional, & qu'elles sont poussées vers le midi, les ours blancs qui se trouvent dessus n'en osent sortir, & comme ils abordent ou en Islande ou en Norvège à l'endroit où les glaces les portent, ils deviennent enragés de faim; & l'on dit d'étranges histoires des ravages que font alors ces animaux. *Recueil des voyages du Nord, tome I, page 100.*

pour ſe repoſer au fond de l'eau ; mais s'ils plongent, ce n'eſt que pour quelques inſtans ; & dans la crainte de ſe noyer, ils ſe laiſſent tuer à fleur-d'eau *(h)*.

La proie la plus ordinaire des ours blancs ſont les phoques *(i)*, qui ne ſont pas aſſez forts pour leur réſiſter ; mais les morſes auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenſes & les mettent en fuite ; il en eſt de même des baleines, elles les aſſomment par leur maſſe & les chaſſent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils raviſſent & dévorent ſouvent leurs petits baleineaux. Tous les ours ont naturellement beaucoup de graiſſe, & ceux-ci qui ne vivent que d'animaux chargés d'huile en ont plus que les autres ; elle eſt auſſi à peu-près ſemblable à celle

(h) Cet ours blanc nagea en mer quaſi l'eſpace d'un mille ; nous le pourſuivimes vivement avec trois eſquifs, & après que nous l'eumes laſſé, il fut ſurmonté & tué. *Trois navigations des Hollandois au Nord, par Gerard de Vera ;* Paris, 1599, *page 110.* — Ils nagent d'une pièce de glace à l'autre & plongent ; lorſque nous les pourſuivions dans nos chaloupes, ils plongeoient à un bout & ſortoient de l'eau à l'autre extrémité ; ils ſavent auſſi fort bien courir à terre. *Recueil des voyages du Nord, tome II, page 116.* — Sur la côte de Spitzberg un ours blanc entra dans l'eau & nagea plus d'une lieue au large, on le ſuivit avec des chaloupes, & on le tua, &c. *Troiſième voyage des Hollandois, page 34.*

(i) Quand on eut achevé de tuer cet ours blanc, on lui fendit le ventre, où l'on trouva des morceaux de chien-marin encore entiers, avec la peau & le poil qui étoient des marques qu'il ne venoit que d'être dévoré. *Troiſième voyage des Hollandois par le Nord, page 36.*

de la baleine. La chair de ces ours n'eſt, dit-on, pas mauvaiſe à manger, & leur peau fait une fourrure très-chaude & très-durable *(k)*.

ADDITION

À l'article de l'Ours blanc, page 83 *de ce Volume.*

JE donne ici la figure de l'ours blanc de mer, d'après un deſſin qui m'a été envoyé d'Angleterre par feu M. Colinſon. Si ce deſſin eſt exact, il paroît certain que l'ours de mer eſt fort différent de celui de terre, & qu'on peut le regarder comme formant une eſpèce particulière. La tête ſur-tout eſt ſi longue en comparaiſon de celle de l'ours ordinaire, que ce caractère

(k) Les ours blancs vont à la quête des loups & des chiens-marins, & ſont avides de baleineaux qu'ils trouvent friands ſur tous les autres poiſſons..... Ils craignent les baleines qui les ſentent & les pourſuivent par une antipathie naturelle, parce qu'ils mangent leurs petits. *Recueil des voyages du Nord, tome I, page 99.* — Les peaux des ours blancs ſont d'un grand ſoulagement pour ceux qui voyagent en hiver; on prépare ces peaux à Spitzberg même, en les jetant dans de la ſciure qu'on fait bien chauffer, & qui de cette manière tire toute la graiſſe des peaux & les deſsèche...... Leur graiſſe eſt comme du ſuif, elle devient auſſi claire que l'huile ou graiſſe de baleine après qu'on l'a bien fondue; on s'en ſert ordinairement pour les lampes, & elles ne ſent pas ſi mauvais que l'huile de poiſſon. Nos mariniers la vendent pour huile de baleine. La chair de ces ours eſt graſſe & blanchâtre...... Leur lait eſt fort blanc & gras. *Troiſième voyage des Hollandois, tome II, page 115.*

ſeul ſuffiroit pour en faire deux eſpèces diſtinctes ; & les Voyageurs ont eu raiſon de dire que ces ours ſont faits tout autrement que les nôtres ; qu'ils ſont la tête beaucoup plus longue & le cou auſſi plus long que les ours de terre ; d'ailleurs dans ce deſſin de l'ours de mer, il paroît que les extrémités des pieds ſont fort différentes de celles des pieds de l'ours de terre ; celles-ci tiennent quelque choſe de la forme de la main humaine, tandis que l'extrémité des pieds de l'ours de mer eſt faite à peu-près comme celle des grands chiens ou des autres animaux carnaſſiers de ce genre ; d'ailleurs il paroît par quelques relations, qu'il y a de ces ours de mer beaucoup plus grands de corps que nos plus grands ours de terre. Gerard de Veira dit poſitivement, qu'ayant tué un de ces ours, & ayant meſuré la longueur de la peau après l'avoir écorché, elle avoit vingt-trois pieds de longueur, ce qui ſeroit plus du triple de celle de nos plus grands ours de terre *(l)*. On trouve auſſi dans le Recueil des voyages du Nord, que ces ours de mer ſont bien plus grands & bien plus féroces que les autres. Mais il eſt vrai que dans ce même Recueil, on trouve que quoique ces ours ſoient faits tout autrement que les nôtres, & qu'ils aient la tête & le cou beaucoup plus longs, le corps plus délié, plus effilé & plus agile, ils ſont

(l) Trois navigations admirables faites par les Hollandois au ſeptentrion ; *Paris, 1599, pages 110 & 111.*

néanmoins à peu-près de la même grandeur que nos ours *(m)*.

Tous les Voyageurs s'accordent à dire qu'ils diffèrent encore de l'ours commun, en ce qu'ils ont les os de la tête beaucoup plus durs, & si durs en effet, que quelque coup de massue qu'on puisse leur donner, ils ne paroissent point en être étourdis, quoique le coup soit assez fort pour assommer un bœuf, & à plus forte raison un ours ordinaire. Les Relateurs conviennent aussi que la voix de ces ours marins ressemble plutôt à l'aboiement d'un chien enroué, qu'au cri ou au gros murmure de l'ours ordinaire. Robert Lade assure, qu'aux environs de la rivière de Rupper, on tua deux ours de mer d'une prodigieuse grosseur, & que ces animaux affamés & féroces, avoient attaqué si furieusement les chasseurs, qu'ils avoient tué plusieurs Sauvages & blessé deux Anglois. On trouve *pages 34 & 35* du troisième Voyage des Hollandois au Nord, qu'ils tuèrent sur les côtes de la nouvelle Zemble, un ours de mer dont la peau avoit treize pieds de longueur, en sorte que tout considéré, je serois porté à croire que cet animal si célèbre par sa férocité, est en effet d'une espèce plus grande que celle de nos ours.

(m) Recueil des voyages du Nord; *Rouen, 1716, tome II, pages 115 & suivantes.*

ADDITION

De Seve del. Magd. Th. Roussellet Sculp.

L'OURS DE MER.

ADDITION

à l'article de la TAUPE, ci-devant, page 23.

DEPUIS la publication du volume de mon Ouvrage où j'ai donné la deſcription de la taupe, il a paru un très-bon Mémoire de M. de la Faille, ſur l'hiſtoire naturelle de cet animal, imprimé en 1769, dont je crois devoir donner ici l'extrait, parce que ce Mémoire contient pluſieurs obſervations nouvelles & quelques faits qui ne m'étoient pas connus.

Selon M. de la Faille, on peut diſtinguer en Europe cinq taupes différentes ; 1.° celle de nos jardins, dont le poil eſt fin & d'un très-beau noir.

2.° La taupe blanche, qui ne diffère de la taupe noire commune que par la couleur ; elle eſt plus commune en Hollande qu'en France, & ſe trouve encore plus fréquemment dans les contrées ſeptentrionales.

3.° La taupe fauve, qui ſelon lui ne ſe trouve guère que dans le pays d'Aunis, & qui a le poil d'un roux-clair, tirant ſur le ventre de biche, ſans aucune tache ni mélange; il paroît que c'eſt une nuance dans l'eſpèce de la taupe blanche, ſeulement elle eſt un peu plus groſſe; mais M. de la Faille n'en a vu qu'un ſeul individu, qui avoit été pris près de la Rochelle dans le même terrein que la taupe blanche.

4.° La taupe jaune-verdâtre ou couleur de citron, qui ſe trouve dans le territoire d'Alais en Languedoc; elle eſt d'une belle couleur de citron, & l'on prétend que cette couleur n'eſt dûe qu'à la qualité de la terre qu'elle habite; c'eſt entre le bourg d'*Aulas* & les hameaux qu'on appelle *les Carrières,* dans le diocèſe d'Alais, que ſe trouve cette taupe citron.

5.° La taupe tachetée ou variée qu'on trouve dans plusieurs contrées de l'Europe. Celles de l'Oſt-friſe ont tout le corps parſemé de taches blanches & noires: en Suiſſe, en Angleterre & dans le pays d'Aunis, elles ont le poil noir varié de fauve.

Indépendamment de ces cinq races de taupes qui ſe trouvent en Europe, les Voyageurs parlent d'une taupe de l'île de Java, dont les quatre pieds ſont blancs, ainſi que la moitié des jambes; en Amérique, celles de Virginie ont le poil noirâtre & luiſant, mêlé d'un pourpre-foncé. Toutes ces taupes ne paroiſſent être que de ſimples variétés de l'eſpèce de la taupe commune, parce qu'elles n'en diffèrent que par les couleurs; mais il y en a d'autres qui ſemblent conſtituer des eſpèces différentes, parce qu'elles diffèrent de la taupe commune, non-ſeulement par les couleurs, mais par la forme du corps & des membres.

LA TAUPE ROUGE D'AMÉRIQUE.

LA première eſpèce eſt la Taupe d'Amérique, qui a le poil roux mêlé de cendré-clair, & qui n'a pas les pieds conformés comme ceux de la taupe d'Europe, n'ayant que trois doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière qui ſont à peu-près égaux, tandis que ceux des pieds de devant ſont très-inégaux; le doigt extérieur étant beaucoup plus long que les deux autres, & armé d'un ongle plus fort & plus crochu; le ſecond doigt eſt plus petit, & le troiſième l'eſt encore beaucoup plus. J'ai dit à ce ſujet, *ci-devant, page 21*, que cette prétendue taupe étoit un autre animal que notre taupe d'Europe, & je crois devoir perſiſter dans cette opinion, juſqu'à ce qu'elle ait été mieux obſervée & décrite plus en détail.

LA GRANDE TAUPE D'AFRIQUE.

UNE ſeconde eſpèce eſt la Taupe du cap de Bonne-eſpérance, dont nous avons fait mention dans ce Volume. Ces taupes d'Afrique, ſuivant M. l'abbé de la Caille, ſont plus groſſes que celle d'Europe, & ſont ſi nombreuſes dans les terres du Cap, qu'elles y forment des trous & des élévations en ſi grand nombre, qu'on ne peut les parcourir à cheval, ſans courir riſque de broncher, à chaque pas *(a)*.

(a) Voyage de M. l'abbé de la Caille, *page 299.*

ADDITION
à l'article de la TAUPE *du cap de Bonne-espérance.*

DEPUIS la publication du *volume III* de mes supplémens, j'ai reçu de M. Allamand, une description plus exacte de cette taupe du Cap, avec une figure faite sur l'animal vivant, que je crois devoir donner ici comme plus exacte que la *planche XXXIII* de mes supplémens : Voici ce que cet habile Naturaliste a publié cette année 1781, sur cet animal, que je n'avois guère pu qu'indiquer d'après M.rs Sonnerat & de la Caille.

M. de Buffon a donné une figure de cette taupe, faite d'après une peau bourrée, qui lui a été donnée par M. Sonnerat, & il ne lui étoit pas possible d'en donner une meilleure, parce qu'un tel animal ne peut pas être transporté vivant en Europe ; mais cette figure représente si imparfaitement son original, que je n'ai pas hésité d'en donner une meilleure. Voy. *planches IX & XXXVI.* M. Gordon m'en a envoyé le dessin.

Cette taupe ressemble à la taupe ordinaire par les habitudes & par la forme du corps, mais aussi elle en diffère en des parties si essentielles, que M. de Buffon a eu raison de dire que c'étoit une espèce particulière, qui ne pouvoit pas être regardée comme une simple variété. Sa longueur est de sept pouces, & son poil est d'un brun-minime, qui devient plus foncé & presque noir sur la tête ; vers les côtés & sous le ventre, il est d'un blanc-cendré ou bleuâtre.

La tête de cette taupe est presque aussi haute que longue, & elle est terminée par un museau aplati, & non pas alongé comme celui de nos taupes ; cependant elle a ceci de commun avec ces

dernières, c'eſt que ſon muſeau reſſemble à une eſpèce de boutoir, de couleur de chair, où l'on voit les ouvertures des narines, comme dans le cochon, mais qui n'avance point au-delà des dents; la gueule eſt environnée d'une bande blanche de la largeur de quatre ou cinq lignes, qui paſſe au-deſſus du muſeau; il en part quelques longs poils blancs qui forment une eſpèce de mouſtache; elle a à chaque mâchoire deux dents inciſives fort longues, qui paroiſſent même quand la gueule eſt fermée; celles d'en haut ſont de la longueur de quatre lignes, & celles d'en bas de plus de ſix; ſes yeux ſont extrêmement petits & placés preſque à égale diſtance du muſeau & des oreilles, ils occupent le centre d'une tache ovale blanche, dont ils ſont environnés, ce qui fait qu'on n'a pas de peine à les trouver, comme dans nos taupes; ſes oreilles n'ont point de conque qui paroiſſe en dehors, tout ce qu'on en voit extérieurement conſiſte dans l'orifice du canal auditif qui eſt aſſez grand, & dont le rebord a un peu de faillie; cet orifice eſt auſſi placé au milieu d'une tache blanche; enfin, il y a une troiſième tache de la même couleur au-deſſus de la tête; & c'eſt à cauſe de ces différentes taches, qu'on la nomme au Cap *bleſmol* ou *taupe tachetée;* ſes pieds ont tous cinq doigts munis de forts ongles; ils ſont ſans poils en deſſus, mais ils en ont d'aſſez longs en deſſous; ceux de devant ſont faits comme ceux de derrière, & ils n'ont rien qui reſſemble à ceux des taupes d'Europe, qui ſont beaucoup plus grands que les pieds poſtérieurs, & dont la figure approche de celle d'une main, dont la paume ſeroit tournée en arrière.

Sa queue qui ne ſurpaſſe pas ſept ou huit lignes, eſt couverte de longs poils de la même couleur que ceux des côtés.

Ces taupes reſſemblent encore aux nôtres par leurs habitudes, elles vivent ſous terre, elles y creuſent des galeries, & elles ſont beaucoup de mal aux jardins. M. Gordon a vu, fort avant

dans l'intérieur du pays, une eſpèce beaucoup plus petite & de couleur d'acier, auſſi lui en donne-t-on le nom; mais quant au reſte elle étoit tout-à-fait ſemblable à celle que nous venons de décrire. Ce que nous en avons dit eſt une nouvelle preuve du peu d'attention que Kolbe a donnée à ce qu'il a vu; en parlant de la taupe du Cap, voici comment il s'exprime.

« Il y a des taupes au Cap & même en fort grande quantité, qui reſſemblent, à tous égards, à celles que nous avons en Europe « ainſi je n'ai rien à dire ſur ce ſujet »; il auroit donc pu ſe paſſer d'en faire un article, où il n'eſt queſtion que du piége qu'on leur tend, en lui faiſant tirer une corde qui fait partir un coup de fuſil qui les tue, & même encore je doute qu'on ſe donne la peine de faire tant d'appareil pour un auſſi petit animal que cette taupe; le piége paroît plutôt être tendu pour une autre taupe, dont il ſera queſtion dans l'article ſuivant, mais dont Kolbe n'aura connu que le nom : cependant il ſeroit dangereux de prendre ces animaux avec la main, ils ſont méchans & mordent bien fort.

M. de Buffon, dans l'article intéreſſant qu'il a donné de la taupe ordinaire, a remarqué que pour la dédommager du ſens de la vue dont elle eſt preſque privée, la Nature lui a accordé avec magnificence les organes qui ſervent à la génération. La taupe du Cap auroit beſoin du même dédommagement; mais j'ignore ſi la Nature a été ſi libérale à ſon égard.

Dans le Journal d'un Voyage entrepris par l'ordre du Gouvernement du Cap, il eſt dit dans une note de l'Éditeur, que cette taupe reſſemble plus au hamſter qu'à tous autre animal de l'Europe. Je ne comprends pas où l'Auteur de cette note trouve la reſſemblance. Si l'on compare la figure que j'en donne ici avec celle du hamſter qui ſe trouve dans cet Ouvrage, je doute qu'on trouve aucun rapport entr'elles.

LA TAUPE DU CANADA.

UNE troisième espèce est celle que M. de la Faille a fait graver à la suite de son Mémoire, & de laquelle nous donnons ici la figure : M. de la Faille dit qu'elle se trouve au Canada, & qu'elle n'a été indiquée par aucun Auteur ; voici la courte description qu'il en donne.

Ce quadrupède n'a de la taupe vulgaire, que quelques parties ; dans d'autres il porte un caractère qui le rapproche beaucoup plus de la classe des rats ; il en a la forme & la légèreté ; sa queue longue de trois pouces est noueuse & presque nue, ainsi que ses pieds qui ont chacun cinq doigts ; ils sont défendus par de petites écailles brunes & blanches qui n'en couvrent que la partie supérieure ; cet animal est plus élevé de terre & moins rampant que la taupe d'Europe ; il a le corps effilé & couvert d'un poil noir, grossier, moins soyeux & plus long ; il a aussi les mains moins fortes & plus délicates. . . . . les yeux sont cachés sous le poil ; le museau est relevé d'une moustache qui lui est particulière, & ce museau n'est pas pointu, ni terminé par un cartilage propre à fouiller la terre, mais il est bordé de muscles charnus & très-déliés qui ont l'air d'autant d'épines ; toutes ces pointes sont nuancées d'une belle couleur de roses, & jouent à la volonté de l'animal, de façon qu'elles se rapprochent & se réunissent au point de ne former qu'un corps aigu & très-délicat ; quelquefois aussi ces muscles épineux s'ouvrent & s'épanouissent à la manière du calice des fleurs ; ils enveloppent & renferment le conduit nasal auquel ils servent d'abri ; il seroit difficile de décider à quels autres usages

De Seve del. M. Rveuve Tardieu Sc.

LA TAUPE DU CANADA.

ufages qu'à fouiller la terre, cet animal fait fervir une partie auffi extraordinaire......

Cette taupe fe trouve au Canada où cependant elle n'eft pas fort commune ; comme elle eft forcée de paffer la plus grande partie de fa vie fous la neige, elle s'accoutume probablement à vivre en retraite & fort fort peu de fa tanière, même dans le bon temps ; elle manœuvre comme nos taupes, mais avec plus de lenteur, auffi fes taupinières font-elles peu nombreufes & affez petites.

M. de la Faille conferve dans fon cabinet l'individu dont il a fait graver la figure, & on lui doit en effet la connoiffance de cet animal fingulier.

LA GRANDE TAUPE DU CAP.

Nous ajouterons à toutes ces nouvelles espèces de Taupes, celle dont M.rs Gordon & Allamand nous ont donné la description & la figure, sous la dénomination de *grande taupe du Cap* ou *taupe des Dunes*, & qui est en effet si grande & si grosse, en comparaison de toutes les autres, qu'on n'a pas besoin de lui donner un autre nom que celui de grande taupe pour en distinguer & reconnoître aisément l'espèce.

L'animal, dit M. Allamand, qui est représenté dans la *pl. X*, a été jusqu'à présent inconnu à tous les Naturalistes, & vraisemblablement il l'auroit été encore long-temps sans les soins toujours actifs de M. le capitaine Gordon, qui ne néglige aucune occasion d'enrichir l'Histoire Naturelle par de nouvelles découvertes; c'est lui qui m'en a envoyé le dessin. Je nomme cet animal, avec les habitans du Cap, *la taupe des Dunes*, & c'est un peu malgré moi, je n'aime pas ces noms composés, & d'ailleurs celui de taupe lui convient encore moins qu'à la taupe du Cap, que jai décrite ci-devant; j'aurois souhaité de pouvoir lui donner le nom par lequel les Hottentots le désignent, mais il est lui-même composé & fort dur à l'oreille, c'est celui de *kauw howba*, qui signifie *taupe hyppopotame*. Les Hottentots l'appellent ainsi à cause de je ne sais quelle ressemblance qu'ils lui trouvent avec ce gros animal, peut-être faut-il la chercher dans ses dents incisives qui sont très-remarquables par leur longueur; quoi qu'il en soit, s'il diffère de la taupe à quelques égards, il a aussi diverses affinités avec elle, & il n'y a point d'autre animal dont le nom lui convienne mieux.

Ces taupes habitent dans les Dunes qui ſont aux environs du cap de Bonne-eſpérance & près de la mer; on n'en trouve point dans l'intérieur du pays; celle dont on voit ici la figure étoit un mâle, dont la longueur, depuis le muſeau juſqu'à la queue, en ſuivant la courbure du corps, étoit d'un pied; ſa circonférence priſe derrière les jambes de devant, étoit de dix pouces, & de neuf devant les jambes de derrière; la partie ſupérieure de ſon corps étoit blanchâtre, avec une légère teinte de jaune, qui ſe changeoit en couleur griſe ſur les côtés & ſous le ventre.

Sa tête n'étoit pas ronde comme celle de la taupe du Cap, elle étoit alongée & elle ſe terminoit par un muſeau plat, de couleur de chair, aſſez ſemblable au boutoir d'un cochon; ſes yeux étoient fort petits, & ſes oreilles n'étoient marquées que par l'ouverture du canal auditif, placée au milieu d'une tache ronde plus blanche que le reſte du corps; elle avoit à chaque mâchoire deux dents inciſives qui ſe montroient, quoique la gueule fût fermée; celles d'en bas étoient fort longues; celles d'en haut étoient beaucoup plus courtes; au premier coup-d'œil il ſembloit qu'il y en eût quatre, elles étoient fort larges, & chacune avoit par-devant un profond ſillon qui la partageoit en deux & la faiſoit paroître double; mais par-derrière elles étoient tout-à-fait unies; ſes dents molaires étoient au nombre de huit dans chaque mâchoire, ainſi avec les inciſives elle avoit vingt-deux dents en tout; les inférieures avançoient un peu au-delà des ſupérieures; mais ce qu'elles offroient de plus ſingulier, c'eſt qu'elles étoient mobiles, & que l'animal pouvoit les écarter ou les réunir à volonté; faculté qui ne ſe trouve dans aucun quadrupède qui me ſoit connu.

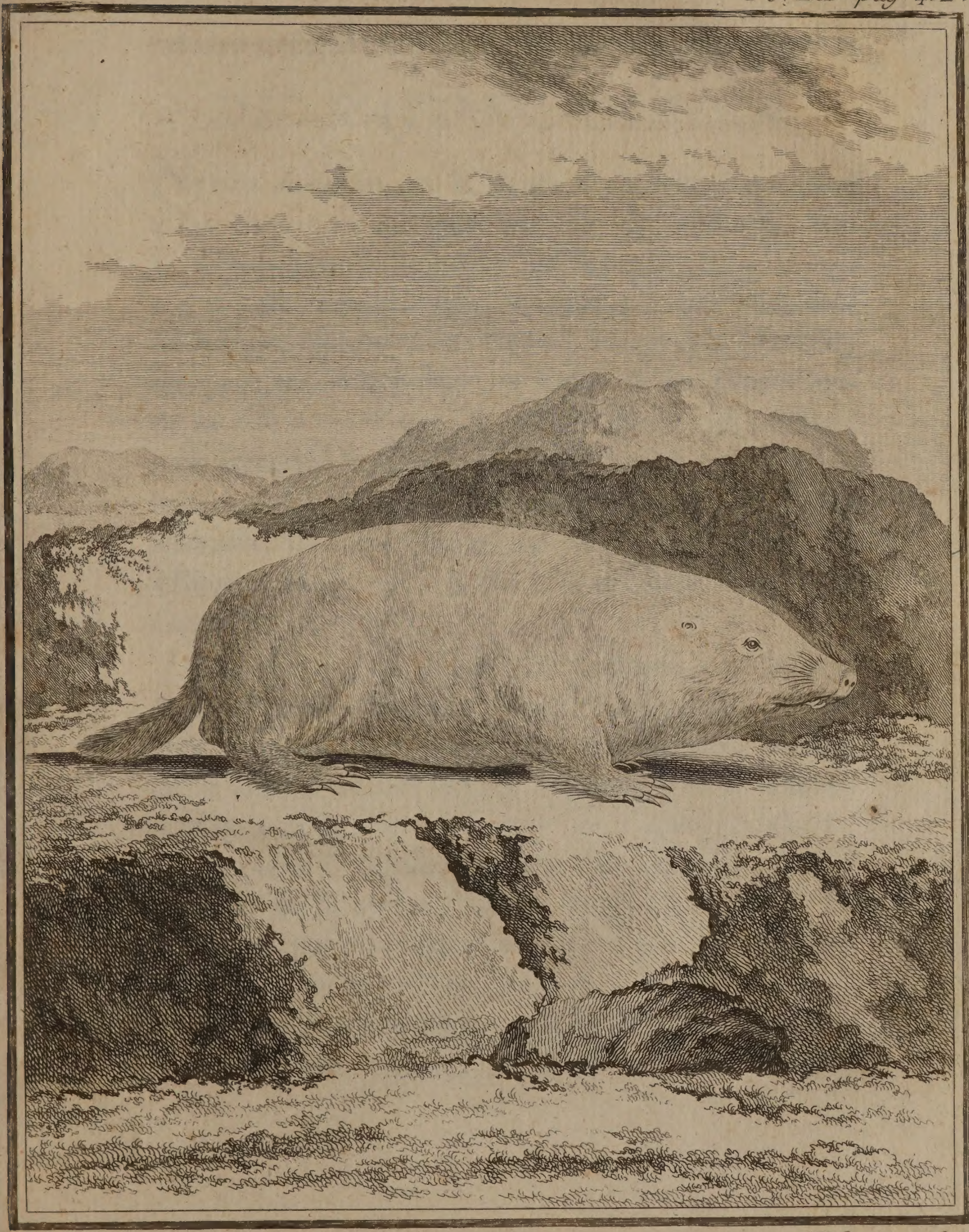
Sa queue étoit plate & de la longueur de deux pouces ſix lignes, elle étoit couverte de longs poils qui, de même que ceux qui formoient ſes mouſtaches, & ceux de deſſous ſes pattes, étoient roides comme des ſoies de cochon.

Il y avoit à chaque pied cinq doigts, munis d'ongles fort longs & blanchâtres.

On voit par cette description, que si ces animaux surpassent de beaucoup les autres taupes en grandeur & en grosseur, ils leur ressemblent par les yeux & par les oreilles; mais il y a plus encore, ils vivent comme elles sous terre; ils y font des trous profonds & de longs boyaux; ils jettent la terre comme nos taupes en l'accumulant en de très-gros monceaux; cela fait qu'il est dangereux d'aller à cheval dans les lieux où ils sont, souvent il arrive que les jambes des chevaux s'enfoncent dans ces trous jusqu'aux genoux.

Il faut que ces taupes multiplient beaucoup, car elles sont très-nombreuses, elles vivent de plantes & d'oignons, & par conséquent elles causent beaucoup de dommage aux jardins qui sont près des Dunes; on mange leur chair & on la dit fort bonne.

Elles ne courent pas vîte, & en marchant elles tournent leurs pieds en dedans, comme les perroquets; mais elles sont très-expéditives à creuser la terre; leur corps touche toujours le sol sur lequel elles sont; elles sont méchantes; elles mordent très-fort & il est dangereux de les irriter.



De Seve del. LA GRANDE TAUPE DU CAP. Fme Le Villain sculp.

DU RATON-CRABIER.

Nous donnons ici la figure d'un animal qui nous a été envoyé de Cayenne par M. de la Borde, ſous la dénomination impropre de *chien-crabier*, & qui n'a d'autre rapport avec le crabier, que l'habitude de manger également des crabes; mais il tient beaucoup du raton par la grandeur, la forme & les proportions de la tête, du corps & de la queue; & comme nous ignorons le nom qu'il porte dans ſon pays natal, nous lui donnerons, en attendant que nous en ſoyons informés, la dénomination de *raton-crabier*, pour le diſtinguer & du raton & du crabier, dont nous avons donné les figures.

Cet animal a été envoyé de Cayenne avec le nom & l'indication ſuivante; *chien-crabier adulte, femelle priſe nourriſſant trois petits;* mais comme nous venons de le dire, il n'a nul rapport apparent avec le crabier; il n'en a ni la forme du corps ni la queue écailleuſe; ſa longueur, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, eſt de vingt-trois pouces ſix lignes, & par conſéquent elle eſt à peu-près égale à celle du raton, qui eſt de vingt-deux pouces ſix lignes; les autres dimenſions ſont proportionnellement les mêmes entre ces deux animaux, à l'exception de la queue

qui eſt plus courte & beaucoup plus mince dans cet animal que celle du raton.

La couleur de ce raton-crabier, eſt d'un fauve mêlé de noir & de gris ; le noir domine ſur la tête, le cou & le dos, mais le fauve eſt ſans mélange ſur les côtés du cou & du corps ; le bout du nez & les naſeaux ſont noirs ; les plus grands poils des mouſtaches ont quatre pouces de longueur, & ceux du deſſus de l'angle des yeux ont deux pouces deux lignes ; une bande d'un brun-noirâtre environne les yeux & s'étend preſque juſqu'aux oreilles, elle paſſe ſur le muſeau, ſe prolonge & s'unit au noir du ſommet de la tête ; le dedans des oreilles eſt garni d'un poil blanchâtre, & une bande de cette même couleur règne au-deſſus des yeux, & il y a une tache blanche au milieu du front ; les joues, les mâchoires, le deſſous du cou, de la poitrine & du ventre, ſont d'un blanc-jaunâtre ; les jambes & les pieds, ſont d'un brun-noirâtre, celles de devant ſont couvertes d'un poil court ; les doigts ſont longs & bien ſéparés les uns des autres ; la queue eſt environnée de ſix anneaux noirs, dont les intervalles ſont d'un fauve-griſâtre ; ce qui établit encore une différence entre cet animal & le vrai raton, dont la queue longue, groſſe & touffue, eſt ſeulement annelée ſur la face ſupérieure. Ces deux eſpèces de raton diffèrent encore entr'elles par la couleur du poil, qui, dans le raton, eſt ſur le corps d'un noir mêlé de gris & de fauve-pâle,

De Sève del. C. Baron Sculp.

LE RATON - CRABIER.

& ſur les jambes de couleur blanchâtre ; au lieu que dans celui-ci il eſt d'un fauve mêlé de noir & de gris ſur le corps, & d'un brun-noirâtre ſur les jambes. Ainſi quoique ces deux animaux aïent pluſieurs rapports entre eux, leurs différences nous paroiſſent ſuffiſantes pour en faire deux eſpèces diſtinctes.

FIN du Troiſième Volume.